

20012072

# BIBLIOTHÈQUE HOMŒOPATHIQUE,

PUBLIÉE A GENÈVE.

---

NOUVELLE SÉRIE.

TOME DEUXIÈME.

---

PARIS,

BAILLIÈRE, LIBRAIRE, RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE,  
ET LONDRES, MÊME MAISON, 219 REGENT STREET.

GENÈVE,

ABRAHAM CHERBULIEZ, LIBRAIRE.



---

GENEVE. — IMPRIMERIE CH. GRAZ,  
Rue du Puits-Saint-Pierre.

# TABLE

DES

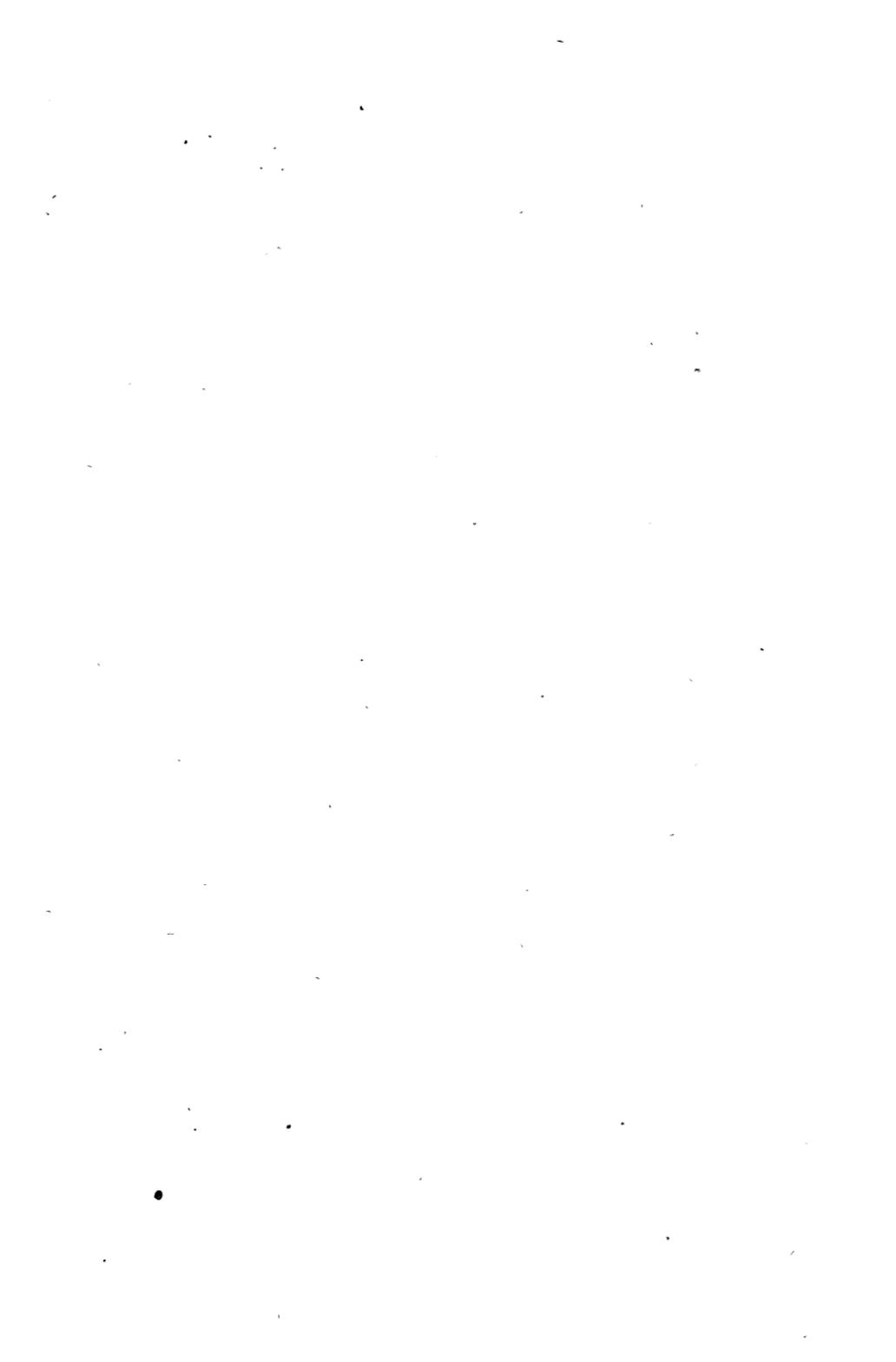
MATIÈRES CONTENUES DANS LE TOME DEUXIÈME.

---

|   | Pages.             |
|---|--------------------|
| Lettre du professeur CRÉPU. . . . .   | 1                  |
| L'homœopathie à Saint-Etienne, par le D <sup>r</sup> PERRUSSEL. . .   | 14                 |
| Homœopathie piémontaise. Lettre de M. SARACCO. . . . .  | 57                 |
| Supplément à la dite lettre. . . . .  | 116                |
| Observations pratiques, par le D <sup>r</sup> DUPLAT. . . . .   | 48                 |
| Extrait d'une lettre du même. . . . .   | 249                |
| Observation pratique, par le D <sup>r</sup> CHARRIÈRE. . . . .  | 168                |
| De quelques causes d'insuccès, par le D <sup>r</sup> GASTIER. . . . .   | 82                 |
| Deuxième visite; par le D <sup>r</sup> DUTECH de Chalamont. 121 et  | 185                |
| Matériaux pour la pharmacodynamique, par le D <sup>r</sup> HEI-<br>CHELHEIM. . . . .                                    | 33                 |
| Matériaux pour la pharmacodynamique, du D <sup>r</sup> LOBE-<br>THAL. . . . .   | 171, 221, 254, 313 |
| Médicaments peu connus ou éprouvés, par le D <sup>r</sup> PES-<br>CHIER. . . . .  | 107, 147, 208      |
| Société homœopathique lémanienne. . . . .   | 161                |
| Critique (d'un article de la <i>Bibliothèque universelle</i> ), par<br>le D <sup>r</sup> PESCHIER. . . . .              | 235                |
| <i>Idem</i> du <i>Bulletin de l'Académie royale de médecine</i> , par<br>le même. . . . .                               | 280 et 345         |
| Extrait de la <i>Gazette homœopathique générale</i> , par le<br>D <sup>r</sup> CROSERIO. . . . .                        | 328                |
| L'homœopathie à Montpellier. . . . .  | 362                |
| L'homœopathie à la Cour d'Assises. . . . .  | 364                |
| Un mot du Rédacteur. . . . .  | 365                |
| ANNONCES, EXTRAITS ET ANALYSES. — <i>Considérations sur<br/>la thérapeutique</i> , par le D <sup>r</sup> JUVIN. . . . . | 52                 |

|  | Pages.        |
|--|---------------|
| <i>La verità della omeopatia</i> , del dottor TALIANINI. . . . .                                     | 55            |
| <i>Du médecin de campagne</i> , par le D <sup>r</sup> MUNARET. . . 56, 118, 177                      |               |
| <i>Clinique homœopathique</i> , par le D <sup>r</sup> BEAUVAIS de Saint-<br>Gratien. . . . .         | 182 et 305    |
| <i>Archives de la médecine homœopathique</i> . . . . .   | 183, 310, 375 |
| <i>La vérité sur l'homœopathie</i> , par le D <sup>r</sup> SOLLIER. . . . .                          | 245           |
| <i>Les trois médecines</i> , par le D <sup>r</sup> ASTRIÉ. . . . .                                   | 247           |
| <i>Effets toxiques des médicaments</i> , par le D <sup>r</sup> BEAUVAIS de<br>Saint-Gratien. . . . . | 305           |
| <i>Considérations sur l'allopathie et l'homœopathie</i> , par le<br>D <sup>r</sup> BÉCHET. . . . .   | 368           |
| <i>The pathogenetic effects</i> , etc., par le D <sup>r</sup> DUNSFORD. . . . .                      | 374           |
| <i>Pharmacodynamique de la Créosote.</i>   |               |







---

---

**BIBLIOTHÈQUE**

**HOMŒOPATHIQUE.**

---

---

**Lettre adressée par M. Alb. CRÉPU, docteur-médecin, à un de ses élèves, sur l'homœopathie.**

---

Je vous félicite, mon cher ami, de produire au grand jour de la publicité votre pensée tout entière sur la nouvelle doctrine médicale, et je m'applaudis de plus en plus d'avoir contribué à vous dégager de la foule des médecins ordinaires qui tournent dans un cercle sans fin d'erreurs et de déceptions, jusqu'à ce qu'épuisés par d'infructueux efforts, ils se laissent aller à une déplorable *indifférence* et tombent plus tôt ou plus tard dans cette agonie intellectuelle que j'appelle *l'athéisme médical*.

Depuis deux mille ans, la médecine fourvoyée s'agitait dans la même voie d'expérimentation illusoire sur l'homme malade. Elle implorait tour à tour l'aide de la physique, de la mécanique, de la chimie, de l'histoire naturelle, de la zootomie, de la psychologie, pour se former de toutes pièces un domaine scienti-

fique imposant ; et pourtant elle n'avait pu, jusqu'à Hahnemann, découvrir un seul principe de médication évidemment curatrice. Sans cesse elle se donnait et se donne encore à elle-même les démentis les plus formels d'une époque à une autre époque, d'une théorie à une autre théorie, d'un livre à un autre livre, d'un feuillet à un autre feuillet du même livre. De telle sorte que ce qu'on a la complaisance de nommer *science médicale* n'est qu'un *aggrégat indigeste*, une *absurde macédoine* de faits controuvés, dénaturés, tirillés en tous sens, d'explications hasardées et contradictoires, d'hypothèses qui s'entrechoquent et ne reposent que sur l'imagination prévenue de quelques célébrités essayant en vain l'application à l'homme malade de connaissances physiques, chimiques, anatomiques et physiologiques.

Mais heureusement un penseur profond prenant en grande pitié des travaux si disparates, une marche si embarrassée au milieu d'innombrables matériaux, s'est porté hardiment dans une route nouvelle, inconnue avant lui, et, après une multitude d'expériences habilement faites sur l'homme sain, a proclamé l'impérissable *loi des semblables*. Jusque-là, point de véritable *doctrine*, point de *principes* thérapeutiques, point de conséquences judicieusement déduites. Rien autre chose qu'une *grande* et une *petite* chirurgie qui coupent le nœud gordien ne pouvant le dénouer, qui retranchent, qui brûlent, qui cautérisent à la surface et à l'intérieur, en regrettant de ne pouvoir atteindre plus profondément ; qui sou-

tirent, qui arrachent les *sucs vitaux*, sous le ridicule prétexte qu'ils sont causes de tous ces désordres. Et puis à profusion des remèdes essayés au hasard par les bonnes femmes, administrés de même empiriquement par les alchimistes, les médecins, les apothicaires, les pharmaciens, les chimistes, les anatomistes, etc.; recommandés, préconisés par les uns, méprisés, honnis par les autres, abandonnés, repris, abandonnés encore; mélangés, mixtionnés deux à deux, quatre à quatre, huit à huit, dix à dix, sans autre loi que le caprice des autorités, sans autres règles que des théories niaises, insoutenables, attaquées, renversées, ressuscitées de nouveau; remèdes donnés sans raison comme sans régime alimentaire, le matin, le soir, dans le repas, à doses énormes et continues; remèdes dont l'action véritable est complètement ignorée, et sur les propriétés desquels on se disputerait éternellement, parce que l'homme malade ne peut fournir des conditions propres à reconnaître les propriétés des médicaments, parce que surtout plusieurs moyens concurremment employés donnent des *résultats complexes* que la plus haute intelligence ne pourrait jamais analyser.— Et puis encore, pour dernière ressource, les eaux thermales qui font tant de mal et si peu de bien; car aveuglément ordonnées et aveuglément administrées, elles vont au hasard frapper l'organisation malade tantôt dans un sens, tantôt dans un autre, mais toujours avec trop d'énergie. Il manque en effet à ceux qui les conseillent deux notions indispensables: la première, celle de

leur action *pathogénétique*; la seconde, celle des cas où il convient de les employer.

Plus j'étudie, plus j'expérimente, plus je pratique, et plus profondément aussi s'enracine en moi cette conviction que la *loi des semblables* est appelée dans l'avenir à régir le monde médical tout entier. Encore un peu de temps, encore quelques efforts de la part des hommes progressifs qui l'ont mise en lumière, et la foule des jeunes médecins en fera la base de ses méditations physiologiques et thérapeutiques. Déjà s'est écoulée l'heure des sottises plaisanteries. Déjà le monstrueux édifice des calomnies entassées contre l'homœopathie menace ruine de tous côtés. Il doit bientôt s'évanouir. Pour nous va se présenter enfin la troisième période des épreuves salutaires par où passent inévitablement toutes les heureuses innovations, toutes les hautes vérités que proclame le génie. On commence maintenant à ne plus s'indigner des cures merveilleuses à si peu de frais obtenues. On suit avec intérêt le traitement des maladies aiguës et chroniques dirigé par la nouvelle école. On abaisse les doses, on recherche les spécifiques, on simplifie les formules, on écarte les mélanges, on prodigue moins les saignées, les vésicatoires, les exutoires, car on vient à comprendre qu'ils s'attaquent à la vie du malade et ne touchent jamais à son mal. Quelques-uns consentent même à reconnaître que les conséquences sont logiquement déduites de notre principe, et ce principe lui-même, ils n'osent, ils ne veulent ou ils ne peuvent le combattre, ni par le fait, ni par le raisonnement.

Personne encore ne s'est levé, praticien ou écrivain célèbre, qui ait osé dire à la multitude : « La loi des semblables est un mensonge ou une chimère et je vais le prouver. » Que la mauvaise humeur d'être surprise en état flagrant *d'ignorance* ait fait pousser à l'Académie des clameurs insultantes, mais vagues et sans portée scientifique, voilà ce qui se conçoit très-bien, et il faut savoir pardonner à la trop vive réaction d'un orgueil de corporation savante qu'on a profondément blessé. Mais ne pensez pas qu'une œuvre *ex professo* doive jamais attaquer l'homœopathie par la force de la raison et de l'expérience ; ce serait impossible et nul ne l'essaiera. Le ferment est répandu ; sa diffusion s'opère insensiblement dans la masse médicale jusque-là flottante entre les hypothèses les plus disparates, et l'assimilation par le principe homœopathique doit infailliblement se consommer.

Sans doute beaucoup de médecins routiniers, doucement endormis dans la foi du vésicatoire et de la sangsue, repousseront long-temps encore, toujours peut-être, la lumière qui vient troubler leur paisible sommeil. Cependant l'immense majorité va se partager en deux catégories : l'une qui marchera franchement dans la nouvelle voie thérapeutique, rejetant toute alliance avec les vieilles formules, les théories incomplètes, incohérentes, nébuleuses qui encombrant le domaine médical et se heurtent dans l'intelligence des professeurs et des praticiens ; l'autre qui se croyant lié par ses antécédents, et n'ayant ni le courage de désavouer ses propres paroles et ses sottises.

plaisanteries, ni la bonne foi de proclamer une nouvelle conviction, tirailera, déchirera par lambeaux la doctrine homœopathique, et de force l'incorporera dans l'énorme *caput mortuum* de toutes les théories écoulées, sous le nom pompeux *d'éclectisme*. Cette seconde classe comprendra même des hommes qui, par mauvaise honte, dissimulant leur conversion, s'attacheront à masquer soigneusement leurs procédés homœopathiques par des diatribes contre l'homœopathie et les homœopathes ; exactement comme on a vu beaucoup de vieux médecins déblatérer contre Broussais, tout en admettant ses vues physiologiques, tout en adoptant son langage et la déplorable profusion de ses éternelles émissions sanguines.

Il est affligeant sans doute de prévoir d'aussi misérables, d'aussi honteuses manœuvres, et l'on voudrait pouvoir douter à cet égard. Mais ceux qui, comme vous et moi, ont été à portée d'apprécier par leur expérience personnelle l'étendue de la moralité d'un certain nombre de médecins, ne balanceront pas à reconnaître, par voie d'analogie, que beaucoup d'allopathes, une fois convaincus de la supériorité de nos procédés thérapeutiques, voudront s'en emparer sous d'autres noms, avec d'autres formules, et pourtant continueront d'accabler les homœopathes sous le poids d'incessantes calomnies, pour les punir d'avoir proclamé la grande vérité, l'immense bienfait que dans leur ignorance ils ont si long-temps traitée de charlatanisme et d'absurdités.

Cependant nous, homœopathes purs, nous veille-

rons assiduellement, toujours prêts à signaler comme par le passé l'introduction furtive de notre bonne médecine dans l'empirisme grossier de l'allopathie, quelles que soient les dénominations sous lesquelles on veuille la déguiser, et tant qu'on n'acceptera pas franchement, après l'avoir vérifié, le principe qui nous dirige dans la curation des maladies.

1. Il est d'ailleurs bien difficile de tirer bon parti de nos procédés sans qu'ils trahissent leur origine. Supposons en effet qu'on emploie nos médicaments dans le sens homœopathique et sans dynamisation, on se privé alors d'un grand nombre d'agents précieux, qui ne déploient leurs propriétés curatives qu'après avoir été préalablement *dynamisés*, c'est-à-dire, modifiés par la *trituration* et la *succussion*. De plus, on court le risque des aggravations indéfinies du mal par les doses massives, dont on ne connaît plus le degré d'énergie. Dans tous les cas, on est contraint de ne donner qu'un médicament à la fois et de l'étendre dans une quantité considérable d'un véhicule inerte. On est forcé de même d'imposer un régime rigoureux qui exclue les médicaments mêlés aux substances purement nutritives. Ainsi le public averti comprendra bien vite qu'on le soumet en le trompant à une homœopathie *métive* ou *bâtarde* dont les effets sont problématiques et plus ou moins dangereux.

2. Quant à ceux qui emploient les remèdes homœopathiques et qui voudront concurremment s'aider de la saignée et des sangsues, soyez-en sûr, ils ne réussiront point. L'homœopathie a besoin, en effet, de

toute la force vitale du malade ; son rôle consiste à mettre en jeu cette force vitale elle-même en provoquant de sa part une vive réaction contre le mal. Et plus la vie du sujet est énergique, et plus rapidement aussi s'opère la réaction curatrice. Or, toutes les fois que vous enlevez du sang à un malheureux patient, vous arrachez une partie de sa vie, vous le débilitiez, vous réduisez, vous amoindrissez sa force vitale, et la réaction ne peut plus s'effectuer ou bien se montre languissante et incomplète. De là une terminaison funeste ou bien des convalescences fâcheuses, des rechutes inattendues et le développement assuré d'une foule de maladies chroniques.

Lorsque la vieille médecine oppose saignées et sangsues à une *maladie inflammatoire*, je le comprends fort bien ; car elle n'a par devers elle aucun moyen de diminuer l'inflammation locale ou générale. Inhabile à neutraliser le mal, elle s'attaque à la vie du malade et ne vient à bout d'atténuer ses souffrances que secondairement et parce qu'elle a diminué l'intensité de la force vitale. Elle ruine le pays pour réduire à la famine un ennemi qu'elle n'a pas la puissance d'atteindre directement. Mais notre bonne médecine ne doit jamais procéder ainsi. Appuyée sur un principe éternellement vrai, elle a le pouvoir d'anéantir l'état inflammatoire aussi bien que tout autre état morbide, sans arracher de l'organisation une seule goutte de cette liqueur précieuse essentiellement vitalisée qu'on appelle le sang, et dont on ne connaît point encore assez toute l'importance. Elle

doit frapper au cœur de la maladie, laissant au malade toute l'intégrité de sa force vitale. Aussi avec elle point de longue convalescence, aucune de ces terribles affections dites nerveuses qui font le désespoir des familles et la honte des praticiens.

3. Les prétendus *réculsifs* et *dérivatifs* de la vieille médecine, tels que *ventouses*, *sinapismes*, *vésicatoires*, *cautères*, *sétons*, *moxas*, *fongicules* de toute espèce ne seront pas facilement abandonnés par le semi-homœopathe; car ils font taire pour quelque temps la douleur propre à la maladie et semblent apporter souvent une amélioration salutaire. Ils développent à côté de l'affection primitive une autre maladie purement artificielle ou médicinale indéfiniment douloureuse et dont l'intensité plus grande réduit momentanément au silence les symptômes de la maladie naturelle; phénomène physiologique qui ne tend point à la curation et qu'Hippocrate s'est borné simplement à énoncer : *Duobus doloribus simul abortis non in eodem loco, vehementior obscurat alterum.*

L'affection morbide est-elle légère et curable par les seuls efforts de la nature, elle peut céder quoique lentement par suite de ces moyens indirects; mais alors pourquoi les employer, puisqu'une seule dose homœopathique bien appliquée aurait fait rapidement justice du mal en le frappant immédiatement, sans développer de terribles douleurs, sans exaspérer le système nerveux et surtout sans débilitier l'organisation par la soustraction continue des humeurs vi-

talisées. — Si l'affection est grave, chronique, il ne faut jamais rien espérer des révulsifs, cautères, sétons, etc. Leur dernier résultat est toujours d'épuiser le malade en viciant sa sensibilité, en forçant l'organisation à dépenser une masse énorme d'humeurs, lymphes et sang, pour créer ce liquide jaunâtre nommé pus, que quelques-uns regardent encore aujourd'hui comme une *humeur peccante*, origine de la maladie, tandis qu'elle n'est que l'élément physiologique de la *chair* nouvelle qui tend incessamment à former la cicatrice vers le point chirurgicalement lésé (1).

4. Il est évident qu'une fois engagé dans les voies homœopathiques, le médecin n'aura pas regret à répudier les moyens empiriques désignés sous les noms de *laxatifs*, *purgatifs*, *drastiques*, *vomitifs*, *émétiques*, etc. Car il n'ose presque plus aujourd'hui les employer, parce qu'il les a vus trop souvent amener une mort rapide; et s'il le fait encore quelquefois, c'est sans confiance en de pareils procédés et seulement pour céder aux sollicitations de ses malades qui demandent sans cesse à être évacués et se figurent

(1) Je développerai en d'autres lieux ma manière de voir sur la formation du pus dans une plaie accidentelle ou chirurgicale, comme aussi dans les tumeurs, les abcès naturellement survenus. Il me suffit de dire ici, ne pouvant parler de la *psore*, que tantôt le pus est parfaitement louable, tendant à créer lui-même la cicatrice par les bourgeons charnus, et tantôt plus ou moins imprégné d'une humeur psorique analogue à celle qui se montre souvent à la peau, sous forme d'exanthèmes divers.

sottement que leur corps est comme un vase intérieurement sali par la *bile*, les *humeurs* et les *glaires*, que ce pauvre corps a besoin d'être nettoyé et plus ou moins vigoureusement raclé par la *charagne* médicale (1).

Le médecin même le plus routinier aperçoit suffisamment de nos jours que ces purgatifs et vomitifs, préconisés en d'autres temps à propos des absurdes théories de l'humorisme, ne sont que des moyens perturbateurs qui secouent effroyablement l'organisation, et ne suspendent un moment la maladie que pour lui prêter ensuite plus de gravité par l'addition de douleurs et de symptômes nouveaux. Et comment ne verrait-il pas, depuis la naissance de l'homœopathie, que les purgatifs et les vomitifs sont de véritables empoisonnements par d'énormes doses de substances plus ou moins vénéneuses, contre lesquelles heureusement la nature réagit avec une grande puissance et qu'elle parvient presque toujours à rejeter soit par le bas, soit par le haut? Que se passe-t-il, en effet, lorsque de pareils agents sont introduits dans le tube digestif? Les muqueuses et les glandes s'enflamment rapidement sous l'influence de ces substances hostiles; elles font immédiatement pleuvoir des sucs nombreux, salive, mucus, bile, etc., comme pour délayer et envelopper les matières vénéneuses et leur faire perdre ainsi leur activité. Puis des contractions sou-

(1) Plante vulgairement appelée *Chare-pôt* (*chara vulgaris*. Linn).

daines de l'estomac ou des intestins déterminent l'expulsion par l'une des deux voies et souvent par toutes deux, du poison ingéré. Celui-ci, quelle qu'en soit la nature, est rendu mêlé à des flots de matières muqueuses, glaireuses et bilieuses que le malade hébété contemple avec bonheur, parce que dans son étroite et naïve théorie il les regarde comme la cause interne de son mal.

5. Les gens du monde complètement étrangers aux premières notions physiologiques, s'imaginent que l'emploi fait par le médecin des saignées, des sangsues, des vésicatoires, des sétons, des cautères, des purgatifs, des vomitifs, etc., est de sa part, bien souvent au moins, le résultat de combinaisons profondes, de raisonnements difficiles et compliqués et surtout de la connaissance parfaite des changements survenus au sein de l'organisation. Mais vous savez aussi bien que moi qu'il n'en est absolument rien, et que tous ces procédés sont purement empiriques, c'est-à-dire, semblables à ceux des bonnes femmes. S'ils ont été préconisés autrefois comme conséquence directe de certaines théories, ces théories elles-mêmes ont croulé depuis long-temps par les progrès de la physiologie, et les médications seules sont restées pour être long-temps encore empiriquement appliquées. Y a-t-il maintenant un médecin instruit qui croie à la *pléthore*, aux *humeurs*, à la *bile*, aux *phlegmes*, aux *glaires*, aux *saburres* et autres absurdités qui excitent l'hilarité du moindre élève en médecine? Lorsque Broussais a tant recommandé les émissions

sanguines, croyait-il à la surabondance du sang? Non sans doute. Mais ne voyant partout qu'irritation et inflammation, il ne savait leur opposer qu'un procédé empirique, c'est-à-dire, l'extraction chirurgicale de la *chair coulante* et avec elle d'une partie de la vie; d'après cette simple observation faite à *posteriori*, savoir que les émissions sanguines diminuent *en général* l'irritation et l'inflammation.

« En pareille circonstance, je me suis bien trouvé » de ce moyen; je dois donc ici l'employer. » Ou bien : « Dans une affection analogue, j'ai vu tel » Docteur employer avec succès ce moyen; il faut » donc le mettre à profit. » Ou bien encore : « Dans » cette maladie ou dans une autre analogue, telle autorité conseille l'emploi de tel moyen; je dois donc » en faire usage. » — Voilà les sublimes raisonnements, les données éminemment scientifiques sur lesquelles on s'appuie pour imposer aux malheureux malades d'énergiques et malencontreuses médications. La médecine ancienne n'a pour base, en d'autres termes, que l'expérimentation *ab usu in morbis*, qui est souverainement defectueuse et radicalement illusoire, si elle marche séparée des véritables principes thérapeutiques révélés par le génie de Hahnemann (la loi des semblables et l'étude sur l'homme sain).

D'où viennent ces éternelles et scandaleuses dissensions entre les médecins de la vieille école? Pourquoi dans leurs livres, ou au chevet du malade, ne peuvent-ils jamais s'entendre? Pourquoi l'un regarde-t-il

comme remède homicide ce que l'autre tient pour éminemment curateur? Tous ne s'appuient-ils donc pas sur leur propre expérience et sur celle de leurs maîtres? Sans doute. Mais ils n'ont à leur disposition que la trompeuse expérience (1) *ab usu in morbis*. Tous mille fois ont été trompés et maintenus dans leurs erreurs par le faux raisonnement *post hoc, ergo propter hoc*. Et ajoutez à cela que ne tenant pas compte de tous les symptômes, et généralisant au lieu d'individualiser les maladies, ils réunissent sous la même dénomination une foule d'affections différentes qui se trouvent ainsi traitées de la même manière; ce qui ne peut donner cependant que des résultats fort disparates.

6. Si vous ôtez à la pratique de la vieille école tous les moyens dont je viens de parler : *saignées, vésicatoires, purgatifs, vomitifs*, etc., que lui restera-t-il encore? les *infusions*, les *potions calmantes*, les *spécifiques*, les *eaux thermales*, etc. Or, en laissant même de côté l'absurdité des mélanges de drogues, il est évident que l'expérience empirique, ou *ab usu in morbis*, n'a jamais rien pu apprendre aux médecins sur les propriétés médicamenteuses de ces agents et qu'ils seraient réduits à les administrer au hasard pendant l'éternité sans les découvertes de Hahnemann.

Et comment en serait-il autrement? Si une amélioration, ou une exaspération, ou une modification

(1) *Experientia fallax*. Hipp.

quelconque du mal apparaît *ensuite* de telle médication, on prononce que c'est comme *conséquence* de cette médication elle-même : *post hoc, ergo propter hoc*. Et pourtant le même médicament a donné et donnera toujours des résultats différents dans des cas de maladie qu'on croit identiques ou analogues. Pourquoi? parce que les affections morbides sont toutes *différentes* les unes des autres, parce que les régimes suivis sont différents; les périodes du mal, l'âge, le sexe, la constitution organique, le milieu ambiant sont encore *différents*. Aussi dans le même temps où l'un vante telle substance qui a fait merveille, l'autre la décrie et affirme n'en avoir jamais rien éprouvé de bon. Celui-ci s'indigne de l'aveuglement de son confrère, qui à son tour traite de mensonge et de charlatanerie l'annonce des succès obtenus par le premier. Réunissez dix médecins en consultation et vous aurez dix avis qui viendront s'entrechoquer. Ils ne seront d'accord ni sur la cause essentielle, ni sur la nature de la maladie, ni sur le traitement à employer. Et cependant chacun d'eux prétend s'appuyer sur l'expérience, chacun se croit en possession de la vérité. On discute, on s'enflamme, on s'irrite et les choses iraient bien loin si ces messieurs n'étaient pas ramenés à des concessions réciproques par la crainte du scandale.

Mais en admettant qu'il y ait des maladies semblables les unes aux autres, ce qui n'est pas; en admettant que le régime *purement alimentaire* et le même pour tous fût adopté par les médecins, ce qui n'a pas

lieu, et qu'ils voulussent s'astreindre à noter tous les symptômes et à ne donner qu'un médicament à la fois, ce qui n'est jamais arrivé ; pensez-vous que l'expérience empirique, ou *ab usu in morbis*, pût à la fin révéler ce que chaque substance médicinale est capable de guérir ? Non ; elle ne le pourrait jamais ; car pour procéder logiquement il faudrait ou bien qu'on expérimentât chaque médicament dans toutes les maladies quelconques afin de découvrir celle dans laquelle il exercerait une action salutaire, ou bien qu'on les administrât tous successivement dans une seule maladie, pour savoir quel serait celui qui guérirait de la manière la plus rapide, la plus sûre et la plus complète. Or, dans ces deux cas et malgré toute précaution, les causes d'erreur seraient encore si multipliées qu'après mille ans de travaux et des milliers de victimes, on n'arriverait point encore à la solution de ce problème.

En effet, l'homœopathie qui seule a dévoilé les propriétés réelles des médicaments, parce qu'elle a su puiser à des sources plus pures d'expérimentation, l'homœopathie nous apprend que certaines substances n'ont qu'une durée d'action extrêmement courte, tandis que d'autres agissent fort long-temps au sein de l'organisation ; que de plus les agents essentiellement propres à la guérison d'une maladie doivent surexciter violemment les symptômes du mal et aggraver par conséquent l'état du malade pendant un espace de temps qui deviendra très long si la dose est trop forte ; qu'en sens inverse le médicament sera toujours mal

choisi toutes les fois qu'il apportera une amélioration immédiate; car, ensuite de cette soudaine amélioration, les symptômes devront se déployer postérieurement avec plus d'intensité et conséquemment plus de gravité; que d'ailleurs une maladie de long cours ne peut être anéantie par un seul remède, puisque chacun ne correspond le plus souvent qu'à une partie du mal; ou si l'on veut, en d'autres termes, que le médicament qui convient à telle période n'est plus applicable à telle autre. Si donc on n'est point éclairé par ces connaissances *à priori* et d'un ordre supérieur à tout ce qui est de l'empirisme, on rejettera les remèdes vraiment appropriés ou spécifiques, dans la persuasion qu'ils aggravent le mal, tandis qu'on adoptera les palliatifs regardés comme curateurs, parce qu'ils soulagent immédiatement. Puis plus tard, pour éviter l'aggravation qui succède inévitablement à l'amélioration passagère, on reviendra aux mêmes palliatifs, les administrant à très-haute dose et d'une manière continue, jusqu'à ce qu'ils aient créé une *maladie médicinale* dont les symptômes viendront masquer ceux de la première affection, ou se mélanger inextricablement avec eux. Et cette *maladie* médicinale sera imposée par les médecins eux-mêmes, sans qu'ils puissent jamais la soupçonner, puisqu'ils ignorent complètement les propriétés pathogénétiques (1) des remèdes. De même on répudiera sans savoir les utiliser tous les médicaments qui n'en-

(1) Qui engendre le mal.

lèvent qu'une partie des symptômes, puisqu'on manquera de principes pour leur faire succéder d'autres remèdes capables d'anéantir le reste de la maladie (1).

Remarquez, s'il vous plaît, que les agents précieux : *mercure, soufre, quina, iode, éponge, seigle ergoté, copahu*, etc., qui, donnés sans mélange, ont guéri souvent entre les mains de la vieille école, uniquement parce qu'ils se trouvaient homœopathiques aux maux contre lesquels on les administrait, bien plus souvent encore ont donné la mort ou soulevé des maladies monstrueuses et incurables. Tant il est vrai que la méthode empirique, souverainement aveugle dans ses procédés, dirige contre la vie et la santé de ses malades les remèdes bienfaisants de l'homœopathie, quand le hasard lui a laissé pressentir qu'ils devaient exercer une action salutaire.

7. Je viens de le montrer : une méthode rigoureuse d'observation *à posteriori* ou au chevet du malade, serait radicalement insuffisante pour apprécier les propriétés curatrices dont se trouvent doués les médicaments. Mais il s'en faut de beaucoup que la vieille médecine ait voulu s'assujettir à cette marche logique. Elle a toujours trouvé plus expéditif et moins embarrassant de *supposer* une qualité bien détermi-

(1) Lorsque M. le D<sup>r</sup> Juvin, notre ami, soutenait courageusement, il y a six mois, une thèse sur l'homœopathie, à la Faculté de Médecine de Paris, M. le professeur Dalmas lui ayant répondu que les médicaments n'agissaient ni par les *contraires*, ni par les *semblables*, l'homœopathe répliqua : Comment donc guérissent-ils?... Le professeur resta muet.

née dans chaque médicament ; puis prenant autant de ces médicaments qu'elle aperçoit de symptômes saillants dans une maladie, elle les mélange au nombre de cinq, dix, vingt, trente, cent, bien persuadée que chacun d'eux ira, sans être gêné dans son action par les autres, combattre les symptômes vers lesquels il est adressé. Et ce qui est encore plus absurde, ayant senti de tout temps le besoin de données *à priori*, la vieille école a recherché sans cesse les *causes essentielles* du mal, mais ne les rencontrant jamais, elle a *supposé* leur existence. Ainsi elle a imaginé que certaines maladies provenaient d'un excès ou d'une absence de chaleur, d'un excès ou d'une absence de force, d'un excès ou d'une absence de rigidité dans la fibre, d'un excès ou d'une absence d'acide, d'alcali, d'oxigène, d'hydrogène, d'azote, d'un excès ou d'un appauvrissement, ou d'une perversion de sang, d'humeur, de bile, de lymphe, de glaire, etc. etc. Et après avoir logé dans l'organisation des êtres hypothétiques, produits de sa seule imagination, elle leur a opposé des mélanges bizarres de drogues auxquelles elle prêtait gratuitement le pouvoir de les combattre. Par conséquent, *supposition* de la cause et *supposition* de la propriété pour enlever la cause *supposée*.

A la vérité, les médecins physiologistes ne croient plus de nos jours aux *rafraîchissants*, aux *échauffants*, aux *altérants*, aux *tempérants*, aux *incisifs*, aux *détersifs*, aux *hydragogues*, aux *désobstruants*, aux *résolutifs*, aux *calmants*, aux *digestifs*, aux *céphaliques*, aux *carminatifs*, aux *diaphorétiques*, aux

*toniques*, etc. etc., car ces qualités imaginaires de médicaments se sont évanouies avec les théories ou hypothèses qui leur avaient donné naissance. Cependant les remèdes autrefois décorés d'attributs si positifs sont restés entassés dans les pharmacies et préconisés dans les formulaires. On les administre encore aujourd'hui et même à profusion, non suivant les vues ridicules des anciens, mais empiriquement et par la raison seule qu'ils ont *réussi* quelquefois. Mais, dira-t-on, il est certain que des maux graves ont cédé à des moyens compliqués, que des maladies violentes se sont heureusement terminées sous l'influence de ce monstrueux assemblage de drogues empiriquement imposées. Je ne le nie point ; je demande seulement quelle instruction on a pu puiser dans ces cas rares et fortuits. Je demande s'il est un seul homme assez puissant d'intelligence pour essayer d'arriver par l'analyse jusqu'aux éléments de pareilles guérisons. La cause du succès est alors perdue autant pour celui que le hasard a si bien servi, que pour tous ceux qui viendront après lui.

8. Les théories médicales qui se sont élevées tour à tour sur les ruines les unes des autres, étaient trop grossièrement conçues, trop imparfaitement systématisées pour résister long-temps aux progrès de la physiologie ; elles ont disparu ne laissant après elles que l'empirisme. Toutefois quelques débris de ces doctrines incohérentes ont été recueillis avec soin par les gens du monde, qui les ont religieusement conservés comme un précieux héritage de famille. Il est

curieux de les entendre raisonner sur la *bile*, les *humeurs*, le *sang* et les *nerfs*, quatre éléments organiques dont l'excès ou la perversion, selon eux, développe toutes les maladies imaginables. A ces quatre principes fondamentaux, ils ont bien voulu ajouter les *vers* pour les enfants et certaines *infections* pour les adultes. On les voit, entre eux et sans le concours du médecin, se conseiller sérieusement les saignées, les sangsues, les purgatifs, les vésicatoires, les cautères, etc. Ils ont un tact particulier pour reconnaître les maladies, et vous disent, à la honte du médecin qui ne croit plus, les propriétés *rafraîchissantes*, *échauffantes*, *toniques*, *restaurantes*, *pectorales*, *relâchantes*, *sudorifiques*, *calmantes*, *irritantes* d'une foule de médicaments simples ou composés sur la vertu desquels les praticiens de la vieille école ne pourraient jamais s'entendre. Ils veulent des médecins *explicateurs*, c'est-à-dire qui leur *expliquent* le *genre* de maladie, précisément par leurs quatre éléments auxquels ils font jouer les rôles les plus grotesques.

Quel est le médecin de l'ancienne école qui, tout en riant dans son âme de leurs sottises explications, ne se croit pas obligé, pour complaire à ses clients, de condescendre aux idées ridicules sur la bile, le sang, les humeurs et les nerfs? Bien loin de les détrômer, il caresse l'heureuse et commode théorie qui lui laisse le champ libre pour saigner, droguer, brûler ou cautériser empiriquement. Quant aux tisanes, infusions, potions et pastilles, il en abandonne

le choix à ses malades ou à leurs proches, qui se trouvent alors enchantés de faire eux-mêmes l'application de leurs petites connaissances médicales.

9. Je ne vous parlerai point des remèdes composés que proclament, à grands renforts d'affiches, certains pharmaciens et médecins; remèdes effrontément placardés à chaque angle de rue et dont les annonces emphatiques inondent les colonnes de tous les journaux; remèdes brevetés avec accompagnement d'autorisations de la Faculté et de certificats des célébrités parisiennes; remèdes merveilleux, étonnants, qui guérissent toutes les maladies incurables, excepté la crédulité publique et sa manie des drogues homicides.

Comment se fait-il que les médecins de tous pays consentent à employer des médicaments de cette nature? C'est que la méthode empirique les livrant à des doutes perpétuels sur les vertus des remèdes, les rend peu difficiles sur le choix, et que pressés d'agir dans la pratique, il faut bien qu'ils *essaient* ou laissent *essayer* complaisamment les agents qu'on préconise, quelle que soit d'ailleurs la source qui les fournit.

Si l'homœopathie n'avait été que la continuation de la marche suivie par toutes les écoles qui ont régné successivement; si elle ne s'était point posée comme une science nouvelle dont tous les éléments sont admirablement coordonnés; si elle n'avait pas la haute prétention de déterminer une immense révolution médicale, on se serait probablement empressé de

l'accueillir, malgré l'apparente étrangeté de ses doses infinitésimales, qui commencent cependant à ne plus faire rire que du bout des lèvres. Mais vouloir détrôner nos célébrités médicales et enlever à toutes les médiocrités praticiennes leur grossier empirisme, c'était une insolence qui devait être punie par l'injure et le mépris. Pourtant je veux être juste et reconnaître qu'on est maintenant moins hostile à l'homœopathie. Un examen plus calme et plus réfléchi de nos doctrines ramène tous les jours sous notre étendard quelques hommes consciencieux et progressifs. Sachons attendre; la vérité triomphe lentement.

Possesseurs d'un principe sûr de médication positive, nous devons désormais, tout en démontrant le danger, l'insuffisance ou la nullité des procédés anciens, rechercher soigneusement dans les innombrables matériaux de l'allopathie, ce qui peut être utilisé et soumis à la loi de notre belle doctrine. Il faut par l'expérimentation pure étendre insensiblement les limites de nos découvertes thérapeutiques, sans faire de concessions aux préjugés des gens du monde; il nous faut encore éclairer pour eux le nouveau domaine médical et leur montrer l'énergie et la précision de nos moyens curateurs. Il nous faut enfin leur prouver par le raisonnement aussi bien que par des faits irrécusables, toujours de plus en plus nombreux, que nous guérissons par la voie la plus *sûre*, la plus *rapide* et la plus *agréable*; que nous seuls faisons de la médecine rationnelle, en nous rendant scrupu-

leusement compte de toutes les circonstances de la guérison et en utilisant au bénéfice des malades la double expérience *à priori* et *à posteriori*; que nous seuls savons économiser la vie de nos malades en n'infligeant jamais ni la diète, ni les procédés chirurgicaux qui arrachent les liquides vitalisés sous le singulier prétexte qu'ils occasionnent la maladie.

**L'homœopathie à Saint-Etienne (Loire).**

— — — — —  
 AU RÉDACTEUR.

Mon cher Docteur,

Nos confrères de Marseille ont prouvé, dans plusieurs articles insérés dans la *Bibl. Hom.*, que notre précieuse doctrine avait été non-seulement supérieure à toutes les méthodes employées dans le traitement du choléra de 1837, mais ils ont de plus appris à tous les amis de l'homœopathie que, fidèle à la loi du progrès, cette médecine avait fait de nouvelles conquêtes parmi les hommes justes ainsi que parmi les médecins, si peu disposés cependant à étudier les réformes en médecine.

Mon confrère et ami le Dr Duplat était encore seul homœopathe à Marseille en 1836, et aujourd'hui nous y connaissons plusieurs adeptes qui ont fait leurs débuts au milieu des ravages du choléra, et qui depuis ont reconnu, par leur succès dans leur

clientelle, que la vérité en médecine, qui leur était jusqu'alors inconnue, se démontrait d'une manière évidente pour eux dans la loi homœopathique. — Justement animés, comme toujours, par le seul désir du bien et de l'avancement de la science, ces messieurs ont rendu compte de leurs épreuves, de leurs réussites et de leurs convictions nouvelles; ils ont surtout manifesté le désir que tous leurs confrères avouassent comme eux, aussi franchement, leur conversion à la religion nouvelle, et fissent connaître par-là leur existence médicale et leurs succès.

Etabli depuis 1833 à Lyon, où une Société homœopathique exerce et répand chaque jour avec plus de succès la médecine de Hahnemann, je n'avais pu moi aussi, quoique tout fraîchement imbu des principes de l'Ecole, résister à l'évidence des faits et condamner sans examen la réforme nouvelle; aidé par les conseils et les talents de mes confrères, Dessaix, Rapou, Gastier, Desguidi, je me livrai à l'étude de l'homœopathie, et après avoir relu les ouvrages du Maître et assisté aux réunions de la Société homœopathique lyonnaise, je tentai plusieurs traitements qui me réussirent dans ma pratique et qui m'engagèrent bientôt à continuer, pour tous les malades qui se confiaient à moi, l'application d'une médecine que je trouvais toujours si rationnelle.

En 1835, le choléra pour la seconde fois désolait la ville de Marseille; j'eus le bonheur, dans cette pénible mission, soutenu des D<sup>rs</sup> Jal et Duplat, de reconnaître d'une manière évidente, au lit des malades,

que le pouvoir attribué à l'homœopathie de guérir le choléra, n'était point une chimère, ni un mensonge.

Depuis lors, une nouvelle invasion cholérique est venue prouver, d'une manière définitive, l'efficacité du traitement indiqué d'une manière si mathématique par Hahnemann, pour le choléra épidémique.

En 1836, la Société homœopathique lyonnaise, en continuant ses travaux, avait vu s'augmenter le nombre de ses membres, et déjà des confrères des villes voisines étaient venus nous faire part de leurs succès et nous apporter les réflexions théoriques ou thérapeutiques que leur pratique leur avait donné lieu de faire. — Je regretterai long-temps, dans ma position isolée, les soirées scientifiques où la cordialité la plus parfaite tenait la place du décorum fatigant des réunions académiques. Sans faire peut-être de grands progrès dans les hautes régions sociales, l'homœopathie lyonnaise, à laquelle je me fais gloire d'appartenir, marchait toujours en avant, et chaque jour s'emparait de plus en plus de l'esprit des masses et démontrait davantage sa supériorité comme méthode de traitement dans les maladies qui désolent l'espèce humaine. Plusieurs confrères, d'une réputation déjà bien établie et acquise par une pratique de quinze à trente ans dans l'ancienne médecine, possédaient des cabinets fréquentés par des malades de tous les rangs et de toutes les fortunes. En 1830 et 1831, le D<sup>r</sup> Desguidi était encore seul à Lyon ; mais déjà, en 1832, le nombre des prosélytes s'était bien augmenté, et aujourd'hui il n'y a pas moins de huit à dix confrères

qui professent avec zèle et chaque jour avec plus de succès la médecine nouvelle.

En 1837, au commencement de l'année, la Société homœopathique lyonnaise, composée essentiellement de médecins, avait conçu la généreuse idée de créer à ses frais un dispensaire pour les indigents de la ville et ouvert deux fois par semaine pendant trois heures; les fonds nécessaires pour cet établissement ont été votés et reçus; le local a été choisi; mais l'ouverture décisive de cette œuvre de charité et de science a été ajournée, à cause de l'absence de quelques confrères empêchés par des voyages homœopathiques. J'ai appris du Dr Rapou, qu'en attendant le moment favorable à la création de ce dispensaire, il en avait établi un chez lui deux fois par semaine, et dans lequel il était assisté de ses confrères de Lyon.

Malgré les obstacles qu'on lui oppose chaque jour et tout l'empire qu'exerce, sur certaine partie de la société, la gent allopathique et surtout les sommités médicales qui, vieux débris du temple abandonné, inspirent encore assez de crainte et d'influence pour retenir autour d'eux les plus timorés et les plus fanatiques; malgré, dis-je, le petit nombre de conversions nouvelles, on peut dire que l'homœopathie lyonnaise non-seulement n'a rien perdu de la gloire qui lui est acquise à jamais, d'avoir reçu dans son sein la première réunion homœopathique qui ait eu lieu en France, mais qu'elle a de plus acquis à l'estime et à l'amitié du Maître une part bien méritée, pour le zèle qu'elle n'a cessé de montrer dans la propagation

de sa doctrine, et pour les services rendus à l'humanité et à la science par les guérisons nombreuses qu'elle renouvelle tous les jours. — Au milieu de si grands avantages et dans une ville aussi richement pourvue de tout ce qui peut contribuer à la célébrité et à la fortune, on ne comprendra peut-être pas pourquoi j'ai pu, placé dans une position déjà très-avantageuse, et heureux d'une clientèle qui s'augmentait chaque jour, abandonner un poste aussi brillant, sacrifier des espérances que j'avais droit de regarder fondées, pour venir dans une ville neuve, inconnue à l'homœopathie, courir les chances d'un établissement nouveau, m'exposer à des difficultés que je n'avais plus à craindre où j'étais.

Il a fallu, pour me décider à ce nouveau pas, des raisons majeures auxquelles je n'ai pu résister; et ceux qui savent tout ce qu'il y a de bonheur dans une vie entourée d'amitiés et de prévenances, et tout ce qu'il y a d'amer dans une existence qui s'écoule au milieu d'ennemis, comprendront pourquoi j'ai dû ne pas hésiter à quitter une ville où je ne me sentais pas heureux, et où des souvenirs de collège me rappelaient en outre des douleurs si poignantes et si amères.

Et puis, le dirai-je aussi, n'y a-t-il pas de l'honneur à aller prêcher à des infidèles la religion que l'on croit la plus pure et la plus sainte ! Les Apôtres du Christ n'ont-ils pas dû aller de bourgades en bourgades répandre la parole sacrée de leur Maître ? Pourquoi des amis de la réforme médicale se réuniraient-ils dans les grandes villes et abandonneraient-

ils ainsi au hasard de l'avenir les villes environnantes parce qu'elles sont moins puissantes et moins civilisées? Pour moi, je suis bien opposé à cette manière de voir, et je désire que les nouveaux adeptes se répandent partout et s'emparent des villes inconnues de l'homœopathie. Qu'on me dise, la France une fois pourvue de médecins de la nouvelle Ecole, si nos académies et notre gouvernement résisteront long-temps à l'évidence de notre supériorité?

Après un séjour d'un mois à Paris, au mois de mai 1837, où j'ai pu voir notre vénérable Maître et recevoir ses conseils, je suis venu au mois d'août m'installer à Saint-Etienne, département de la Loire, à 12 lieues de Lyon, dont elle est séparée par un chemin-de-fer qu'on parcourt en 3 heures de temps.

Placée sur un terrain houillier, dans un bassin entouré des montagnes de l'Ardèche et du Forèz, la ville de St.-Etienne, qui n'était qu'un petit bourg il y a 40 à 50 ans, présente aujourd'hui avec sa banlieue une population de 60 à 80,000 âmes. Cette ville est généralement bien bâtie, du moins pour tout ce qui tient aux constructions nouvelles; les rues en sont larges, spacieuses et tirées au cordeau; mais le fréquent emploi du charbon de terre noircit les maisons et leur donne un air enfumé. Elle est située sur le chemin-de-fer qui communique à la Loire, sur le torrent du Furens dont les eaux sont excellentes pour la trempe du fer et de l'acier. Déjà deux fois, depuis 1830, par suite des pluies abondantes et de fréquents orages, ce torrent est sorti de son lit, qu'on a

malheureusement trop resserré et encaissé sous la ville, a inondé plusieurs quartiers, a produit des ravages affreux et laissé, par le dépôt de la vase de ses eaux, des fièvres et maladies contagieuses, qui ont produit une grande mortalité parmi les enfants.

Le climat est ordinairement froid et brumeux ; les vents les plus fréquents sont ceux de l'est, du sud-ouest et du nord ; les pluies y sont très-rares, mais la température y change souvent et passe très-vite d'une chaleur très-grande à un temps frais et humide.

Il est une remarque que je n'ai pas eu encore le temps de faire, mais que je tiens des nombreux malades qui m'ont consulté à ce sujet. Il paraît que l'atmosphère de la ville, constamment chargée de fumées épaisses de charbon de terre, finit à la longue par produire chez quelques personnes un asthme suffocant qu'ils conservent plusieurs années et dont les plus faibles constitutions sont bientôt les victimes.

Les eaux sont généralement chargées de principes de fer et de chaux ; elles ont une teinte jaune dorée après les grandes pluies et déposent beaucoup. J'ai dû conseiller à plusieurs familles l'usage des filtres à la pierre ponce.

L'élévation de la ville au-dessus du niveau de la mer est de 547 mètr. ; de 488 m. au-dessus de la place du Carrousel, à Paris ; de 363 m. au-dessus de la place de Bellecour, à Lyon.

Parmi les maladies du pays, les plus communes sont celles des organes de la digestion causées par les excès en boissons et aliments de toute qualité, dont

se saturent d'habitude les habitants du pays, renommés pour leur intempérance gastronomique.

L'asthme y est très-fréquent, ainsi que les maladies de poitrine, telles que fluxion, pneumonie, pleurésie, hémoptysie, phthisie, etc.

Toutes les dégénérescences de la psore y abondent; les scrofules, le carreau, le rachitisme, les caries y exercent de grands ravages parmi les enfants.

La syphilis et la sycose se donnent la main pour agir de concert et exploiter de toutes manières leurs victimes, dont le nombre est ici au moins le double, proportion gardée de celui des villes voisines.

Les traitements généralement suivis par les médecins du pays, élèves fanatiques de Broussais, sont dans toutes les maladies possibles et imaginables : 1<sup>o</sup> saignée répétée deux ou trois fois, les sangsues au nombre de 50 à 60 dans deux ou trois jours, et la diète la plus sévère.

Je ne sache pas que, parmi les 300 à 400 malades que j'ai déjà soignés, on ait employé avant moi un autre traitement.

Pour la syphilis, les taupettes, robs et sirops de toute espèce sont employés à profusion.

J'ai dans ce moment plusieurs malades, dont le palais est perforé de 7 à 8 trous avec suppuration et ulcération de l'arrière-bouche; le tout par suite de traitement allopathique.

Arrivé dans cette ville, au milieu de si grandes chances pour l'homœopathie, j'avais à redouter les préjugés du pays, les contrariétés, les obstacles susci-

tés par les gens intéressés à ma non réussite ; j'ai dû supporter patiemment ces vexations de toute nature, les épithètes d'empoisonneur, de charlatan ; j'ai dû encore, avant de répondre à de pareilles sottises, m'occuper d'ouvrir un cabinet gratuit, seul moyen qui pouvait me fournir une clientèle, et me donner tout d'abord la possibilité de réaliser quelques cures dont j'avais essentiellement besoin pour répondre aux méchancetés d'usage.

Le succès a dépassé toutes mes espérances ; et je ne crains plus de dire qu'il ne peut pas y avoir d'échec possible pour l'homœopathe courageux qui affrontera avec calme et persévérance de pareilles difficultés.

Installé à peine depuis six mois, je suis arrivé à me composer une clientèle déjà plus que suffisante pour occuper tous mes instants ; des malades de toutes les classes de la société m'ont confié leur santé ; et déjà la plus grande partie des personnes sages et éclairées du pays désirent la réussite et la propagation de l'homœopathie dont ils ont compris toutes les belles ressources. Plusieurs communautés, et entre autres le couvent des sœurs de St.-Joseph, m'ont honoré du titre de leur médecin ; j'espère réaliser, dans ces établissements, les espérances que je leur ai fait entrevoir sur les avantages économiques que pouvait promettre notre médecine.

Je me suis imposé, en venant à St.-Etienne, la tâche, non moins difficile que délicate, d'y faire accepter l'homœopathie, de la propager dans les villes voisi-

nes et d'y faire chérir le nom de notre illustre Maître ; si je réussis à remplir ce triple devoir, j'aurai atteint le plus ardent de mes désirs.

Contre mon attente, je n'ai pas eu à éprouver de polémique de la part des allopathes ; je puis dire qu'ils ont gardé un silence peut-être forcé, ne sachant comment le rompre ; ils n'ont pas provoqué de lutte scientifique ; seulement, après un accident malheureux, qui coûta la vie à deux garçons de l'hôtel du Nord morts d'asphyxie et des *sangsues*, je hasardai, sous le voile de l'anonyme, un article scientifique et critiqué sous le titre d'*Asphyxie*. Deux médecins de la ville répondirent avec si peu de convenance et d'équité, que je dus alors leur adresser quelques lignes dans l'*Indicateur* de Saint-Etienne, destinées à rendre publics les fastes de l'homœopathie.

PERRUSSEL, D-M.

**Matériaux pour la Pharmacodynamique, par le  
D<sup>r</sup> HEICHELHEIM, à Worms.**

(Extraits d'*Hygea*, T. VI, p. 498. Suite de T. I, p. 555.)

SULPHUR.

S'il y a des remèdes qui, par l'universalité de leur emploi dans les maladies les plus communes et les plus fréquentes de l'homme, méritent le titre de *polychrestes*, le *soufre*, sans contredit, doit être mis à

leur tête. Son extraordinaire faculté curative dans les maladies aiguës aussi bien que dans les chroniques, est généralement reconnue. J'ai appliqué le *soufre* très-souvent, et fréquemment j'en ai vu des succès surprenants.

On ne peut méconnaître que le système nerveux de la périphérie est le siège de la sphère d'activité du *soufre*. Il déploie son action dans les expansions de l'organe cutané tant internes qu'externes, dans le sens le plus large du mot. Il semble activer les fonctions de la peau extérieure, et exciter les sécrétions de toutes les glandes qui sont en liaison, soit avec les intestins, soit avec l'organe cutané. A certains égards les organes de la respiration, de la génération et de la sécrétion de l'urine appartiennent aussi au système cutané; et sous ce point de vue ils rentrent dans la dépendance du *soufre* quant à son action.

C'est à partir de ce point de vue que se manifeste la vertu curative de cette substance dans les diverses maladies. Ainsi je l'ai trouvée efficace :

1) Dans les *éruptions cutanées chroniques* de toute nature. Un cas de *croûte laiteuse* chez un garçon vigoureux, de 9 mois, qui avait usé durant douze semaines de prescriptions allopathiques, fut parfaitement guéri en quinze jours par 6 doses *sulfur*; des *éruptions au cuir chevelu* de bonne nature, chez les enfants, ont été guéries par moi fréquemment au moyen de doses de *soufre* répétées dans un court espace de temps. J'ai guéri aussi en peu de temps, avec le *soufre* seul, des *gales* dites *grasses* dans une fa-

mille de paysans, dont trois individus en avaient été atteints; mais je dois aussi reconnaître que pour la *gale* dite *pointue*, dans laquelle les boutons sont pleins de sérosité, mais souvent cause beaucoup de chagrins, les malades perdaient la patience et ne voulaient plus user de cette méthode curative.

Dans les *dartres*, le *soufre* est, à la vérité, indispensable; mais je n'ai jamais pu venir à bout de guérir ces maladies cutanées avec ce seul remède; quelquefois le mal s'est empiré considérablement par la continuation de son usage, et des mois ont été nécessaires pour ramener la maladie à son état primitif.

*Note du Rédacteur.* Je dois, par hommage à la vérité, déclarer qu'il s'en faut de beaucoup que *sulfur* ait répondu à mon attente dans une foule de cas d'éruptions psoriques ou herpétiques que j'ai eus à traiter; de quelque manière que je l'aie employé, soit en globules, soit en dilution, soit en poudre triturée, que j'aie écarté ou rapproché les doses, que j'aie ou non employé des dilutions graduellement plus basses; jamais je ne suis parvenu avec cette substance seule à guérir un seul cas de *gale* ou de *dartré*, ou même de simple croûte laiteuse. Je dis plus, quelque série d'antipsoriques que j'aie employé, toujours le traitement des affections cutanées m'a paru long, difficile, interminable, désespérant. Je suis tout prêt à rejeter ces insuccès sur mon incapacité personnelle, sur un défaut d'attention, de pénétration, de sagacité, sur tout ce qu'on voudra; mais enfin je ne puis proclamer

des victoires que je n'ai point remportées, et je n'ai pas honte d'avouer des défaites qui ne sont que trop réelles. Peut être se présentera-t-il un homme qui proclamera une méthode telle d'appliquer les anti-psoriques aux éruptions psoriques, que le traitement en sera rendu facile et sûr; cet homme, je l'attends.

2) Dans diverses formes d'*ophthalmies, inflammations des yeux*, j'ai obtenu du *soufre* des succès héroïques. Je n'hésite pas à décider qu'une psore latente était la base de ces formes de maladie. Dans une foule de cas, j'ai pu avec certitude reconnaître une éruption galeuse précédemment mal traitée, ou seulement réprimée.

La femme Sergeant, 34 ans, souffrait depuis trois mois d'une violente inflammation gouteuse de l'œil gauche. Quelques années auparavant une éruption de gale avait cédé promptement à des frictions; la malade prétendait pourtant s'être très-bien portée jusqu'à trois mois auparavant. Elle avait été pendant ce temps traitée par divers médecins au moyen de collyres, pommades ophthalmiques, vésicatoires, etc.

Le 6 juillet, je commençai le traitement; l'examen de l'œil me fournit les symptômes suivants: sclérotique rouge pâle, conjonctive injectée, cornée trouble, parsemée de points blanchâtres, plats, iris bleue décolorée, pupille contractée, vision presque perdue, au point que les couleurs peuvent à peine être distinguées; il n'y a ni douleur, ni photophobie. L'habitus de la malade est assez normal. — Je prescrivis, outre un régime bien réglé, six doses *sulf. 6*, une goutte

tous les deux jours. — Huit jours après, l'inflammation avait notablement diminué, et la vision s'était améliorée. — Le 10 août, je répétai les 6 doses *sulfur*. — Le 24 août, tous les symptômes avaient presque disparu, la cornée était tout-à-fait claire, l'iris avait repris sa belle couleur, les pupilles nettes se dilataient et se contractaient, à la partie inférieure existait une petite synizesis, la vision n'était plus que très-peu troublée. — La malade reçut encore trois doses *sulf.* 30, une tous les huit jours; néanmoins je dus la considérer comme devant être guérie après ces dernières doses. En effet, elle a complètement recouvré l'usage de son œil, ce dont j'ai eu l'occasion de m'assurer plus tard.

Le *soufre* n'agit pas moins efficacement dans les *ophthalmies scrophuleuses* des enfants. Ici le succès d'une seule dose *sulf.* est quelquefois extraordinaire. Mais il arrive aussi qu'il soit nécessaire, pour compléter le traitement, de recourir à *calc. carb.*, à *conium*, etc., suivant l'intensité et la concentration de l'affection scrophuleuse.

Le *soufre* s'est encore montré efficace contre la *psorophthalmie glanduleuse et muqueuse*.

*Note du Rédacteur.* C'est un fait irrécusable de pathologie que la nature psorique des ophthalmies chroniques; et la connaissance seule de ce fait explique suffisamment la réussite presque extraordinaire et pourtant très-commune dont est accompagné, entre les mains des homœopathes, le traitement des ophthalmies qui ont résisté aux efforts plus ou moins

savants des ophthalmiatres les plus consommés. Ce que dit l'auteur des bons effets du *soufre* dans cette maladie est généralement vrai; et il est permis d'affirmer que l'emploi de cette substance y est indispensable; avec elle on peut se promettre des succès tout-à-fait inespérés, et impossibles avec une autre méthode. Je dois ajouter que dans bien des cas, lors surtout que l'inflammation est actuellement intense, on se trouve bien de *bellad.*, que je considère comme un antipso-rique des plus énergiques.

Les *ophthalmies scrophuleuses* ne se guérissent radicalement qu'avec beaucoup de peine, de temps et probablement de remèdes. Il n'est pas rare de les voir céder à une dose de *sulf.*, de *calc.*, de *caustic.* surtout; mais il est encore moins rare de les voir revenir au bout de quelque temps, sans cause appréciable; or je n'appelle guérie qu'une maladie qui ne reparait pas; les soulagemens temporaires ne doivent pas être qualifiés de *guérisons*.

3) Dans la *phthisie pulmonaire* le *soufre* est indispensable, en particulier lorsque cette maladie a été précédée d'une éruption psorique mal traitée ou simplement comprimée et dissimulée. — Je traite en ce moment un nombre considérable d'affections pulmonaires chroniques de la campagne, et puis assurer que plus de la moitié des malades avaient été plus ou moins long-temps auparavant infectés de la gale, et que dans la plupart des cas, après la disparition de l'éruption cutanée, une longue chaîne de lésions morbides s'était manifestée, se terminant enfin par la

maladie des poumons sus-mentionnée. Je crois, en particulier, devoir faire remarquer que la *psore* joue le principal rôle dans les maladies chroniques, au-delà même du sens que Hahnemann a donné à ce mot dans ses *Maladies chroniques*. J'en donne en preuve l'observation suivante.

Franz Wenz, 18 ans, cordonnier, jouissant jadis d'une bonne santé, fut infecté de la gale l'hiver dernier, et au printemps délivré de cette éruption par des frictions avec une pommade.

Depuis ce moment, il se manifesta de la toux accompagnée de crachats, d'émaciation, etc. Le 21 septembre mes conseils furent demandés ; il y avait déjà tous les symptômes d'une phthisie au second degré ; sueurs nocturnes débilitantes, et diarrhée ; le malade ne pouvait quitter son lit de tout le jour ; je ne pus que porter un pronostic fâcheux. Je donnai trois doses *sulfur 6*, une goutte tous les deux jours. Le 29 septembre on me rapporta qu'il y avait de l'amélioration. Je répétai le même remède aux mêmes doses. — Le 12 octobre, je fus informé qu'avec la continuation de l'amélioration, il s'était manifesté sur tout le corps une forte éruption pruriente. Je répétai de nouveau le *soufre*, une dose tous les trois jours. Le 22 octobre, tous les symptômes de l'affection de poitrine étaient dissipés, l'embonpoint reparaisait ; cependant l'éruption pruriente était encore très-visible, surtout aux mains. Le malade reçut encore trois doses *sulf. 20/30*, une tous les deux jours. Le 31 octobre l'éruption même était guérie. Par précaution,

je donnai à ce jeune malade encore trois doses du même remède, pour en prendre une tous les huit jours. Il a guéri complètement.

*Note du Rédacteur.* Je ne sais pourquoi l'auteur prétend donner par cet exemple de l'extension au sens du mot *psorique* appliqué par Hahnemann aux maladies chroniques; il faut être bien habile et avoir vieilli dans l'application de la doctrine pour oser ajouter quelque chose aux considérations générales présentées par le père de l'homœopathie. Si l'auteur avait été placé de manière à offrir un grand nombre de maladies chroniques de diverses formes et dénominations, toutes guéries par le *soufre* seulement, je comprendrais qu'il pourrait en faire parade, comme d'un trophée, bien que je ne pusse y voir qu'une application pure et simple des préceptes de Hahnemann. Mais un seul cas de guérison ne peut être présenté que comme la conséquence d'une obéissance stricte aux conseils du MAITRE. Un galeux phthisique a guéri par le *soufre* seul; c'est la loi et les prophètes; cela devait être; et cela prouve que le praticien avait affaire avec une bronchite chronique psorique et non avec une affection tuberculeuse, car certes il ne s'en serait pas tiré à si bon marché. J'avoue que je n'ai point encore eu le bonheur de rencontrer de cas si simple; bien que plusieurs phthisiques se soient offerts à moi dans le second degré de leur maladie, bien qu'ils aient été soulagés notablement par *sulfur*, les accidents de la maladie ont reparu et recommencé à sévir comme auparavant; c'est

que très-probablement j'ai rencontré des tuberculeux chez lesquels le *soufre*, après avoir épuisé son action, s'est trouvé inactif vis-à-vis d'un obstacle qu'il ne pouvait ni surmonter, ni détruire. Si le Dr HEICHELHEIM a de nouveau le bonheur de guérir des phthisiques, je l'invite fortement à publier ses succès.

4) Contre les *ulcères chroniques* des pieds, le *soufre* a été le principal remède. J'ai guéri plusieurs cas avec *sulf.* seul; quelquefois j'ai dû y ajouter *graphit.*, *silic.*, *lycopod.*, etc.

*Note du Rédacteur.* Ce paragraphe est incomplet; dès qu'un médecin est consulté pour de vieux ulcères, il ne se contente pas de donner un remède, il conseille aussi un traitement externe, un pansement méthodique qui ne peut manquer d'exercer une influence salutaire pour la guérison, quand ce ne serait qu'en faisant mettre de côté les onguents et emplâtres irritants qui entretiennent l'irritation locale. Or c'est un point dont il faut tenir compte et dont l'auteur ne dit pas un mot. Je suis loin néanmoins de nier l'influence salutaire du *soufre*, dont j'ai parlé amplement dans la première série de cet ouvrage, et à l'occasion duquel je répète qu'il est utile, contre les *ulcères des jambes*, de faire faire des lavages avec de l'eau dans laquelle on a fait dissoudre quelques globules *sulfur.* 30. — Quant à l'utilité de *silic.*, *arsen.*, etc., voyez dans la même première série l'article du Dr SCHRÖN avec mon commentaire.

5) Le *soufre* s'est montré aussi curatif dans les *ulcères carieux* et le *gonflement osseux*, suites de

gale repoussée et dissimulée. J'ai traité et guéri plusieurs cas de ce genre.

*Note.* Il valait la peine de détailler quelques observations de ce genre; les guérisons proprement dites de *carie* sont un fait trop important et trop rare pour qu'on ne le signale pas de la manière la plus évidente; le *gonflement des os* est une affection trop grave pour que l'attention des médecins ne soit pas puissamment éveillée par quelques réussites de guérison. Il est vrai que l'auteur y assigne pour cause unique la rétroulsion de la gale, ce qui simplifie singulièrement le cas, et en rend la réitération plus rare; il est vrai encore que l'application du *soufre* devient ici tellement évidente et nécessaire que l'on comprendrait à peine ou que le médecin ne l'eût pas faite, ou que la guérison ne s'en fût pas suivie. Quoiqu'il en soit, je ne saurais trop m'élever contre la coutume de proclamer des traitements heureux dans le détail desquels on n'entre en aucune façon; c'est une manière de forcer les lecteurs à en croire l'auteur sur parole, sans les mettre en état d'apprécier le mérite du diagnostic et de la thérapie.

6) Dans les *affections chroniques du ventre*, —  
 a) *Cardialgie chronique*. Le *soufre* est ici le premier remède, surtout lorsque la douleur est constante, à la région gastrique et *au dos*, et que l'inappétence s'unit à la constipation. Il n'est pas rare que la rétroulsion d'une éruption psorique soit la cause de cette maladie; le *soufre* est alors un remède excellent.

*Note du Rédacteur.* L'auteur n'ayant pas étayé

ce qu'il dit d'un exemple, ce qu'on vient de lire n'est qu'un lieu commun de doctrine homœopathique, et l'auteur aurait pu se dispenser de répéter ce qu'a très-bien dit le MAITRE.

b) Dans les *congessions du système de la veine porte* et dans les *affections hémorrhoidaires* qui en dépendent, j'ai observé des effets précieux du *soufre*.

*Note du Rédacteur.* Voyez dans la première série les exemples de réussite que j'ai cités, pris dans ma pratique et dans celle d'autrui.

c) Il en a été de même dans les perversions de l'innervation du *système ganglionaire*, en particulier, *l'hypocondrie* et *l'hystérie*.

*Note du Rédacteur.* Encore une seconde édition des paroles du MAITRE.

d) Dans les *engorgements abdominaux*, j'ai vu plusieurs fois, après l'usage de quelques doses de *soufre*, des masses d'infarctus sortir par les selles, et la guérison en être la suite.

La femme Kissel, 39 ans, portait, depuis plusieurs années, une induration sensible dans le ventre. Elle avait été traitée par divers médecins. Le 6 novembre, je fus consulté. Tout le ventre était uniformément distendu, comme dans l'ascite, seulement on ne pouvait y faire exécuter et reconnaître de fluctuation; à la région épigastrique le palper était douloureux; lorsque la malade était couchée sur le dos, on y sentait une dureté non circonscrite de la grosseur des deux poings, qui s'étendait jusqu'au foie. Il y avait encore quelquefois de violents déchirements dans les

intestins ; d'abondantes flatuosités, et des renvois gazeux par le haut ; diarrhée aqueuse depuis quatre semaines ; inappétence ; gonflement du ventre après le repas, avec endolorissement et un peu de serrement de poitrine ; facies pâle, misérable ; émaciation avec fièvre lente. Menstrues régulières toutes les semaines, précédées de violentes coliques.

On ne put m'assigner aucune cause précise de cet état morbide ; aucune trace d'infection psorique ou de tout autre éruption. La malade reçut 4 doses *rheum* 4/6, une toutes les 2/4 h. Le 11 novembre l'état n'avait point changé. J'envoyai 4 doses *sulf.* 5/6, une tous les deux jours. La première poudre fut prise le 12 novembre au soir ; la nuit suivante de violentes douleurs déchirantes se firent sentir dans tout le ventre, au point que la malade jeta les hauts cris et se roula sur le plancher. Dans le trouble que causa ce paroxysme, on envoya chercher un médecin voisin, qui, ignorant la cause de cette aggravation de mal, prescrivit une potion opiacée. Le lendemain on me rapporta le fait, et on demanda mon conseil ; je regardai les douleurs comme les efforts de réaction de la force curative naturelle, et prescrivis la continuation de l'usage de *sulf.* A la seconde dose, le remède renouvela les douleurs du ventre ; après quoi sortirent des masses d'infarctus (quid ? *Réd*) mêlées de mucosités et de sang, et il y eut en même temps soulagement des douleurs du ventre et abaissement du gonflement de l'abdomen ; cette évacuation alvine remplit plusieurs vases de nuit.

Le 20 novembre je revis la malade; son état s'était beaucoup amélioré; les évacuations mucoso-sanguines eurent encore lieu plusieurs fois par jour; le ventre s'était tout-à-fait affaissé, et était devenu mou; l'induration avait disparu, et la fièvre lente cessé; l'appétit reparaisait, et les règles revenaient pour la première fois sans douleur. Je donnai 6 doses *sulf.* 6/30, une tous les trois jours.

Au milieu de décembre, la malade me fit visite; elle s'était rétablie sans autre secours; les évacuations avaient diminué de jour en jour, et tous les symptômes morbides avec elles.

L'été suivant je revis la femme; elle m'offrit l'image de la plus parfaite santé.

7) Dans *l'interruption de la menstruation*, j'ai remarqué plusieurs fois que quelques doses de *soufre* rétablissaient l'état normal, lorsque les autres symptômes correspondaient au *soufre*.

8) Dans la *cachexie hydropique, sans endurcissement des viscères*, le *soufre* est un remède capital pour rétablir les fonctions interrompues de l'organe cutané externe et des nerfs. L'augmentation de l'urine est la suite ordinaire de l'usage du *soufre*. Dans ces cas je donne toutes les 48 heures alternativement une dose *sulfur.* et une dose *helleborus niger*; dans deux cas remarquables de cette maladie, j'ai obtenu ainsi une guérison parfaite.

9) Dans *l'hecticie avec toux chronique, fièvre lente et rougeole*, le *soufre* seul a opéré promptement amélioration et guérison.

10) Dans les *maladies inflammatoires aiguës* je n'ai donné le *soufre* que lorsqu'il fallait exciter la réaction par quelque moyen altérant. Dans semblables circonstances j'ai vu par ce moyen une amélioration et une guérison très-promptes.

Pour terminer, qu'il me soit permis de produire l'observation suivante, pour contribuer à connaître la véritable action de ce remède; peut-être aussi comme une preuve que la grosseur des doses des remèdes qui agissent par une vertu spécifique n'est pas indifférente.

George Käss, 50 ans, de constitution forte, robuste, n'ayant jamais été malade, fut saisi, le 30 décembre 1836, d'une *pneumonie aiguë* qui commença par un violent frisson. Je fus appelé le même jour. Le malade reçut 8 doses *aconit.* 6, une goutte toutes les trois heures. Le lendemain tous les symptômes avaient diminué; je donnai trois doses *bryon.* 30, une goutte toutes les 8 heures.

Le 1<sup>er</sup> janvier 1837, j'appris que l'état avait empiré; en même temps on m'informa que le malade, depuis une année, était très-disposé aux furoncles. Le 2 janvier il reçut une goutte *sulf.* 30, il prit la poudre à jeun le matin à 6 h.; à 10 h. survint une violente colique, avec diarrhée et ténesmes; les selles contenaient du mucus et du sang. Cette diarrhée dura 24 h., et les évacuations se répétèrent jusqu'à 30 fois. Les symptômes de pneumonie cessèrent complètement. Une dose *merc. sol.* 12 arrêta la diarrhée dysentérique. Le 5 janvier, le malade était parfaite-

ment guéri, et reprit ses affaires. — Certainement dans ce cas une portion de goutte était suffisante pour opérer la réaction nécessaire, sans produire d'effets excessifs.

*Note du Rédacteur.* J'ai publié en entier ce travail du D<sup>r</sup> HEICHELHEIM malgré les imperfections que j'ai indiquées, pour stimuler mes honorables collègues à en rédiger de pareils, en ayant soin de faire connaître les cas d'insuccès aussi bien que ceux de réussite.

Rien n'est plus propre à donner à la thérapeutique homœopathique le degré de certitude qu'on lui reproche de ne pas offrir, — comme les tableaux de traitements par lesquels le médecin aura guéri les maladies quelconques en suivant exactement les errements qui résultent des indications de la matière médicale pure. Quel autre moyen d'ailleurs possèdent les praticiens de faire connaître au monde savant que l'homœopathie est vivante, en pleine activité, que d'extraire de leurs registres les cas où ils ont promptement réussi à délivrer les patients de maux ou graves, ou lents, contre lesquels l'ancienne médecine est plus ou moins impuissante, quand elle ne vient pas ajouter ses efforts destructeurs à ceux de la maladie même?

La facilité dont jouissent les médecins allemands de publier leurs observations dans une multitude de journaux, et l'habitude qu'ils ont de les rédiger quotidiennement, ont certainement contribué à propager

rapidement l'homœopathie en Allemagne; pourquoi les praticiens français n'useraient-ils pas des mêmes moyens?

CH.-G. PESCHIER.

---

**Observations pratiques, par le D<sup>r</sup> DUPLAT.**

---

*Fièvre dite bilieuse.*

Le sieur R....., 60 ans, à St.-Lazarre, faubourg de Marseille, tempérament sanguin, bilieux, caractère violent, ayant eu la gale, éprouve pesanteur et ballonnement de l'épigastre et du ventre, produisant oppression; douleur à la région ombilicale; constipation opiniâtre depuis long-temps; le rectum fait saillie au dehors; langue sèche, jaunâtre; soif et sécheresse de la bouche; pouls dur, fréquent, 90 pulsations par minute; beaucoup de vents; tension pénible du ventre avec impossibilité de se coucher sur le côté; insomnie; face exprimant la souffrance; urines rares et rouges. Lorsque je fus appelé par le médecin ordinaire pour voir le malade, on avait déjà pratiqué deux saignées du bras, et appliqué sur le ventre 160 sangsues; fomentation; embrocations; demi-lavements; boissons nitrées, etc. etc. Ce traitement débilitant avait aggravé l'état du malade qui donnait de justes alarmes au médecin et au malade

lui-même. Le 31 juillet, je donnai, en présence du médecin, *chamomilla* 2 glob. sur la langue ; ce médicament fut suivi de vomissements bilieux abondants qui soulagèrent le malade : la nuit fut meilleure que les précédentes ; mais le ventre restait dans le même état de tension et de douleur ; le lendemain au matin j'administrai, toujours en présence du docteur allopathe, *bryonia* 1 gl. 30, dans une demi-verrée d'eau, que le malade devait prendre par cuillerées à bouche toutes les deux heures, jusqu'à effet. Après l'ingestion de la première cuillerée, des évacuations copieuses de bile par le bas sont arrivées, et ce vieillard a été immédiatement soulagé de ses souffrances. Le ventre s'est assoupli ; les vomissements et les douleurs ont cessé, ainsi que tous les symptômes graves qui menaçaient les jours du malade ; le pouls est descendu à 65 pulsations ; les urines ont coulé abondamment ; la face, qui était grippée et portait l'empreinte de la souffrance, a changé tout à coup, est redevenue calme, sérieuse, et le courage du patient s'est relevé. La nuit a été encore meilleure que la dernière, et le troisième jour, quelques cuillerées de bouillon de bœuf alternées avec de l'eau panée ont été prises avec succès. Le 4 août, deux selles sans coliques le matin ; ventre un peu tendu, mais *sans douleur au toucher* ; les jours suivants, par ce seul remède continué, l'amélioration s'est confirmée, et le malade est entré en convalescence ; convalescence qui a été assez longue en raison des pertes sanguines qu'il avait éprouvées, mais que j'ai cherché à hâter par des doses légères de

*china* et une nourriture succulente. Cette maladie excessivement grave a cédé, à l'étonnement des assistants, à la dose la plus minime de *bryonia*; ce remède homœopathique à la maladie a produit ce que n'avait pu faire le traitement allopathique le plus actif et le plus *rationnel* de la médecine ordinaire, qui tue quand il ne peut guérir; aussi le médecin, témoin consciencieux de cette cure rapide, par un remède si bien approprié, s'est promis à l'avenir d'être plus circonspect dans l'usage des saignées, etc., et veut étudier cette nouvelle science qui frappe d'admiration par ses effets prompts et sûrs, quand elle est bien dirigée. Espérons que nous aurons incessamment un disciple de plus, convaincu non par ce seul exemple, mais par plusieurs.

#### *Rhumatisme aigu par refroidissement.*

M<sup>me</sup> B., âgée de 40 ans environ, rue Paradis, atteinte, à la suite d'un refroidissement, d'une douleur élançante, rougeante, avec sensation de froid, même au toucher, dans la totalité du bras droit; *enflure de tout le membre*; impossibilité d'exercer le moindre mouvement sans augmenter les douleurs qui alors devenaient atroces, insupportables, et se faisaient sentir même dans le repos le plus absolu. Au sixième jour je fus appelé par le mari (mon ami intime). Bien certain d'avoir affaire à une maladie, suite d'un refroidissement, je ne balançai pas à donner *dulcamara* 2 gl. (sur la langue). Quelques heures après,

l'aggravation des douleurs se prononça et dura quarante-huit heures ; peu à peu toutes les douleurs diminuèrent d'intensité , et du quatrième au cinquième jour elles avaient cessé complètement, laissant encore pendant *huit jours* de la raideur dans l'articulation scapulo-humérale.

Cette observation prouve l'efficacité de *dulcam.* dans les maladies qui sont la suite de refroidissement ; il est vrai de dire qu'elle représentait exactement les symptômes (*Matière médicale pure, dulcamara* 261) : « Violente douleur dans tout le bras » droit ; pesanteur paralytique avec froid ; le bras » était froid comme glace au toucher, impossible » d'exercer le moindre mouvement sans souffrances, » surtout au toucher, etc. »

Les douleurs de rongement et de contusions appartiennent aux symptômes de ce médicament.

Le 16 du même mois de janvier, la même personne, après avoir séjourné plusieurs heures dans une cave très-fraîche, ressentit au bout de 24 heures, dans le bras gauche, les *mêmes symptômes* que ci-dessus, avec un peu plus *d'enflure du bras, de l'avant-bras et de la main* ; le même remède a suffi pour guérir en quelques jours cette maladie grave qui, deux ans auparavant, avait été soignée par un docteur allopathe, M. M....., élève du Coryphée des médecins de Marseille, qui avait mis en usage tous les moyens dits rationnels de sa médecine empirique, pendant près de deux mois ; enfin, lassé d'insuccès, le médecin finit par dire à la souffrante : « IL FAUT

DE LA PATIENCE ; ce moyen fera mieux que les autres ; attendons ! » et abandonna la malade aux forces médicatrices de la nature.

### Extraits et Analyses.

*Considérations sur la matière médicale et la thérapeutique ;*  
thèse présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris,  
par J. JUVIN, D<sup>r</sup> en médecine.

Nous l'avons dit ailleurs : le jeune médecin qui avait été renvoyé d'un hospice de Grenoble, parce qu'il était entaché d'homœopathie, doctrine irrationnelle et meurtrière, comme chacun sait !!! ce jeune médecin, disons-nous, est allé bravement planter son drapeau au milieu de la Faculté de Paris, au sein de l'Ecole même, antagoniste née de l'homœopathie, comme le sont, au reste, toutes les Ecoles et les Académies, à la tête desquelles s'est bravement placée l'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE DE PARIS.

M. JUVIN n'a point demandé pardon aux professeurs de l'Ecole de LA LIBERTÉ GRANDE ; mais il leur a dit : « Je parle parce que je crois ; et je crois par ce que j'ai vu » des yeux du corps et de ceux de l'esprit. Puis entrant dans son sujet, il a pris Bichat, Rostan, Bayle, personnages bien avoués de l'Ecole, — pour autorités de cette proposition : une bonne matière médicale n'existe point encore ; et même, telle qu'elle existait, elle fait des pas rétrogrades. Il a prouvé, d'après M. Castel, membre de l'Académie royale de Médecine, que souvent les malades, d'après la force de la nature, résistaient autant à la médication qu'à la maladie ; la première ayant eu en elle tout ce qui était nécessaire pour tuer le malade.

Il s'est élevé, avec Fourcroy, contre l'inconséquente coutume

de réunir plusieurs médicaments ; et il a appliqué à la matière médicale ce que M. Louis a dit de la médecine : « Tout est à recommencer. » Il a signalé ce qu'il y avait de ridicule dans l'ancienne manie de faire dériver à *priori* les vertus curatives des qualités physiques des médicaments, *la saveur, l'odeur* ; ou bien de leurs caractères chimiques. Il s'est encore appuyé de Bichat pour faire sentir l'inconsistance des déterminations d'action curative tirées des prétendus résultats obtenus sur les malades ; il a démontré que les observations cliniques ne pouvaient fournir que des données complètement erronées, attendu la diversité presque infinie des individualités physiologiques et pathologiques qui doivent nécessairement faire d'autant varier les résultats d'un seul et même médicament, à quoi il faut ajouter l'apparition des symptômes produits par ce médicament.

Après ces divers raisonnements, il est arrivé à conclure que la base scientifique de la matière médicale ne pouvait être que l'expérimentation physiologique, ou appliquée à l'homme sain ; il a cité, là-dessus, l'opinion approbative du professeur Andral, laquelle, soixante et dix ans auparavant, avait été précédée de celle du grand HALLER. Il a dit que HAHNEMANN était LE PREMIER qui eût réalisé cet immense travail, aidé par d'ardents disciples qui n'ont pas craint d'y consacrer et d'y perdre leur vie.

Après ces importantes prémisses qui ont dû laisser ses interrogateurs bouche close, il a posé les lois fondamentales de la thérapeutique : 1° apercevoir nettement ce qui est à guérir dans chaque cas morbide individuel ; 2° avoir des notions positives sur les vertus curatives des médicaments ; 3° connaître la manière de faire une heureuse application de ces vertus curatives à la maladie à traiter.

Il a formulé le diagnostic pathologique de l'homœopathie en ces quatre points : déterminer 1° la cause essentielle ; 2° l'accident qui la met en jeu, favorise son développement et précipite sa terminaison ; 3° la forme qu'elle a revêtu ; et ce sont les symptômes qui l'expriment ; 4° le degré qu'elle a atteint.

Il a passé en revue les trois méthodes thérapeutiques ; 1° ré-

*vulsive*, 2° *antipathique*, 3° *homœopathique*; il a prouvé que la première ne possède pas le moyen de guérir, qu'elle ne peut que soulager, et toujours aux dépens de la partie qu'on rend malade; il a montré que la seconde, celle des *contraires*, ne pouvait être qu'illusoire, hypothétique, puisqu'une multitude de maux n'ont pas de *contraires*; enfin, il a énoncé que la véritable loi de guérison était celle de la spécificité ou des semblables, entrevue par Hippocrate, Sydenham, Haller, et réalisée avec un merveilleux succès d'application par HAHNEMANN.

Une fois arrivé au sein de l'homœopathie, il a dû se livrer au travail de Phocion : retrancher le moins important; son intention n'étant pas de donner une seconde édition de l'*Organon*. Il a terminé son opuscule par un fascicule d'*observations* prises dans la savante pratique du professeur CRÉPU et présentées assez en abrégé, parce qu'elles n'étaient pas le fond de sa *thèse*, mais seulement quelques pièces à l'appui.

Ce premier écrit du D<sup>r</sup> JUVIN est remarquable par le ton de conviction qui y règne, et par ce qu'il promet de science pratique dans son auteur. Celui-ci est fixé à Grenoble, où il guérit par les *semblables* et les doses infinitésimales, côte à côte, et à la barbe d'une Ecole secondaire de médecine, à laquelle il donne journellement des démentis formels, qui doivent singulièrement prêter à rire aux témoins désintéressés; tandis qu'ils doivent faire faire une singulière moue aux professeurs dont l'édifice scientifique s'écroule sous les coups de bélier d'un jeune adepte. Encore quelque temps, M. CRÉPU et ses élèves seront aussi en nombre suffisant pour fonder une ECOLE de médecine homœopathique. Nous irons volontiers assister au discours d'ouverture.

P.

---

*La verità della omeopatia*; memoria del Dottor TALIANINI. — Ascoli, 1857. 60 p.

Notre zélé et savant confrère s'est proposé dans cet intéressant mémoire d'expliquer et faire comprendre la loi homœopathique; cet opuscule se distingue donc essentiellement de ceux qui l'ont précédé en Italie, qui contenaient surtout l'historique de la science et de ses faits. — Pour donner une idée exacte de cet opuscule, il faudrait en traduire toute la partie théorique, ce qui dépasserait les bornes assignées dans notre journal aux analyses, et qui d'ailleurs ne serait d'aucune utilité majeure pour les hommes convaincus qui se nourrissent de faits pratiques. En Italie, où l'homœopathie fait des progrès bien plus rapides qu'en France, ce mémoire a dû et doit encore produire le plus grand effet, en répandant une lumière inattendue sur un point toujours plus ou moins obscur : la théorie des médicaments.

Le D<sup>r</sup> TALIANINI fait remarquer que la doctrine de HAHNEMANN a presque le sort de la *scienza nuova* de VICO qui a été méprisée, négligée pendant long-temps, et qui, en ces dernières années, a été reconnue pour la vérité et généralement adoptée. — Il observe que le reproche adressé aux remèdes homœopathiques, de produire des symptômes morbides avant de guérir, leur est commun avec un nombre de remèdes allopathiques, salués, par ceux mêmes qui les adoptent et les recommandent, de noms qui emportent nécessairement l'idée d'une action morbifique : *irritants, perturbateurs, dissolvants, dérivatifs, drastiques, émétiques, sialagogues, errhins, stupéfiants*, etc.

Il démontre que la loi des semblables est la loi naturelle, et il rappelle que la mythologie elle-même semble l'avoir reconnu et l'avoir désigné par la lance d'Achille qui guérit la blessure qu'elle fait; que Paracelse l'a soupçonné lorsqu'il a dit : *Nec enim unquam ullus morbus calidus per frigida sanatus fuit, nec frigidus per calida; simile autem suum simile frequenter curavit.*

Le mémoire du D<sup>r</sup> TALIANINI est suivi de notes, dans l'une desquelles un exposé statistique très-abrégé de l'homœopathie donne le démenti le plus formel aux assertions *toutes contraires à la vérité* que M. Jules Pelletan a insérées naguère dans un feuilleton de *la Presse*, et que les homœopathes français ont dédaigné de relever. P.

---

*Archives de la médecine homœopathique.*

Le cahier de *février* ne nous est pas encore parvenu.

---

*Du médecin de campagne et de ses malades, mœurs et science,*  
par le D<sup>r</sup> MUNARET. Paris, librairie anatomique de Baillet.  
1857. 2 vol. in-8°.

Nous venons de recevoir le second volume de cet ouvrage, piquant, original, pour la forme et le fond, sur lequel nous sommes appelé à revenir non-seulement à cause de la petite polémique scientifique qui s'est déjà manifestée entre l'auteur et nous, mais parce que l'ouvrage contient sur Hahnemann et sa doctrine des idées tellement fausses et erronnées qu'il est de notre devoir le plus strict de les signaler et d'en faire revenir l'auteur, auquel d'ailleurs nous avons voué de l'estime, en attendant qu'il nous procure l'occasion de lui manifester de l'amitié. P.

---

---

**BIBLIOTHÈQUE**

**HOMŒOPATHIQUE.**

---

---

**Correspondance.**

——

AU RÉDACTEUR.

Ne soyez pas étonné, Monsieur, qu'un militaire vous entretienne un moment de médecine. Habitué que je suis depuis bien des années à donner mes heures de loisir aux occupations littéraires, cette science m'a entretenu à son tour; je serais même de l'avis qu'un petit cours de médecine fit partie des études qui forment ordinairement l'éducation de la jeunesse. En effet, que trouve-t-on de plus intéressant qu'une science qui touche de si près à notre bonheur, dans le peu de temps que nous avons à passer dans ce lieu d'exil? que de fois ne s'épargnerait-on pas de longues maladies, si l'on en avait la moindre connaissance? Mais, malheureusement, on voit cette science, qui à si juste titre devrait être regardée comme la première, négligée de tout le monde; et tout le monde, par une ancienne habitude, s'abandonne aveuglé-

ment à la merci et au savoir de ce petit nombre, qui semble en être exclusivement chargé.

Pour moi, j'ai toujours trouvé du plaisir à connaître les immenses systèmes qui ont inondé le monde et fait tour à tour grand bruit ; j'étais très-embarrassé pour choisir, quoique je n'aie pas manqué de faire des expériences jusque sur moi-même ; mais fort heureusement, un hasard des plus heureux me permit, vers la fin de 1833, d'être témoin de la surprenante guérison d'un de mes amis atteint d'un point de côté, par un de vos honorables confrères, le Dr Luther, de passage à Nice ; et mon choix fut établi en faveur de la doctrine hahnemanienne.

C'est alors que le mot d'*homœopathie* me sonna pour la première fois à l'oreille ; il me fut ensuite, il est à présent, et il sera peut-être à l'avenir pour moi une source inépuisable de plaisirs et de peines.

Les ouvrages de l'incomparable inventeur et chef de l'homœopathie sont une mer de science ; ses détracteurs même sont forcés à en admirer l'auteur. Avant lui, la médecine semblait condamnée à n'être jamais qu'une science d'hypothèses, par lui elle est placée au rang des sciences positives. J'ai parcouru ces ouvrages avec la rapidité de l'éclair : que de fois j'en ai répété la lecture !! Les choses m'y semblaient tellement extraordinaires, que je n'ai pas tardé à en faire des essais, souvent sur moi-même ; et les résultats en ont été si favorables, que depuis lors je n'ai plus eu un moment de repos. Donnant les jours aux devoirs de ma charge et les veilles au bien de l'hu-

manité souffrante, j'ai mis à contribution tout ce que je possède de savoir et de pouvoir, afin d'étendre et de propager la nouvelle doctrine; et j'avoue très-volontiers que je sens certain orgueil à penser qu'au milieu de tant de préventions, de tant d'ennemis suscités par la découverte et l'application de l'homœopathie, j'ai été assez heureux pour avoir contribué à la répandre en Piémont au-delà de mes espérances.

A peine avais-je connu le D<sup>r</sup> Luther, qu'il quitta Nice; mais le D<sup>r</sup> Clément avait puisé à ses principes: le premier en m'étonnant avait excité ma curiosité, le second aida mes recherches; j'étais souvent témoin de ses brillants succès, qui ont porté la plus complète conviction en moi par l'efficacité des doses infinitésimales, ce qui me décida à tenter sur moi la guérison d'une gale chronique, en 1834.

J'avais eu la gale douze ans auparavant, guérie d'après le traitement allopathique. Pendant ce laps de temps, tous les ans, vers la fin d'avril ou au commencement du mois de mai, j'étais attaqué par une éruption de boutons à la peau, et plus particulièrement à la partie intérieure des genoux, avec une démangeaison insupportable. D'après les conseils du D<sup>r</sup> Clément, les *Maladies chroniques* d'une main, la *Matière médicale* de l'autre (véritables yeux de l'homœopathie), j'ai entrepris mon traitement antipsorique terminé par une guérison parfaite sous l'action de *sulf.*, *carb. veg.* et *merc. sol.*, et cela à ma grande surprise et satisfaction.

Encouragé par un tel succès, j'ai entrepris sur un de mes collègues, qui en avait été témoin, la guérison d'une blénorrhée chronique.

M. N., 28 ans, portait depuis six ans, malgré tous les efforts de l'allopathie, une blénorrhée qui l'incommodait gravement, quoique sans douleur : *sulf.*, *cann.*, *merc.*, et *thuya*, ont fait les frais de cette guérison en deux mois.

Plusieurs autres guérisons furent opérées à l'aide des conseils du Dr Clément, que je voyais tous les jours ; de façon que ce docteur, dont les succès commençaient à faire parler, devint tout-à-coup le médecin à la mode, ce qui excita la jalousie des allopathes et lui procura beaucoup d'ennuis.

De mon côté, enthousiasmé par tant de succès, j'ai pensé à répandre immédiatement, pour le bien de l'humanité, une doctrine si bienfaisante ; et, comme il arrive presque toujours, j'ai cherché à concilier les intérêts publics avec les intérêts particuliers.

Crescentino est une jolie petite ville sur la rive gauche du Pô, à 8 lieues à l'est de Turin ; c'est à cette ville que je dois le jour ; j'y ai des parents, des amis : il est si doux de faire du bien à son pays ! C'est dans cette petite ville que j'ai choisi le médecin que je voulais initier dans la nouvelle science. Votre très-digne confrère et mon ami, le Dr CHIO, fut la personne choisie ; quoique bien rétif au début, il n'a cependant pas trompé mon attente. Je me rendis de ma personne à Crescentino ; je lui parlai de la nouvelle doctrine, de ses prodiges, de ses progrès au nord ; je

m'engageai enfin à lui prêter livres, remèdes, et à le mettre en correspondance avec le D<sup>r</sup> Tessier à Turin, qui commençait aussi à faire des essais en homœopathie; mais pour toute réponse mon héros me riait au nez; blessé dans ce que l'homme aime le plus à défendre, dans mon amour-propre, je balançais; l'amour pour la propagation de la science l'emporta à la fin.

Je connaissais le talent et l'indépendance scientifique du Docteur Chio, j'étais persuadé qu'il ne reculerait plus si je réussissais à l'engager à une telle étude; sans me rebuter, je revins à la charge: de nouveau je le priai d'étudier, d'essayer ensuite, de censurer après, mais jamais sans connaissance de cause; il m'en donna sa parole et commença par lire l'*Organon* que je lui avais prêté. Voyant que les choses allaient lentement, je répétai lettres sur lettres et les plus vives instances. Voici une de ses réponses.

*Le D<sup>r</sup> Chio à M. Saracco, lieutenant d'infanterie,  
à Nice.*

« 20 janvier 1835. A te dire vrai, je suis surpris  
» de l'enthousiasme avec lequel tu me parles d'une  
» doctrine qui, sans faire le moindre cas de tout ce  
» qu'on a fait de merveilleux en anatomie et en pa-  
» thologie, et des faits qui sont depuis plusieurs siè-  
» cles tenus pour vrais, tenterait de s'élever en sou-  
» veraine sur leurs débris; un tel enthousiasme ne  
» peut s'expliquer que par l'effet de ton intime con-  
» viction, etc. etc. »

A une telle lecture, ne dirait-on pas qu'il plaignait en moi une erreur ! c'est moi au contraire qui plaignais la sienne. Je redoublai d'ardeur dans mes lettres, je priai le D<sup>r</sup> Tessier, qui l'aida de tout son pouvoir, et j'ai le contentement d'avoir réussi ; car ce Docteur, frappé des immenses moyens que la nouvelle doctrine plaçait dans ses mains pour le soulagement de l'humanité, s'occupait sans relâche à son développement, et la reconnaissance des guéris et sa nombreuse clientèle, prouvent assez la justesse de mon choix.

Quoique le D<sup>r</sup> Chio ne soit pas le plus ancien homœopathe du Piémont, puisque le D<sup>r</sup> Tessier l'a précédé, c'est pourtant à lui seul que la science est redevable de la publicité de la plupart de ses progrès dans nos contrées, et j'avoue franchement que j'ai toujours partagé cette gloire avec une secrète complaisance. C'est à la fin la seule récompense que j'ambitionne ; car mon but est purement philanthropique, n'ayant fait le sacrifice de tant d'heures de loisir, de tant de veilles, et même de mon argent, que pour l'avancement et la propagation de cette doctrine hahnemanimienne dans nos contrées ; persuadé, comme je le suis, non-seulement de son bien pour l'humanité souffrante, mais encore parce qu'elle influera sans doute sur la longévité de la vie humaine.

Le D<sup>r</sup> Chio n'est pas le seul médecin auquel j'aie parlé de la nécessité où se trouvent les médecins sages et consciencieux de connaître l'homœopathie, sur laquelle une coupable indifférence donnerait le droit à l'humanité souffrante d'en demander compte ;

il n'est pas le seul que j'aie vivement invité à en poursuivre l'étude et les essais avec ardeur et persévérance, à la disposition duquel j'aie mis livres et remèdes. Il y en a qui travaillent à s'instruire; d'autres par défaut de courage ou de confiance exercent en cachette, craignant la censure; et le D<sup>r</sup> Chio est jusqu'à présent le seul qui, animé d'un esprit vraiment philanthropique, convaincu par l'expérience de la vérité qu'il défend, ait bravé les préjugés et le ridicule dont les détracteurs de l'homœopathie ne cessent, quoique inutilement, de l'entourer, et osé se démasquer, et publiquement soutenir sa thèse; n'épargnant rien de ce qui est en son pouvoir pour en faire connaître au public les avantages et la rendre populaire.

Ses brillants succès ont fort heureusement réveillé l'attention publique et gagné plusieurs médecins à la nouvelle doctrine.

Je pense qu'il ne sera pas hors de propos de donner ici un petit aperçu sur l'état de l'homœopathie en Piémont, qui devient chaque jour plus intéressant.

A Turin, TESSIER, D.-M. très-instruit, mais que des circonstances particulières empêchent de faire tout le bien à la science que nous serions en droit d'attendre et de réclamer.

WALLAURI, D.-M., qui travaille avec succès.

CHATRON, D.-M., qui se trouve maintenant à Paris à l'École du fondateur. Beaucoup d'autres travaillent à s'instruire.

A Crescentino, CHIO, D.-M. Il est presque sans résidence à cause de ses nombreuses clientelles; mais

il est heureusement remplacé (étant maintenant depuis deux mois à Turin) à Crescentino par le Docteur BOSSI, D.-C., son compagnon d'étude, qui se tire très-bien et à la satisfaction publique, de son affaire.

A Trino, BIGINELLI, D.-M., déjà avantageusement connu.

A Visque, FIORETTA, Docteur en médecine et chirurgie.

A Morano, VANNI, Docteur en médecine.

FANCELLI, Docteur en chirurgie.

Ces trois derniers dont les succès commencent à couronner les fatigues.

A San Salvatore, CASUZZI, D.-M., qui fut gagné à l'homœopathie par la guérison d'une ancienne métrite sur sa femme, traitée par le Dr Chio.

A Casale, GATH, vétérinaire, qui en fait l'heureuse application sur les chevaux.

Voilà bientôt cinq ans que je consacre mes heures de loisir à l'étude et à la propagation de cette science, et je ne dois pas vous laisser ignorer mon étonnement de voir certains médecins, très-respectables d'ailleurs et gens d'esprit, qui après avoir travaillé à connaître tant de systèmes et en avoir hasardé les expériences souvent dangereuses, reculent devant l'étude et les essais d'une doctrine qui, même à leur avis, ne saurait présenter aucun inconvénient. Où en trouverait-on la raison? est-ce paresse, orgueil? est-ce à cet assassin du genre humain, l'amour-propre, ou bien à la crainte de perdre en intérêt, par amour de l'or, ce qu'ils gagneraient en science, que l'on doit cette répu-

gnance? Je ne suis pas en droit d'en juger, mais pour moi le hasard m'a porté à cette étude, la curiosité à en faire des expériences ; les bons succès, à la propagation de la science; et l'aversion des médecins pour elle, à en continuer l'application au lit des malades pour les convaincre par le fait.

Vous concevez aisément, Monsieur, que de difficultés je dois avoir rencontré dans cette démarche, par défaut de connaissances physiologico-anatomiques et pathologiques. J'ai toujours bien écouté les malades, formé avec toute la précision dont j'étais capable le tableau de leurs maladies; et quoique souvent aidé par des Docteurs allopathes, j'ai toujours trouvé de grands obstacles dans le choix du remède vraiment homœopathique.

Je ne serais pas embarrassé malgré cela pour vous tracer ici un certain nombre de guérisons, quelques-unes mêmes sur lesquelles l'allopathie avait inutilement épuisé ses ressources; mais comme cela n'ajouterait rien à la science, et me déroberait un temps que je dois occuper ailleurs, je me bornerai à une guérison du choléra sur moi-même et à trois guérisons qui ont couronné mon ouvrage, c'est-à-dire qui ont porté la pleine conviction de l'efficacité des doses infinitésimales sur l'opinion contraire qu'en avait le Docteur TROJANO de Savillan. Depuis huit mois initié et pressé par moi, ce savant Docteur étudiait la nouvelle doctrine; il en était content, satisfait; il me disait que cette doctrine ouvrait un grand chemin à la science médicale pour l'avenir; mais lorsqu'on ar-

rivait aux petites doses, il en riait ; c'est juste, lui répondais-je, vous ne devez pas croire à mes assertions, mais venez voir ; il est venu, il a vu, il a été étonné, enchanté ; j'ai mis à sa disposition bibliothèque et pharmacie ; il a essayé, il est des nôtres : il a même déjà opéré des guérisons éclatantes ; il se trouve enfin sur un chemin qu'il ne sera plus désormais en son pouvoir d'abandonner. Ce n'est pas tout, il vient déjà d'initier un apothicaire que je vois aussi ; et quoiqu'on rencontre de graves difficultés au commencement pour ce qui regarde la consciencieuse précision, nous avons des espérances.

Je viens aussi de recommander aux soins du Docteur Chio à Turin, un Docteur de beaucoup d'esprit et d'instruction. Le D.-M. M., étant venu chez moi pour me parler de l'homœopathie, après de longues discussions et la lecture de la doctrine, s'est décidé à l'étudier et en faire ensuite l'application. Il est jeune, il ne se rebutera pas, je l'espère, devant l'immense armée des symptômes de la *Matière médicale*. Le *Manuel de Jahr*, je l'ai observé, convient d'avantage pour les commençants ; les abrégés sont les oreillers de la paresse.

*Guérison du choléra ou cholérine, à Monaco, principauté, l'an 1834, mois d'août.*

Le choléra ravageait les contrées du Midi : plusieurs officiers et soldats, en garnison à Nice, en furent atteints. Je ne crois pas à la contagion du choléra, aussi en ai-je vu d'affectés très-tranquille-

ment, lorsque, de retour à Monaco, principauté, où je me trouvais détaché le 27 août, 8 h. du soir, assis à table avec mes camarades, je fus tout à coup surpris par de violentes crampes d'estomac qui me forcèrent d'entrer chez moi. A peine eus-je le temps d'y arriver que des vomissements terribles et de violents maux de tête ne me laissèrent presque pas celui d'y porter secours, quoique j'eusse toujours gardé les remèdes préparés. Chaleur au front, et les membres inférieurs gelés; crampes à l'estomac et au ventre, froid universel excepté au front et autour des yeux; les moyens curatifs furent très-simples; j'avais connu ceux du Dr Duplat à Marseille; chez Clément, j'avais observé que le *veratr.* en avait fait les principaux frais; ainsi après avoir pris par cuillerée 15 gouttes d'*esprit camphré* dans 15 cuillerées d'eau à peu près, qui commencèrent par éloigner les attaques, et qui emportèrent ensuite en 3 heures les vomissements, je commençai à prendre une cuillerée d'eau d'un petit flacon où j'avais mis 10 ou 12 gl. *veratr.*; c'était 11 1/2 heures lorsque je pris la seconde cuillerée et qu'arriva le marquis Morandi, officier de mes amis qu'en partant de l'hôtel j'avais prié de passer me voir. En me voyant il recula deux pas, disant : « tu as le choléra; » je le rassurai et lui témoignai ma vive reconnaissance; après avoir touché les extrémités de mon corps encore gelées, il courut faire échauffer de l'eau au café; il revint avec des bouteilles d'eau bouillante qu'il mit à mes pieds sans que je m'en aperçusse; je prenais toujours, chaque quart-d'heure, une cuillerée de *ve-*

*ratrum*; à 1 h. du matin, le 28, mon ami alla se reposer, et ce ne fut qu'à environ 3 heures que je commençai à sentir la réaction que venait d'opérer le remède : les maux de tête qui m'alarmaient cessèrent, et une demi-heure après je me trouvai mouillé de sueur comme dans un bain de vapeur. Cet état dura jusqu'à environ 8 heures du matin du 28, où l'on me changea, avec toutes les précautions nécessaires, de linge et de lit. Une heure après, affaibli comme à la suite d'une longue maladie, je m'endormis; et à mon réveil, vers le midi, il ne me restait de cette terrible maladie que la faiblesse et une pression dans l'estomac, que deux doses *nux* 3/7 emportèrent en deux jours; de façon que le 30 août, troisième jour de la maladie, j'étais parfaitement guéri.

Rien de plus ordinaire pour les homœopathes qu'une telle guérison, et cependant pas une des personnes qui sont venues me voir, excepté Morandi, ou de celles qui en ont entendu parler, pas une, dis-je, n'a cru que j'eusse été alité par le choléra, affirmant pour toute raison, que si j'eusse été vraiment attaqué de ce fléau, mes petits remèdes ne m'auraient pas sauvé la vie; pas possible que de si petites doses puissent produire la moindre réaction sur des corps qui se refusent souvent à de grandes doses; on n'y pourrait croire qu'appuyé sur des faits, et des faits clairs et nombreux. Très-bien, messieurs les allopathes (c'est une discussion que j'ai eue l'autre jour); mais comment voulez-vous trouver des preuves, si vous vous refusez de croire à celles que fournissent les ho-

mœopathes; et si vous vous obstinez à ne pas vous mettre dans le cas d'en produire vous-mêmes?

Ce n'est pas que je m'obstine à voir dans la maladie que j'ai eu le bonheur de guérir sur moi, le vrai choléra asiatique; mais je pense qu'à défaut de secours convenables, elle aurait pu passer à l'état de choléra complet, ce qui n'arrive que trop souvent et dans toutes les maladies qu'on n'a pas le bonheur de faire avorter.

Les malaises de S. Excellence, général et gouverneur d'Alexandrie, ont prolongé cette année sa demeure à la campagne, à une lieue de Savillan, où je me trouve en ma qualité d'aide-de-camp, depuis huit mois. Ma demeure dans ce canton assez peuplé et sans médecin, m'a fourni les moyens d'exercer une plus grande pratique; j'ai débuté ici par quelques guérisons sur des personnes de service de la maison: d'une entorse sur moi par l'*arnica* intrà et extrà en la présence du D<sup>r</sup> Trojano, dans moins de 24 heures, quoique son pronostic fut de 30 jours; j'ai guéri des chiens, des chevaux; j'ai commencé à guérir quelques paysans; à la fin mes traitements ont augmenté de telle manière que je ne vois que le moment de partir pour me donner un peu de repos. Ce qui me console, c'est que je laisse ici le D<sup>r</sup> Trojano, qui dans bien peu de temps attirera l'attention publique sur lui, car il y travaille avec assiduité, précision et courage. Tous les malades que j'ai vus depuis trois ou quatre mois ont été toujours traités en sa présence.

Je tâcherai de donner ici du mieux que je saurai le

tableau de trois guérisons qui ont été les plus étonnantes.

*Guérison d'une fièvre par l'arnica, quoique précédée d'autres remèdes.*

1837, 16 août. C. Perron, près de Savillan, femme âgée de 50 ans, veuve, constitution robuste, tempérament sanguin, avait eu beaucoup de chagrins; elle gardait depuis un mois la fièvre tierce malgré tous les efforts de son médecin et de ses saignées.

Lorsqu'on demanda mes soins, son état était le suivant : fièvre quotidienne; à 4 heures après-midi, frisson général, ensuite soif, chaleur sans sueurs, rougeur des joues; à 10 heures environ, sueur, palpitation de cœur, douleurs sourdes à la tête, pouls fort et accéléré, langue rouge aux contours, blanche au milieu. D'après un tel tableau, je n'ai pas hésité à donner 3/x *acon.*, ensuite 6/x *gl.* même remède dans un demi-verre d'eau pour en prendre deux cuillerées à 2 heures de distance.

Le 17, matin, mieux général; sa peau avait un peu de moiteur, le pouls plus ouvert, mais encore assez vite; tête libre; mais vers le soir la fièvre revint quoique avec moins d'intensité.

Le 18, à 4 h. du matin, 2/viii *acon.*, à cause du pouls encore accéléré; à midi elle prit une petite soupe, et ne se plaignit que d'une pression à la poitrine après avoir mangé, et quelquefois une sensation de brûlure à l'estomac : à 2 h. 3/x *bry.*; tout le jour sans fièvre; le soir, bouillon, et à 10 h. 2/x *bry.*

Le 19, il me fallut partir pour affaires de service ; la malade avait le pouls normal, plus de douleur nulle part, respiration libre, beaucoup de faiblesse ; comme depuis quelques jours, les selles étaient retardées et difficiles : je lui avais conseillé des lavements ; mais les parens, croyant peut-être inutiles des remèdes qui n'obligeaient point le patient à évacuer dix ou quinze fois par jour, se transportèrent à Savillan le jour de mon départ pour consulter un médecin, qui sur leur simple narration leur écrivit une *purgation*.

Le 20, la malade prit la médecine ; la fièvre revint ; nouvelle visite au médecin, nouvelle prescription sans voir la malade ; à la fin, deux saignées suivies de calmants, rafraîchissans, jusqu'à ce que la malade même se refusa à tout.

A mon arrivée, rien de plus pressant que d'aller la voir ; mais à son aspect, à la vue des carafes qui l'entouraient, j'ai fait quatre pas en arrière et m'en suis allé. Malgré ma répugnance à suivre un tel traitement, gâté par l'ignorance de ses parens, je n'ai pu m'y refuser à cause de mon général qui m'en a prié. Le 28, la malade ne pouvait presque plus parler ; dépression de forces extraordinaire, pouls petit, accéléré, fièvre, maux de tête, difficulté à parler, toux avec crachats sanguinolents, urine rouge, diarrhée grisâtre : 1 goutte *acon.*, dil. en 2 onces d'eau, trois cuillerées, à 10, 12 et 3 h. de l'après-midi.

A 8 h. du soir, mieux général, même au jugement de la malade et de ses parens.

Le 29, quoique plus rare ; la toux donnait encore

des crachats striés de sang, et des indispositions à l'estomac comme des petites douleurs qui changeaient de place : 3/viii *bry.*, répétée le soir, quoiqu'elle fût sans fièvre ce jour.

Le 30, mieux général : soupe, bouillon ; de l'eau et du sucre pour boisson.

Le 31, à cause de la faiblesse extrême, de l'amaigrissement et de quelqu'autre symptôme qui répondaient à *met. alb.*, j'en donnai 2/x ; la nuit fut meilleure, mais le lendemain : fièvre et douleur dans tous les membres qui réveillèrent la malade ; ils augmentaient en y touchant : 2/x gl. *acon.* n'ont rien fait. — Le 2, *china* 3/4 à cause des douleurs ; langue jaune, dégoût pour la viande, mauvais goût à la bouche ; point de succès. Le soir, à 4 h., de nouveau la fièvre. J'appris qu'elle buvait du vin blanc pour augmenter ses forces.

J'alternai, les 3, 4, 5 et 6 septembre, *acon.* et *bry.*, voyant que c'étaient les remèdes dont j'avais obtenu jusqu'alors le plus de succès, pensant que s'ils étaient vraiment homœopathiques, ils auraient, déployant leur action, guéri la malade ; mais je me trompais. Le 7, fâché de ce que je ne savais guérir une telle fièvre, je lus avec beaucoup d'attention l'excellent ouvrage de BÖNNIGHAUSEN sur les *fièvres intermittentes*, et je fus charmé, en passant en revue les symptômes fébriles de l'*arnica*, de voir qu'ils étaient à peu près ceux de la malade que j'avais en traitement. Brisement des membres, bâillements, grande soif qui précède le frisson, ensuite chaleur sans sueur, et ce

que je trouvai de plus étonnant ce fut l'analogie des symptômes de ce remède avec le moral de la malade : excessive sensibilité morale , anxiété hypochondriaque , crainte , perte d'espérance , etc.

Le D<sup>r</sup> Trojani , encore allopathe , se trouvait avec nous ; je le demandai et lui contai le fait , en lui annonçant que j'allais le lendemain donner *arnica* 3/v à ma malade : il se mit à rire ; je donnai le remède le 8 , à 7 h. du matin . Point de fièvre le soir ; le lendemain mieux aussi ; je répétau , le 9 , *arnica* 2/v ; encore mieux et sans fièvre ; le 10 , repos ; le 11 , encore mieux ; elle n'eut plus besoin de rien et elle jouit encore à présent de la plus parfaite santé .

Certainement avec plus d'attention de ma part , cette guérison se serait obtenue avec bien moins de remèdes et de temps .

*Guérison d'une fièvre à type quarte par arnica , précédé d'une dose aconit .*

Cette guérison a fait grand bruit parmi nos paysans .

20 décembre 1837 . Augustin Frank , demeurant à une demi-lieue de Savillan sur le chemin de Saluce , fit 2 lieues pour venir me consulter .

Ce jeune homme de 16 ans , a toujours joui d'une bonne santé jusqu'à 12 ans , qu'après de grandes fatigues , pour son âge , il fut atteint par une fièvre intermittente guérie en deux mois allopathiquement . Même indisposition à 14 ans , même guérison ; mais depuis lors il n'a plus passé un mois sans fièvre ; vers

la moitié de l'été, juillet, il eut des malaises et la fièvre ; il fut traité comme à l'ordinaire, mais le mal empira de telle manière qu'au commencement de septembre dernier il fut forcé de s'aliter. Deux saignées, plusieurs paquets de remèdes, et tout ce que l'ancienne pharmacie peut produire fut inutilement mis à contribution ; on n'obtint que de rendre quarte une fièvre tierce, qui dure depuis le 15 septembre sans interruption, et sans qu'aucun remède ait pu l'emporter.

Le 20 décembre, le malade était dans l'état suivant : pouls accéléré et faiblesse générale, fièvre chaque troisième jour. Les jours libres, il travaille à la campagne ; bon appétit, même le jour de la fièvre avant ou après le paroxysme. S'il mange des fruits, mal au ventre ; face jaune et bouffie avec rougeur aux joues ; langue rouge aux contours, jaune blanc au milieu, écume blanche aux coins des lèvres ; souvent fourmillement à la tête ; selles et urines ordinaires ; la fièvre a son jour marqué, toujours de 2 à 3 heures, elle débute par quelques crampes d'estomac ; sensation de chaleur à l'abdomen, bâillements, grande soif : il boit une grande bouteille d'eau ; vers les 5 h., douleurs de tête, ensuite chaleur intérieure précédée de frisson extérieur ; faiblesse des jambes qui fléchissent, avec engourdissement qui le force à se coucher ; démangeaison ; une fois couché, le mal de tête et les frissons cessent ; la chaleur dure jusqu'à minuit, sans sueur depuis les saignées de septembre passé ; après minuit il se lève sur les jambes tout comme auparavant.

Toutes les fois qu'un malade se livre à mes faibles connaissances, je débute par *aconit.* s'il y a plénitude et accélération du pouls; je donnai donc de suite 4/xij *acon.*; ensuite, ayant observé dans la formation du tableau des symptômes de la maladie : bâillement, soif, sensation de brisure dans les membres avant les frissons, et me rappelant la guérison de la veuve Perron par l'*arnica*, je mis dans cinq cuillerées d'eau trois gouttes *arn. mont.* troisième dilution, j'agitai la fiole et la remis au jeune homme en lui disant d'en prendre une cuillerée le lendemain à jeun et une autre l'après-lendemain, jour de la fièvre, et de venir ensuite m'en donner des nouvelles; je ne changeai rien à sa nourriture.

Le 23 il vint me dire très-gaiement qu'il n'avait plus eu de fièvre, qu'il n'avait eu qu'un grand mal de tête à 7 h., précédé de soif, et qu'à 9 h. tout était passé. Je lui répondis de prendre le reste de l'eau en deux matins.

Le jeune Frank n'est venu me trouver que le 1<sup>er</sup> de cette année pour me remercier et me payer le prix d'une si prompte et parfaite guérison, inutilement tentée par ses médecins. Je lui ai répondu que ma seule récompense était sa guérison; il s'en est allé très-content et encore plus étonné, et a chanté un air qui sonne très-mal à l'oreille des anti-homœopathes. Ce même jeune homme est venu m'amener hier un malade que je ne pus voir à cause de mon départ pour Alexandrie.

11 septembre 1837. *Guérison d'un typhus soporeux* avec perte de connaissance, depuis trois jours abandonné du médecin, et sur lequel le pronostic des médecins consultés et même du D<sup>r</sup>-M. Trojani n'était que pour douze heures de vie.

Le dit Docteur s'était rendu près de nous pour donner ses soins à la fille Rossi, atteinte d'une fièvre bilieuse avec complication de vers, traitée allopathiquement au commencement et encore en traitement, quand le père du jeune Berteux, affecté de la maladie sus-indiquée, vint, pour sa tranquillité plutôt qu'avec espérance de guérison, l'appeler pour lui faire voir son fils. Ce Docteur me pria de l'accompagner; mais des occupations m'en empêchèrent. Au retour, le D<sup>r</sup> Trojani vint me dire qu'on pouvait lui donner toutes les pharmacies du monde, qu'avant minuit il serait mort; et il m'en fit le tableau suivant :

Jeune homme de 18 ans; perte de connaissance depuis trois jours, à la suite d'un délire qui en avait duré autant. Ce malade était alité depuis quarante jours, où saignées, sangsues, vésicatoires et grande quantité de remèdes avaient été inutilement administrés; sommeil continu très-difficile à faire cesser; face cadavérique, jaune, yeux caves, nez effilé, langue noire, lèvres noires; tremblement universel, point de pouls; *décubitus* au dos noir, gangrène, peau sèche et brûlante avec soif. Quoique je n'eusse point d'espérance, pour suivre le désir du pauvre père qui vint me prier de lui donner un remède, sans aller le voir, assuré qu'il allait mourir le soir même, je voulus

essayer une grande dose d'*aconit*; je mis dans un demi-verre d'eau 3 gouttes *inct. fort. acon.* que je donnai à Berteux le père, pour faire prendre au fils, par cuillerée chaque  $\frac{1}{4}$ , puis chaque demi-heure, en lui disant de me venir parler le lendemain si son fils était encore en vie; son médecin ordinaire l'avait abandonné depuis deux jours. Quel fut mon étonnement de voir le père du malade, le matin du 12, courir à moi, me disant que son fils était en délire, qu'il voulait se lever, qu'il demandait à grands cris de la neige; que deux heures après le remède, il s'était réveillé en fureur, et qu'il n'avait plus fermé les yeux. Je répondis que c'était beaucoup qu'il fût encore vivant, qu'on devait lui donner de la neige en petite quantité, que j'irais le voir plus tard.

Je consultai les symptômes sus-énoncés et vis que l'*arsenic* devait faire les frais d'une telle guérison, si toutefois il en était encore temps; mais étant persuadé que la forte dose d'*acon.* avait produit une trop grande exacerbation, j'eus soin de lui faire flai-rer du *vinaigre*, vers les 8 h. du matin, le 12 décembre, où je m'y transportai. Je dois avouer que la vue de ce malade m'a fait une sensation que je ne saurais rendre; il était en délire, parole indistincte, regard fixe, tremblement des membres, mouvement convul-sif; quoique très-petit, on sentait quelques pulsations de pouls. Je n'avais sur moi que l'*arsenic*, et pensais que la *belladone* sur le moment était plus homœo-pathique; aussi le père vint chez moi, et je lui donnai 2 gouttes *bell.*, 3<sup>e</sup> dil., dans un demi-verre d'eau, à en

prendre une cuillerée chaque heure ; à midi du même jour je retournai le voir ; tout le remède avait été pris ; le malade, garçon serrurier, me connut pendant deux minutes ; le pouls avait sensiblement augmenté ; il demandait encore de la glace, que je lui fis donner ; la langue, noire au milieu, commençait à devenir rouge aux contours ; le tremblement continuait ; lui ayant demandé s'il avait quelque douleur, il me répondit que non, qu'il était bien, qu'il n'avait que soif, et qu'il voulait du pain ; je lui en fis donner, il le rejeta ; je laissai le malade sous l'action de *belladonna*, en disant à son père de lui faire prendre quelques lavements, et de lui donner de l'eau panée pour boisson ; à cause du décubitus je lui fis une dilution dans l'eau de quelques gouttes d'*arnica* pour appliquer sur le dos avec des compresses humectées.

Le rapport du 13 au matin fut encore favorable ; alors j'envoyai chercher le D<sup>r</sup> Trojani, à Savillan, lequel, arrivé chez le malade, fut tellement surpris qu'il se refusa à en croire ses propres yeux. De ma vie je n'ai eu un plus grand plaisir ; ce Docteur était hors de lui ; est-il possible, disait-il, qu'on n'ait donné que de vos petits remèdes ? les parents étaient là pour attester la chose. Le malade, effectivement, était mieux, il ouvrait facilement la bouche, quoique encore tremblante comme les mains ; le pouls avait de la consistance, la langue n'avait plus qu'une petite tache noire, le malade était gai, il nous connaissait, et il commença à se plaindre de mal au dos ; il en avait bien le droit, car la croûte gangreneuse était

fort large. L'*arnica* extérieurement avait rendu les contours jaunes et le noir plus clair.

Nous partîmes, le Docteur et moi ; je n'ai jamais vu un homme plus surpris ; cette résurrection, me dit-il, si elle s'achève, fera le triomphe de l'homœopathie, et quand même le malade mourrait, elle aurait déjà fait beaucoup.

Le 14, mieux général : on commença à donner quelques gouttes de bouillon ; il se plaignait de grande douleur au dos : les lotions d'*arnica* renouvelées avaient fait des merveilles ; la croûte noire s'était détachée en grande partie, la plaie était rouge, et la gangrène n'était pas plus large qu'une pièce de cinq francs ; je recommandai d'humecter souvent et de donner des clystères.

Le 15, le Dr Trojani y retourna : mieux général ; même traitement.

Le 16, d'accord avec le Docteur avec lequel nous avons consulté le tableau des symptômes, on a cessé l'*arnica* et substitué les lotions avec 8/x *ars. alb.* mis dans un grand verre d'eau, ajoutant 2/x *ars.* intérieurement.

Le 17, le Dr Trojani y est retourné ; nous avons vu le malade deux fois ; il va de mieux en mieux ; il ne se plaint que de douleur à la plaie ; il a grand appétit, il mange des soupes et ne tremble presque plus ; langue belle, pouls un peu fréquent, parfait bon sens, et l'escare gangreneuse n'est plus que de la largeur d'une pièce de 40 sous.

Le 18, encore mieux ; mais il se plaint de froisse-

ment aux membres; il est couché sur de la paille qu'on n'a pas touchée depuis deux mois; il demande avec moins d'instance de la neige, qu'on lui donne de temps en temps.

Les 19, 20 et 21, mieux; le 22, j'ai permis de lui faire un nouveau lit; il n'a point souffert; mais comme la fréquence du pouls existait encore, je lui ai donné 2/x *acon*. Le 26, on vint me dire que la croûte noire était tombée avec les compresses, et qu'elle avait laissé un trou au dos où l'on pouvait aisément cacher un œuf de pigeon; j'y allai voir, c'était la vérité, les os étaient à découvert; j'ai tout de suite cessé l'usage de l'*ars*. et substitué l'*acon*. Le Docteur est venu le 26; il a appris au père du malade à le panser; enfin il mangeait de tout, chaque jour; la plaie se resserrait, et les premiers jours de 1838 il était très-bien du reste.

Le 2, mon service me porta à Alexandrie, et mon retour ne fut que le 20 janvier. Le 21, le malade était dans un état épouvantable, la plaie rouge foncé presque comme je l'avais laissée, pouls lent et plein, la jambe droite gonflée jusqu'à trois fois son volume ordinaire, luisante, un peu cyanosée, sans douleurs, très-pesante à mouvoir. Le Dr Trojani qui avait été appelé le 18 (car du 1<sup>er</sup> au 18 on n'avait rien fait) avait donné 2 gl. *merc. sol.*; j'attendis un peu, ensuite je donnai 2/x *sulf.*, répété deux jours de suite. Il y eut quelque succès, surtout à la plaie où se déterminait de la suppuration. Le 28, je dus partir de nouveau; ayant observé peu de bénéfice de *merc.* et

*sulf.*, voyant que le gonflement indolent, dur et luisant répondait à *arsen.*, j'en donnai 2/x gl., le 27 au soir, et en laissai deux autres pour le 30 ou 31 dans le cas où le gonflement persisterait. Le Docteur fut de mon avis, pour essayer, mais il doutait de l'efficacité.

Le 5 février, je fus avec le Docteur voir le malade. Guérison parfaite; la plaie n'était pas plus large qu'un centime, la jambe aussi maigre que l'autre, l'appétit bon; le malade commençait à se lever; toutefois je lui défendis de sortir, durant tout ce mois, de l'étable où il avait son lit.

Cette guérison remarquable a mis en révolution toute la science médicale des alentours.

C'est, encouragé par les progrès que l'homœopathie vient de faire dans nos contrées, parmi gens bien instruits et capables d'en défendre les vérités, que j'ai l'honneur de vous adresser la présente dans le but de faire connaître à la société que le Piémont, aussi bien que les autres nations, a l'honneur de contribuer à l'avancement et à la propagation de la science médicale, pour le soulagement de l'humanité.

Agréez, etc.

SARACCO,

Lieutenant d'infanterie, aide-de-camp de S. Exc. le  
gouverneur et commandant-général la division  
d'Alexandrie.

---

---

---

**De quelques causes d'insuccès dans la pratique  
médicale homœopathique, par le D<sup>r</sup> GASTIER.**

---

Mon but n'est point de rechercher ici le mode fondamental d'action des agents homœopathiques. Je l'ai fait dans un travail que la suspension des *Archives* a laissé tout-à-fait incomplet, et dont je vais reprendre et poursuivre incessamment la publication dans la *Bibliothèque homœopathique*.

Je me propose en ce moment de jeter un coup-d'œil sur les difficultés attachées à la pratique actuelle de l'homœopathie ; d'examiner et d'apprécier à leur valeur divers reproches plus ou moins mérités adressés à cette science nouvelle, soit par quelques malades qui se sont soumis à la médication qu'elle enseigne, soit par quelques médecins que leurs premiers essais ont rebuté, soit même par d'autres plus persévérants dont les convictions d'ailleurs étaient et sont encore solidement acquises à cette doctrine.

1<sup>o</sup> Par l'homœopathie, disent-ils, on ne guérit pas toujours, alors même que l'exactitude de son application autoriserait à croire à une guérison certaine, si son principe lui-même était certain et universel.

2<sup>o</sup> Fort souvent, les guérisons que l'on croit pouvoir rapporter à l'emploi des agents homœopathiques ne sont que des effets palliatifs plus ou moins durables de ses agents, ou peut-être fortuitement opérés sans leur participation.

3° Quelque exactes et rigoureuses que se trouvent les conditions d'homœopathicité observées dans le choix du médicament administré, son effet est souvent partiel ou même nul ; de là ces demi-succès ou ces complètes déceptions, objet de tant de réclamations qui ne sont pas toutes sans fondement.

4° Enfin, et c'est ici l'objection la plus forte qu'on pense élever contre le principe homœopathique, on obtient par hasard de l'action des agents préparés pour l'homœopathie, ou l'on observe pendant l'action présumée ou supposée de ces agents, des effets curatifs auxquels on ne devait point s'attendre, et qu'on ne saurait dans l'esprit de la loi homœopathique rapporter à ces agents.

Ainsi, presque toujours infidèle à ses promesses, l'homœopathie ne saurait s'attribuer des succès que le hasard lui dispute bien souvent ; et, dans la plupart des cas, ces succès même les plus avérés ne seraient que des cures palliatives ou incomplètes, apparentes et non réelles ; et la science ou son principe une erreur.

Tel est le résumé de ces objections et la conclusion rigoureuse à laquelle se disent amenés par la force des faits, des malades et des médecins en qui je n'ai pu toujours méconnaître, à défaut d'une franchise bien réelle, une grande apparence de bonne foi.

Quelques puissantes que soient les raisons que j'aie de ne point douter de la vérité et de l'universalité du principe de l'homœopathie tel que je le comprends, et par conséquent, quelque éloigné que je sois d'ad-

hérer à la conclusion de ses adversaires, les faits sur lesquels leur opposition se fonde, rencontrés par moi, comme la plupart des homœopathes, je le suppose, ont bien souvent fixé mon attention; et ce sont les réflexions qu'ils m'ont suggérées que je veux noter ici, soit pour raffermir dans leur marche progressive, les médecins qui s'occupent d'homœopathie dans le but réel et consciencieux de s'affranchir des vieilles erreurs de l'École; soit pour ôter aux autres tout prétexte à la mauvaise foi qui fait le fond de leur opposition tantôt niaise ou puérile dans sa forme, tantôt prétentieuse ou ridicule, mais toujours plus ou moins absurde sous quelque point de vue qu'on la considère, quand elle procède par la négation ou par une fausse interprétation des faits. Il y a par le monde tant d'esprits que la vérité offusque (comme les yeux une vive lumière), qui ne s'en occupent que pour la combattre et l'affaiblir, ne recherchent en elle que le côté faible par lequel ils pourront plus sûrement l'atteindre, et pour qui la rencontre d'un fait constituant une exception apparente à une règle qui ne saurait en admettre aucune, et pouvant dès lors servir de texte plus ou moins spécieux à leurs déclamations, est véritablement une bonne fortune!...

Indépendamment des nombreuses causes d'erreur que j'ai sommairement énumérées dans le T. IV de la *Bibliothèque homœopathique* à l'occasion de mes essais sur l'*if*, erreurs qui tiennent à la mobilité des conditions physiques et morales susceptibles de modifier et de faire varier dans les divers sujets des ob-

servations pathogénétiques, le résultat de ces observations; indépendamment, dis-je, de ces erreurs qui s'opposeront long-temps encore à la réalisation complète des bienfaits que l'humanité peut avec confiance attendre de la réforme médicale actuelle, il en est quelques autres fort importantes provenant de diverses autres sources. Ce sont celles-là, auxquelles se rapportent plus directement les reproches adressés à l'homœopathie, qui vont plus spécialement nous occuper aujourd'hui.

Rappelons ces reproches pour en rapprocher les termes de la solution que nous espérons en donner :

1° Par l'homœopathie on ne guérit pas toujours.

2° Les guérisons par elle bien souvent ne sont qu'apparentes, palliatives, incomplètes.

3° L'action de ses agents est quelquefois de nul effet.

4° D'autres fois, ils sont autres qu'on l'avait prévu et dû prévoir.

A toutes ces objections, dont nous ne nions point la réalité et qui ne nous semblent porter aucune atteinte au fond de la doctrine à laquelle elles s'adressent, il y aurait une réponse générale déduite de l'état actuel de la science et de ceux qui la cultivent; c'est que l'une et les autres ne sont point suffisamment avancés. En effet, s'il est vrai que la science homœopathique encore dans l'enfance soit fort éloignée pour cette raison du terme de perfection auquel elle aspire et qu'elle atteindra par ses progrès, il n'est pas moins vrai également que les homœopathes, pour la plupart

du moins, sont fort éloignés d'en posséder tous les détails et de pouvoir dès lors en toute circonstance utiliser complètement auprès de leurs malades les immenses ressources qu'elle renferme même dans son état présent. Et pour dire toute la vérité, il faut convenir même que la plupart des imputations faites à la science devraient avec plus de raison être adressées à ceux qui la cultivent, dont les études et l'expérience encore incomplètes sont le plus réel obstacle à ce qu'ils puissent, dans leur pratique, en réaliser tous les bienfaits.

Mais voyez comme raisonnent nos adversaires : L'homœopathie ne guérit pas toujours, donc elle n'est pas la médecine ; elle est indigne que nous consacrons à son étude la moindre partie de notre temps, et ne mérite que nos sarcasmes et nos mépris. Reasonner ainsi, nous l'avouons, c'est se faire une idée juste de ce que pourra être dans ses conséquences et ses applications, une doctrine médicale vraie dans son principe ; mais pour être justes, pour être conséquents jusqu'au bout, ceux qui raisonnent ainsi devraient, dégagés des préventions qui les fascinent, appliquer leur conclusion sévère, non à l'homœopathie, science née d'hier et dont ils ne sauraient préjuger le progrès, ni surtout fixer si tôt le terme de perfection auquel elle peut atteindre, par le concours des travaux de ceux qui la cultiveront plus tard ; mais bien aux vieilles doctrines médicales qu'une pénible élaboration de trente-trois siècles n'ont point fait avancer d'un pas. Oh ! pour celles-là, elles doivent avoir réalisé tout

ce qu'on peut s'en promettre; il n'y a désormais plus rien à attendre d'elles; et l'éloignement où elles sont aujourd'hui, comme il y a trois mille ans, du point de perfection exigé de la science dans ses applications pour être reconnue vraie dans son principe, autorise bien à chercher ailleurs que dans ces doctrines les véritables principes de l'art de guérir? L'homœopathie ne guérit pas toujours! Patience!... qu'avez-vous fait pour elle, pour avoir le droit de vous montrer si exigeants à son égard? Dans un temps qui, à coup sûr, n'est point éloigné de nous de 3000 ans, et qui ne le serait peut-être que de quelques lustres si tous les médecins lui prêtaient son concours, l'homœopathie satisfera à toutes vos exigences. Mais considérez, pour être fidèle à son principe dans les applications qu'on en fait, toutes les conditions qu'il y a à remplir, considérez ces choses, vous surtout qui avez l'air de croire que l'homœopathie soit si simple, si facile qu'elle ne mérite pas une étude particulière et sérieuse, et qu'il suffise de vouloir la pratiquer pour être toujours en état de le faire. D'abord il faut être assuré de la préparation de son médicament, et, si l'on a préparé soi-même, de son bon état de conservation au moment où on l'emploie (1); et puis qu'aucune erreur n'ait été commise dans les épreuves pathogénétiques auxquelles on l'a soumis pour découvrir et noter ses ver-

(1) Hahnemann, dont l'opinion est sans doute du plus grand poids relativement à la durée de conservation des préparations homœopathiques, a exprimé d'une manière générale que cette durée était très-longue et qu'un flacon de globules débouché tous

tus médicinales ou propriétés curatives. Or, combien de conditions encore rentrent dans celle-là ! que de bonne foi, que d'attention, que d'exactitude, que de probité même et de sagacité dans celui qui se prête aux épreuves, pour saisir tous les effets des agents à l'action desquels il est soumis, et ne point les confondre avec d'autres sensations qui n'en dépendent pas. Que de précision dans le langage pour transmettre, sans erreur ni confusion, ce qu'il a senti, au médecin qui l'interroge ou recueille auprès de lui le résultat de ses épreuves ! Et de la part de ce dernier, s'il n'a pas lui-même expérimenté de son côté la même substance, pour s'aider par son propre jugement dans l'interprétation du rapport qu'il recueille de la bouche des autres, que de réserve et de prudence, que de pénétration, que d'habitude et de tact, indépendamment des connaissances physiologiques indispensables, pour utiliser complètement ces rapports et en composer une histoire exacte et certaine des effets *réellement purs* des médicaments ! Car tout en reconnaissant comme un fait admirable et presque prodigieux tout ce qu'en si peu de temps, à cet égard, ont déjà réalisé de bien pour la science, le dévouement généreux et les veilles laborieuses de quelques hommes, on ne saurait toutefois disconvenir que pour mériter la qualification absolue de *purs*, les effets qu'ils ont recueilli-

*les jours plusieurs fois* conservait au-delà de vingt ans ses propriétés intactes. Toutefois, c'est une assertion qui a besoin d'être confirmée. Ce dont je suis certain, c'est qu'il y a des substances dont la préparation en globules est loin d'avoir une telle durée.

lis de leurs épreuves ont, pour la plupart, besoin d'être repris et vérifiés, restreints, modifiés, et de nouveau constatés soit par de semblables épreuves, soit par des essais cliniques et par la sanction définitive qu'ils reçoivent de leur application à la pratique homœopathique.

Maintenant, afin d'établir rigoureusement le rapport homœopathique du médicament avec les symptômes de la maladie, que de difficultés encore pour le médecin qui exerce dans les hôpitaux et dans la campagne, où il faut, pour la plupart du temps, qu'un certain tact uni à beaucoup de patience, qu'une expérience acquise du langage des malades qu'il y traite, qu'une habitude toute spéciale d'interpréter ce langage, d'y pénétrer leur pensée en en déduisant un sens qui, bien souvent, ne ressort pas de leurs expressions, suppléent, s'il est possible, à ce qui manque sous ces rapports, à la précision nécessaire au médecin pour établir sûrement l'homœopativité dans l'espèce ! En général, tout médecin homœopathe, dans cette position, conviendra même que c'est là peut-être la plus grande difficulté à résoudre, et l'un des plus grands obstacles à ses succès ; soit que les malades, faute d'habitude, y apportent peu d'attention, soit qu'ils n'attachent que peu d'importance à ces minutieux détails que nous exigeons d'eux, soit qu'en effet ce soit une chose pénible et difficile réellement que de bien comprendre ses sensations et de les rendre avec exactitude et précision. Et puis, quand ces difficultés attachées au travail préparatoire, au choix du médi-

cament sont surmontées, toutes les conditions de succès sont-elles si complètement remplies qu'il n'y ait plus de doute sur l'effet infailliblement curatif du médicament au choix duquel nous sommes ainsi arrivés? Je ne veux point rappeler ici ce que le succès peut devoir au choix de la dilution, à la répétition des doses du même médicament à des intervalles plus ou moins rapprochés et à des dilutions différentes, à l'alternation de médicaments plus ou moins analogues entre eux dans l'espèce, toutes choses dont je ne nie point l'utilité, mais qui ne sont point pour moi le fonds de la science et auxquelles je n'attache qu'une importance secondaire. Je passe à une autre cause d'insuccès non moins réelle et plus inévitable; c'est celle qui a sa source dans la confusion, dans les épreuves pathogénétiques, des effets essentiels primitifs des médicaments, les seuls utiles à connaître pour la pratique, avec les effets secondaires, accidentels, sympathiques, ou de réaction incomparablement plus nombreux. Indépendamment donc de ces causes d'insuccès plus ou moins inévitables dans l'état actuel de la science, que nous venons de rapporter à la grande difficulté, d'une part pour le médecin expérimentateur de recueillir des personnes qui le secondent dans les épreuves pathogénétiques, un compte toujours exact et fidèle de ce qu'ils ont éprouvé pendant leurs essais, et, de la part des malades, dans le récit de leurs souffrances, c'est-à-dire des symptômes du mal pour lequel ils réclament nos soins, de se rendre à eux-mêmes un compte éga-

lement exact et fidèle de ce qu'ils éprouvent, et de traduire leurs sensations dans un langage qui se rapporte avec une suffisante précision, à celui dans lequel a été tracée l'histoire pathogénétique du médicament qui pourra leur être applicable; outre ces difficultés, dis-je, devant lesquelles peut échouer la science et la sagacité du médecin le plus expérimenté et qui aura le mieux présents les détails de la *Matière médicale*, seul guide sur lequel il puisse absolument s'appuyer, il est une autre source d'erreurs que j'ai en quelque sorte signalée ailleurs en parlant de la nécessité de rechercher dans les maladies les symptômes générateurs à défaut de médicament qui les renferme et les couvre tous, c'est la difficulté pour le médecin en présence de plusieurs substances représentant toutes également bien, en apparence du moins, les symptômes de la maladie qu'il a à traiter, de choisir celle dont les effets pathogénétiques réellement primitifs, procèdent directement de l'atteinte qu'en ont reçue, dans les épreuves pathogénétiques, les tissus sains sur lesquels elle a développé son action spéciale, et d'éviter celles en plus grand nombre quelquefois dont les symptômes semblables à ceux de la maladie, n'étant point des effets pathogénétiques directs et primitifs, essais secondaires, de réaction, synergiques, sympathiques ou nés par continuité de tissus ou par enchaînement de fonctions; toutes circonstances où la substance n'est susceptible de développer dans l'organe malade aucune action homœopathique, et par conséquent ne renferme point la condition qui seule

pourrait la rendre certainement curative dans l'espèce. Je m'explique : parmi les nombreux symptômes ou effets pathogénétiques nés chez l'expérimentateur d'une substance *pendant l'essai* qu'il en fait sur lui-même, symptômes que tout naturellement il rapporte à cette substance, il est bien présumable, pour ne pas dire il est certain, qu'une immense majorité de ces symptômes n'est point le fait de l'action primitive et spécifique du médicament. Il est infiniment probable que sur 1000 à 1200 symptômes ou effets pathogénétiques dont se compose l'histoire d'une substance, ce serait beaucoup dire qu'un cent de ces symptômes fussent l'expression vraie de l'action directe et spécifique de la substance, tous les autres étant successivement et réciproquement le résultat de ces effets primitifs et vrais dont la chaîne peut bien remonter aux cent symptômes que nous supposons primitifs et générateurs des autres, mais qui ne sauraient, comme ces derniers être pris pour indication curative dans l'application pratique, qu'on voudrait faire du médicament *auquel on les rapporte tous également*. Ainsi, par exemple, je suppose un médicament dont l'histoire se compose de mille symptômes et dont les cent premiers notés dans l'ordre de leur production, seuls primitifs seraient vraiment l'expression pure et certaine des effets pathogénétiques de ce médicament et représenteraient, par conséquent, ses vertus curatives spécifiques. N'est-il point évident que, dans l'ignorance des symptômes qui lui appartiennent à ce titre, si je fonde ou j'éta-

blis l'indication homœopathique de cette substance sur le rapport ou la ressemblance des symptômes de la maladie dont j'ai transcrit le tableau, avec un nombre égal de symptômes pareils, rencontrés ou fortuitement pris parmi les neuf cents numéros primitifs directs ou spécifiques, je n'aurai aucun succès ; et il n'y aura pas plus à s'en étonner (1), quelqu'ait été l'apparente homœopacité du remède, ni à imputer à la science un tel résultat qui dépose au contraire de son exactitude rigoureuse, tout en accusant son imperfection.

Si de cette supposition exagérée sans doute dans ses termes et que je n'ai présentée telle que pour rendre ma pensée plus saillante, je passe à la supposition de la rencontre plus vraisemblable de circonstances en effet moins rares ; si je suppose que sur vingt symptômes par exemple dont se compose le tableau de la maladie que j'ai à traiter, cinq ou six seulement de ces symptômes trouvent leurs analogues parmi les cent symptômes primitifs et vrais du médicament et les autres parmi les neuf cents symptômes, effets secondaires des cent premiers à titre de sympathie ou de réaction ; cette condition, l'une des plus ordinaires où devrait, dans l'état actuel des choses, se trouver le médecin homœopathe, à l'égard d'un assez grand nombre de médicaments, l'expose

(1) Pas plus que d'une guérison complète par un médicament incomplètement homœopathique, mais renfermant un symptôme ou effet pathogénétique en rapport avec le symptôme générateur des divers autres symptômes de la maladie.

nécessairement à n'obtenir alors que des résultats si non négatifs, au moins incomplets ou palliatifs ; résultats qui, je le répète, n'accusent pas plus son ignorance et son inexpérience personnelle qu'ils ne déposent contre la vérité du principe de la science... Mais à ces effets incomplets et palliatifs il y a d'autres causes encore que nous allons indiquer. Pour que son action soit complète, c'est-à-dire véritablement curative, il faut que l'agent homœopathique embrasse dans ses effets la totalité des symptômes morbides. Or, combien cette condition essentielle est difficile à remplir dans certaines lésions organiques où le point capital de ce rapport, c'est-à-dire la lésion elle-même, manque le plus souvent au tableau des symptômes morbides, ou bien ne se trouve pas parmi les effets pathogénétiques propres à la substance dont on fait emploi. Ainsi, de même que par le fait de ce lien sympathique qui enchaîne en quelque sorte la vie d'un organe à celle d'un autre et les fait participer à toutes les affections que l'un d'eux éprouve, nous voyons un organe sans aucune lésion idiopathique justifiant les symptômes morbides qu'il présente, être ainsi troublé dans ses fonctions et offrir dans cette perversion la plupart des symptômes se rapportant ou pouvant se rapporter à une affection idiopathique ; de même une substance médicamenteuse, dans les épreuves pathogénétiques auxquelles elle a été soumise, a pu développer divers effets qui ne procèdent pas davantage que les effets sympathiques, d'une lésion matérielle de l'organe où on les

observe. Or, il est facile dans ces cas surtout où la lésion organique se déroband par sa position à notre investigation, notre tableau des symptômes de la maladie se borne à l'inscription des lésions vitales, d'omettre dans l'examen des effets pathogénétiques de la substance qui doit le mieux remplir les conditions d'homœopathicité, le symptôme essentiel, et de voir ainsi notre but manqué ou incomplètement atteint. Il faut même convenir que ces cas, qui se rapportent précisément aux maladies dans le traitement homœopathique desquelles nos succès sont le moins certains et le plus rares, sont encore bien communs. Ainsi s'explique, selon nous, l'incertitude de nos résultats dans le traitement de certaines fièvres intermittentes, de celles surtout où les malades ne conservent pas, dans l'intervalle des accès, quelques *symptômes saillants* qui révèlent le point de départ du mouvement fébrile et mettent sur la voie de l'agent homœopathique propre à l'enrayer. Mes essais multipliés dans le traitement de ces maladies et la diversité de mes résultats, quelque soin que j'aie constamment apporté au choix de la substance la plus rigoureusement homœopathique dans l'espèce, et par conséquent la mieux appropriée aux *symptômes évidents* qui pouvaient seuls me diriger dans ce choix, m'autorisent à émettre une telle opinion. Nous connaissons plusieurs substances qui renferment tous les symptômes se rapportant exactement à ceux notés par nous dans quelques cas de squirrhe du pylore; eh bien, leur administration successive avec toutes les précautions

convenables pour en assurer le succès, ne m'en ont fait obtenir qu'une action palliative; et j'en ai conclu que ces substances n'avaient jamais produit le symptôme matériel de cette affection, c'est-à-dire le squirrhe lui-même par *une action toute spéciale ou spécifique*, car dans ce cas elles l'eussent infailliblement guéri. Je puis en dire autant pour quelques autres lésions du genre de celles qu'on désignait autrefois sous la dénomination de *morbi totius substantiæ*, où j'ai eu plus d'une fois occasion de remarquer les effets vraiment étonnants de nos agents qui, pendant un temps souvent fort long, faisaient taire les symptômes douloureux d'une affection qu'ils avaient sans doute la faculté de produire tels sur l'homme sain, sans en atteindre le principe ou le symptôme matériel et générateur qu'ils ne représentaient pas et qui finissait par consommer la ruine de l'organe et du malade. Or, dans tous les cas analogues il en pourra être de même (1). Les changements de volume, de consistance, de forme, de couleur dans les organes malades, sont des symptômes sans doute

(1) Je sais bien qu'il est des cas susceptibles d'être confondus avec ceux-ci, où l'insuccès peut résulter de l'altération si profonde de l'organe que sa trame organique de même que sa vitalité ne sont plus capables du mouvement de réaction qui seul assure l'effet curatif; mais j'ai remarqué que dans ces cas désespérés, l'amendement, résultat des remèdes, était bien rare et de fort courte durée, et que, même le plus souvent, les agents homœopathiques hâtaient plutôt qu'ils ne retardaient l'issue funeste de la maladie.

tout aussi bien que le *sentiment* de chaleur, de tiraillement, de gonflement, etc. etc., qui se manifeste sur un point quelconque de l'organisme ; or, ce sont ces symptômes locaux dont, à l'égard de plusieurs affections que leur siège ou toute autre circonstance dérobera à notre investigation, nous ne pouvons tenir exactement compte, dans la composition du tableau de la maladie d'après lequel nous procédons au choix du remède. Il y a donc nécessité dans ce cas, comme dans celui où les symptômes matériels ou locaux n'auraient point leurs analogues dans les effets pathogénétiques de la substance employée pour les combattre, que nos résultats soient ou nuls ou incomplets, ou palliatifs et éphémères. Mais ces causes d'insuccès n'ont rien d'absolu contre le principe de la science, elles sont toutes relatives à son état présent peu avancé. C'est une lacune qu'y rempliront de nouvelles épreuves pathogénétiques sur les médicaments connus, ou de nouveaux essais sur des substances non encore éprouvées. Il serait possible même, dans la plupart des cas, que cette cause d'insuccès tint à l'oubli ou négligence de s'enquérir par tous les sens et avec assez de soins des symptômes cachés ou moins apparents, soit dans la constatation des effets pathogénétiques des substances, soit dans la formation des tableaux de maladie. Je n'ai, moi, par exemple, obtenu aucun succès complet et durable dans le traitement de quelques squirrhes du pylore ; qu'est-ce à dire ? que ces lésions sont en dehors ou au-dessus de la puissance des agents homœopathiques, comme de

celles de toutes les méthodes allopathiques? Oui, *pour moi jusqu'ici*; mais qu'est-ce que cela prouve contre l'art? D'autres ont pu homœopathiquement guérir ces affections qui ont résisté à nos moyens. Et d'ailleurs nous avons guéri des états semblables dans les tissus glanduleux, dont les symptômes avaient leurs analogues dans les effets pathogénétiques connus de substances spéciales à ces cas. Nous avons guéri des agglomérations extérieures de glandes tuméfiées offrant la consistance, l'adhérence, la forme et la couleur propres à l'état squirrheux général; nous avons vu céder à nos agents homœopathiques plusieurs états semblables des mamelles et des testicules, cas particuliers où les *symptômes immédiats extérieurs (ceux-là que nous sommes souvent dans la nécessité de négliger ou de ne pouvoir constater, quand les organes malades se déroberent par leur situation à l'action de nos sens)*, sont ceux qui nous frappent d'abord et les seuls souvent qui composent notre tableau thérapeutique.

Ainsi, absence d'effets pathogénétiques spéciaux dans les substances éprouvées et connues; *sensation* de divers symptômes développés dans les épreuves pathogénétiques, sans altération effective et matérielle, comme les affections appelées sympathiques nous en offrent l'exemple ou nous en font concevoir l'idée, prise, par l'effet d'une illusion bien facile, quand surtout le siège est caché, pour autant de lésions idopathiques, et enregistrées comme telles dans l'histoire de la substance qui les a fait naître; impossibi-

lité dès lors de faire une heureuse application de la science homœopathique dans ces conditions tout-à-fait opposées à son principe; difficulté de constater sur les malades les symptômes locaux immédiats qui sont, en certains cas, les plus importants dans la formation du tableau des symptômes, et la facilité, dans ce cas, de ne point tenir compte de ce qu'on ne voit pas : voilà donc autant de raisons encore de concevoir l'action par fois nulle, d'autres fois incomplète de nos agents.

A toutes ces considérations basées pour moi sur des faits positifs, et que les progrès de la science pathogénétique rendront chaque jour plus rares, considérations où je serais heureux que d'autres plus habiles ne vissent de ma part que l'effet d'une méprise ou d'une consolation d'amour-propre qui me ferait rapporter à la science des imperfections qui me seraient propres, j'en ajouterai une dernière moins fondée peut-être que les précédentes, et à laquelle pourtant j'accorde encore, moi, quelque réalité; la voici : outre l'action spéciale de chaque substance préparée selon le mode et pour l'usage de l'homœopathie, action qui est propre à chacune, qui fait qu'elle diffère de tout autre, qu'elle ne ressemble qu'à elle-même et ne saurait absolument parlant, admettre d'identité comparative avec aucune autre; outre cette action dans laquelle gît toute la spécificité d'un agent médicamenteux et à laquelle se rapporte son effet véritablement curatif, il en est une autre qui ne saurait avoir échappé à l'attention des praticiens,



est commune à tant de substances et si générale, qu'elle semble tenir au mode de préparation de ces agents qui étant au fond le même pour tous, sous le rapport de la division extrême de leurs molécules constituantes, les confond toutes entre elles et les assimile sous ce rapport. Cette condition semblable de préparation n'est-elle point propre à justifier et à expliquer cette identité remarquée dans l'action d'un très-grand nombre d'agents vers certains points de notre organisme, vers la tête en particulier, et dans la production d'une multitude de symptômes fébriles semblables que ne guérissent pourtant point également, sûrement et bien, dans leur application homœopathique, les diverses substances qui les produisent pathogénétiquement? C'est à cette identité de préparations qui forme un caractère commun à toutes nos substances amenées à l'état de division où on les emploie, qu'il convient en effet de rapporter ce qu'il y a de général et de commun dans leur action, tel que la profondeur, la tenacité, la durée de cette action et quelquefois son instantanéité, *comme électrique*, et cette similitude d'effets qui rapprochent par un grand nombre de symptômes semblables, une foule de substances dont les effets spécifiques et réellement curatifs sont toutefois bien différents. Or, il doit en résulter que les effets pathogénétiques nés de cette circonstance, développés et notés dans les épreuves dont se compose l'histoire des médicaments, peuvent conduire quelquefois à un choix peu spécial, malgré les apparences qui sembleraient le justifier. Ces effets

communs à un très-grand nombre de substances et qu'on ne saurait comprendre en les rapportant à ce qui, dans chacune de ces substances, doit constituer sa spécificité, sont ce qui donne de l'assurance dans la pratique homœopathique à cette multitude de laïcs plus ou moins étrangers aux vrais principes de la science médicale, et ce qui justifie ces nombreux effets palliatifs, ces guérisons éphémères ou incomplètes que bien des gens reprochent à l'homœopathie et qui finiraient par la perdre, si une pratique plus fidèle et mieux en rapport avec les vrais principes de cette science ne la relevait à sa hauteur et ne lui rendait son véritable caractère par ces succès prévus, positifs et durables dans tous les cas où un rapport homœopathique certain entre les effets du médicament et les symptômes du mal une fois bien établi, une puissance de réaction suffisante reste encore à l'organe malade pour répondre à l'action spécifique d'un tel agent.

Telles sont les principales circonstances qui, à part l'impéritie du médecin, sans doute de toutes les causes d'insuccès la plus commune et la plus vraie, m'ont semblé le mieux expliquer les effets nuls, palliatifs, incomplets, qui résultent quelquefois de l'action de nos agents. Quant aux effets curatifs imprévus, assez rares à la vérité, mais réels pourtant, qu'on a vus suivre l'administration d'un agent sans rapport homœopathique connu avec les symptômes morbides qu'il a fait cesser, la raison s'en conçoit aisément : c'est que les épreuves pathogénétiques de cet agent

n'avaient point fait connaître ces effets qui ne lui appartiennent pas moins quoique révélés par le hasard. Lorsqu'on songe à la diversité des tempéraments et des idiosyncrasies, on est surpris de ne pas rencontrer davantage de cas de cette espèce qui ne sauraient déposer contre la science en elle-même, mais qui attestent la difficulté d'arriver en médecine pratique à une exactitude rigoureuse, et nous montrent dans le fait même de la diversité et de la mobilité de nos natures, susceptibles de faire varier dans ses applications le principe le plus fixe et le plus invariable, l'obstacle le plus réel et le plus insurmontable à la composition d'une histoire exacte et complète des *effets purs* des médicaments et à leur application toujours certaine à la guérison des maladies. Indépendamment des modifications nombreuses qu'apportent dans les expériences pathogénétiques les susceptibilités diverses de chaque expérimentateur, et la différence encore qu'ajoute à ces diversités l'idiosyncrasie des malades auxquels l'application des remèdes éprouvés est faite; ne peut-il pas, ne doit-il pas même y avoir certains effets qui, nuls sur les organes sains, ne se développent qu'au moyen de la susceptibilité qu'acquièrent les organes par l'*état morbide*, et cette considération ne vient-elle pas surabondamment expliquer comment un effet curatif a pu être obtenu par une substance, bien qu'il ne correspondît à aucun effet connu et noté dans l'histoire pathogénétique de cette substance?

Voilà bien des considérations tout-à-fait indépen-

dantes de la science, je veux dire du principe de la science, auxquelles on peut, auxquelles il faut même rapporter les insuccès possibles et, jusqu'à ce moment même, inévitables dans ses applications à la pratique médicale. Mais avec ces imperfections que j'ai exagérées peut-être pour qu'on ne m'accusât pas d'en décliner aucune, imperfections inséparables de l'état d'enfance où sous ce rapport l'homœopathie est encore aujourd'hui, quel est le médecin qui, suffisamment versé dans la connaissance et la pratique des doctrines allopathiques, pour en connaître et les ressources et l'insuffisance, osât nier qu'il ne valût plus en réunissant à ces avantages ceux que l'homœopathie lui présente, soit comme doctrine-mère constituant la science médicale, soit comme science auxiliaire dont les lumières pourraient ajouter à ses autres connaissances ou leur donner au moins plus de certitude et de précision? Or, dans une science pratique de l'importance de la médecine et d'ailleurs si éloignée du degré de perfection auquel il lui est donné d'atteindre ou qu'on doit désirer au moins qu'elle atteigne, conçoit-on l'indifférence dont l'homœopathie est l'objet de la part des uns et le dédain superbe que d'autres affectent à son égard?... Egalement injustes et conséquents dans leur opposition, les allopathes de toutes les nuances et de tous les degrés passent à notre égard d'un extrême à l'extrême opposé; ils refusent à la ténuité de nos agents homœopathiques la moindre action, ou ils ne consentent à leur accorder quelque valeur qu'à la condition qu'ils manifesteront en tout

et partout leur action par des prodiges. Ils ne veulent pas absolument reporter leurs regards sur eux ou derrière eux pour voir la pauvreté de leurs méthodes et juger la notre par comparaison. Il n'y aurait pourtant que cette voie d'équitable. Les titres que nous produisons à la préférence de l'homœopathie sur toutes les méthodes allopathiques sont si nombreux et si divers, qu'il nous semble qu'on ne peut la juger que sur les divers rapports sous lesquels elle se recommande ; car convînt-on même qu'elle n'a sur les autres méthodes médicales aucun avantage sous le rapport essentiel qui est la guérison des maladies (concession qu'en conscience aucun homœopathe, même de la plus moyenne force, ne pourrait faire à l'allopathe le plus consommé en science et en expérience), elle a tant d'autres titres incontestables à nos préférences, qu'on ne saurait, dans le jugement qu'on porte sur elle, n'en point faire l'objet d'autant de considérations. Pour moi qui n'écris qu'à l'acquit de ma conscience, comme le témoin appelé devant la justice à dire ce qu'il sait dans un procès qui intéresse la société, j'ai cru utile aujourd'hui, en attendant d'autres révélations plus importantes peut-être, de réduire à leur valeur réelle, en les restreignant à leur véritable objet, les réclamations et les objections de ceux qui pensent avoir sapé dans son principe une science, quand ils n'ont que vaguement signalé quelques-unes de ses imperfections, qui ne l'atteignent point au fond.

Que si, partant de ces imperfections actuelles de l'homœopathie et des difficultés que nous avons nous-

mêmes signalées à son imperfection, les partisans du *statu quo* médical fondaient sur ces difficultés leur opposition à notre doctrine et leurs raisons de demeurer fidèles aux vieux errements de la science médicale, ne serions-nous pas en droit de leur dire : Par quelle singulière alliance d'idées contradictoires vous montrez-vous si exigeants à l'égard d'hommes que vous semblez estimer si peu ? Vous voudriez que ces hommes, placés si bas dans votre opinion que, lorsqu'il s'en trouve quelqu'un parmi vos anciens amis, vous vous croyez obligés, en faveur de sa *bonne foi*, de faire *pour lui tout seul* une exception aux imputations injurieuses dans lesquelles vous croyez pouvoir envelopper tous les autres ; que ces hommes si pauvres de science et de génie s'ils n'ont que ce que vous leur accordez à cet égard ; que les homœopathes enfin, encore si peu nombreux et en si peu de temps, aient pu amener à sa perfection une science qu'ensemble tous les médecins de tous les pays, au bout d'une longue série de siècles, vous ont livrée si mobile, si incohérente et si fausse dans ses principes, si pleine de confusion, d'incertitude et d'erreurs dans ses applications, en un mot si imparfaite et si vaine !.... Nous, plus conséquents et plus justes, nous reconnaissons et nous avouons de bonne foi l'insuffisance de nos efforts à opérer, seuls et en si peu de temps, le prodige que vous semblez attendre de nous ; et, pleins de confiance dans l'efficacité de votre coopération puissante, nous attendrons le résultat de vos efforts réunis aux nôtres, avant de nous rétracter sur

l'importance, la valeur actuelle et les espérances qu'on peut concevoir d'une doctrine que vous n'avez vue jusqu'ici qu'à travers le prisme des préjugés qu'elle efface, et que dès lors vous n'avez pu juger que par présomption, mais qui mieux vue et plus sérieusement examinée, recevra de vous, nous n'en doutons pas, la sanction qu'il n'était point en notre pouvoir de lui donner. En attendant, et nonobstant les imperfections qu'avec vous nous reconnaissons à cette doctrine, pour nous, *le principe de l'action curative des médicaments est désormais trouvé*; c'est le principe universel qui préside à la réaction chez tous les corps organisés, c'est celui sur lequel l'homœopathie repose. Les moyens d'en diriger l'action avec certitude se perfectionneront par de nouvelles études physiologiques et pathogénétiques, et par l'observation clinique; et nous sommes heureux de pouvoir du moins aujourd'hui proclamer, que, placée enfin sur une base certaine et fixe, la thérapeutique a fait par l'homœopathie des progrès d'autant plus réels et plus précieux qu'une rétrogradation pour elle est désormais impossible; qu'elle n'a plus à attendre que du temps, c'est-à-dire du concours actif de tous les médecins à son avancement, le complément de perfection qui lui manque, et sans lequel toutefois ses succès en général, sont déjà aujourd'hui incomparablement plus certains, plus nombreux, plus universels, ses procédés plus exacts, plus fixes et sûrs, en même temps que plus simples, plus commodes et plus doux, ses résultats plus satisfaisants, à tout prendre, mieux

prévus, plus vrais, plus prompts et plus complets, ses moyens, en un mot, moins variables et plus assurés, et sa foi mieux remplie qu'avec aucune autre doctrine médicale connue. Pourquoi ne pouvons-nous ajouter à tous ces avantages incontestables, celui d'une étude et d'une pratique plus facile ! nous y trouverions la double satisfaction, d'abord pour nous d'avoir à lui consacrer beaucoup moins de temps et de travail, et pour l'humanité qui a tant à gagner aux progrès de l'homœopathie, de voir rallier à cette science et travailler à son perfectionnement, *bon nombre* de médecins pour qui l'aridité de son étude et la difficulté de sa pratique sont peut-être le motif le plus réel de l'éloignement et de l'antipathie même *qu'ils affectent* à son égard.

---

---

### **Médicaments peu connus ou éprouvés.**

---

(Suite de T. I, p. 344.)

---

**BARYTA.** La *baryte* est employée en médecine sous trois états : *muriate*, *acétate* et *carbonate*. Hahnemann, dans ses *Maladies chroniques*, n'a donné la pharmacodynamique que des deux derniers, et a rejeté ou délaissé le premier, « parce que, dit-il, les symptômes s'en éloignent trop de son but, le chlore

altérant beaucoup l'effet médicinal des métaux qui sont combinés avec lui. »

Comme étude du *baryum*, de la *baryte*, il a eu grandement raison ; mais sous le point de vue thérapeutique, il nous est difficile de comprendre pourquoi il s'est volontairement privé et a persisté à se priver de connaissances positives sur l'un des médicaments les plus énergiques dont dispose l'allopathie ; pour être conséquent avec lui-même, Hahnemann aurait dû ne pas consacrer un chapitre au *muriate de magnésie*, sur lequel, il est vrai, il appelle les expériences répétées d'autres bons observateurs.

A cet égard, faisons comme lui, relativement au *muriate de baryte* ; appelons l'attention des homœopathes diligents et soigneux, demandons leur de nouvelles épreuves, et exposons au préalable les effets pathogénétiques qu'ont noté les médecins qui se sont occupés de cette substance, en particulier Hufeland.

Donné à grandes doses, le *muriate de baryte* a produit : vertige ; — nausées, régurgitation, vomissement, maux de ventre, diarrhée ; — angoisse, battements de cœur, tremblement ; — augmentation des sécrétions et des excrétions ; — disposition à l'adynamie ; symptômes fébriles.

A doses encore plus fortes et continuées : violentes coliques avec diarrhée, faiblesse d'estomac, anorexie ; — anxiété, faiblesse musculaire générale, tremblement, secousses ; tendance aux défaillances et aux hémorrhagies ; sueur froide. — Appliqué sur l'épiderme, il produit prurit, cuisson et même inflammation.

Donné à doses légères, mais pendant un temps prolongé, il produit à un haut degré : faiblesse de la digestion, pression à l'estomac, surtout après l'usage des aliments solides, sensibilité excessive de l'estomac, malaise continuel, régurgitations, fréquents vomissements, augmentation de mucosités gastriques; douleurs au foie; constipation opiniâtre; quelquefois diarrhée muqueuse et jaunâtre; — chaleur; sensibilité nerveuse; disposition à la frayeur; vives douleurs de tête. — Outre cela, gonflement et induration des glandes, surtout au cou et au bas-ventre; gonflement des testicules; enflure du ventre; — gonflement et inflammation des paupières; — suppuration des glandes axillaires; ulcération fétide et ichoreuse des aines; — éruption squammeuse jaunâtre de la peau; dartres; teigne; — émaciation universelle; atrophie.

Cette importante pharmacodynamique aurait dû, ce semble, piquer la curiosité et fixer l'attention des homœopathes, surtout des Allemands, dans le pays et la langue desquels les observations avaient été faites. — Il n'en a rien été; le *muriate de baryte* est resté chose inconnue; l'expérimentation pure ne l'a pas abordé, et la thérapeutique ne l'a point appliqué; le seul Docteur KNORRE a communiqué une guérison de *dysenterie* chez un enfant de 18 mois, qui avait eu précédemment une dartre humide, par quelques doses *bar. mur. i.*

Nous appelons donc tout l'intérêt des homœopathes français sur une substance aussi énergique; il ne tient qu'à eux de rendre à la thérapeutique un service émi-

ment, en réitérant les observations pathogénétiques, et en en faisant de nombreuses applications thérapeutiques.

L'*acétate de baryte*, quoique mieux connu dans ses effets purs n'a pas été beaucoup étudié dans ses effets curatifs; tout au moins peu d'observations en ont été publiées; on en lit une, en trois lignes, du même D<sup>r</sup> KNORRE qui dit avoir guéri par son moyen une teigne humide qui couvrait toute la tête d'une jeune fille de 11 ans.

Si semblable effet pouvait se reproduire à volonté, *bar. acet.* serait, sous ce seul point de vue, un médicament bien précieux.

Le D<sup>r</sup> Seidel l'a employé avec succès, comme antipsorique, pour un vieillard chez lequel, six ans auparavant, on avait fait disparaître par des frictions une éruption squammeuse, mais qui plus tard avait eu une maladie chronique des poumons de deux ans de durée, laquelle avait cessé au moment de l'éruption d'une dartre humide à la face. Celle-ci à son tour ayant été réprimée par la pierre infernale, il se manifesta bientôt pression à la région gastrique, puis violentes douleurs à l'estomac, avec sensation de brûlement, régurgitation, vomissement de tous les aliments, amaigrissement général, œdème des extrémités inférieures, constipation de douze à quinze jours, lesquels symptômes avaient résisté aux traitements allopathiques les plus actifs.

Le D<sup>r</sup> Seidel donna d'abord *nux* suivi d'une dose *bar. ac.* vi qui fit reparaître la dartre; après quoi les

symptômes les plus notables cessèrent avec l'aide de *sulfur* et de *conium*, en sorte qu'au bout de quelques semaines le malade put quitter le lit et prendre une quantité raisonnable d'aliments et de boissons sans incommodités, et eut des selles naturelles.

Si l'*acétate de baryte* a eu, dans ce cas, la propriété de faire reparaître la dartre, ce serait un fait important digne d'être répété, parce que les conséquences en pourraient être majeures.

Le Dr Schrëter a appliqué avec succès *bar. ac.* dans le traitement d'une blépharophthalmie scrophuleuse avec suintement post-auriculaire, après l'avoir fait précéder de *bell.* qui avait déjà amélioré l'état des yeux ; la cure a été terminée par *sulfur*.

Il est bon de remarquer que l'*acétate de baryte* n'est pas employé et recommandé par l'allopathie dans les cas de dartres ou autres éruptions à la peau : si l'homœopathie venait à bout de démontrer par des faits son utilité dans ces cas-là, elle rendrait à la thérapeutique le plus grand service.

Voici encore un fait qui paraît être confirmatif des effets antiherpétiques de *bar. ac.* ; il est dû au Docteur DIEHL de Bruchsal. Une jeune fillette avait eu, à 6 mois, une croûte laiteuse qui avait couvert la face puis tout le corps, où l'enfant éprouvait prurit et cuisson, suivi de l'éruption de vésicules que le gratter crevait et qui laissaient des squammes. Pendant trois ans consécutifs, le Docteur avait inutilement employé allopathiquement l'infusion de *jacea*, et une foule d'autres remèdes internes. En janvier 1826, le

Docteur devenu homœopathe donna une dose *bry.* qui en huit jours diminua notablement l'éruption, ce que n'avait encore pu faire aucun moyen ; une seconde dose fut donnée au bout de quinze jours qui la fit disparaître. En juin, elle se montra de nouveau, mais à un degré plus faible d'intensité, et au cou seulement ; après quelques élancements, il se montra des boutons purulents, douloureux au toucher, qui se changèrent en teigne pruriante. DIEHL donna alors, d'après le conseil que STAPF a joint à la pathogénésie de cette substance, 1/10,000 de grain *bar. acet.*, qu'il répéta au bout de quatre semaines, ce qui suffit pour faire disparaître l'éruption, dont il n'existait point encore de trace l'an suivant.

TRINKS dit avoir vu confirmée dans un nombre de cas la propriété dont jouit *bar. acet.* de réveiller les forces corporelles et mentales chez les vieillards des deux sexes.

Cherchons à compléter ces données thérapeutiques par quelques indications générales tirées de la pharmacodynamique de l'*acétate de baryte*.

En général, il correspond surtout aux constitutions qui se distinguent par la délicatesse et la lâcheté des fibres musculaires, ainsi que par la couleur blanc laiteux un peu bleuâtre du teint. Plus le système musculaire est flasque et privé d'énergie, plus sont sensibles les impressions reçues par le corps et par l'esprit, et plus l'*acétate de baryte* se montrera utile et curatif.

On l'emploiera comme fort antipsorique et avec succès non-seulement dans les maladies qui résultent

d'une psore comprimée ou non développée, mais encore dans plusieurs qui ne dépendent pas de cette cause. Telles sont plusieurs affections accompagnées de scrofules ou de rachitis; la *teigne muqueuse*, la *phthisie mé Saraïque* commençante (avant même que la suppuration des glandes mé Saraïques ait eu lieu), les *éruptions croûteuses* sur le bas-ventre et sur les cuisses, lors surtout qu'elles sont accompagnées de prurit, et d'une sensibilité anormale de la peau à l'air froid; le *gonflement des testicules*, etc.

De même l'usage de cette substance conviendra dans diverses paralysies, surtout si dans les parties affectées il se manifeste un haut degré de prostration des forces et de disposition à l'atrophie: — peut-être aussi dans les collections séreuses ou hydropisies, avec gonflement des mains et des pieds, surtout dans l'hydrothorax, quoique les symptômes caractéristiques y relatifs manquent encore dans la *Matière médicale pure*; — de plus, dans quelques formes de dysenterie, spécialement dans la *blanche*, sans évacuation sanguinolente, et lorsqu'elle se change en diarrhée chronique accompagnée de ténésmes, ou que sa durée annonce une psore latente.

L'*acétate de baryte* rend des services signalés dans certaines dysphagies qui reconnaissent pour cause des impressions mécaniques; — dans l'inflammation du gosier avec salivation, suite de l'emploi allopathique du mercure, et dans le gonflement des gencives qui résulte de la même cause, où cet organe est recouvert d'une pellicule d'un rouge bleuâtre, et où la salivation

est très-douloureuse; — dans le gonflement inflammatoire du nez qui a sa source dans un vice scrofuleux, l'*acétate de baryte* opère si efficacement qu'on a droit d'en attendre un secours pareil dans les affections des organes respiratoires qui proviennent de la même source, et même dans quelques cas de phthisie complète; on y aura recours avec le même succès dans la phthisie laryngée si les autres circonstances conviennent.

Dans les cas de menstruation exigüe et douloureuse, surtout lorsqu'il y a défaut d'orgasme sexuel, l'*acétate de baryte* réussit à de très-faibles doses. Partant de là l'usage de ce remède deviendra curatif dans quelques cas de chlorose et d'hystérie. Enfin il n'est pas invraisemblable, d'après ses propriétés spécifiques, qu'il puisse être recommandé dans quelques cas difficiles d'arthritisme et d'induration de l'estomac. — Il nous tarde de voir ces propriétés confirmées par de nombreuses expériences pratiques.

Le *carbonate de baryte* a aussi été l'instrument de traitements heureux parmi lesquels nous citerons les suivants.

Un traitement d'*apoplexie* a été terminé par ELWERT au moyen de *bar. carb.*; mais comme un nombre d'autres remèdes avaient précédé, nous ne saurions rien en inférer.

RÜCKERT dit l'avoir employé avec beaucoup de succès contre la *teigne* du cuir chevelu.

HARTLAUB l'a appliqué à la fin d'un traitement de *prosopalgie* après *lycop.* et *bellad.*; la guérison a été complète.

TJETZE a guéri, en deux jours, avec *bar. carb.* 3/x, une angine tonsillaire contre laquelle *bell. x* n'avait produit aucun effet.

GASPARY a traité très-heureusement avec *bar. carb.* 8 g<sup>tt</sup> j, une *odontalgie* cruelle qui tourmentait la malade à chaque menstruation, et l'avait obligée à se faire extraire, mais en vain, un nombre de dents. Outre cette heureuse amélioration, la malade y gagna de n'avoir plus un caractère triste, misanthrope, toujours effrayé, et s'effarouchant pour les moindres bagatelles. — C'est un des cas les plus intéressants de l'emploi de la *baryte*.

Le même praticien a donné dans le plus grand détail la description d'une loupe stéatomateuse (?), du volume d'un œuf d'oie, située entre l'apophyse mastoïde et les vertèbres cervicales, douloureuse et causant une foule d'incommodités soit à la tête, soit le long du rachitis. On était sur le point de l'extirper, lorsque la malade, répugnant à l'opération, se livra à l'homœopathe qui lui administra *bar. carb.* 9 g<sup>tt</sup> j; à la suite de quoi les douleurs d'abord augmentèrent notablement, puis au bout de trois semaines diminuèrent, tandis que le volume de la loupe suivit la même marche, et resta tel que le malade en put supporter l'incommodité sans se plaindre, et sans demander ni opération, ni traitement ultérieur.

Un autre praticien dit avoir fait disparaître au moyen de *bar. carb.* 10/x une loupe indolente de la grosseur d'une noisette située dans l'aisselle d'un jeune homme de 13 ans.

*Remarque générale.* L'action des minéraux étant incomparablement plus forte, plus durable, plus pénétrante que celle des végétaux, même sur des systèmes ou des organes avec lesquels ils ne paraissent avoir aucun rapport quelconque d'assimilation, par exemple, l'estomac, — la *baryte* nous paraît mériter une étude spéciale et un examen approfondi dont la pratique pourra tirer le plus grand et le plus heureux parti.

*(La suite au numéro prochain.)*

---

---

### **Homœopathie piémontaise.**

---

#### SUPLÉMENT.

Nous recevons, en ce moment, une lettre de M. Saracco contenant quelques détails que nous donnons comme supplément à l'un des articles précédents.

« Depuis que le D<sup>r</sup> CHIO a transporté et fixé son domicile à Turin, l'homœopathie y a fait tant de progrès, que ses adeptes ont jugé convenable *de se compter*, et qu'ils ont eu l'heureuse pensée de se réunir, hier 23, pour se connaître personnellement, aviser aux moyens de se pourvoir des livres et remèdes dont ils pourraient encore être dépourvus, de propager la doctrine de Hahnemann, et de la défendre publiquement contre les attaques et les insultes

auxquelles elle pourrait être en butte de la part des allopathes.

» Il y a donc eu un banquet scientifique où vingt personnes, toutes attirées par la célébrité de la doctrine et attachées à elle, en ont hautement proclamé les bienfaits. Parmi elles se distinguaient douze docteurs en médecine et deux en chirurgie. On m'y a fait l'honneur insigne de me désigner et proclamer comme celui à qui le Piémont était redevable des progrès de cette bienfaisante science. Le sentiment d'orgueil qu'a excité en moi cette petite cérémonie a cédé à l'émotion vive qu'elle m'a causé, et à une sorte de confusion à la pensée de tout ce qui me restait encore à faire pour doter d'une institution si philanthropique mon pays tout entier.

» Après que le repas a été terminé, les médecins ont conféré sur les moyens de rendre populaire la connaissance de l'homœopathie, et ont arrêté la création d'un journal en italien dont les cahiers, vu les nombreuses occupations des rédacteurs, ne paraîtront que tous les deux mois.

» A la liste de noms que je vous ai transmise, je vous prie d'ajouter les suivants :

A Turin, les D<sup>rs</sup> Poetti, médecin,

— Bruno, méd. et professeur adjoint  
d'histoire naturelle.

A Savillan, — Trojani, médecin.

A Pignerol, — Alliaud, médecin.

— Bobba, chirurgien.

J'ose dire que le nombre en augmente tous les jours,

et que j'aurai bientôt une liste plus complète encore à vous communiquer.

Agréez, etc.

SARACCO,

Lieutenant, aide-de-camp du général-inspecteur à Turin.

---

### Extraits et Analyses.

---

*Du médecin de campagne et de ses malades, mœurs et science,*  
par le D<sup>r</sup> MUNARET, Paris 1857, chez Baillet, rue de l'École  
de Médecine. 2 vol. in-8°.

M. Munaret est un homme d'esprit et d'une érudition rare, qui a écrit un livre spirituel, très-spirituel, où les marques de son érudition abondent, surabondent même. Ce livre ne saurait fournir la matière d'un article dans la *Bibliothèque homœopathique*, si l'auteur n'y avait pas mentionné Hahnemann et sa doctrine, et l'on verra bientôt de quelle manière. Mais avant d'aborder ce sujet, nous nous complaisons à dire que l'ouvrage de M. MUNARET n'est fait sur le patron d'aucun autre, et que toute personne, médecin ou laïc, peut se promettre à sa lecture beaucoup de plaisir et une distraction fort agréable.

L'auteur a choisi le style épistolaire, qui lui donne une division par *lettres* moins monotone que celle des *chapitres* et qui admet une légèreté, une grâce, un piquant tout-à-fait délectables. Il y passe en revue la condition *des médecins* et en particulier du *médecin de campagne*; il traite de la *physiologie et de l'hygiène des paysans*; il signale *les erreurs et les préjugés relatifs à la santé des campagnards*; il en aborde la *pathologie interne, la pharmacologie, la pathologie externe*, sur lesquelles il donne

brièvement d'excellents conseils; il entre dans les détails de la médecine opératoire, de l'obstétrique, de la médecine légale; il offre un plan d'études mis en rapport avec la pratique d'un médecin de campagne; il fournit le catalogue de sa bibliothèque; il termine par une série d'observations; l'ouvrage contient une planche où sont dessinés divers instruments et appareils chirurgicaux. Sur tous ces points notre plan nous interdit d'entrer dans les détails, et nous le regrettons, parce que nous aurions à donner des éloges de plus d'un genre; nous affirmons que la lecture de ce livre sera pour tout lecteur intéressante et instructive, *homœopathie à part*, car l'on va voir comment l'auteur traite notre doctrine; ce n'est pas ici la partie la plus agréable de notre tâche; nous sommes personnellement dans les termes les plus aimables avec l'auteur, à l'amitié duquel nous prétendons ainsi qu'à sa considération; mais sur la science hahnemanienne, nous lui devons la vérité, aussi bien qu'à tout autre, et nous ne ferons pas défaut à notre fonction.

Dans son *introduction*, p. vj, l'auteur s'écrie: « Plus d'hypothèses futiles, plus de rêveries systématiques; demandez-le plutôt à MM. Broussais et Hahnemann. — L'observation, rien que l'observation; c'était la médecine d'Hippocrate, c'est de nouveau la nôtre. »

Dès le début, M. M., permettez-nous de vous dire que votre érudition est en défaut; si depuis Hippocrate jusqu'à nous il a été offert aux guérisseurs et aux malades une doctrine d'observation, c'est bien celle de Hahnemann; c'est de l'observation qu'elle a pris naissance, c'est par l'observation qu'elle s'est formée, c'est l'observation qui la maintient, bien plus, qui la fait progresser chaque jour; il n'est pas un seul homœopathe qui ne le sache, comme un chrétien sait son *credo*; quand aux allopathes, nous ne leur accordons le droit de parler de notre doctrine qu'à la condition qu'ils en connaîtront au moins l'historique; or, ils ne peuvent avoir lu seulement le court précis qu'en a donné notre journal, sans savoir que les quarante ans d'études homœopathiques de Hahnemann sont basés sur l'observation. Nous

sommes donc réduits à regretter qu'ici déjà M. M. ait, comme on le dit vulgairement, « fait tort à ses connaissances. »

T. II. p. 282. M. M., passant en revue tous les systèmes de médecine, arrive au nôtre et en parle en ces termes : « En 1790, Hahnemann remarque comme tant d'autres avaient remarqué avant lui, les propriétés pathogénésiques du quinquina, et il se livre avec une patience longue de quarante années, à la recherche des vertus spécifiques de chaque agent thérapeutique des trois règnes; il les expérimente sur l'homme en état de santé, sur lui-même. »

Si tant d'autres ont remarqué les effets pathogénétiques du quinquina, nous ne sachions ni que ces *remarques* aient été colligées et insérées dans un ouvrage propre à les mettre en saillie, ni qu'il se soit rencontré avant Hahnemann aucun homme qui en ait tiré une induction soit scientifique, soit thérapeutique. Il y a eu là dans la pensée de notre MAÎTRE un trait de génie qui méritait bien qu'un homme d'esprit, comme M. M., en prit note, en tint compte, et en fit usage dans son histoire des systèmes; Newton seul avait su tirer de la chute d'une pomme la théorie de l'attraction universelle; après lui Hahnemann seul a exploité le rapport de la guérison avec la production de la fièvre par le quinquina, et l'a fait se reproduire sur un nombre considérable de substances, dont il a étudié non-seulement, comme le dit M. Munaret, les effets sur l'homme sain, mais encore sur l'homme malade, en compulsant les recueils d'*observations*, et en enregistrant les effets pathogénétiques que plus de soixante observateurs y ont consigné; il y a ici autre chose qu'une *réverie systématique*, autre chose qu'une *hypothèse futile*, il y a travail sagace, opiniâtre, il y a constance de plus de dix années à poursuivre une idée, à la retourner sous toutes ses faces, avant de croire la posséder soi-même, avant surtout de se permettre de la publier; une semblable démonstration de savoir consciencieux aurait, ce nous semble, mérité plus d'égards de la part d'un homme de travail comme M. Munaret, qui paraît avoir l'intention de creuser la science de la médecine, de la débarrasser de son inutile bagage, et de la réduire à ce qu'elle a de simple, mais de réel.

(La suite au n° prochain.)

---

---

**BIBLIOTHÈQUE**

**HOMOEOPATHIQUE.**

---

---

**Deuxième visite.**

RENCONTRE DU DOCTEUR ALLOPATHE.

---

(Voir la *Première visite*. T. I, p. 504.)

---

Après la discussion un peu vive entre le Docteur X. et M. M. sur le choix de la meilleure méthode à suivre dans le traitement de son épouse, le Docteur avait fait à cette malade la visite qu'on réclamait de lui ; et l'examen de son état, en lui confirmant l'exactitude des détails que lui en avait donné son mari, lui permit de compléter ainsi le tableau de la maladie : Madame M., après une promenade, partie en voiture et partie à pied, mais où la course à pied, beaucoup plus forte, avait été poussée jusqu'à la sueur, était rentrée à son domicile à 5 heures, et avait dîné de bon appétit. A l'issue du dîner, Mme. M. se mit à écrire pendant plusieurs heures, et quitta ce travail pour se coucher, n'étant fatiguée ni de sa course, ni

de son repas, ni de son travail. Elle était au lit depuis deux heures, lorsqu'un frisson général, qu'elle avait déjà éprouvé au milieu du repas, la saisit ; puis, tout-à-coup, elle se sentit prise d'un sentiment de défaillance avec étourdissement et envie de vomir au moindre mouvement. En faisant effort pour saisir sa sonnette et appeler, l'étourdissement augmenta, et elle vomit des aliments, parmi lesquels on reconnut des substances ingérées depuis trois à quatre jours. Ces vomissements ne la soulagèrent pas, non plus que ceux qui suivirent, dont la bile et beaucoup de mucosités formaient la matière principale. Le moral de la malade jusque-là assez calme, s'affecta à l'apparition, sur la fin des vomissements, de quelques stries de sang vermeil dont l'origine ou la source n'était point connue. Cependant les personnes qui entouraient la malade, d'abord seules, puis assistées d'un médecin, lui firent prendre à grandes tasses une infusion de thé. Le lendemain matin les vomissements avaient cessé ; mais les étourdissements persistaient à un certain degré ; il s'y joignit, sur la fin du jour, un point du côté droit, avec respiration gênée, oppression légère, toux crampoïde et douleurs de brisure autour de la poitrine ; mêmes douleurs dans les membres, soif vive, état fébrile. La nuit et la journée suivantes se passèrent à peu près ainsi ; seulement les symptômes pectoraux prirent plus d'intensité et absorbèrent peu à peu tous les autres, de telle sorte que le surlendemain, à midi, c'est-à-dire soixante-deux heures à partir de l'invasion du mal par les vomisse-

ments et les étourdissements, ou quarante-huit heures à partir de la naissance du point du côté droit ; à la première visite du Docteur X. la malade offrait les symptômes suivants : besoin d'avoir la tête haute, et, pour cette raison, elle fait ajouter deux oreillers au coussin de son lit ; céphalalgie pressive vers le front, *énorme pesanteur* de la tête avec disposition aux étourdissements auxquels elle oppose avec succès le soin de ne point remuer la tête, de fermer les yeux à moitié et de parler à voix basse ; elle veut tenir ses mains hors du lit, parce que quand elle les tient couvertes il lui monte des chaleurs à la face ; face plus animée qu'en santé, yeux plus brillants, la joue droite offre à la pommette une rougeur circonscrite qu'on n'avait point observée la veille ; l'arrière-bouche et les lèvres sont rouges, la langue blanche, sèche, pâteuse, l'haleine chaude, la soif vive, l'appétit nul ; quelques nausées et efforts de vomissements se reproduisent, mais seulement après les longues quintes de toux, ce que la malade rapporte à des glaires qui s'accumulent, dit-elle, au fond de sa gorge. Respiration sonore et gênée, point fixe du côté droit de la poitrine ; toux fréquente et pressée, avec expectoration rare d'un mucus peu consistant, pour l'ordinaire de couleur rouge, ou plutôt rouille foncée, et quelquefois strié d'un sang pur et rose ; douleurs mobiles dans diverses parties du ventre, produites ou rendues plus vives quand la malade fait quelques mouvements, ou dans les efforts de la toux dont les secousses redoublent aussi les symptômes cérébraux ; faiblesse

générale et brisement douloureux par tout le corps ainsi qu'aux membres; urines rares, rouges, sans sédiment; selles nulles depuis l'origine de la maladie; peau chaude et non sèche, ou même plutôt humide que sèche, avec frissons par tout le corps et les membres, au moindre mouvement que fait la malade dans son lit, ou qu'on lui communique pour le service dont elle est l'objet; pouls plein et développé, sans fréquence ni dureté; insomnie ou quelquefois légers sommeils troublés par des rêves inquiétants, sans délire toutefois, dans l'un desquels elle a, dit-on, exposé assez nettement le sujet de sa dernière lettre à sa fille.

A ce tableau de la maladie, le Dr X., sans hésiter s'il devait, au début de la maladie, avoir égard pour le choix du remède, à la circonstance du refroidissement comme cause déterminante de la maladie, ou à l'indigestion par laquelle elle avait débuté, ou à l'état inflammatoire général que présentait la malade, se décida en faveur du médicament qui lui parut le mieux représenter l'ensemble ou la totalité des symptômes; persuadé que les circonstances générales ci-dessus ne peuvent et ne doivent motiver la préférence à accorder aux substances qu'elles indiquent, que dans les cas d'une *égale homœopathicité*. En conséquence, sa prescription fut : *bryonia* g<sup>tt</sup> j, dans huit onces d'eau, à prendre par cuillerée d'heure en heure jusqu'à changement notable dans l'état de la malade, soit par aggravation, soit par rémission des symptômes. Dix-huit à vingt heures après l'ingestion de la

première cuillerée de ce remède, dont on administra les deux tiers environ, la malade, après une nuit pleine d'agitation et d'anxiété, pendant laquelle les crachats, sans être plus abondants, avaient offert une beaucoup plus grande proportion de sang mêlé aux mucosités, fut prise d'un sommeil de plusieurs heures durant lequel son corps se couvrit d'une moiteur douce et chaude, où le Docteur la trouva lui-même à sa visite du lendemain. L'orage de la nuit, ce calme heureux qui lui a succédé, promettaient une solution prompte et favorable de la maladie; le Docteur l'annonça, et la fin du jour avait, pour la malade qui sent, comme pour les assistants qui observent, réalisé son pronostic.

Le lendemain, le Dr X. allait, pour la troisième fois, revoir sa malade, lorsque son mari, qui causait dans son cabinet avec le Dr C., l'appela en lui faisant signe de les aller rejoindre, ce qu'il fit à l'instant. Venez donc à mon secours, lui dit aussitôt M. M.; ce diable de Docteur C. abusant de la supériorité de sa position, me tient enserré dans les termes rigoureux d'un dilemme dont il n'y a pas moyen pour moi de sortir, si vous ne venez à mon aide. Comme vous l'avez prévu et prédit, notre malade a été hier dans un état de mieux dont le progrès ne s'est point ralenti ni démenti depuis; ensorte que ce matin vous jugerez comme nous que sa guérison est consommée. Mais voilà que le Dr C., pour refroidir mon enthousiasme homœopathique, et ramener, comme il le dit, à la mesure de l'exacte vérité, le sentiment du bon-

heur que je dois à votre doctrine nouvelle et les espérances que je voudrais fonder pour l'avenir, sur ses admirables procédés curatifs, veut me persuader maintenant que mon épouse n'avait point une *fluxion de poitrine*, parce qu'elle ne saurait en si peu de temps avoir pu être guérie d'une telle maladie; un Docteur et plusieurs Docteurs réunis peuvent errer dans la désignation d'une maladie, mais la nature dans sa marche constante et uniforme, jamais. Voici donc son raisonnement : la maladie était ou une pneumonie vraie ou une pneumonie fausse; si elle eut été *pneumonie vraie*, elle eut parcouru *nécessairement* ses périodes dans un espace de temps que depuis plus de vingt-trois siècles une expérience constante a démontré ne pouvoir être moindre de sept à quatorze jours; or le mal s'est dissipé en moins de cinq, il n'était donc pas ce que nous l'avions jugé d'abord, il n'était que le semblant de ce mal; ce n'était pas une pneumonie *vraie*, c'était une pneumonie *fausse*.

*Le Dr X.* Le Docteur n'a pas voulu faire de la science avec vous, et c'est pour cette raison, sans doute, qu'il en a évité jusqu'au langage. D'abord je lui ferai observer, ce qu'il sait comme moi, qu'il n'est pas sans exemple et même qu'il n'est pas, absolument parlant, extrêmement rare de voir des pneumonies bien simples sur des sujets bien constitués et dans des conditions favorables, se terminer en quatre ou cinq jours; ce qui prouve que la nature malgré la régularité de sa marche, n'y est pas si constamment fidèle qu'elle ne s'en écarte *jamais*, et que l'art sur-

tout ne puisse l'en faire dévier. Ensuite cette distinction de la pneumonie en *vraie* et en *fausse* ne semble-t-elle pas un peu vague? Je comprendrais que, voulant se rendre raison de la durée variable d'une même affection, on établit entre les divers états où elle se présente des différences fondées sur son plus ou moins de simplicité, de bénignité, de complication et de violence. Mais ce n'eut pas été ici le compte du Docteur, qui eut été obligé de convenir, en niant l'efficacité de nos agents homœopathiques, que notre pneumonie, dans des conditions de complication et de gravité assez peu favorables, avait eu pourtant l'issue la plus heureuse et la plus prompte. Du reste, une rétractation après coup ne saurait avoir un caractère sérieux, et moins encore l'importance d'une objection scientifique; mettant donc de côté toute science pour le moment, je répondrai ainsi à l'argument de mon confrère: Votre raisonnement n'est pas sans analogie avec celui qu'eût pu faire, il y a vingt ans, parmi nous un contempteur obstiné de toute espèce de progrès, à la vue d'un bateau à vapeur sillonnant sans voiles les eaux tranquilles d'un lac, ou remontant par un temps calme le courant d'un fleuve, sans rames ni avirons: « Ce que nous jugeons être » un bateau remontant le fleuve est ou un bateau réel » ou le simulacre d'un bateau. Or, si c'était un bateau réel, l'expérience de tous les siècles écoulés » nous dit qu'il ne remonterait pas ainsi le fleuve; ce » que nous voyons, le remonte; donc ce n'est pas un » bateau. » Et qu'est-ce donc? n'êtes-vous pas juge

aussi sûr de la forme du bateau que du mouvement que vous lui voyez faire ? Sur quoi donc serait fondée une telle dénégation ? Ce n'est évidemment ni sur l'apparence ou la réalité du bateau, ni sur son mouvement réel ou supposé ; car le bateau est, aux yeux de celui qui l'observe, remontant seul le courant, aussi réel que son mouvement de progrès. Le fondement de cette dénégation serait entièrement en dehors des faits sur lesquels elle a l'air de reposer ; il serait tout-à-fait dans l'ignorance de l'observateur, je veux dire dans l'absence en lui de certaines connaissances propres à éclairer son jugement. En effet, pour rectifier ses idées et l'amener à la reconnaissance du fait qu'il a d'abord nié, il suffira de lui montrer la machine à vapeur dont il n'avait pas d'idées et de lui expliquer le mécanisme de son action. Je suis en conséquence autorisé à penser que mon confrère qui nie le *fait évident* de notre cure homœopathique, n'est pas moins étranger à l'homœopathie que ne le serait au mécanisme qui fait mouvoir un bateau par la vapeur, celui qui nierait la possibilité de ce mouvement. Dans vingt ans, il en sera autrement ; il aura étudié, médité, compris la loi homœopathique ; il concevra le mécanisme naturel d'action des moyens qui opèrent en vertu de cette loi ; il aura puisé dans cette nouvelle étude la connaissance qui guide dans l'application de ces moyens ; alors, ce qu'il nie aujourd'hui à cause de son étrangeté, lui semblera tout naturel, comme le cheminement par les machines à vapeur d'un bateau sans voiles ni avirons, sans rameurs ni chevaux ; et

c'est lui alors qui nous étonnera par ses brillants succès dans l'application d'une doctrine qu'il ne peut que mal juger aujourd'hui, parce qu'il ne la connaît pas, ou pas assez du moins.

*Le D<sup>r</sup> C.* Dites seulement : qu'il ne connaît pas du tout. Je n'en fais pas le fin et n'ai point honte à l'avouer. Je connais un meilleur emploi de mon temps que de le perdre en de telles études. Où en serions-nous si nous étions obligés d'étudier, de méditer, de lire seulement tous les systèmes ridicules dont nous gratifient tant de cerveaux malades !

*Le D<sup>r</sup> X.* Un auteur anonyme a dit pareille chose dans un long feuilleton du *Journal des Débats*.

*Le D<sup>r</sup> C.* continuant. Il en est de certaines choses comme de certains hommes, qu'on juge de suite sur leur physionomie ; et l'homœopathie pour être appréciée n'a pas besoin d'être étudiée. Il suffit de l'envisager sous ses traits généraux pour la juger *de suite* ce qu'elle est, une ABSURDITÉ.

*Le D<sup>r</sup> X.* Vous êtes donc membre de l'Académie de Médecine ?

*Le D<sup>r</sup> C.* Je n'ai point cet honneur.

*Le D<sup>r</sup> X.* C'est étonnant ; jugez vous-même à quel point vous en approchez : à l'Académie on juge *tout d'abord* l'homœopathie une ABSURDITÉ ; vous, vous la jugez *de suite* telle. *Tout d'abord* et *de suite* c'est tout un. Donc, si vous n'êtes point membre de l'Académie de Médecine vous en avez l'esprit, et vous êtes digne d'en être.

*Le D<sup>r</sup> C.* Plaisantez à votre aise.

*Le D<sup>r</sup> X.* Non. Ce n'est point mon fait en général, et encore moins mon but ici. Mais vous me permettez de reconnaître ce rapport singulier entre vos paroles et les expressions dans lesquelles l'Académie de Médecine a formulé son jugement sur l'homœopathie. Il me semble qu'indépendamment des raisons qu'on peut avoir de douter de la vérité d'une opinion plus ou moins dépourvue de preuve, la forme seule sous laquelle elle se présente pourrait déjà lui faire le plus grand tort. C'est par des raisons qu'on réfute une absurdité; ce sont des faits qu'il faut opposer aux faits. Les jugements *à priori*, les dénégations, les altérations de faits, insinuations mensongères ou perfides, tous ces moyens de mauvais aloi, décèlent la passion mauvaise qui anime celui qui les met en œuvre et fortifient, loin de l'affaiblir, le système auquel on les rapporte. Ainsi, par exemple, avez-vous connaissance du long factum d'un certain Docteur de Grenoble contre l'homœopathie? Ce Docteur, *membre de l'Académie de Médecine*, je le suppose, quoiqu'il le dise, après une vigoureuse sortie contre le funeste esprit révolutionnaire du dix-neuvième siècle qui dans son délire renverse tout, politique, religion, sciences, arts, belles-lettres, médecine, sous prétexte de réédifier une société nouvelle, dit sérieusement (p. 22-26) que Hahnemann, auteur du système médical homœopathique, avait parcouru les trois quarts de sa vie enseignant et pratiquant avec distinction les saines doctrines médicales, *lorsque l'idée lui vint de son système homœopathique; qu'il était dans l'en-*

*fance* lorsqu'il a imaginé ce système, le plus absurde et le plus opposé aux notions les plus vulgaires du sens commun, et lorsqu'il conçut la prétention plus ridicule encore de voir ces conceptions bisares de son esprit en délire renverser les vieilles doctrines médicales. Il reproche (page 44) aux homœopathes de *proscrire* de leur pharmacopée les *purgatifs*, le *tartrate stibié* et *tous les médicaments à action bien déterminée*. Il est vrai que comme il se vante aussi d'avoir jugé l'homœopathie à première vue, il se pourrait, en sa qualité de membre correspondant de l'Académie de Médecine, qu'il n'en connut que le nom. A la page 56 de son mémoire, le Docteur dauphinois considère purement et simplement comme un *besoin de se distinguer* de la part de Hahnemann, l'exclusion dans le régime homœopathique de certains herbages, jusqu'ici reconnus comme les plus convenables aux malades et aux convalescents, ainsi que *du vin bien approprié*, dit-il, *aux maladies chroniques*. Le Docteur, continuant sur le même ton, fait remarquer, à la page 58, que le régime nécessaire dans les maladies chroniques, cesse de l'être dans les affections aiguës, et qu'ainsi un pleurétique demandât-il à son *Docteur homœopathe* de l'eau glacée ou un verre de vin, il les lui donnerait sans différer; un fébricitant, des aliments? *on mettrait la nappe* et on lui ferait servir ce qu'il voudrait, etc. etc. etc. Le Docteur, après bien d'autres gentillesses de cette nature, demande, page 61, où sont les malades réellement guéris par l'homœopathie; page 62, que la

preuve irrécusable et péremptoire de la nullité de l'homœopathie est sa *nouveauté*; que lorsque, comme l'ancienne médecine, elle comptera trois mille ans d'existence, elle aura peut-être le droit de se produire et d'attaquer de front l'ancienne Ecole; et il ajoute, page 65 (sans doute pour donner la mesure de ses études en homœopathie, mesure que du reste les phrases précédemment citées peuvent bien faire apprécier) que pour posséder cette nouvelle science, il suffit de la *simple lecture de quelques pages*. Enfin après avoir assuré qu'il n'y a que de jeunes gens sans science et sans expérience qui ont embrassé l'homœopathie, il termine par la plus burlesque prosopopée où il évoque les mânes de Beaumes, de Barthès, de Bordeu, de Bichat etc. Tout ce que pourrait d'ailleurs renfermer de bon la brochure du Docteur dauphinois, tout ce qu'elle pourrait contenir d'objections justes et pressantes contre le système qu'il veut combattre, n'est-il pas perdu pour sa cause et détruit à l'avance par les étranges allégations que j'en viens d'extraire? Vous, plus franc, vous convenez ne vous être nullement occupé de cette doctrine et vous la jugez tout de même une ABSURDITÉ. Ce début frapperait nécessairement de nullité tout ce que vous pourriez dire sur l'homœopathie, aussi n'engagerai-je aucune discussion avec vous sur cette matière. Et quelque tenté que je me sente, pour vous faire revenir un peu du jugement plus que sévère que vous avez porté sur cette doctrine, de dissiper vos préventions contre elle et de vous montrer combien il est fâcheux, dans

une science pratique comme la médecine, de prendre un sentiment effectif pour base de son jugement et de conclure contre elle, sur *une simple répugnance* à l'étudier; je renonce pour l'instant à cette tâche pénible qui me forcerait à prendre avec vous la pose et le ton ennuyeux de professeur qui m'irait mal du reste; j'aime mieux, si vous le voulez, vous prêter les livres où j'ai puisé la science que vous avez cru devoir dédaigner jusqu'ici, et, si cela ne vous répugne pas trop, m'entretenir avec vous sur un sujet qui vous est aussi familier qu'à moi : la vieille science médicale, telle qu'on nous l'a enseignée à tous les deux dans les écoles. En abandonnant nos vieilles bannières pour me ranger sous celles de Hahnemann, j'ai cédé à des motifs puissants qui pour moi subsistent dans toute leur force; et je serais curieux de voir ce qui, dans un autre, peut encore justifier son attachement à des doctrines que de si puissantes raisons me pressaient, moi, d'abandonner.

*Le D<sup>r</sup> C.* Volontiers; pourvu que vous ne prétendiez pas parcourir le champ ou plutôt l'histoire entière de la science, et que vous vouliez bien restreindre la matière de notre entretien aux doctrines médicales aujourd'hui régnautes, et enseignées comme l'expression la plus pure et la plus vraie de la science physiologique qui de nos jours a peut-être atteint le terme de la perfection.

*Le D<sup>r</sup> X.* Comme il vous plaira. Revenons au point de départ de notre entretien. Commençons par le sujet qui forme le premier objet de votre discus-

sion avec M. M. Fondé sur la marche régulière et constante des maladies, et sans tenir compte du procédé curatif, vous vous croyez en droit de nier qu'un certain nombre de symptômes morbides auxquels vous avez vous-même imposé le nom collectif de *fluxion de poitrine*, de pneumonie, ne constituaient pas une telle maladie, parce qu'ils ont trop tôt disparu. A quel progrès peut donc prétendre l'art de guérir si la *durée* du mal doit être *invariable* et fixer le caractère auquel il est permis de le reconnaître. Pourriez-vous me montrer là autre chose qu'une erreur qui se lie à l'erreur générale sur laquelle repose l'absurde système de classification des maladies?

*Le D<sup>r</sup> C.* Quoi, vous qualifiez ainsi ce qui, dans les progrès que la science médicale a fait dans ce dernier siècle, résume si heureusement pour l'art de guérir tout ce qu'il pouvait attendre de l'analyse appliquée à la simplification de la science médicale!

*Le D<sup>r</sup> X.* Envisagées du point de vue thérapeutique, en vérité, je ne puis attacher la moindre importance à vos classifications nosologiques. Si encore on voulait se borner à voir en elles un moyen de soulager la mémoire purement et simplement, en faveur de ce peu d'utilité qu'on voudrait leur reconnaître, on pourrait passer sur l'inconvénient qui leur est inhérent (*et qui est fort grave en pathologie*, quelque exactes qu'elles soient ou qu'on les suppose), de réunir comme semblable ce que la nature a eu soin de séparer et de différencier. Dans une science purement spéculative, c'est tout différent : ce mode de diviser,

de grouper par classes, par espèces, par genres, selon leur affinité ou leur plus ou moins grande analogie, le grand nombre d'objets qui fait la matière de cette science, afin de les caser plus sûrement dans sa mémoire, est assurément une bonne, une excellente chose. Mais aperçoit-on toutes les fâcheuses conséquences d'un tel mode appliqué à une *science pratique comme la médecine*? Comprend-on que l'analogie qui sert de base aux divers classements des maladies ou groupes de symptômes ordinairement rencontrés ensemble, conduit aussi nécessairement à la fixation d'un traitement général ou commun à tous ces cas semblables ou prétendus tels ; et que la similitude supposée n'étant jamais qu'une analogie souvent encore bien éloignée, l'identité du traitement devient alors une calamité inséparable d'un tel système. La médecine, science à part et tout-à-fait spéciale dans son objet, devrait l'être aussi dans ses éléments, dans ses moyens et dans sa marche. Mais en l'absence de tout principe positif et vrai, à défaut de toute base fixe qui lui soit propre, cette science variant selon les temps, selon les lieux et les gens, a constamment puisé dans les autres sciences plus ou moins en progrès, à diverses époques, ses principes et ses théories, et l'on peut dire que ses emprunts ont été, comme ils devaient l'être, constamment malheureux. C'est ainsi que les mathématiques, l'hydraulique, la statique, la mécanique, la physique enfin et la chimie, ont tour à tour fourni aux prétendus progrès de notre art ; c'est ainsi encore qu'au com-

mencement de ce siècle on a cru faire merveille d'emprunter à la botanique, pour le lui appliquer, le système de classification réelle dans la science des plantes ; mais en médecine, je le répète, à tout prendre, une absurdité *et un malheur*. La nature n'a fait que des espèces et point de classes. Il n'y a de même en pathologie que des symptômes isolés et point de groupes fixes, en ce sens qu'on ne saurait trouver dans les conditions qui serviraient à établir leur caractère, cette constante similitude et cette invariabilité d'état sans lesquelles leur reconnaissance de ces divisions est fastidieuse et sans importance. En un mot, les classifications, bonnes en général dans les sciences spéculatives, auront toujours en médecine, quelque exactes et parfaites qu'on les suppose, le grave inconvénient d'être toujours inutiles, sinon toujours nuisibles, considérées du point de vue pratique, c'est-à-dire sous le rapport des applications auxquelles elles peuvent conduire en thérapeutique.

*Le D<sup>r</sup> C.* Qu'importe à la question qui nous divise, cette sortie violente que, par digression, vous faites ici contre le système de classification des maladies. M'avez-vous démontré que la maladie que vous avez traitée, ou que les symptômes que vous avez combattus par votre médication fussent ceux d'une pneumonie vraie?

*Le D<sup>r</sup> X.* Non, et je ne l'essaierai même pas ; avant de tenter la démonstration d'un fait semblable, il faudrait assigner un caractère fixe et constant à vos diverses pneumonies ; autrement, il est évident que

forcé sur un point, vous vous retrancheriez sur un autre, ce qui vous serait facile avec la mobilité qui fait le fonds de vos systèmes. Votre distinction de la pneumonie en vraie et en fausse, *après le résultat connu de la médication qui en a triomphé*, n'est évidemment qu'un faux-fuyant, et ne renferme rien d'essentiel et de positif. La seule chose qui importe ici est le fait de la cure des symptômes dont la collection a été qualifiée par vous de *pneumonie*, par le remède dont ces symptômes ont déterminé l'emploi homœopathique, remède qui, dans mille cas *semblables*, opérera constamment avec le même succès. Dirigé par le fil conducteur de la pathogénésie, nous serions arrivé par l'emploi d'un remède différent, mais toujours approprié à l'espèce, à guérir avec la même facilité et la même promptitude, une maladie plus ou moins semblable à celle-là et que vous eussiez pu qualifier *comme elle*, de pneumonie vraie ou fausse selon l'événement, votre distinction tardive ne prouve pas plus contre le fait actuel qu'elle ne prouverait contre cet autre fait.

*Le Dr C.* Vous ne disconviez pas cependant qu'il y ait une éruption cutanée connue sous le nom générique de variole, qui, essentiellement différente dans les divers états où elle peut s'offrir à nous, mérite d'être distinguée dans ces états divers. Celle que l'on nomme *vraie*, plus grave dans ses symptômes, plus lente dans sa marche, diffère essentiellement d'une autre éruption semblable ou à peu près, dans sa forme, mais remarquable par son peu de danger

et par sa durée éphémère. Si, ayant traité cette dernière et l'ayant guérie en trois jours, vous vous attribuez le mérite d'avoir triomphé de l'autre en si peu de temps, ne serait-on pas en droit de nier la *réalité* d'une telle cure?

*Le Dr X.* Libre à vous de la nier ou de l'avouer ; mais je serai toujours en droit, moi, de déplorer le vice de votre système de classification, et de vous dire : ce qui est *faux* ne peut pas être *vrai*. Ce qui est une chose ne saurait en être une autre ; votre variole *fausse*, par la raison qu'elle n'est point la variole *vraie*, ne devrait point porter le nom de *variole*. Cette désignation jette nécessairement dans mon esprit de la confusion sur le caractère de cette affection et sur son traitement, dans le sens de vos doctrines. Reconnaissez nettement la différence entre elles des maladies que vous placez sous une même catégorie, ou ne rangez dans la même classe que les maladies *qui se ressemblent absolument* ; et voilà de toute nécessité et par la force des choses votre système de classification détruit. Car dans la première hypothèse toute classification est insignifiante et inutile ; dans la seconde elle est impossible ou superflue, puisque, s'il est possible d'établir l'identité de deux états pathologiques *ce ne peut être que de deux états simples* ; ainsi, voilà ce qui composait des groupes réduit à ses éléments véritables : les classes devenues espèces, les maladies ramenées à leurs symptômes ; ce qu'on avait à grand peine réuni replacé dans son état naturel d'isolement et d'indépendance ; la nature

enfin remise à sa place. Oh ! maintenant, plus d'équivoque, plus de vague, plus d'incertitude dans le rapport d'identité des deux états comparés entre eux ; chaque état pathologique est ce qu'il est par des caractères propres qui ne sauraient permettre de le confondre avec tout autre. Il n'y a plus, en présence d'un tel état, moyen de dénier sa réalité, non plus que le rapport de spécificité avec lui du remède le plus propre à le faire cesser.

Maintenant si vous me demandez si je vous ai prouvé que les symptômes qui ont disparu en cinq jours, trois jours après ma médication homœopathique, fussent ceux d'une *pneumonie vraie*, je vous répondrai encore que cette démonstration est rigoureusement impossible avec un système de classification qui permet, à volonté, d'échapper à la rigueur d'une telle démonstration ; mais, qu'à défaut de cette démonstration impossible dans l'état actuel des choses, je crois vous avoir signalé, dans le vice de cet état de science, les empêchements réels à cette démonstration, et c'était là tout à la fois la seule tâche que je dusse me proposer pour y suppléer, et, ce me semble, un assez bon commencement de preuve de cette irrécusable vérité ; savoir : que la caducité et la misère de vos anciennes doctrines médicales apparaissent même dans les ouvrages récents dont vous vous êtes le plus glorifiés ; et qu'en général, *pour toute science qui n'est point placée sur ses vraies bases, il n'y a aucun véritable perfectionnement à espérer des travaux des hommes de génie les mieux faits*

*d'ailleurs pour en hâter les progrès.* Ces travaux *alors*, semblables à ces voûtes et à ces ogives qui écrasent au lieu de les soutenir les murs mal assis qu'elles devaient consolider, précipitent la chute du système erronné qu'ils devaient étayer, ou, comme ces enduits brillants qu'on applique à la surface d'un édifice mal fondé, ils sont du moins tout-à-fait impuissants pour en prévenir la ruine. Ce sont *toutes* les classifications, considérées sous le point de vue où je les envisage, que j'attaque ici, et non telle ou telle autre classification plus ou moins imparfaite.

Tout perfectionnement de la science médicale se résumant dans un progrès réel de l'art de guérir, c'est sous ce rapport essentiellement qu'il faut juger la valeur des travaux dont cette science a été l'objet; or la moindre réflexion nous montre que toute méthode qui généralise manque en thérapeutique nécessairement son but; et qu'est-ce que classer, ranger par groupes les éléments ou matériaux d'une science, sinon généraliser? A la vérité vous avez, direz-vous, des remèdes qui répondent à des classes entières de maladies : des *nervins* pour les affections nerveuses, des *antiphlogistiques* pour les inflammations etc. etc.; et je réponds, moi, que c'est là précisément le vice de votre système. J'aurais beau champ pour vous le démontrer si je ne m'étais interdit de vous parler d'homœopathie. Mais vos *nervins*, qui tout multipliés qu'ils soient, sont encore bien loin d'égalier en nombre les mille formes sous lesquelles se présentent tous les phénomènes nerveux anormaux, quelle ré-

gle avez-vous pour vous diriger dans leur emploi?

*Le D<sup>r</sup> C.* L'expérience.

*Le D<sup>r</sup> X.* Vous voyez donc que vos classifications sont encore insuffisantes pour vous sauver des hasards de l'empirisme; et qu'elles ne peuvent *ici* soulager votre mémoire qu'aux dépens de l'humanité. Incapables de préciser, en le généralisant, le traitement des maladies; plus impuissantes encore pour le spécialiser, puisque ses tendances sont tout-à-fait opposées à ce résultat, à quoi servent donc vos classifications?

*Le D<sup>r</sup> C.* Pourriez-vous disconvenir de la simplification apportée aux méthodes curatives par le système de l'irritation, soit la doctrine physiologique?

*Le D<sup>r</sup> X.* Vous ne me paraissez pas répondre précisément à ma question; mais je vous suis: j'avoue que si, de tous les systèmes connus, celui-là n'était pas le plus erronné, le plus inconséquent, et, à tout prendre, le plus mauvais, il serait vraiment le plus parfait, le plus précieux, par l'admirable simplicité à laquelle il aurait amené la pathologie et la thérapeutique; la première, en la réduisant à la considération de l'irritation, comme le type, le prototype de toutes les maladies; la seconde, en bornant ses moyens, dans tous les cas pathologiques, à une médication antiphlogistique directe ou indirecte; la première représentée par les saignées et les sangsues surtout, et par l'emploi tant extérieur qu'intérieur des émollients dont la gomme et les mucilages sont le principe constituant; et l'autre, remplie au moyen

des vésicatoires et en général de tous les agents dits *réculsifs* dans leur action. J'ai dit cette doctrine *erronnée, inconséquente* ; permettez que je l'établisse par quelques considérations qui prouvent que là encore vos prétendues richesses ne sont que pauvreté. Cette simplicité que l'on aurait tort de désavouer comme le caractère le plus remarquable de la doctrine physiologique, puisqu'elle est réelle, et qu'elle en est certainement le côté le plus séduisant, cette simplicité n'est point altérée par le rôle que, dans cette doctrine, on fait jouer aux sympathies, car ce rôle est lui-même fort simple. Il suffirait même à la rigueur de borner ses études pathologiques, à celle de l'irritation des organes gastriques et de voir dans tous les phénomènes qui ne se rapportent pas immédiatement à cette irritation, des effets ou irradiations sympathiques (1). Ainsi pour fixer le point de départ de nos attaques, préciser et justifier celles-ci, rappelons que cette doctrine de l'irritation a été aussi

(1) Comme chaque jour les coryphées de cette doctrine s'en éloignent ou la modifient au point qu'on les voit à peu près revenus aujourd'hui aux pratiques anciennes combinées plus ou moins avec celles dites antiphlogistiques, c'est-à-dire à une doctrine *juste-milieu* qu'on appelle *électisme*, je veux justifier par une citation mon allégation, qu'au besoin vingt volumes confirmeraient. « Il est inutile, disait Broussais, dans ses leçons recueillies et rédigées par ses élèves en 1825, que nous traitions » d'une manière spéciale des inflammations du péritoine, du foie ; » de celles du cerveau, du poumon et autres viscères ; il est facile » pour chaque médecin de faire à ces maladies l'application des

nommée *physiologique* ; qu'elle s'est recommandée de Bichat qui en est institué le père, en ce sens qu'on la dit conforme aux enseignements de ce premier de nos physiologistes ; qu'elle n'admet qu'un état pathologique général : l'irritation, qu'elle confond même avec l'inflammation, auquel elle fait correspondre une seule médication générale, la médication antiphlogistique qui est, comme nous le disions, directe ou déplétive lorsqu'elle retire par la saignée, des vaisseaux sanguins, le sang qu'y a fait ou laissé accumuler l'irritation, c'est-à-dire l'excitation d'un organe portée au-delà du type normal ; indirecte ou révulsive dans tous les autres cas. Rappelons enfin que cette médication révulsive est fondée sur le rapport sympathique des organes entre eux, c'est-à-dire ce consensus qui unit de sentiment toutes les parties de l'organisme, les tient dans une dépendance mutuelle en les faisant plus ou moins participer à l'excitation survenue ou éveillée sur l'une d'elles. Quant à l'action spécifique des diverses substances médicamen-

» préceptes développés à l'occasion de la phlegmasie des organes  
 » digestifs, *puisque elles en procèdent*, ou n'en diffèrent que par  
 » rapport aux régions où les saignées locales doivent être pra-  
 » tiquées, et pour celles où la révulsion peut être exercée sans  
 » danger ; *car lorsqu'on a bien étudié la gastrite, on en saisit*  
 » *toujours la complication dans les autres maladies soit aiguës,*  
 » *soit chroniques* ; et ces rapprochements fourniront aux prati-  
 » ciens les bases d'une théorie applicable à toutes les maladies. »  
 J'ajouterai que cette citation, qui pourrait sembler une ironie, est textuelle.

teuses, à cette action plus spécialement en rapport avec la modalité de tel organe ou de tel appareil, on n'y a aucun égard ; un tel système est en effet la négation implicite de toute spécificité. Or, faites-vous l'idée d'une doctrine qui s'intitule *physiologique* et qui comprend *sous une même modalité* tous les systèmes organiques ; qui, au mépris des écrits subsistant de l'homme de génie dont *tous les travaux* ont eu pour but l'étude des *éléments* de nos organes, de la *texture particulière* de chacun, pour arriver à la détermination et à l'appréciation de sa manière d'être et de sentir, *spécification de sa vie propre*, ose invoquer l'autorité d'un tel homme et s'élever sous son patronage ! Quoi, c'est de la physiologie, (et de la *physiologie de Bichat* !) que vous prétendez avoir déduit ce système de généralisation des maladies ; ce système de pathologie et de thérapeutique qui réduit toutes les maladies à un état morbide unique et tous les procédés curatifs à une médication unique !.... Ce n'est donc pas Bichat qui, dans le cours de ses admirables recherches sur la texture propre à chaque système d'organe, et sur la distinction, peut-être exagérée par lui, des propriétés spéciales correspondantes à ces textures particulières, portant sa pensée sur les doctrines médicales régnantes alors et à la réforme desquelles il préludait par ses beaux travaux, reprochait à toute doctrine pathologique le vice de ne point considérer les maladies assez abstractivement ? Ce n'est donc pas Bichat qui, après nous avoir fait entendre le cri différent de chaque

organe dans les divers états pathologiques qui peuvent l'atteindre, s'écrie : « *Quand la médecine sera-t-elle assez avancée pour que le traitement de ces états divers coïncide avec ces variétés!* » Et c'est un tel homme que vous voudriez rendre solidaire de vos erreurs ! C'est lui dont vous ne craignez pas d'invoquer l'autorité, le nom, pour donner faveur à vos hérésies physiologiques ! comme s'il était possible de déchirer de ses écrits ou d'effacer de notre mémoire ces belles pages, où son génie prophétique, considérant d'une vue nette et explicite, les erreurs médicales que par masses nous avaient légué les siècles, signalait si bien les vides et les fausses richesses de la science, en même temps qu'il l'appelait à ses véritables destinées.

S'est-on fait même une juste idée de cet état pathologique général qu'on pense détruire par la soustraction du sang dans la présence duquel on semble voir tout le mal, et s'est-on bien expliqué le mode d'action des saignées, soit locales, soit générales dans ce cas ? Si la congestion, inflammatoire n'a point encore eu lieu sur la partie où vous dirigez l'action de ce moyen, quel peut-être l'objet et l'effet de cette médication ? Si cette congestion a eu lieu, que pouvez-vous logiquement espérer de l'*effet déplétif* des saignées ? De soustraire par elles une portion du sang dont l'irritation a permis que les tissus s'engorgent, ou, si vous voulez, que l'irritation a appelé sur ce point ? Mais après cette soustraction aussi complète que vous voudrez la supposer, les tissus *irrités* continuent à l'être ; vous

ne pouvez, par la soustraction du sang, que les ramener, les replacer dans l'état qui a précédé la congestion sanguine; comment préviendrez-vous le retour de cette congestion, comment détruirez-vous l'irritation enfin? (1)

*Le Dr C.* C'est dans ce but qu'on associe aux saignées l'emploi des révulsifs.

*(La suite au numéro prochain.)*

(1) La saignée, comme la diète, ne saurait constituer une médication; elle ne peut être qu'un moyen auxiliaire dans le bien petit nombre des cas où le sang *par sa quantité* peut être considéré comme une cause actuelle du mal ou un obstacle à l'action efficace d'un agent spécialement curatif; or ces cas sont fort rares, ce me semble, et plus difficiles à reconnaître qu'on paraît communément le croire. En voici, sur des milliers, un bien remarquable: Un oncle de mon épouse, âgé de 58 ans, petit de taille, mais d'une forte constitution; à formes musculaires très-prononcées; à la peau très-velue et au teint très-coloré; au cou court; aux yeux gros, saillants; jouissant d'une santé bonne, constante et d'un embonpoint remarquable, est atteint au mois de janvier dernier d'une hémiplegie du côté droit, qui débute tout d'un coup sans symptômes appréciables du côté de la tête (encéphale). Le malade était sujet à quelques petites efflorescences à la peau des bras surtout, mais ces efflorescences et le prurit qui les accompagne subsistait pendant comme avant l'hémiplegie. Seulement, depuis trois mois environ, le malade éprouvait au bras droit une diminution de force et un peu de lourdeur, mais à un degré peu marqué. Il ne pouvait pas serrer aussi fortement de la main droite que de la main gauche. *L'arnica* et la *bella-donne* firent promptement cesser cet accident, et le malade put au bout de quelques jours reprendre à peu près ses habitudes. Cependant, au bout d'un mois, une seconde attaque, toujours

---

**Médicaments peu connus ou éprouvés.**

---

(Suite de T. II, p. 146.)

---

**BIGNONIA.** La famille des *bignoniacées* a obtenu une part assez large dans l'horticulture, soit comme liane pour couvrir les treilles, soit comme arbre de terrasse et d'avant-cour, pour que des expériences soient devenues faciles à faire avec les parties de ces végétaux qui sont connues pour médicamenteuses ; cependant elles ont jusqu'ici été totalement négligées par les homœopathes.

sans symptômes céphaliques précurseurs ou concomitants, ramena l'hémiplégie. Le malade, eu égard à l'éruption pruriteuse dont il était porteur, avait pris, après sa guérison, plusieurs doses de *soufre*, à titre d'*antipsorique*. Les deux médecins dont il recevait les soins à Lyon, après un examen attentif de son état, considérant quant à la constitution pléthorique du malade, que sa rechute pourrait avoir été le résultat de la présence dans les vaisseaux d'une quantité de sang superflue, sur l'indication précise d'ailleurs, d'un pouls plein, fort et dur, se décidèrent à débiter par la saignée. L'hémiplégie, cette fois, n'était pas si complète que la première ; dans l'avant-bras et la main il y avait plutôt embarras, difficulté extrême, faiblesse de mouvements, qu'abolition de cette faculté. Une saignée proportionnée à l'état du pouls est pratiquée... Immédiatement après, la para-

On sait pourtant qu'aux Antilles, les nègres se servent des feuilles du *bignonia æquinocialis* en application sur les enflures locales auxquels ils sont sujets, aussi bien que sur les ulcères phagédéniques. On emploie l'infusion des fleurs dans les inflammations catarrhales du cou, les affections du foie et de la rate, les hémorrhoides, etc. ; on atteint le même but avec le suc récemment exprimé des feuilles.

BRERA a employé avec succès le *bign. catalpa* contre l'asthme muqueux ; — le suc de sa racine traité avec partie égale d'alcool, a été appliqué avec succès à l'extérieur, contre des ophthalmies scrofuleuses.

Le Dr Chisholm a imposé le nom spécifique de *ophthalmica* à un *bignonia* qui croit dans la Guyane, et dont le suc de la racine appliqué sur le globe même de l'œil guérit les ophthalmies.

Sans doute nous ne manquons de remède, ni contre

lysie *devient complète* ; et depuis plus d'un mois et demi que cet état subsiste, l'amélioration des symptômes a fait peu de progrès sous l'influence des remèdes, précédemment suivis d'un prompt amendement. *Nux* vient d'être administré au malade, sur l'indication d'une constipation opiniâtre unie aux autres symptômes hémiplégiques..... Les médecins dont le jugement commode se prononce *après l'événement*, pourront dire que l'on a ici appliqué la saignée à un cas d'apoplexie séreuse, justifié par la circonstance commémorative de la faiblesse et d'un peu de lourdeur dans le bras droit depuis *trois mois avant* l'accident. Cela se peut ; mais qui dénierait dans cette observation l'opportunité au moins apparente de la saignée ? Je l'ai cité ici pour montrer la difficulté qu'il y a à préciser une telle indication.

les ulcères, ni contre les ophthalmies; mais il ne serait pas impossible que les uns ou les autres revêtissent accidentellement un caractère, ou offrissent un symptôme particulier qui fût précisément en rapport homœopathique avec l'action du *b. catalpa*, ou de l'*ophthalmica*; il y a donc lieu là à des recherches aussi utiles qu'intéressantes, et nous ajouterons que faciles.

**BORAX.** Ce sel a été éprouvé, mais il n'a été que très-rarement appliqué à des cas de maladie; les homœopathes semblent s'être accordés pour ne l'employer que dans les cas d'aphtes. Cependant le *borax* convient homœopathiquement dans l'inactivité du système lymphatique, lors surtout qu'elle se manifeste par d'énormes sécrétions; on doit aussi l'employer dans les hémorrhoides muqueuses. **MÜHLENBEIN** l'a appliqué avec succès, en teinture, dans les cas où d'abondantes hémorrhagies, en particulier de l'utérus, avaient amené un état typhoïde, avec décu-bitus, aphtes au plus haut degré et perte complète d'appétit.

Cette belle thérapie ne mérite-t-elle pas d'être fréquemment répétée? et l'autorité du doyen des disciples de Hahnemann n'offre-t-elle pas déjà une garantie de succès?

**CAHINCA.** Cette racine qui a été hautement préconisée par les allopathes, a beaucoup moins attiré l'attention des homœopathes; il se pourrait que la cause de ce dédain fût dans l'exagération des éloges des premiers; il se pourrait aussi qu'il eut pour origine

la difficulté de se procurer la véritable racine de *cahinca*, qu'on n'obtient dans le commerce que très-falsifiée et mélangée de racines qui sont loin de posséder des propriétés aussi énergiques qu'elle.

La pharmacodynamique en a été insérée dans les *Observations pratiques* de HEYNE, et traduite par la rédaction des *Archives françaises* (T. II). Mais comme les observations de HEYNE manquent d'authenticité, il serait à propos que l'étude des symptômes fût soigneusement reprise par un homme qui s'attacherait essentiellement à bien reconnaître le véritable *cahinca*, ce qui ne saurait guère avoir lieu que dans une capitale ou dans un port de mer, afin d'avoir le choix sur divers envois de cette substance.

Quant à son emploi pratique, on en trouve très-peu d'exemples, encore sont-ils tous tirés du seul cas d'*hydropisie*.

HEYNE prétend avoir guéri par deux doses, chacune d'un globule 12, données à huit jours de distance, une affection pulmonaire suite de rougeole, se manifestant par coriza, toux nocturne, crachats muqueux ténus, respiration courte, douleurs constrictives dans la poitrine, et coarctantes entre les épaules.

Dans un autre cas, HEYNE dit avoir guéri avec trois doses d'un globule un anasarque avec ascite, suite de scarlatine, chez une fillette de 11 ans, qui éprouvait déchirements tensifs dans le ventre, brachypnée, tussiculation sans crachats, exacerbation nocturne, avec tiraillements crampoïdes dans l'occiput et la nuque, embarras de la tête, ischurie opi-

niâtre, constipation, faiblesse et lassitude; le gonflement de la face et l'enfoncement des yeux ternes lui donnaient un aspect effrayant, et une apoplexie paraissait chaque moment à redouter. Un seul globule *cahinca* 12 produisit une forte exacerbation, mais de courte durée; et la nuit suivante fut plus calme qu'on ne s'y était attendu. Cette amélioration dura trois jours; au quatrième, *cahinca* fut répété avec la même exacerbation; mais moins forte, et suivie d'une amélioration visible; les fonctions naturelles se rétablirent, et la malade marcha évidemment vers son rétablissement. Le défaut de normalité dans les fonctions urinaires et quelques douleurs lancinantes dans la région rénale gauche exigèrent au bout de huit jours un nouveau globule, qui rendit la jeune fille à sa parfaite santé.

HEYNE ajoute un troisième cas, savoir: un hydrothorax manifeste sur un homme de 36 ans, qui éprouvait, entre autres, tension et serrement dans le côté gauche de la poitrine, avec brachypnée et forte constriction, œdème du pouce droit et des deux pieds, difficulté de se coucher sur le côté, et ischurie; — face pâle, bouffie, et de deux jours l'un seulement une selle très-pénible.

Il lui donna un seul globule *cahinca* 12, et un second à prendre au bout de huit jours; quelque temps après ce dernier, le malade revint dans un état fort amélioré; les symptômes thoraciques, qui tourmentaient surtout le malade le soir et dans la nuit, s'étaient amendés, l'urine coulait abondamment et

fréquemment, et il y avait deux selles au moins.

Le malade reçut encore deux globules, à prendre à huit jours de distance; mais HEYNE n'en put connaître le résultat, ne l'ayant pas revu, comme cela arrive lorsque les gens de campagne, comme celui-ci, sont guéris.

Nous répétons que les observations de HEYNE ont été mises en doute, et qu'elles ont besoin d'être répétées pour fournir des conclusions positives.

Nous avons nous-même administré *cahinca* en globules et en gouttes dans des hydrothorax, des anasarques et des ascites, sans en obtenir le moindre résultat: ce que nous avons aussi éprouvé jadis à doses allopathiques.

Ferd. RÜCKERT raconte qu'une femme de 60 ans éprouvait les symptômes de l'hydrothorax commençant; défaut constant de respiration, augmenté en marchant et surtout en montant les escaliers; le soir, aussitôt après le coucher, serrement de poitrine, graduellement augmentant, forçant la malade à s'asseoir par crainte de suffocation; dans le jour même, accès d'oppression suffocante; pieds notablement œdématisés, l'œdème s'étendant jusqu'aux genoux. *Ars.* xooo, répété au bout de huit jours, ne fit que diminuer l'oppression de la nuit, et faire disparaître les menaces d'étouffement dans le jour; alors il employa, en forme d'essai, *cahinca* xoo, trois doses à prendre de huit en huit jours. Le bon effet de ce remède se manifesta tout de suite par la diminution graduelle de l'enflure, qui eût lieu de jour en

jour ; ensorte que la malade, durant tout l'été, se trouva extraordinairement bien, et put reprendre ses occupations ordinaires.

A considérer l'ensemble des symptômes de *ca-hinca* (s'ils sont avérés), il est à souhaiter que de nombreuses épreuves thérapeutiques soient faites sur cette substance, en particulier dans les maladies accompagnées d'inactivité ou de torpeur du système lymphatique et vasculaire ; lorsque les sécrétions et les excréctions sont dans un état anormal ; dans les affections hydropiques et catarrhales des poumons, en particulier après les éruptions inflammatoires cutanées, comme la rougeole et la scarlatine ; dans les affections arthritiques et rhumatismales, qui offrent un cours aigu.

**CALADIUM SEGUINUM.** Il n'existe encore aucune expérience clinique avec cette énergique substance ; il faut probablement l'attribuer à la difficulté de se procurer du suc véritable de cette plante, très-rare en Europe, laquelle il faut bien se garder de remplacer par une autre de la même famille, sous peine de se jeter soi-même et de jeter les autres dans une erreur plus ou moins préjudiciable à la vérité.

**CAPSICUM ANNUUM.** Ce remède, dont la matière première est, pour ainsi dire, sous la main de tout le monde, est peu employé ; probablement il l'est trop peu : ses qualités énergiques doivent le rendre précieux ; mais il faudrait une étude approfondie de leur action efficace pour en pouvoir faire une application juste et suffisante.

Allopathiquement, *capsicum* a été recommandé à l'extérieur contre les maladies des yeux et des oreilles, en particulier l'amaurose; il n'y a rien dans cet emploi de contraire aux idées homœopathiques, car on rencontre dans les symptômes purs de *capsicum*: « inflammation des yeux, trouble de la vue, perte totale de la vue, cécité. » — C'est donc un remède précieux contre les ophthalmies et leurs conséquences; et nous ne voyons pas pourquoi on ne l'emploierait pas en même temps à l'intérieur et à l'extérieur.

RÜCKERT dit l'avoir employé fréquemment avec succès dans des cas de stomacace.

GRIESELICH le recommande comme très-précieux contre le soda chez les femmes enceintes; il en a répété les doses.

RÜCKERT s'en loue beaucoup dans les diarrhées nocturnes, surtout lorsqu'elles sont accompagnées de douleurs à l'anus.

MOSSBAUER l'a appliqué avec succès à la dysenterie.

MAINOTTI, de Travnick en Bosnie, s'en est bien trouvé dans certaines fièvres intermittentes malignes qui résistaient au quinquina.

DIEHL, de Bruchsal, en fait le même éloge.

Le D<sup>r</sup> VEITH, de Vienne, en a retiré tout autant de succès dans le même cas.

RÜCKERT l'a donné avec utilité contre la toux dont la violence augmente le soir et la nuit.

Signalons aux praticiens qui entendront notre prière au sujet de l'étude de *capsicum*, que ce remède paraît convenir davantage aux constitutions

lâches, paresseuses, aux tempéraments phlegmatiques; que les maladies qui y répondent sont les céphalalgies pulsatives, martellantes, les ophthalmies catarrhales et rhumatismales, la cataracte, la dysœcie, la surdité, suite de rhumatisme, les éruptions douloureuses et phlycténoïdes aux oreilles, le saignement de nez le matin, le gonflement érysipélateux des lèvres, leur fendillement, les ampoules aux lèvres et sur la langue, avec douleur de cuisson, les coliques flatulentes, les hémorroïdes borgnes et douloureuses, les vésicules hémorroïdales, l'urétrite et le catarrhe de la vessie; — quelques douleurs rhumatiques et paralytiques, l'engourdissement des membres, quelques affections asthmatiques et catarrhales.

Quant aux affections mentales, *capsicum* semble plus approprié à l'excessive sensibilité d'humeur, à la pusillanimité, soit la disposition à s'effrayer, à la faiblesse de mémoire et à une sorte d'égarément, d'hallucination.

CARBO ANIMALIS. Le charbon végétal est devenu familier aux homœopathes; ils l'ont administré dans une foule de cas avec un succès soutenu; le *charbon animal* n'a pas encore joui de la même prérogative; cela tient-il à ce qu'il n'est pas si facile à préparer et à se procurer que le *végétal*, ou à ce que son énergique efficacité a été mise en doute; nous ne saurions résoudre cette difficulté; toutefois le charbon animal jouit d'assez évidentes propriétés pour mériter de devenir un des remèdes les plus usuels et le mieux connus des homœopathes.

On sait qu'il jouissait déjà parmi les allopathes d'une très-haute réputation ; il a été préconisé par eux comme étant de la plus grande utilité contre les squirrhes, les polypes et les ulcères cancéreux ; contre les indurations glandulaires, les abcès mammaires. WEISE dit en avoir vu l'usage interne suivi, chez des individus sains, de la formation de nodosités douloureuses dans les seins, d'induration et de gonflement des parotides, d'éruptions cuivreuses à la face, symptômes qui disparaissent peu à peu.

On a signalé le retour du lait dans les seins des accouchées comme une suite de son emploi.

Plusieurs médecins allopathes, WAGNER, GUMPERT, HESSELBACH, MÖCKEL, ont fait les mêmes observations que WEISE. — Voyons maintenant les cas trop rares qu'ont cités les homœopathes.

Un praticien anonyme a annoncé dans la *Gazette homœopathique* qu'il avait fait et qu'il continuait de faire des observations sur le bon effet du *charbon animal* dans les crampes d'estomac (*cardialgie*) des deux sexes ; de douze malades qui se plaignaient de douleurs à cet organe avec cuisson, régurgitations acides, maux de ventre et constipation, revenant à intervalles fréquents, tous ont guéri ; il a manifesté sa surprise de ce que les *Annales* ne contenaient qu'un cas de ce genre, et a affirmé que le *charbon animal* méritait une attention toute particulière.

SEIDEL a signalé la guérison d'un engorgement des ganglions axillaires survenu avec une éruption pourprée sur le dos, et une inflammation des paupières.

SCHRÉTER a publié la guérison d'une métrorrhagie de longue durée, contre laquelle il a employé divers remèdes, mais entre autres *carbo animalis* qui lui a paru être suivi du succès le plus complet et le plus incontestable.

MÜLLER l'a employé, intercallé avec d'autres antipsoriques, dans une hecticie scrophuleuse qui a guéri.

SPERANZA, allopathe de Parme, l'a recommandé dans les scrophules confirmées avec engorgement.

Cette dernière affection fait trop souvent le désespoir aussi bien des médecins que des malades, pour qu'il ne soit pas de notre devoir de rechercher le plus diligemment du monde un moyen d'en corriger ou la nature ou les effets.

En général, il est permis de dire que le *charbon animal* est merveilleusement applicable dans bon nombre de cas qui dépendent d'une psore latente; dans diverses éruptions chroniques du tronc et de la face, certaines dartres, quelques excroissances avec nodosités; on aura à s'en louer contre les engorgements douloureux des seins et leur inflammation érysipélateuse, même dans les cas de cancer mammaire, et dans ceux d'engorgement chronique de l'utérus, accompagnés de flux ichoreux par le vagin, peut-être même contre le cancer utérin; on devra l'appliquer aux engorgements ganglionnaires soit des jointures, soit du cou, surtout s'ils sont douloureux; on en pourra tenter l'usage contre les hernies, les engclures, la raideur arthritique des articulations,

spécialement des doigts. On peut encore y rapporter les céphalalgies rhumatisques, gouteuses, la presbytie avec dilatation des pupilles, la psorophthalmie, les éruptions autour des oreilles, les écoulements par l'oreille, la calvitie, l'érysipèle facial habituel, la cardialgie crampoïde, l'hépatite chronique avec induration, avec douleurs passives et sécantes, les fistules de l'anus, la constipation chronique, les fistules urinaires entretenues par un virus; le coriza chronique, la phthisie laryngée commençante et quelques affections asthmatiques. — Mais, nous le répétons sans nous lasser, toutes ces indications ont besoin d'être confirmées par l'expérience, et nous sollicitons à ce sujet le concours de tous nos confrères. Nous devons ajouter que la *poudre de taupe grillée*, à laquelle ont été dûs tant de succès contre l'épilepsie, n'est guère autre chose que le *charbon animal*.

CASCARILLA. La *cascarille*, substance si active et énergique entre les mains des allopathes qui l'ont maintes fois substituée au quinquina, et en ont obtenu de bons effets, dans maints cas fâcheux, — la *cascarille* n'a point encore eu l'honneur d'une expérimentation complète et d'une observation clinique; on n'en possède que l'énumération d'un petit nombre de symptômes, importants il est vrai, mais pas un seul cas de guérison proprement dite; c'est une lacune complète à remplir; et nous pensons qu'il suffit de la signaler pour pouvoir espérer qu'elle sera bientôt remplie.

CASTOREUM. Encore une substance précieuse mais

beaucoup trop négligée, dont la pharmacodynamique n'a point assez été répétée et dont l'emploi a jusqu'ici été presque nul, malgré tout le parti qu'on pourrait en tirer dans un nombre de cas susceptibles d'être considérés comme offrant des symptômes d'hypochondrie, d'hystérie et d'épilepsie.

GRIESELICH seul, dans une note, dit avoir très-promptement dissipé avec *castoreum* des vomissements opiniâtres chez une femme enceinte.

C'est, en vérité, se priver volontairement de moyens efficaces que de laisser dans l'oubli un médicament qui le mérite aussi peu que celui-ci.

CATECHU. Il est à peine croyable qu'aucun homœopathe n'ait encore étudié le *cachou*, et il est vrai d'ajouter que tous les homœopathes semblent s'être entendus pour ne mettre en expérience *aucun* astringent; singulière bizarrerie! anomalie inexplicable dans des études médicales consciencieuses! Comme l'usage allopathique et gastronomique de cette substance est généralement connu, nous n'y insisterons pas davantage.

CENTAUREA. La famille entière des *centaurées* est aussi pour les homœopathes comme si elle n'existait pas; ce fébrifuge, amer, tonique, etc., nous reste complètement inconnu; vraiment nous sommes ingrats vis-à-vis de la nature qui nous a tant donné, sans que nous daignions en faire usage.

Contentons-nous de rappeler que notre frère PESCHIER, chimiste d'honorable et savante mémoire, a découvert dans les boutons de *centaurea calcitrapa*

une substance résineuse amère dans laquelle réside probablement la propriété médicamenteuse de cette plante.

CEPA. Hahnemann dans sa diététique interdit l'usage des *oignons*; et cependant leur pathogénésie est encore à faire; n'est-ce pas injuste et inconséquent? Si l'*oignon* jouit d'une propriété médicamenteuse, dites-moi quelle elle est? si vous n'en catégorisez point, pourquoi votre prohibition?

Cependant nul n'ignore que les allopathes font avec grand succès usage de cataplasmes d'*oignons* sur le bas-ventre dans quelques rétentions d'urine, et qu'ils y ajoutent à l'intérieur le suc de cette plante; les maladies de la vessie sont-elles si faciles à guérir par les remèdes homœopathiques connus, qu'il faille ne tenir aucun cas d'un remède presque vulgaire?

Nous signalerons, en passant, un effet curatif de l'*oignon* qui n'a qu'une importance relative, mais qu'il peut être fort agréable à beaucoup de gens, médecins ou laïques, de connaître. Le suc frais d'*oignon* calme instantanément le prurit que cause la piqûre du *cousin*, et la vive douleur qui suit l'insertion du dard de l'*abeille* et de la *guêpe*; il suffit d'enlever une tranche d'*oignon* avec un couteau, et de frotter la piqûre avec le bulbe ainsi ouvert; au bout de peu d'instants, si la piqûre est récente, il n'en reste ni trace, ni souvenir; la guérison est plus lente si la piqûre est plus ancienne.

(*La suite au n° prochain.*)

---

**Société homœopathique lémanienne.**

---

*Séance du 15 mai.*

La Société s'est réunie chez son Président, Monsieur Chuit.

Le Secrétaire, après avoir présenté le procès-verbal, invite sérieusement tous les membres présents à faire sur les substances médicamenteuses encore peu ou mal connues des expériences suivies, répétées et consciencieuses, capables de faire avancer la *Matière médicale pure*, de la rectifier s'il y a lieu, d'en assurer les indications, en un mot, de présenter un corps de doctrine éminemment favorable à la thérapeutique, et propre à réduire le nombre des incertitudes auxquelles est en proie tout praticien auprès de ses malades.

Les membres présents déclinent unanimement leur disponibilité à cet égard, rejetant leur impossibilité sur le nombre habituel de leurs occupations journalières, et sur la difficulté de trouver des sujets propres aux expériences et disposés à s'y soumettre.

M. Saladin exprime, à l'égard de la *Matière médicale*, ses regrets de ce que nulle part les symptômes ne sont offerts par groupes ou par ordre de succession, de manière à les rendre comparables avec les groupes offerts soit par telle ou telle maladie, soit

dans tel ou tel stade d'une maladie donnée; sous ce point de vue encore, la *Matière médicale pure* paraît être à refaire en entier.

Il dit qu'il a acquis par une très-nombreuse pratique sur les malades d'un pays voisin, qui abondent chez lui, la conviction de la grande utilité des traitements homœopathiques dans les affections chroniques, dont il n'a pas encore rencontré une seule qui ne leur cédât ou n'en éprouvât une modification avantageuse; — il ajoute que de jour en jour il sent se renforcer en lui l'opinion que la vaccination propage l'affection scrophuleuse, soit par inoculation, soit par modification de l'économie physiologique; il se rapproche donc tout-à-fait à cet égard de l'idée émise par le rédacteur de la *Bibliothèque homœopathique* (T. IV, p. 11) dans l'article suivant. « Remarquons que le Dr SCHUCKTISCH, homœopathe pur, a déclaré que sur 700 enfants qu'il avait vaccinés jadis, aucun n'a offert postérieurement trace d'engorgement glandulaire ou d'éruption cutanée; ce qu'il faut sans doute attribuer à ce qu'il n'a employé que du vaccin de vache et non du vaccin d'homme. L'expérience de tous les jours démontre que le contraire a lieu en se servant de vaccin humain. Quoique plusieurs médecins de renom aient soutenu l'opinion de l'innocuité du vaccin, lequel, disaient-ils, ne saurait participer en rien de la nature des virus existants dans le sujet sur lequel il est pris, il n'en est pas moins vrai qu'à la suite de la vaccination, on a vu se développer maintes fois des affections chroniques très-graves. Il est

peu probable que ce développement résulte du vaccin pur ; et ce virus n'est pur que lorsqu'il est pris sur la vache, et une vache bien saine... »

« Ne perdons pas de vue que si, comme on l'a avancé, la variole et la vaccine ont une seule et même origine primitive, ce ne serait que la différence d'organisme de la race humaine et de la race bovine, qui produirait la différence subséquente de la variole et de la vaccine ; d'où l'on a droit d'inférer que peu à peu et par vaccinations successives, la vaccine, transplantée d'homme à homme, doit se charger de divers miasmes ou virus humains, et perdre peu à peu aussi de sa qualité préservatrice qu'elle ne tient peut-être que de ce que le corps primitif d'où elle a été tirée, celui d'une vache, a été entièrement exempt de toute espèce de miasme ou de virus. »

M. Charrière, Docteur, dit qu'il n'a pas eu l'occasion de faire l'observation dont a parlé M. Saladin.

Il lit une observation pratique. (*Voir plus bas.*)

Il ajoute que dans un cas de *croûte laiteuse* il a eu à se louer de *jacea*.

Le Secrétaire fait observer que sous le nom de *croûte laiteuse* on désigne des affections de nature très-diverse ; quelquefois, rarement, ce sont de simples efflorescences croûteuses mais légères, capables de se dissiper sous l'action de médicaments simples, peu actifs, même par le seul fait d'un changement de nourrice ; d'autres fois, plus fréquemment, la soi-disant *croûte laiteuse* est une véritable dartre, très-rebelle, qui résiste aux antipsoriques les plus actifs et

les plus prolongés ; il en traite en ce moment plusieurs de cette catégorie ; — et à cette occasion, il croit pouvoir justement préconiser l'action de *baryta acetica* dont il a parlé dans un des derniers cahiers de la *Bibliothèque homœopathique* ; non-seulement dans l'*herpes crusta lactea*, mais encore dans d'autres cas de psore herpétiforme, il lui a paru qu'aucun remède n'avait déployé autant d'activité curative ; il attend d'avoir des observations nombreuses, complètes et concluantes, pour les publier, ou pour se prononcer fortement en faveur de ce médicament.

A l'occasion de la psore qui se reproduit au-dehors sous l'influence de *sulfur*, M. Saladin dit qu'il a été consulté par un malade atteint de phthisie pulmonaire, lequel, trente ans auparavant, avait eu la gale, et n'en avait dès lors aperçu nulle trace. Après avoir combattu les premiers symptômes d'inflammation par *acon.*, M. Saladin lui donna *sulfur* xo à dissoudre dans 14 cuillerées à café d'eau, dont le malade devait prendre une chaque matin à jeun. Au bout de 8 jours, la psore a reparu, miliaire, vésiculeuse, telle enfin, au dire du malade même, qu'elle était à sa première éruption ; celle-ci n'a duré qu'autant que l'action normale du remède, après quoi elle a disparu.

M. Chuit dit qu'il ne pense pas que dans tous les cas l'action pathogénétique des médicaments, même à très-petite dose, soit de courte durée ; il lui paraît que souvent ils produisent des symptômes durables, incommodés, qui exigent l'administration d'antidotes, et qu'on a quelquefois bien de la peine à

faire cesser. Ainsi, il a vu *calcarea* produire une odontalgie très-pénible, laquelle après plusieurs jours de durée exigea l'application de spécifiques; *lycoperdium*, dans un cas, a produit une impuissance qui a, il est vrai, cédé à *camphora*, mais non en totalité : *belladonna* appliqué à une ophthalmie l'a aggravée pendant un temps assez long. Il pense que ces faits peuvent servir à éclaircir la question des doses et de leur répétition, dans ce sens qu'un médicament ne doit être administré qu'à la dose capable d'agir sur l'organe malade; toute dose ultérieure portant ou pouvant porter son action sur d'autres organes. C'est ainsi qu'ayant fait frictionner avec *arnica* une articulation foulée, pendant un temps qui a dépassé la cessation des premières fortes douleurs, il a vu celles-ci se porter sur les autres articulations qui n'avaient essuyé aucun accident, *arnica* ayant sans doute été absorbé en quantité surabondante.

M. Peschier appuie la remarque de M. Chuit; il a vu des doses minimales de remèdes divers, amener l'un des symptômes qui leur sont propres d'une manière tenace, inquiétante et même au-delà. Ainsi, une seule dose *veratrum* dans un cas de diarrhée, a produit une *amblyopie* opiniâtre, qui a duré plusieurs mois, a résisté aux traitements homœopathiques, et a cédé à un traitement allopathique par vésicatoires, vomitifs, etc. Ainsi, un seul globule *merc. sol.*, dans un cas de diarrhée avec aphtes, a produit en 24 heures une salivation qui a duré des mois et a cessé se transmuant en un hydrothorax avec anasarque fatal.

La discussion s'engage sur l'épidémie de rougeole qui couvre en ce moment toute la vallée du Léman ; les membres présents se louent de leur traitement par *aconitum* et *pulsatilla* ; à la vérité, l'épidémie est bénigne ; toutefois, on croit savoir que les allopathes en ont perdu plusieurs ; et on cite une petite ville où, dit-on, un médecin qui a employé la saignée en a perdu six, tandis qu'un homœopathe, membre de la Société, qui n'a pas eu recours à ce moyen, n'en a point perdu.

M. Chuit cite un médecin qui, appelé auprès d'une dame souffrant de fièvre avec céphalalgie et toux, fit pratiquer une saignée suivie d'un vomitif ; au troisième jour, il se manifesta une rougeole. Le dit médecin interrogé sur le motif qui l'avait engagé à ordonner une saignée, répondit qu'il ne savait pas alors à quelle maladie il avait affaire !!! Singulière médecine que celle qui fait faire une saignée dans un cas encore douteux, incertain, non décidé, où le médecin ne sait pas s'il doit favoriser le mouvement fébrile, ou bien chercher à l'arrêter ; — si ce paroxysme est naturel, utile, ou s'il est pathologique, redoutable, dangereux et menace l'existence. — Il est vrai que pour messieurs les allopathes le sang n'est rien ; ils le versent absolument comme la fontaine verse l'eau ; ils sont tout prêts à imiter ce médecin de l'Hôtel-Dieu de Paris, de savante mémoire, lequel pour chaque malade entré nouvellement dans sa salle, se contentait de dire : « *Saignez.* » — Mais c'est un hydropique ! « C'est égal, *saignez.* »

M. Chuit dit que dans la complication gastrique de la rougeole, avec vomissement, il a arrêté soudainement ceux-ci avec *antim. tart.* un globule dans un demi-verre d'eau, à prendre, par cuillerées à café, d'heure en d'heure; la première et rarement la seconde a suffi pour faire disparaître ce symptôme.

Il dit qu'à l'apparition de l'épidémie de rougeole, celle de scarlatine a cessé; et que pendant cette dernière, il lui est arrivé plusieurs fois d'enrayer la maladie en donnant au début *aconitum* suivi le lendemain de *bellad.* De même dans deux rougeoles, il en a arrêté le développement au moyen d'une dose *acon.* suivie de *pulsat.* dès le premier début. Il reste dans le doute de savoir si cette maladie ainsi avortée suffira pour mettre les enfants à l'abri d'une récidive.

Quelques membres penchent pour l'affirmative, et font remarquer que le principe thérapeutique de l'homœopathie est de faire parcourir les stades d'une maladie dans un espace de temps plus court que le terme naturel.

M. Chuit dit que depuis qu'il est devenu homœopathe, il n'a plus fait observer à ses scarlatineux la réclusion de 40 jours réputée jadis si indispensable, et qu'il n'en a vu aucun inconvénient.

Il raconte qu'un de ses clients qui avait été atteint d'une syphilis se présenta à lui avec une pupille frangée et une teinte grisâtre du cristallin, accompagnées de presque cécité. Comme il s'agissait d'une affection ophthalmique, le client fut adressé à un justement célèbre chirurgien oculiste de Genève, qui reconnut

aisément l'affection syphilitique portée à l'œil, prescrivit une première dose de 90 pilules mercurielles, et une tisane de salsepareille, jusqu'à la première visite. De retour vers M. Chuit, le client lui rendit compte de la consultation ; au lieu de la mettre à exécution et d'en venir aux frictions dont le malade avait été menacé, M. Chuit lui donna deux doses de trois globules *merc. sol.* à prendre à six jours de distance. — Au bout de dix jours seulement, le malade complètement guéri rencontra le chirurgien oculiste, qui éprouva de ce fait une grande surprise, mais ne songea pas pour cela de changer à doctrine.

Séance levée après conversations homœopathiques prolongées.

Ch.-G. PESCHIER, Secrétaire.

**Observation pratique communiquée à la Société lémanienne, le 15 mai, par le D<sup>r</sup> CHARBIÈRE.**

Mlle. X., âgée de vingt-six ans, d'un tempérament nerveux, fut atteinte, sans cause connue, au printemps de 1837, de douleurs vives occupant tout le côté gauche de la tête, l'œil et les dents du même côté. Ces douleurs, presque continuelles, augmentaient au grand air, accompagnées de chaleurs insupportables. La malade, assez gaie auparavant, devenait de jour en jour plus triste, ne pouvait supporter le moindre

bruit, très-fatiguée de la lumière, surtout au soleil. Ne pouvant, sans accroître ses douleurs, se livrer à aucune espèce de travail, elle était devenue morose et ne se plaisait que dans la solitude et l'obscurité. L'œil gauche, sans inflammation extérieure, devenait tous les jours plus pesant, douloureux, larmoyant et sensible à la lumière; la malade y ressentait continuellement une douleur pressive, accompagnée souvent d'élançements et de tiraillements très-pénibles. Il lui semblait au commencement voir passer devant cet œil des points grisâtres; la vue diminuait tous les jours et au mois d'août l'œil était complètement perdu.

Après avoir, d'après l'avis de son médecin, employé à plusieurs reprises les saignées générales et locales, fait usage de plusieurs purgatifs, et appliqué divers exutoires, le tout inutilement, elle se décida à aller à Genève pour y consulter quelques médecins distingués. N'ayant pas obtenu de soulagement des divers traitements qu'on lui avait fait subir, dans son désespoir elle se livra à l'homœopathie, et me fit demander le 6 novembre dernier. Outre les symptômes décrits, j'observai une grande dilatation de la pupille et une augmentation de volume du globe de l'œil. Je ne balançai nullement à employer *belladonna* qui renferme la plupart de ces symptômes; j'en donnai trois globules, trentième dilution, que la malade prit le matin, 7 novembre. Les douleurs devinrent si fortes le même jour, mais surtout vers le soir, qu'elle était désespérée et décidée à renoncer de suite au trai-

tement homœopathique; je la revis le lendemain matin, gaie, ne souffrant presque plus, ayant passé une nuit meilleure qu'elle n'avait fait depuis six mois, et ne ressentant qu'une pesanteur du côté gauche et un léger tintement dans l'oreille du même côté. Les douleurs revinrent cependant vers le soir, mais beaucoup moins fortes; je l'engageai à suivre exactement le régime que je lui avais prescrit et ne la vis que sept jours après, pendant lesquels elle avait été parfaitement bien. Le douzième jour elle ressentit de nouveau quelques élancements et de légères douleurs, qui cédèrent promptement à deux globules du même remède, qui produisirent une légère exacerbation et ensuite une rémission complète de ces douleurs, qui n'ont pas reparu jusqu'à ce jour. Cependant, quoique la malade ne souffrit plus, elle ne voyait absolument rien de l'œil gauche. Ce ne fut qu'un mois après la première dose de *belladonna* que je lui administrai deux globules *acid. phosphoric.* qui, répétés trois fois de quinze en quinze jours, ont produit une telle amélioration, que la malade peut lire avec cet œil seul, quoique la vue n'en soit pas si bonne que de l'œil droit. La dilatation de la pupille a disparu, ainsi que l'augmentation du volume de l'œil.



---

---

**Matériaux pour la Pharmacodynamique, par le  
D<sup>r</sup> LOBETHAL de Breslau.**

---

Je suis loin d'enlever le mérite réel des hautes dynamisations et des globules qui en sont imprégnés, en en niant l'efficacité; fort souvent j'en ai obtenu des secours immédiats dans les maladies aiguës et chroniques les plus graves; l'emploi en est d'ailleurs commode pour le médecin qui administre le remède lui-même. Mais, soutenu par l'expérience, je proteste sérieusement contre leur introduction universelle dans la pratique, et ne céderai sur ce point à qui que ce soit. On ne saurait nier que la connaissance des effets des atomes infinitésimaux de plusieurs principes curatifs, comparés à ceux des doses matérielles des médicaments, ne nous aient surpris, et qu'il est aussi nécessaire de dresser une échelle d'observations fidèles pour s'orienter dans ce nouveau cercle d'expériences, que de changer insensiblement d'opinion pour passer des fioles et des boîtes de l'ancienne Ecole aux doses de la moderne.

En général, je donne de tout remède les doses les plus diverses à mes malades, souvent même les médicaments purs en doses assez semblables à celles qu'on administre communément, puis chaque degré de dynamisation porté à la 30<sup>e</sup> puissance, proportionné à la disposition du moment, sous la forme de

globules, et plus souvent encore en solutions dans quelques onces d'eau, d'après le procédé d'Ægidi; quelquefois chez des sujets très-irritables, et dans un dérangement temporaire des facultés vitales, tel que le mal de dents ou de tête, je fais simplement flairer *ignatia*, *nux*, *sepia*, élevés à une haute dynamisation.

L'individualité, la constitution, l'âge, le sexe, le tempérament du malade, et la nature même de la maladie concrète me décident dans le choix de la dose, et, en général, je crois m'être convaincu d'un fait, c'est que dans les maladies aiguës, les basses dynamisations et souvent même la teinture pure en solution sont les plus convenables. Il en est surtout ainsi d'*aconitum* dans les fièvres synochales, de *belladonna* dans les inflammations flegmoneuses, et plus encore de *bryonia*, de *rhus*, d'*acid. phosphoric.* dans la *febris nervosa versatilis*, dans les diarrhées chroniques, séreuses, indolentes et débilitantes, dans les métrorrhagies chroniques, le plus souvent accompagnées de diarrhées débilitantes chez les femmes, pendant la période d'involution (?), et provoquant assez facilement la prostration des forces, puis de *dulcamara*, de *petrosel*, de *sulphur*, (dans bien des cas) de *merc. sol.* dans des formes syphilitiques rebelles, du *calomel* dans diverses diarrhées, de *thuja* et d'*acid. nitr.* en diverses circonstances. Depuis long-temps je n'emploie *dulcam.*, *petrosel.* *euphrasia* que non dynamisés, parce que les dynamisations m'ont paru tout-à-fait inactives, et j'emploie les autres

remèdes susmentionnés, élevés fort souvent à une haute dynamisation. Sur ce point, j'indiquerai ce à quoi je me suis arrêté, relativement à chacun d'eux, et les présenterai dans l'ordre alphabétique d'après leur importance dans la pratique.

*Acidum nitricum,*

La haute importance de l'*acide nitrique* dans la pratique, nous paraît fondée, de même que celle de l'or, sur l'abus du mercure si fréquent de nos jours. C'est surtout l'efficacité antidotique de ce remède qui en fait l'un des plus importants de notre trésor médical. Quoique connu des allopathes sous ce rapport, ce remède ne pouvait que difficilement produire autant de cures par les fortes doses prescrites ordinairement dans l'ancienne Ecole que par celles de l'homœopathie qui sont bien plus modérées.

Dans la relation de l'*acide nitrique* au mercure, le rapport dynamique prédomine sensiblement sur le rapport chimique, et il est patent que sans la faire dépendre de la saturation du mercure avec une quantité indispensable du remède, la condition curative doit être la qualité spécifique seule de ce remède. Quant à déterminer lequel des antidotes du mercure reconnus spécifiques, l'*acide nitrique*, l'or, le soufre et le *china*, a le plus d'affinité avec lui dans un cas d'intoxication mercurielle, je puis donner quelques instructions, fruit de mon expérience.

L'*acide nitrique* s'oppose avec le plus de force et d'efficacité au passage délétère du mercure dans la

masse des humeurs, *caractère général de la cachexie mercurielle*, qui, sans se borner à un organe particulier, se manifeste dans le corps par les symptômes les plus divers et sous les formes pathogénétiques les plus variées. Les symptômes de l'affection consécutive, les bubons, les éruptions syphilitiques, comme taches, dartres, la *corona veneris*, les gerçures des mains, puis les affections hépatiques sont après l'usage du mercure les principales formes auxquelles l'*acide nitrique* pourra répondre. Quant aux affections particulières et à leur relation avec ce remède, voici encore quelques instructions : Dans les chancres invétérés, contre lesquels de fortes doses de mercure sont restées sans effet, et qui au lieu de diminuer, ont augmenté pendant ce traitement, ou ont résisté aux doses mercurielles de l'homœopathie, l'*acide nitrique* est en général le meilleur remède, suffisant ordinairement seul pour les guérir entièrement, ou disposant au moins l'organisme aux remèdes convenables. Les bubons réclament particulièrement l'*acide nitrique* pour être guéris. A leur apparition je répète l'*acide nitrique* à des intervalles peu éloignés, jusqu'à ce qu'ils se divisent ou mûrissent par la pression continue d'un caillou un peu cave (ainsi que je l'ai vu faire avec succès à la Charité à Berlin). La guérison du malade avance alors communément avec rapidité à l'ouverture de l'abcès, et en répétant l'*acide nitrique* à plusieurs reprises.

(1) Si l'*acide nitrique* n'opère pas ici sans le caillou, ce n'est

Dans le traitement des fics syphilitiques, *acid. nitric.*, employé même alternativement avec *thuja*, m'a paru produire le plus d'effet; cependant certaines formes de condylomes, ceux en particulier qui sont tout-à-fait isolés, ne cèdent ni à l'un ni à l'autre de ces deux remèdes. Dans la *syphilis constitutionnelle*, j'ai été témoin des résultats étonnants d'*acid. nitric.*, et je pourrais citer bien des cas où les cures de Dzondi, de Berg, de Zittmann, de Rust, et même celle par l'eau entièrement infructueuses, ont été suivies d'une cure radicale opérée par de petites doses d'*acid. nitric.*

Je l'ai aussi trouvé très-efficace dans les cas suivants :

Dans les angines chroniques, accompagnées d'une sensation d'écorchure continue dans la gorge, sans qu'il y ait beaucoup de rougeur au gosier, *acid. nitric.* m'a paru très-efficace, ainsi que contre l'obturation et l'empâtement chronique de la trompe d'Eustachi, avec la barécie et la surdité qui en résultent, dans la fièvre scarlatine, à la suite d'une forte angine, lorsque l'oreille est saine à l'extérieur, et l'activité des nerfs de cette partie intacte, ainsi que dans l'hypertrophie des amygdales, qui rend l'ouïe dure en rétrécissant l'ouverture de la trompe.

Dans les ulcérations des lames de la cornée, par inflammations scrofuleuses, *acid. nitric.* est, ainsi que

pas un spécifique; et s'il en est un, pourquoi cette aide empruntée au règne minéral? GROSS.

*cannabis* et *calcar. carbon.*, un remède excellent.

Les bubons de nature non syphilitique de la région inguinale se guérissent ordinairement le plus vite par *acid. nitric.*

La calvitie trouve son remède dans *acid. nitric.*, si elle est accompagnée de céphalalgies chroniques de nature hystérique ou goutteuse, d'hémicranie précédée de céphalée et de sensibilité aux téguments de la tête; tandis que *lycopod.* et *silicea* se montrent plus efficaces dans les maladies graves, les fièvres nerveuses (1).

Contre les engelures, chez des sujets très-irritables dont la peau est fort sensible, et les parties atteintes par le gel d'une rougeur extrême, *acid. nitric.* est un souverain remède; mais administré par petites doses il reste souvent sans effet, et il doit être employé à l'extérieur en lotion de quelques gouttes d'*acide* dilué dans de l'eau. Dans toutes les autres formes de maladies susmentionnées, j'ai éprouvé l'efficacité de ce remède, selon la receptivité du sujet, par de fort petites doses; mais j'ai dû aussi, dans bien des cas, l'administrer par gouttes d'acide pur en solution.

(*La suite au numéro prochain.*)

(1) Dans l'une et l'autre espèce, *hepar. sulph.* est un remède qui reste rarement inactif. RUMMEL.

---

**Extraits et Analyses.**

---

*Du Médecin de campagne*, par le D<sup>r</sup> MUNARET. 2 vol. in-8°.

(Suite de p. 118.)

---

« Hahnemann, dit M. Munaret, prétend avoir découvert 1° que certaines substances sont d'autant plus efficaces qu'elles sont plus *diluées*, parce qu'elles n'ont d'autres tâches à remplir, selon lui, que d'élever du degré le plus minime et selon une *convenance élective*, la maladie existante, pour en triompher ensuite, en raison de leur *prévalence*. »

La remarque critique de l'auteur porte sur deux points au moins, 1° la *prétendue découverte*, 2° l'efficacité de la *dilution*. Sur le premier point, si la *découverte* n'est que *prétendue*, Hahnemann s'attribue une gloire qui ne lui appartient point, et un autre a fait cette *découverte* avant lui. Or M. M., en bon critique, aurait dû désigner appellativement l'auteur véritable de cette *découverte*, pour confondre le plagiaire ou plutôt le corsaire ; il ne l'a pas fait ; nous restons donc dans notre précédente ignorance, et nous y resterons, continuant d'attribuer à Hahnemann cette *découverte*, jusqu'à ce que M. M. nous démontre péremptoirement notre erreur.

Mais Hahnemann a-t-il réellement dit que *certaines substances sont d'autant plus efficaces qu'elles sont plus diluées* ?

D'abord nous ne croyons pas que l'efficacité des dilutions ne soit attribuée qu'à *certaines substances* ; il nous semble, au contraire, que ce sont *toutes* les substances médicamenteuses que Hahnemann recommande de diluer ; cette légère différence nous

porterait déjà à croire que, dans ses prodigieuses lectures M. M. n'a jeté qu'un léger coup-d'œil sur les ouvrages de notre MAITRE, et que ce simple aperçu lui a suffi pour juger le résultat d'un travail consciencieux de quarante années.

Mais Hahnemann a-t-il réellement dit que les substances médicamenteuses sont d'autant plus efficaces qu'elles sont plus diluées, c'est-à-dire étendues d'un liquide inerte (comme médicament), l'alcool ?

Lisons Hahnemann lui-même à ce sujet : *Mat. méd. pure*, T. I. p. 77.

« Si, disent les adversaires de l'homœopathie, une goutte d'un remède étendu à un tel degré pouvait conserver encore quelque activité, il suffirait d'en laisser tomber une seule dans le lac de Genève pour qu'ensuite chacune des gouttes de l'eau du lac renfermât tout autant de vertu médicinale, et même en contînt davantage, car la liqueur raréfiant qui sert à préparer les remèdes homœopathiques est proportionnellement bien plus exorbitante, eu égard à la quantité de substance active qu'elle renferme. »

Si nous ne nous trompons, jeter une goutte de médicament dans le lac de Genève, ce serait vraiment là la *diluer* dans le sens que paraît entendre M. M.; mais écoutons maintenant la réponse du MAITRE.

« A cela je répondrai que, quand on prépare un remède homœopathique, on ne se contente pas d'ajouter une petite quantité de médicament à une grande quantité de liquide non médicamenteux, ou tout au plus de les mêler légèrement. Bien au contraire, non-seulement les secousses et le frottement rendent le mélange plus intime, mais encore, ce qui est le point capital, il résulte de là un changement surprenant, tout-à-fait inconnu jusqu'à ce jour, dans le développement des forces dynamiques de la substance médicinale qui a été soumise à cette élaboration.

» Jusqu'ici on n'avait fait que soupçonner, d'après quelques faits, le changement physique et le développement d'énergie que le frottement produit dans la matière ; mais on ne se doutait

même pas des effets surprenants qui pourraient résulter de l'application de la même méthode à l'exaltation des vertus dynamiques dont les médicaments jouissent. »

Ainsi, vous le voyez, ce n'est pas dans la *dilution* que Hahnemann place sa découverte ; c'est dans l'action dynamogène des secousses et du frottement. Ici encore M. M. nous paraît avoir lu avec légèreté ; et de notre citation sa critique se trouve tellement infirmée que sa valeur est réduite presque à zéro.

« 2° Que les symptômes morbides, provoqués par l'administration de certaines substances, indiquent leurs propriétés de guérir les maladies dont les symptômes sont semblables. »

Comme M. M. n'avance ni un seul fait, ni un seul raisonnement propre à détruire ou seulement à battre en brèche cette opinion (ou pour mieux dire, *ce principe*), base de toute l'homœopathie, nous sommes dispensés de le combattre ; nous nous contentons de le renvoyer aux preuves multipliées que Hahnemann en a accumulées dans son *Organon*, et qu'il a toutes prises dans la pratique et les ouvrages d'autres médecins.

« C'en est assez, continue M. M., pour que le serpent de l'orgueil siffle à l'oreille de Hahnemann, qu'il est le *messie* dont Hippocrate ne fut que le précurseur, et qu'il peut convertir l'axiome : *similia similibus curantur*, en un système universel, immuable, infaillible. L'homœopathie, dit-il dans son *Organon*, est la base de toute médecine, et tout autre système est un attentat contre l'humanité. »

Nous croyons pouvoir nous permettre ici, sans blesser les convenances, d'adresser à M. M. deux observations ; l'une que l'âge et les longs et honorables travaux de Hahnemann prescrivaient peut-être à son critique de ne pas ridiculiser le ton et les manières du MAÎTRE au moyen d'expressions poétiques, mythologiques, symboliques, etc., qui n'ajoutent rien à l'opinion qu'on peut ou qu'on doit avoir du génie de ce dernier ; — l'autre que la haute idée que Hahnemann a de sa découverte est la conséquence naturelle de sa conviction, et que, parler autrement serait, de sa part, démontrer une fluctuation peu honorable et

surtout peu persuasive ; Hahnemann *croit* à l'universalité, à l'éternité de l'homœopathie, comme les chrétiens croient en Dieu ; pourquoi ne le dirait-il pas hautement ? et si personne ne l'a découvert, ne l'a cru, ne l'a proclamé avant lui, pourquoi ne s'en glorifierait-il pas ? — Et puis, allez visiter Hahnemann dans son domicile, et vous verrez s'il affecte dans ses manières la supériorité dont il prend le ton dans ses enseignements écrits ! Vous ne trouverez en lui qu'affabilité et politesse. Pourquoi cette contradiction apparente ? parce que sa fierté n'est pas dans son caractère, mais toute dans sa conviction, parce que l'*homœopathie* est pour lui la *vérité*, la seule vérité, et que la médecine de l'Ecole est un tissu d'erreurs et de mensonges ; sur ce dernier point, nous ferions volontiers le pari que M. M. est entièrement de son avis ; cela résulte nécessairement de sa profonde instruction, et de son désir de réforme.

Nous ajouterons à cela une seule chose : c'est que personne encore ne s'est avisé de chercher à combattre sérieusement le principe de Hahnemann ; preuve évidente qu'il n'est pas si absurde que M. M. cherche à le faire croire, et qu'il est plus soutenable que M. M. ne le prétend.

« Enfin l'esprit de vertige égare Hahnemann, dit toujours M. M., à tel point qu'il nie la causalité, la faculté curative de la nature, les maladies qui ne sont, d'après lui, que *complexes* de symptômes, l'anatomie, la physiologie, la pathologie, l'hygiène même. »

En vérité, nous sommes toujours plus disposé à croire que M. M. n'a pas lu les ouvrages de Hahnemann ; où a-t-il trouvé la négation de la causalité *réelle*, tandis que nous trouvons, au contraire, que pour les symptômes répondant à diverses substances, il faut, pour en bien déterminer le choix, faire une recherche de leur *cause* plus ou moins probable, comme *chagrin, jalousie, colère, inquiétude, peur*, etc. etc. ? — Hahnemann ne nie pas la faculté curative de la nature ; mais il nie que les maladies chroniques livrées à la nature guérissent, si surtout elles comportent danger évident, et il expose les preuves de son

opinion ; quant à *l'anatomie, la physiologie, la pathologie*, il demande si elles ont avancé en quoi que ce soit *l'art de guérir*, et nous demandons nous-même à M. M. si, depuis qu'on connaît parfaitement bien les dernières ramifications des vaisseaux et des nerfs, depuis qu'on a disséqué le cerveau avec un degré incroyable de perfection, l'allopathie est plus habile à guérir qu'on ne l'était au temps d'Hippocrate, où l'anatomie en était aux premiers linéaments ; quant à la physiologie elle n'a rien à faire avec la thérapeutique ; le lien commun leur manque ; c'est ce qui a été démontré dans un autre ouvrage du genre de celui-ci ; la pathologie est une excellente pâture pour les savants, mais qu'on nous cite un célèbre pathologiste qui ait été un guérisseur renommé par ses succès ? l'étude des dérangements d'organes, d'appareils et de fonctions n'a jamais valu et ne vaudra jamais, au vis-à-vis des malades, l'étude de l'action spécifique des médicaments et leur rapport avec les symptômes morbides ; et c'est ce qu'a voulu dire Hahnemann. Quant à l'hygiène, il nous est impossible de comprendre à quoi a trait le reproche de M. M. ; il nous paraît, au contraire, qu'avant Hahnemann aucun médecin n'avait porté une attention aussi sérieuse au régime soit de l'homme en santé, soit de l'homme malade.

M. M s'attache ensuite aux expressions despectueuses par lesquelles Hahnemann qualifie les médecins qui n'ont pas fait l'étude de la spécificité et de la symptomatologie, pour en tirer des inductions pratiques. M. M. n'a point fait une part assez large aux impressions fâcheuses que notre MAÎTRE avait ressenties des persécutions dont il avait été la victime ; il a surtout oublié ou feint d'oublier que parmi les hommes qui se disent médecins, parce qu'ils ont acheté une thèse et un diplôme, il y en a un grand nombre qui ne sont que *des bateleurs, des ânes gradués, des assassins brevetés, des empoisonneurs jurés, des gredins qui ont privilège de faucher et de moissonner l'humanité*. La main sur la conscience, M. M. n'en connaît-il pas un grand nombre ?

M. M. termine sa diatribe par ce paragraphe qu'il regrettera sans doute un jour d'avoir écrit, et qui ne mérite de notre part que d'être abandonné aux remords futurs de l'auteur.

« Hahnemann, plus que personne, vérifie cette humiliante sentence de Sénèque : *Nullum est ingenium sine mixtura dementiæ*, mais son génie se conforme à l'infinitésimalité posologique de sa *Matière médicale*, il est *atténué au décillionième*, en se mêlant avec autant de démente ! »

Et c'est en ces termes qu'un guide du *Médecin de campagne* parle de l'auteur d'une méthode curative qui peu à peu sape celles de toutes les Ecoles, et les métamorphose au point que bientôt on ne les reconnaîtra plus, qu'elles ne se reconnaîtront pas elles-mêmes !! Nous ne craignons pas de le dire, de la part d'un confrère cela nous fait honte ; il est vrai que l'auteur a senti qu'il était allé trop loin, car il s'est hâté d'ajouter en note les mots suivants : « Abstraction faite des égarements de l'homœopathe, je crois que l'homœopathie, considérée comme *méthode spéciale*, est appelée à rendre quelques services à la médecine, mais il faut que le temps apaise nos misérables passions, pour que la vérité parle et qu'on puisse l'entendre. » Ne dirait-on pas que M. M. s'est ménagé par-là une planche pour se sauver lorsqu'il fera naufrage avec l'allopathie? P.

*Clinique homœopathique*, par le D<sup>r</sup> BEAUVAIS de Saint-Gratien.  
T. III. Paris, chez Baillière.

Ce n'est que le 28 mai 1858, qu'après force demandes réitérées nous avons pu recevoir ce volume, qui porte la date du 1<sup>er</sup> juin 1857. Il nous est assez difficile de comprendre la cause de ce retard obstiné, et nous ne nous chargeons point de la responsabilité que pourraient faire peser sur nous ceux de nos lecteurs qui attendent, pour se procurer des ouvrages sur l'homœopathie, que nous les ayons annoncés.

L'éditeur de celui-ci dit dans l'*Avertissement* que le quatrième volume sera livré à l'impression dans trois mois (à dater du 1<sup>er</sup> juin 1857), et qu'il prend l'engagement de publier le cinquième avant la fin de l'année (1857).

Comme nous n'avons aucune nouvelle de ces deux derniers volumes, nous n'en pouvons dire un seul mot; si *par la grâce de Dieu* et la bonne volonté du libraire, nous les recevons un jour, nous aurons soin d'en instruire nos abonnés aussitôt. — Revenons au T. III.

Ainsi qu'on le sait déjà, la *Clinique homœopathique* n'est que le recueil de toutes les *observations* publiées jusqu'à ce jour; et, à ce titre, ce livre échappe totalement à la critique et même à l'analyse; nous nous contenterons donc de dire 1° que la *Clinique homœopathique* est un ouvrage indispensable au praticien; 2° que le T. III renferme les articles *Entérite aiguë* (fin), *Entéropathie chronique*, *Entozoaires*, *Epilepsie*, *Epistaxis*, *Erysipèle*, *Etourdissement*, *Exanthème chronique*, *Excoriation*, *Exostose*, *Fièvre bilieuse, catarrhale, gastrique, intermittente, typhoïde*.

Nous sommes consciencieusement obligé de recommander à l'éditeur la *correction des épreuves*.

---

*Archives de la médecine homœopathique.* Cahier de février et mars.

Par la même mauvaise raison que ci-dessus, nous n'avons reçu qu'en ces derniers jours les deux cahiers que nous annonçons, et ce retard inattendu nous avait fait penser et dire, il nous aurait même fait imprimer, que les *Archives homœopathiques* n'avaient eu qu'un jour de vie; nous aurions été injuste sans le savoir, sans le vouloir; la faute encore cette fois en est au libraire expéditionnaire.

Le premier de ces cahiers renferme :

1° *Fragments d'homœopathie*, par le D<sup>r</sup> ARNAUD que nous n'avons l'avantage de connaître ni personnellement, ni de réputation; ils offrent une *observ.* d'abcès scrofuleux guéris par l'usage alternatif et répété de *silic.* et *calcar.*, dont le premier fut donné en globule et chaque matin, aidé de lotions avec

de l'eau contenant *silic.* en solution ; le traitement a duré 15 mois ; cette *obs.* est corroborée par celle d'un ulcère du pied guéri par la répétition quotidienne de *silic.* ; mais il s'est offert aux remarques de l'auteur un cas de surdité traité par *silic.* où celle-ci a très-bien opéré en la laissant agir durant six semaines sans répétition. — Vient ensuite une *obs.* de névralgie orbitaire intermittente qui avait résisté à quinze doses allopathiques de *kinine*, et qui céda à *china* 5/50 une seule dose. Elle est suivie d'un cas de fièvre intermittente quotidienne chez un phthisique, qui avait été inutilement combattue par *kina* allopathiquement pris tous les jours pendant deux mois, et qui céda à deux doses *china* 5/50.

2° *Considérations critiques* sur le chapitre *Médication substitutive ou homœopathique* du Traité de thérapeutique de MM. Trousseau et Pidou.

Ces auteurs ont fait aux homœopathes un si beau jeu qu'il est devenu éminemment facile de démontrer la futilité de leurs assertions, et nous ne pouvons qu'applaudir à la manière dont M. LIBERT s'est acquitté de cette fonction ; il y a long-temps que nous éprouvons et manifestons le désir qu'un homœopathe, aussi bon logicien qu'habile thérapeuthiste, veuille bien prendre la peine de passer à la coupelle les divers systèmes allopathiques reçus et enseignés par les Ecoles ou les praticiens distingués ; les vices et le néant de ces doctrines mis au grand jour, le monde savant encore fasciné serait éclairé, et celle de Hahnemann en recevrait une illustration dont son auteur sans doute n'a pas besoin, mais dont la science ferait un notable profit.

5° Symptômes de *crocus sativus* par STAPP.

4° *Observations sur la cholérine*, où le Dr DUGNOLLE de Bruxelles expose les succès qu'il a obtenus de *nux*.

La connaissance personnelle que nous avons eu l'avantage de faire de l'auteur dans notre dernière visite scientifique en Belgique, la conviction dont nous l'avons vu animé, le zèle qu'il met à remplir ses fonctions et à traiter ses malades, tout nous fait concevoir de ses travaux présents et futurs les plus agréables espérances pour la propagation de la science.

Le cahier de mars offre aux lecteurs :

1° Une correspondance de M. ARNAUD avec M. Léon SIMON au sujet des *concessions* que le premier jugeait à propos de faire, et de la fréquente répétition des doses.

2° Le commencement de la symptomatologie du *Rhododendron chrisanthum*

5° Un article sur l'*expérimentation pure* par le Dr Léon SIMON.

4° Un narré de la fête offerte à HAHNEMANN.

5° *Annonces bibliographiques.*

---

---

**BIBLIOTHÈQUE**

**HOMOEOPATHIQUE.**

---

---

**Deuxième visite.**

(Suite de p. 146.)

---

*Le D<sup>r</sup> X.* Mais pour se diriger dans l'emploi de cette médication révulsive, il faudrait se faire une idée exacte de son mode d'agir; voudriez-vous me dire comment vous le concevez?

*Le D<sup>r</sup> C.* D'après cet aphorisme d'Hippocrate devenu *principe* : *duobus doloribus simul orientibus vehementior obscurat alterum*, on est, je crois, en droit de penser que l'action des révulsifs fait taire, par sa *prévalence*, l'irritation fixée sur un point plus ou moins éloigné de celui de leur application.

*Le D<sup>r</sup> X.* Il faudrait bien comprendre ce principe lui-même pour n'en pas faire une fausse application. Vous n'ignorez point que s'il arrive quelquefois qu'un stimulant éloigné apaise une irritation par son action révulsive, ce phénomène n'est pas constant; et qu'il

est une multitude de cas où cette médication dite révulsive est sans effet curatif, et même où elle complique en l'aggravant l'affection à laquelle on l'oppose.

*Le D<sup>r</sup> C.* J'en conviens.

*Le D<sup>r</sup> X.* Le moyen donc de se diriger sûrement dans l'emploi de ces agents ?

*Le D<sup>r</sup> C.* L'expérience.

*Le D<sup>r</sup> X.* Et nous voilà encore dans l'empirisme dont je vous défie de sortir tant que, fidèles aux voies de mensonge et de déception où l'on se fourvoie depuis tant de siècles, vous ne puiserez pas dans la nature, c'est-à-dire dans la véritable physiologie, les seuls principes vrais qui puissent servir de base fixe et constante à une véritable doctrine médicale, à l'*art de guérir* proprement dit.

Ce principe *duobus doloribus*, etc., auquel se rapporte la doctrine de la révulsion, ce principe, en vérité, plus propre à expliquer les fautes de cette doctrine que ses succès, comment l'entend-on ? C'est sans doute en vertu de ce principe qu'un organe fonctionne mal en même temps qu'un autre organe ; que le cerveau, par exemple, que les muscles sont moins aptes à l'exercice de leurs fonctions, lorsque l'estomac est lui-même en travail. C'est par cette raison que deux idées différentes ne peuvent être suivies en même temps ; et encore qu'on a vu sous l'influence d'une digestion pénible, comme sous celle d'une forte irritation développée sur quelque point de l'organisme qui devient dès lors un centre d'action

vitale, de vieux ulcères ou des plaies récentes en pleine suppuration, se dessécher au grand péril du malade. Comment comprend-on donc qu'une irritation en fasse taire une autre? et qu'elle la déplace et la remplace en l'attirant et la contractant sur le point où l'on a, dans ce but, développé une excitation censée plus forte? Conformément à l'observation des faits, il me semble qu'il y a alors déplacement d'action vitale, distraction de force vitale, privation enfin de puissance de réaction vers le point malade. Serait-ce un bon service à rendre à quelqu'un dans le péril d'une attaque puissante, que de lui retirer le moyen de se défendre?... Mais passons.... Que devient l'irritation que vous vous imaginez avoir attirée, déplacée par votre action révulsive? on n'y a pas songé. Mais voici un ordre de faits auxquels on paraît avoir moins songé encore : Comment comprend-on, par exemple, qu'au milieu d'un organisme dont toutes les parties sont entre elles dans une dépendance sympathique telle, que l'on a signalé dans la moindre surexcitation éveillée sur certains points la source d'une multitude de consensus sur divers autres points; comment comprend-on, dis-je, que l'irritation provoquée par l'art dans le but d'un effet révulsif, ne retentisse pas vivement sur le système déjà affecté et *d'autant plus irritable*, et n'y détermine pas un surcroît d'excitation? Et si, conformément à cette dépendance sympathique des systèmes entre eux, ce *retentissement* a lieu, comment lui refuser une part dans les résultats curatifs d'une telle médication; et comment la lui

accorder dans votre système de révulsion? Et puis, dans les cas où l'excitation provoquée par l'art semble si faible que ce serait une dérision de lui appliquer le *vehementior obscurat alterum*, à quoi rapportez-vous le succès de votre médication dans ce cas? Vous voyez donc qu'il y a dans cette question plusieurs faces qu'on n'a point vues ou voulu voir; et qu'il faut entrer dans la considération d'un autre ordre de faits pour arriver à la solution naturelle et complète. Il me serait facile de vous montrer toutes ces difficultés résolues dans le principe homœopathique; mais c'est une satisfaction que vous pourriez ne point partager aujourd'hui, et que, pour cette raison, je me suis interdite. Je dois donc me borner à justifier l'imputation d'erreur, d'inconséquence, d'absurdité même que j'ai adressée à la doctrine médicale actuellement régnante; et je poursuis: j'ai présenté l'action révulsive sous son jour le moins défavorable, et, malgré les invraisemblances et même les contradictions choquantes qu'on peut reprocher à cette doctrine, envisagée même sous ce point de vue, je conçois pourtant l'erreur qui a pu fixer l'opinion générale à cet égard; parce qu'il y a souvent dans cette médication deux faits patents qui frappent et peuvent absorber toute l'attention de l'observateur, savoir l'irritation artificielle qui est manifeste, sensible, et la cessation ou l'amendement de l'irritation morbide également évidente. En sorte qu'en se bornant à la considération des *faits apparents*, on peut concevoir l'erreur fondée sur ces apparences. Mais comment comprendre,

dans l'esprit de cette doctrine, qui ne saurait admettre d'action curative *spécifique*, d'action curative *immédiate*, comment concevoir les guérisons si nombreuses évidemment produites par l'action spécifique et souvent immédiate de l'agent auquel on est forcé de les rapporter? l'effet curatif, par exemple, de divers collyres, de diverses pommades dans les cas d'ophtalmie, du quina dans les fièvres intermittentes, du mercure et du petit nombre de spécifiques *avoués*, dans les cas particuliers où ils guérissent évidemment? si vous voyez toujours là une action révulsive, expliquez-nous du moins comment il faut la concevoir. Mais dans une science pratique comme la médecine, lorsqu'à défaut de principes vrais et constants dont on puisse toujours procéder, on est obligé *en conscience* de s'abandonner à l'empirisme, on n'est point tenu d'être conséquent; la versatilité, l'inconséquence sont même un devoir rigoureux dont on ne saurait faire le sujet d'un reproche au médecin qui s'y conforme. Il faut le plaindre d'être dans une aussi fausse position, et d'y demeurer quand une voie si belle lui est ouverte pour en sortir. Ainsi j'aurais tort de vous demander la raison d'une multitude de pratiques aussi inconciliables avec ce que vous appelez votre doctrine antiphlogistique qu'avec celle sur la révulsion; j'aurais tort de vous rappeler la présence dans vos mixtures, dans vos sirops composés, vos potions diverses, vos tisanes, d'une foule d'agents qui, s'ils doivent opérer par révulsion, semblent, par leur association, peu propres à une telle action.

*Le D<sup>r</sup> C.* Je conviendrais volontiers avec vous, avec tous les bons esprits de notre époque, qu'on a trop multiplié les amalgames, et que les reproches faits à la polypharmacie d'autrefois sont en général fondés.

*Le D<sup>r</sup> X.* Ce n'est pas là dans ce moment la question qui m'occupe ; nous y arriverons. Ce que je voudrais en ce moment que vous m'expliquassiez, c'est le *commodò* de l'action révulsive d'une infusion béchique, par exemple, simple ou composée, n'importe ; l'action révulsive de cette infusion de camomille, de mélisse, de diverses espèces de thé, de café, etc. etc. que l'on oppose communément avec plus ou moins de succès, à diverses indispositions plus ou moins graves, d'après l'avis de médecins, de gardes malades, ou seulement sur la foi de traditions vulgaires relatives aux *effets éprouvés* de ces diverses préparations. A défaut des propriétés spécifiques que vous niez, et de l'action immédiate qui détruit toute idée de révulsion, comment concevoir, dans votre système, *l'action révulsive* de ces préparations souvent efficaces, et pour la plupart si douces, je veux dire si peu *irritantes*, qu'on ne saurait rattacher à leur effet aucune idée de révulsion, laquelle suppose toujours une excitation vive pour justifier le *vehementior obscurat*? S'il y a là une action révulsive, expliquez-moi comment vous la concevez.... Vous gardez le silence? il vaut mieux en effet qu'une mauvaise raison ; quelque chose toutefois vaudrait mieux encore que le silence ; ce serait l'aveu franc et loyal de l'erreur qu'on

a prise jusqu'ici pour la vérité. Mais cet aveu entraînerait un engagement, un double engagement, et je comprends.... passons. Vous me parliez tout à l'heure d'amalgames, de polypharmacie, comme des vices d'une autre époque, comme des torts réels, mais imputables à des doctrines abandonnées et dont les *bons esprits*, disiez-vous, s'affranchissent aujourd'hui. Il est vrai que rien ne démontre mieux l'incohérence des idées des anciennes Ecoles, et l'absence de tout principe bien arrêté en pathologie et en thérapeutique que cet assemblage dans une même formule, d'une multitude de substances destinées soit à produire divers effets prévus ou imaginés, soit à se modifier les uns les autres dans leur action, d'après les suppositions du médecin qui en ordonne le mélange ; mais ce reproche que vous paraissez vous-même tout disposé à adresser aux anciennes Ecoles, croyez-vous bien que votre Ecole dite physiologique en soit exempte ? Comme ces souverains qui, en montant sur le trône, promettent monts et merveilles et font une abjuration solennelle des fautes qu'on reprochait à leurs prédécesseurs sans abroger toutefois leurs codes, dont plus tard ils ne manquent guère, au besoin, de faire revivre et mettre en vigueur les dispositions, tout *anachronistiques* qu'elles peuvent alors paraître ; votre Ecole ou ses chefs, à l'exemple de ces mauvais princes, ont conservé aussi le fameux *Codex medicamentarius* dont les réimpressions, après révision, correction et approbation de commissions spéciales, sont un acte de solidarité offert par l'époque.

présente à l'époque qui a précédé, et comme une sanction par celle-là des fautes de celle-ci, et peut-être, car l'influence de l'exemple est parmi nous si puissant ! comme une sorte de règle de conduite tracée aux commissions à venir.

*Le D<sup>r</sup> C.* Il vous plaît de voir ou d'arranger les choses ainsi ; mais pourriez-vous disconvenir que, sous le rapport qui fait en ce moment l'objet de vos critiques, la médecine n'ait beaucoup gagné ? Pourriez-vous sans injustice comparer les pratiques d'aujourd'hui à celles d'autrefois ?

*Le D<sup>r</sup> X.* Je n'y vois rien de changé. D'abord votre *Codex* revu, corrigé, émondé, conserve toujours le même embonpoint et la même physionomie, à part quelques nouvelles formules du goût ou même du crû des éditeurs, qui ont capricieusement ou vaniteusement pris la place de quelques autres retranchées pour ne pas grossir démesurément le volume déjà si gros ! Et puis, dans la pratique, quel changement réel pourriez-vous me signaler ?

*Le D<sup>r</sup> C.* Vous ne voyez plus aujourd'hui ces composés de douze, quinze à vingt drogues et plus, dont les médecins autrefois gorgeaient leurs malades.

*Le D<sup>r</sup> X.* A cet égard, il n'y a rien d'essentiellement changé. Peut-être n'en est-on plus à se faire un mérite précisément, de ce qu'on nommait l'*art de formuler*, lequel consistait à aligner les unes au-dessous des autres, le plus grand nombre de substances sans rapport de propriétés entre elles, bien souvent ; mais, soit manie, soit ignorance, imitation, habitude,

ou pour toute autre raison, il n'est pas même aujourd'hui un seul médecin, sur plusieurs mille, qui se borne dans ses prescriptions à l'indication d'une seule substance; ils en associeront toujours deux ou trois au moins; or, comme *trois* n'est pas plus l'unité que *trente*, trois ou trente c'est tout un au fond, et ma critique est justifiée. Savez-vous mieux en effet à quelle substance vous devez réellement rapporter le résultat obtenu par un mélange de quatre à cinq substances, que vous le sauriez si votre mélange en contenait trente? Pas davantage. L'espèce d'achèvement à une réforme sous ce rapport ne procède pas d'un principe arrêté dont on puisse espérer bientôt la réforme entière. C'est, je crois, tout simplement une affaire de mode, comme celle qui fait aujourd'hui retrancher aux manteaux les collets qu'on y replacera dans quelques années, plus grands peut-être que jamais. Car si les thériacales et certaines *confections* sont moins en faveur aujourd'hui, voyez celle dont jouissent encore les élixirs et les sirops composés, etc. Du reste, ne croyez pas que ma critique, qui, j'en conviens, porte plus spécialement sur la tourbe des médecins soi-disant physiologistes, n'atteigne pas les sujets les plus distingués de la doctrine: Broussais lui-même est loin d'être à l'abri des reproches qui s'adressent à tous. Nous possédons de lui une consultation datant de l'époque même de son plus grand rigorisme *physiologique*, où la potion anodine composée, secondée par les infusions de fleurs de tilleul et d'oranger, viennent au secours de la diète et des sai-

gnées répétées, pour conduire doucement à sa fin un officier supérieur de gendarmerie atteint d'une affection du cœur. Du reste, je comprends l'indifférence apportée à cette réforme si importante pourtant, et généralement avouée : tant que pour y marcher vous ne partirez pas d'un *principe* qui vous place et vous maintienne rigoureusement dans la voie qu'il faut suivre et vous mette absolument parlant, dans l'impossibilité d'en dévier ; la puissance de l'habitude et ce besoin de satisfaire aux préjugés des coterie où se font vos réputations, seront toujours plus forts que vos résolutions capricieuses et vos plans sans idées arrêtées. Un fait dont on peut vous fournir des exemples par centaines dans vos journaux les plus en faveur, comme dans vos pathologies récentes les plus estimées, fait qui prouve bien l'engouement où l'on est à l'égard des formules composées et l'espèce de fascination dont cet engouement enveloppe les esprits les mieux faits pour s'affranchir de cette servitude, c'est de rapporter l'effet obtenu par l'administration d'un mélange de plusieurs drogues très-actives, à l'une de ces substances, absolument comme si on l'eût donné *seule* ; et, préoccupé de cette idée fixe, de préconiser en conséquence l'efficacité de cette substance dans tel cas spécial, comme si on ne lui eût pas associé plusieurs autres substances qui, à bon droit, pouvaient revendiquer une large part d'effet dans le résultat obtenu. Mais qu'importe ces inconséquences signalées dans une doctrine où tout est inconséquence ; qu'importe quelques contradictions

relevées dans un système où tout doit être contradiction ; qu'importe ces déviations isolées, au milieu de cet ensemble de déviations qui caractérise au fond toutes vos doctrines ! Employassiez-vous les substances une à une dans votre pratique, sans règle qui vous dirige dans son emploi et en fixe exactement l'indication, sans moyen de constater rigoureusement ses effets certains pour les reproduire sûrement dans l'occasion, puisque vous n'avez pour vous conduire à cet égard qu'une tradition fort incertaine et une symptomatologie en général si négligée, qu'il est de toute impossibilité de fixer l'identité des cas morbides et l'indication thérapeutique des médicaments spéciaux dans ces cas, vous ne seriez ni plus avancés en science, ni plus heureux en pratique. Eh ! qu'importe après tout, un peu plus ou un peu moins de confusion ? hasard pour hasard, empirisme pour empirisme, autant vaut, dites-vous, rester dans celui dont l'habitude nous a rendu la pratique plus familière ; car la clarté incertaine d'une lumière pâle et vacillante n'est pas plus propre qu'une obscurité complète, à nous préserver de chute et de faux pas. Il n'est pas possible, en effet, dans une science pratique comme la médecine, de voir un véritable progrès dans une amélioration incomplète et partielle ; il ne peut y avoir de progrès réels que dans un changement complet de système qui place la science sur ses véritables bases ; et, si vous voulez, par la lecture des travaux déjà publiés en homœopathie vous pénétrer de l'esprit de cette doctrine et du principe sur lequel elle repose,

principe admirable par sa simplicité, sa précision, son universalité; nous en causerons plus tard, et j'espère que vous verrez avec la même évidence que moi, qu'aucune base plus assurée, plus vraie ne pouvait et ne saurait être donnée à l'art de guérir.

*Le D<sup>r</sup> C.* Sur beaucoup de points que vous venez de signaler, je me rendrai volontiers à votre opinion; mais vous insistez sur les vices d'une routine souvent aveugle, je l'avoue, et vous semblez passer sous silence tant de travaux précieux qui ont illustré à la fois et leurs auteurs et le siècle qui les vit naître.

*Le D<sup>r</sup> X.* Quels sont-ils ces travaux?

*Le D<sup>r</sup> C.* Je pourrais vous en citer beaucoup; mais je me bornerai aux plus importants par leur objet et par la manière admirable dont ils ont été exécutés. Je citerai d'abord ceux de M. Broussais sur les *phlegmasies chroniques*, et puis ses recherches récentes sur l'*anatomie pathologique*.

*Le D<sup>r</sup> X.* Si vous entendez parler du mérite des *phlegmasies chroniques*, non comme doctrine, mais comme recueil de faits démonstratifs, et développement des idées restreintes et peu explicites acquises à la science sur ce sujet, à l'époque où cet ouvrage a paru, je suis tout prêt à convenir de son mérite sous ce rapport. J'en dirai autant des travaux d'*anatomie pathologique* ajoutés depuis trente à quarante ans aux bagages *historiques* de la science. Mais si vous voulez ne les considérer que sous le point de vue de leur application à la thérapeutique, n'y voir que les progrès réels qu'ils ont fait faire sous ce rapport à l'*art de*

*guérir*; oh! alors, les choses changent, et je trouve leur mérite singulièrement exagéré dans le jugement qu'on en porte communément; je le trouve même, absolument parlant, fort restreint; et en effet, réduisons ces travaux à leurs corollaires: maladies chroniques. Qu'est-ce qu'une maladie chronique? C'est, nous a-t-on appris, une maladie qui ne s'est pas terminée dans la période de temps où la plupart se terminent. Mais en nous *apprenant* cette différence *essentielle* qui distingue les maladies chroniques des aiguës, il est fâcheux qu'on n'ait pas bien précisé le moment où la maladie passe de l'état aigu à l'état chronique; car l'art de guérir, sans doute, eut beaucoup gagné à la connaissance précise du jour, de l'heure, du moment où ce passage s'effectue; mais ça viendra plus tard; le *Créateur* lui-même n'a point fait son œuvre en un jour. Si l'on n'a point rigoureusement précisé le *moment* de cette conversion de l'état aigu à l'état chronique, en revanche on nous en a admirablement expliqué la *cause* ou le *principe*: si une maladie aiguë devient chronique, c'est qu'il y a dans la condition où se trouve l'organe malade une cause qui entretient la maladie; cette cause est ou un irritant caché, ou bien même l'excitant habituel de l'organe; enfin une *cause quelconque* qui empêche à l'inflammation de se calmer, etc. etc. (*phlegm. chron. proleg.*, page 18 etc.). Ainsi voyez comme tout est simple, conséquent, lumineux dans cette admirable doctrine; voyez comme tout y est naturel surtout: dès qu'une maladie a passé le terme

assigné à l'état aigu, vous n'avez pour la guérir qu'une chose à faire, c'est de rechercher parmi les excitants auxquels l'organe est en butte celui qui entretient la maladie, le prendre sur le fait et l'arrêter ; *la guérison est forcée*. A la vérité, dans la plupart des cas où ces soins n'ont point empêché la phlegmasie de passer de l'état aigu à *l'état chronique*, leur continuation avec redoublement de précaution dans ce dernier état n'aboutit qu'à un amendement, qu'à une palliation conditionnelle ; tandis que chez d'autres sujets les soins les plus simples et souvent les seuls efforts de la nature livrée à ses propres ressources suffisent pour amener une solution heureuse du mal à l'état aigu, *nonobstant la présence et la persistance d'action des excitants divers auxquels vous rapportez le passage de l'inflammation à l'état chronique*. La remarque journalière de ces résultats différents dans les cas semblables, selon le point de vue d'où vous les observez, n'a point ébranlé votre foi et jeté quelques doutes dans votre esprit sur la vérité de la doctrine des phlegmasies chroniques ; et il ne vous est pas venu à l'idée une seule fois, à la vue de l'inutilité des soins conseillés, et exactement pris par vous dans l'état aigu pour conjurer l'état chronique, chez *certaines sujets* malades, de prendre en pitié vos travaux modernes, et de chercher dans une cause spéciale la raison de faits spéciaux. Rien, pas même la puissance des faits, n'a pu ébranler votre foi en la doctrine des phlegmasies chroniques ; et vous seriez homme à soutenir, peut-être, cette proposition en laquelle se

résume cette doctrine, savoir : « que l'état chronique résultant de l'action continuée d'un *stimulus* qui empêche l'inflammation de se calmer pendant la période de temps fixée pour l'état aigu, le moyen de guérir cet état chronique consisté à suspendre ou modérer l'action de ce *stimulus*; bien que cette précaution, inutile pour la plupart des malades qui guérissent fort bien sans elle, soit constamment insuffisante pour opérer la guérison radicale des malades pour lesquels on est forcé d'y avoir recours; » dites?

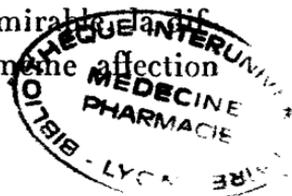
*Le Dr C.* Je vous accorderai que les considérations dont vous croyez pouvoir plaisanter, n'ont en effet que peu avancé le traitement des maladies chroniques; mais en nous montrant ces maladies comme *la suite* des maladies aiguës, en nous présentant ces deux états comme identiques, à la durée près, on a du moins appris à les attaquer par des moyens semblables, ce qui a singulièrement simplifié, sinon perfectionné, la thérapeutique en général, et mis sur la voie surtout de rendre de jour en jour les maladies chroniques plus rares.

*Le Dr X.* Comment?

*Le Dr C.* En signalant l'importance d'un traitement actif et suivi des maladies à l'état aigu pour les empêcher de passer à l'état chronique.

*Le Dr X.* Autre naïveté : c'est-à-dire que pour qu'une maladie ne dure pas plusieurs mois ou davantage, il faut la guérir dans la première quinzaine, ou bien (puisque dans ce système admirable la diffé-

férence d'une affection *aiguë* à la même affection



*chronique* gît dans sa durée inégale), la guérison d'une maladie dans les premiers quinze jours de sa durée (état aigu je suppose), est le moyen qu'elle ne se prolonge pas au-delà (état chronique). Découverte précieuse s'il en fût qui nous ramène à la très-ancienne maxime : *Principiis obsta*, bien connue avant la doctrine sur les phlegmasies chroniques; et nous rappelle surtout les procédés également naïfs et simples de l'honnête M. de La Palisse. En vérité il y a des choses qui, considérées d'un certain point de vue, perdent prodigieusement de notre admiration quand on les réduit à ce qu'elles sont en réalité. Il n'est aucun point de la science médicale, que je sache, qui rentre dans ce cas, mieux que les travaux de la secte physiologique, sur les maladies chroniques; si ce n'est peut-être les recherches ou travaux sur l'*anatomie pathologique* dont les médecins de la même Ecole font tant de bruit, et que, par la plus étrange méprise, pour ne pas dire avec la plus insigne mauvaise foi, ils présentent comme le fanal le plus assuré pour nous conduire dans le choix des meilleures méthodes curatives.

*Le Dr C.* Dites même comme la seule voie qui conduise à la connaissance exacte des maladies, et, *par conséquent*, aux indications curatives les plus convenables et les plus sûres.

*Le Dr X.* Telle est, en effet, la prétention de ces messieurs.

*Le Dr C.* Jamais prétention fut-elle mieux fondée? N'est-ce pas apprendre à appliquer aux maladies

le traitement le plus convenable que d'en montrer le siège, la nature, la cause, et de tracer l'histoire et le mode ou mécanisme des altérations diverses qui les constituent? or, c'est là l'objet de l'anatomie pathologique et les garanties qu'elle offre à la science médicale.

*Le D<sup>r</sup> X.* Dites son but, ses prétentions, ses espérances si vous le voulez; mais les garanties effectives, c'est une autre affaire; je le nie formellement, et je prends l'engagement de démontrer son impuissance absolue à cet égard. Il semble, en effet, que ce soit ou que ce doive être ainsi, et je comprends fort bien l'illusion facile qui nous fascine sur ce point; mais de cette apparence à la réalité, il y a toute la différence qui sépare la vérité de l'erreur. En effet, sans entrer sur ce sujet dans une discussion qui dépasserait de beaucoup les bornes d'un simple entretien, je pourrais m'attacher à faire saillir dans ce qu'il y a de plus important en anatomie pathologique, la complète nullité thérapeutique de cette science, mais j'aime mieux remettre cette discussion à un autre jour, si vous le voulez, car peut-être trouvez-vous déjà trop long notre entretien d'aujourd'hui. En attendant, dégagé de toute espèce de préjugés, s'il est possible, considérez, pour soutenir que l'*art de guérir* proprement dit, puisse être réellement éclairé par les recherches d'anatomie pathologique, toutes les propositions générales qu'il faut d'abord tenir pour vraies, positives, certaines, comme renfermant les conditions essentielles du rapport de l'anatomie pa-

thologique avec la thérapeutique médicale, et justifiant ainsi l'utilité de l'une aux progrès de l'autre.

1° Point de mort qui n'ait sa raison dans un état organique anormal toujours appréciable sur le cadavre, et point de cadavre dont l'aspect ne nous révèle la vie qui l'a animé; de telle sorte qu'à la vue des restes refroidis de l'homme, il est aisé de comprendre le jeu de ses organes et l'action de la puissance par laquelle ses fonctions s'effectuaient, et toujours possible de découvrir les traces de la lésion à laquelle il a succombé.

2° La vue d'une altération quelconque, c'est-à-dire d'un état insolite dans un organe, un système ou une portion d'organe, depuis la déviation la plus simple de l'état normal jusqu'aux dégénérescences les plus complètes observées sur le cadavre de l'homme qui a succombé, peut offrir une idée nette et positive des mouvements vitaux anormaux qui ont dû se passer dans les tissus, siège des lésions observées pendant l'état de la maladie.

3° Non-seulement l'inspection cadavérique peut nous révéler ce qui se passait dans les tissus au moment de la mort, mais nous fournir des notions exactes et précises sur l'enchaînement des phénomènes qui, depuis le commencement de la maladie jusqu'à son terme, se sont passés dans les organes siège de la lésion, et dans ceux dont la participation sympathique à cette lésion a eu une part quelconque au résultat final. Car si pour arriver au choix le plus rationnel d'une méthode curative, *il faut voir* ce qui constitue

la lésion à laquelle on veut l'appliquer, il serait bien nécessaire dès lors, pour nous diriger dans le traitement d'une maladie à son début et dans ses diverses périodes, où la mort ne survenant pas d'ordinaire pour nous permettre l'autopsie des lésions dans ces diverses époques, que l'inspection du cadavre, au terme de la maladie, nous apprenne ce qui s'est passé dans ses différentes phases.

4° Non-seulement il n'est pas de maladie qui n'ait sa cause, comme son siège, dans quelque tissu de nos organes où il est toujours possible de la démontrer, pas de mort qui ne s'explique par la lésion qu'offre le cadavre à l'autopsie; mais le rapport des lésions avec les symptômes est certain et constant; ensorte que l'on peut toujours avec assurance remonter des uns aux autres, et expliquer les uns par les autres.

5° De même, il y a proportion entre les lésions observées sur le cadavre et leurs effets; et l'autopsie qui nous révèle la vie, peut aussi nous expliquer la mort, et nous apprendre par conséquent ce qui manque à la machine animale qui a passé du premier au second de ces deux états.

6° Ce serait peu encore d'arriver par l'autopsie à ces résultats merveilleux, si par eux il n'était facile de s'élever à des données exactes sur le meilleur choix des méthodes curatives *spéciales* applicables aux lésions diverses constatées par l'autopsie. Ainsi, à la vue d'un tissu trouvé après la mort plus ou moins consistant, coloré, volumineux que dans l'état nor-

mal, il faut pouvoir dire ce qu'il eut fallu faire pour empêcher le mal d'arriver au degré où il a causé la mort, et les moyens qui eussent pu, même à ce degré, conjurer le terme fatal qui en a été la conséquence. Bien que *la vue* d'un chancre superficiel, d'un cancer profond, d'un produit anormal développé sous vos yeux à la surface de nos organes, *ne vous apprenne rien* de ce qu'il convenait de faire pour les combattre avec succès, ou que les moyens qu'on oppose d'ordinaire à ces lésions extérieures ne soient nullement applicables ou proposables, même contre de semblables lésions situées dans le centre de l'organisme ou dans la profondeur des organes, c'est égal, si nous avons le bonheur par l'autopsie de constater l'une des sept couleurs de l'arc-en-ciel, ou l'une des mille nuances qui peuvent résulter de leurs combinaisons diverses entre elles, sur un tissu que, hors l'état morbide, nous eussions dû rencontrer, je suppose, pâle ou décoloré, ces couleurs insolites nous mettront aussitôt sur la voie du meilleur remède à opposer à un mal qui a pu avoir un semblable résultat. Si au lieu de trouver à certains tissus leur consistance et leur volume naturels, ils s'offrent à nous sur le cadavre plus mous ou plus volumineux ; si, changés, en quelque sorte, de forme et de nature, ils nous apparaissent avec des formes insolites ou des altérations et des productions anormales tout-à-fait incompatibles avec la vie, c'est égal ; il doit nous suffire de bien constater, de bien décrire les différences quelconques qu'offre avec l'état normal le sujet de nos observa-

tions, pour arriver tout naturellement au choix de la meilleure méthode de traitement que réclament les lésions d'où résultent ces différences observées. Cela va tout seul ; que vous en semble ?

7° Enfin, si comme cela peut quelquefois arriver, l'inspection cadavérique ne démontre aucune lésion évidente, appréciable, il est possible d'y suppléer jusqu'à un certain point ; faute de mieux, on doit placer autour du *cadavre muet* quatre grands flambeaux physiologiques, ou davantage selon les facultés de l'observateur, et, à la clarté de ces lumières, suppléer par l'imagination à ce qui manque aux faits : *présumer* par exemple la cause cachée de la mort ; de cette présomption, s'élever à celle de la maladie ; de la cause de la maladie à sa nature et à son siège au moins probables ; et, de cette probabilité ainsi établie, passer par une transition ou une déduction facile, toujours simple et toujours naturelle, à la meilleure indication thérapeutique que puisse offrir un cas semblable...

Si ces propositions s'offrent à vous avec un fond de vérité qui vous empêche d'en sentir toute l'inanité, et que vous les croyez susceptibles de démonstration ou même d'une discussion sérieuse, vous n'aurez qu'à me le dire, et, à première réquisition, vous me verrez tout disposé à entrer en lice sur ce terrain, et à descendre alors dans tous les détails que ce sujet comporte. Mais réfléchissez avant ; car, à moi qui m'en suis beaucoup occupé, les prétentions de l'anatomie pathologique à cet égard m'ont paru non-seu-

lement vaines, décevantes, mais encore absurdes et ridicules au suprême degré.

*Le D<sup>r</sup> C.* Toute chose a ou peut avoir un côté ridicule plus ou moins, selon les dispositions d'esprit de celui qui la considère et le point de vue d'où il l'envisage. Mais si vous refusez aux travaux d'anatomie pathologique leur importance comme base de la thérapeutique ; si vous leur déniez l'avantage que d'autres leur accordent de pouvoir, et même de pouvoir *seuls*, conduire à un bon système de thérapeutique ; vous conviendrez du moins de son utilité pour éclairer la médecine dans ses rapports avec la justice.

*Le D<sup>r</sup> X.* Oh ! je ferai plus ; je lui reconnaîtrai comme branche d'histoire naturelle toute l'importance qu'elle mérite encore à ce titre. Je conviendrai, parce que cela me paraît réel, que l'examen des cadavres peut confirmer certains faits incomplètement établis sans son secours, et fixer la pratique médicale à l'égard de diverses lésions dont elle a fait connaître l'absolue incurabilité, et qu'à ces titres l'anatomie pathologique peut justifier par son utilité, l'emploi du temps que nous lui consacrons. J'ajouterai même que je trouve admirables les travaux des savants hommes qui se sont appliqués à ces recherches ; que j'ai été, en les lisant, dans une continuelle admiration de tout le courage, de l'attention, de la patience, de l'adresse et de la perspicacité bien souvent, qu'il leur a fallu pour recueillir et utiliser les faits qu'ils nous ont transmis. Mais je n'en soutiendrai pas moins que ces hommes n'ont rien fait pour

la thérapeutique ; et, en jugeant par ce qu'ils ont fait pour l'erreur, tout ce qu'ils eussent pu pour la vérité, nous regretterons qu'ils aient donné à leurs facultés puissantes une direction si peu en rapport avec le véritable objet de la science, et si éloigné dès lors du but réel qu'ils s'étaient eux-mêmes proposés ; enfin je trouverai dans la stérilité d'aussi beaux travaux dont leurs auteurs ont cru doter l'art de guérir, l'occasion de vous répéter cette vérité, savoir : *que pour toute science qui n'est pas placée sur ses véritables bases, il n'y a point de perfectionnement à attendre des travaux des hommes de génie les mieux faits d'ailleurs pour en hâter les progrès.*

*M. M.* Mais, messieurs, si vous le vouliez, nous remettrions à un autre jour la suite de cette discussion, s'il y a lieu. Je suppose M. le D<sup>r</sup> X. impatient de voir sa malade, et celle-ci non moins empressée à recevoir sa visite.

*Le D<sup>r</sup> X.* Vous avez raison, monsieur ; il y a en effet assez long-temps que nous causons. Voyons la malade, et puis après, si le confrère le souhaite, nous reprendrons la question de thérapeutique envisagée *du point de vue homœopathique*, non pour l'approfondir aujourd'hui, mais seulement pour ajouter le charme et la satisfaction d'esprit qu'elle peut offrir sous ce rapport, aux dégoûts qu'elle inspire, vue de tout autre côté, et doubler ainsi le motif de l'empressement et de l'attention que mon confrère va désormais, j'espère, apporter à son étude.

*M. M.*, ouvrant la porte de l'appartement de

madame M., aux deux Docteurs : Messieurs.....

*Le Dr C.* Pardon , j'ai suffisamment vu la malade, et mes affaires....

*Le Dr X.* Vos affaires?..... ah ! je comprends ; l'homœopathie n'est pas votre affaire.

### Médicaments peu connus ou éprouvés.

(Suite de T. II, p. 160.)

CHELIDONIUM MAJUS. Cette substance offre, dans la *Matière médicale* de Hahnemann, une singulière anomalie ; le vénérable auteur critique l'importance qu'on a accordée à son application aux affections du foie, ce qui dispose le lecteur à croire que Hahnemann aura étudié la *chélidoine* avec soin, et aura très-exactement fait connaître le cas où elle peut être employée contre les maladies hépatiques ;.... et voilà qu'au contraire *chelidonium* est de toute les substances que contient l'ouvrage fondamental du MAITRE, celle qu'il a *le moins* étudiée ; il n'en donne que 29 symptômes, tandis qu'on a su en trouver 1500 à *bella-donna* ; il est vrai qu'il en publie 128 reconnus par d'autres. TRINKS, dans sa *Matière médicale*, en a ajouté 138, reconnus par un médecin anonyme.

Nous avons un reproche direct à adresser à Hahnemann et à tous autres observateurs ; c'est d'avoir

failli au précepte du MAITRE — *expérimenter le suc de la plante entière*; les uns et les autres n'ont soumis à leur exploration que le *suc de la racine*; pourquoi ce choix exclusif? et pourquoi, du moins, n'avoir pas fait des expériences comparatives avec le suc de la plante? Nous désirons que ce reproche soit entendu, et que quelque homœopathe, médecin ou laïc, habitant d'un lieu où la *chélidoine* croisse aux rayons d'un soleil ardent, veuille bien en reprendre l'étude pharmacodynamique, en la récoltant dans les plus fortes chaleurs de l'été.

STARKE, qui a fait des préparations homœopathiques une étude toute particulière, propose qu'on fasse une incision à la tige maîtresse, et qu'on en recueille le suc (laiteux?) avec une plume, pour en mélanger une goutte avec 99 d'alcool rectifié; ceci est encore une troisième manière de se procurer *cheli-donium*, qui mérite aussi une exploration séparée. — Rien n'empêcherait qu'on ne fit des expériences avec le suc laiteux et le suc de la racine mélangés (c'est-à-dire la teinture mère de chacun d'eux).

Mais c'est l'observation pratique qui manque presque totalement; on n'en trouve que quelques traces, et nulle part on ne lit les détails d'une application méthodique de ce remède seul, dans un cas où il aurait été purement homœopathique; c'est une lacune à combler.

CHENOPODIUM. Les *chénopodées* n'ont encore que très-peu, et à tort, attiré les regards des homœopathes; les singulières vertus antihystériques de cette

famille auraient dû lui mériter plus de considération; en ces derniers temps, l'*atriplex blida* seul a obtenu quelques lignes dans un ouvrage périodique. Mais l'expérimentation pure reste encore à faire en entier. — Naguère, nous avons employé la dilution de *chenopodium botrys* avec un succès remarquable dans une sorte d'éclampsie intermittente quotidienne chez une jeune femme à sa première grossesse; ce n'est là qu'un essai propre à encourager une étude approfondie de cette plante.

CICUTA VIROSA. Cette plante a été aussi très-peu étudiée par Hahnemann lui-même; il n'en donne que 36 symptômes, auxquels il en ajoute 200 éprouvés par d'autres; il est vrai que les effets en sont effrayants, et qu'on doit rencontrer peu d'hommes disposés à les éprouver. C'est aussi la racine seule qu'on a mise en exploration; et cependant il est reconnu que la plante entière est vénéneuse; pourquoi donc cette préférence exclusive?

CASPARY a employé *cicuta* avec un succès remarquable dans un cas d'exanthème de la face, qui se manifestait par une rougeur brûlante, avec une croûte s'étendant du coin de la bouche au menton et à la joue; ce mal existait sur une jeune fille de 16 ans, qui en était atteinte depuis 3 ans. D'abord elle reçut 1/20 de goutte de suc, qui, après avoir aggravé l'état du mal pendant un jour entier, et avoir amené une suppuration sensible, avec chaleur brûlante, produisit dès le lendemain une amélioration notable, au point que, le 3<sup>e</sup> jour, l'exanthème était complè-

tement sec. Il y avait en même temps une faim insatiable. Au 9<sup>e</sup> jour, la jeune fille-mangea des pommes, auxquelles CASPARY attribue un renouvellement des symptômes morbides, toutefois moins la faim, qui lui fit administrer 1/100 de goutte de suc *cicuta*. Dès le même soir, le suintement cessa. Le 16<sup>e</sup> jour, tout était sec. Le 21<sup>e</sup>, on apercevait encore une très-petite croûte au bord inférieur de la lèvre, pour laquelle la malade reçut de nouveau 1/100 de goutte de suc, après lequel la malade fut radicalement et complètement guérie.

Il nous paraît probable que CASPARY a employé *cicuta* dans ce cas-ci ensuite de la *note* suivante, que HAHNEMANN a ajouté aux symptômes 31 et 32 donnés *par d'autres*.

« J'ai guéri des éruptions chroniques au visage, suppurantes, confluentes, et ne causant qu'une douleur brûlante, avec le secours d'une à deux doses d'une petite portion d'une goutte de suc; mais je ne pouvais donner la seconde dose qu'au bout de 3 à 4 semaines, quand la première n'était point suffisante. »

DIEHL, de Bruchsal, a employé dans un cas pareil *cicuta* avec un succès semblable. — Un particulier était, depuis 16 ans, atteint d'un exanthème facial de mauvais caractère, qui ne changeait pas d'état depuis 11 ans, et qui avait résisté aux efforts de plusieurs allopathes célèbres. — Le front était couvert de boutons de la grosseur d'une lentille, dont l'éruption était accompagnée d'une cuisson douloureuse, et qui se groupaient ensuite en masses; ils étaient

rouges, duraient plusieurs jours et finissaient par tomber en écailles. — Le 31 mars, le malade reçut une goutte *cicuta* 2, et le 20 avril, où l'éruption avait notablement diminué, une goutte 4; dès la fin d'avril, il fut totalement libéré, et l'an suivant, aucune trace de la maladie ne s'était encore montrée. — DIEHL dit qu'il donna d'aussi fortes doses parce que le patient se portait d'ailleurs fort bien, et qu'il était d'une constitution très-robuste.

Cette guérison est conforme aux symptômes 30 et 31.

« Forte éruption au cuir chevelu et à la face. »

« Eruption de la grosseur de lentilles par toute la face, qui, en se formant, cause une douleur brûlante; les boutons se réunissent ensuite en un seul, d'un rouge foncé, qui persiste neuf jours, après quoi commence la desquamation, qui dure jusqu'à trois semaines. »

CASPARY a combattu avec succès, avec *cicuta*, l'affection suivante des yeux et de la vision. Diplopie; les lettres paraissent tourner, et, ainsi que la flamme de la chandelle et d'autres corps lumineux, sont entourées d'un iris; les objets paraissent chanceler; photophobie, cuisson aux yeux, pupilles dilatées; yeux cernés de bleu; bords des paupières collés le matin; céphalalgie orbitaire.

Cette guérison était annoncée par les symptômes suivants :

58. En regardant un objet sans en détourner les yeux, on ne le voit point bien, tout se confond, comme quand on regarde quelque chose de trop loin.

39. Les yeux ouverts et fixes, on ne reconnaît plus aucune lettre.

42. Les objets paraissent doubles et de couleur noire.

43. Pupilles d'abord rétrécies, puis très-dilatées, et 44.

GROSS, au moyen de *cicuta*, a rétabli la santé chez un vieillard de 90 ans, atteint de vertige en s'asseyant sur son lit, les objets lui paraissant danser en rond, et une obscurité se présentant devant ses yeux, ensorte qu'il était obligé de se recoucher tout de suite. Les pupilles étaient très-étroites; — serrement de la poitrine; — cuisson avec grattement dans l'estomac, quelquefois pression fatigante; coliques et tranchées abdominales; — paralysie de la vessie; — faiblesse et fatigue extraordinaires, ses pieds se refusent à le porter; — toute la nuit, rêves fatigants avec agitation corporelle; le matin, fatigue plus grande encore que le soir; — froid interne avec frisson; l'extérieur est moins chaud qu'à l'état ordinaire; — disposition mentale anxieuse, inquiète; il désire guérir promptement ou mourir tout de suite.

Sur ce tableau, GROSS lui donna, le 15 janvier, une goutte *cicuta* 3. Jusqu'au 21, l'amélioration ne se fit apercevoir que dans les facultés digestives; mais depuis ce moment elle fut beaucoup plus sensible; les vertiges cessèrent, les évacuations alvines furent normales; le frissonnement fit place à une bonne chaleur, la prostration des forces se changea en une nouvelle vigueur qui permit au malade de se promener dans sa chambre et au-dehors; le facies devint bon; la vessie reprit ses fonctions naturelles; enfin, le 29 du

même mois, le patient put être proclamé guéri.

Le choix que GROSS fit de *cicuta* dans ce cas fut déterminé par les *symptômes* de 5 à 19 pour le *vertige*.

- 56. Tout lui paraît comme couvert d'un voile noir.
- 45 et 44. Pupilles d'abord très-rétrécies.
- 118. Pression déductive dans la poitrine.
- 149. Oppression de poitrine qui lui permet à peine de respirer.
- 120. Défaut de respiration.
- 90. Sensation d'ardeur et de grattement à l'estomac.
- 91. Pression brûlante dans l'estomac.
- 99. Borborigmes dans le bas-ventre.
- 104. Emission involontaire d'urine.
- 161 et 163. Tremblement d'une cuisse et d'une jambe.
- 168. Tremblement dans les membres supérieurs et inférieurs.
- 190. Beaucoup de rêves confus pleins d'agitation.
- 193. Tous demandent qu'on les approche du feu.
- 196. Froid le long des cuisses, puis dans les bras, qui semble lui venir de la poitrine.
- 198. Anxiété inquiète.

*Cicuta* offrait donc le tableau exact de la maladie du vieillard, et l'étude qu'en avait fait GROSS lui avait commandé le choix de cette substance; et il fallait bien qu'elle fût parfaitement homœopathique au cas, pour avoir si promptement guéri un homme d'un âge aussi avancé, 90 ans!!! où la nature offre si peu de ressource et d'activité vitale.

Conformément aux symptômes 170, 183, MESSERSCHMIDT a promptement guéri un trismus traumatique, avec *cicuta*, chez un enfant qui avait eu le crâne dénudé par une roue, et dont l'histoire entière serait trop longue à citer ici.

GROSS a aussi guéri un tétanos opisthotonos chez un jeune garçon de 10 ans.

BAKODY a heureusement appliqué *cicuta* au choléra accompagné de violentes crampes toniques dans les muscles thoraciques et dans ceux des yeux, alternant avec des vomissements ; la diarrhée étant rare et exigüe.

RUMMEL a vu la même substance faire merveille dans un cas de choléra rebelle, chez une femme en couche, où vomissements et diarrhée persistaient, où les yeux se cachaient derrière la paupière supérieure, et le malade restait dans un état soporeux, où la respiration était précipitée, les lochies étaient supprimées, et où six doses *veratrum* n'avaient amené aucune amélioration ; deux doses *acid. hydroc.* précédèrent celle de *cicuta* après laquelle la malade guérit complètement.

D'après ce petit nombre de guérisons remarquables dans des cas très-graves, il est facile de voir quel parti intéressant on pourrait tirer de *cicuta* si on l'appliquait à tous ceux où ce remède est réellement homœopathique ; nous le regardons comme un des plus précieux de la *Matière médicale* et de ceux dont les homœopathes devraient savoir faire un usage diligent et discret à la fois.

CINA. La semence de l'*artemisia judaïca* paraît avoir été suffisamment explorée quant à la pharmacodynamique ; nous ne pensons pas que la thérapeutique en ait fait jusqu'ici un usage proportionné à l'importance de ses symptômes ; notre opinion se

fonde sur le petit nombre d'observations, complètes ou non, qui offrent des détails sur les succès obtenus au moyen de cette substance.

Ainsi nous ne lisons qu'une seule note, très-courte, contenant la guérison d'une faiblesse chronique des yeux avec pression et photophobie, suite de mauvaises habitudes, chez un jeune homme; *cina* fut donné à doses répétées.

Cette guérison répond aux symptômes 30, 31, 35, 36, 37; il est au moins étrange qu'on n'ait pas plus souvent appliqué *cina* aux maladies des yeux, auxquelles il paraît très-propre.

KRETSCHMAR dit avoir enlevé avec *cina* un vomissement chronique chez un enfant de 3 ans qui avait des vers; et il ajoute qu'il l'a toujours vu réussir dans les maladies qui offraient cette complication.

Il est assez probable que ce praticien a été dirigé dans l'emploi de cette substance par la présence des vers; procédé qui ne sentirait pas mal l'allopathie. Dès long-temps, il est vrai, *tout le monde* sait que le *cina*, vulgairement connu sous le nom de *grenette*, est un excellent anthelmintique; il n'est pas de bonne femme qui n'en donne ou fasse donner aux enfants suspects de vers; faire de même n'est donc pas œuvre de science; il resterait à découvrir si le *cina* tue les vers, ou s'il ne fait que changer la condition de la muqueuse gastrique qu'on peut regarder comme favorable à la production des entozoaires; duquel changement résulterait l'impossibilité pour ces animaux de vivre, et partant, leur expulsion du corps.

En attendant que cette question ait été résolue, si jamais elle doit l'être, nous affirmons, d'après une expérience fréquemment répétée (symptômes 71, 72, 73, 277), que *cina* est le meilleur remède (que nous connaissions) contre le vomissement chronique, en particulier chez les enfants; avec une seule dose, nous avons vu cette affection calmée, arrêtée; ces cas semblaient miraculeux; d'autres fois plusieurs doses étaient nécessaires, ou bien des doses plus fortes; rarement *cina* est resté sans bon effet. Seulement, nous devons signaler que toutes les fois que les doses se sont trouvées trop fortes, ou bien qu'elles ont été trop répétées, l'enfant a donné des signes de paralysie des membres, ou de convulsions partielles, qui auraient autant alarmé le médecin que les parents, s'il n'eût pas su que ces effets nerveux étaient pathogénétiques de *cina*. Malgré cela, nous croyons faire une chose utile et précieuse aux médecins et aux parents même, que de proclamer la vertu anti-émétique de *cina*, vertu bien plus saillante que celle d'*ipéc.* et de *tart. emet.*

ROEHL a signalé les bons effets qu'il a retirés de *cina* dans la coqueluche, précédé ou soutenu, il est vrai, par *drosera*.

TIETZE l'a employé dans le même cas; le succès n'en a pas été constant, quoiqu'il se soit manifesté.

MÜHLENBEIN en a vu un effet si prompt et si complet qu'il en a été lui-même surpris.

Nous avouons, à notre honte, ne nous en être point encore servi dans une occasion semblable; sans doute

parce que notre attention n'avait pas été suffisamment éveillée à ce sujet, et nous ne voudrions pas avoir à nous reprocher d'avoir laissé les autres dans la même apathie. Nous espérons donc que nos confrères appliqueront *cina* à la coqueluche, avant ou après *drosera*, dont les effets curatifs, dans cette affection, sont loin d'être constants.

STRECKER l'a vu avoir un succès varié dans des cas d'asthme et de coqueluche.

*Cina* s'est montré merveilleusement efficace dans quelques *fièvres intermittentes*.

Avec une seule dose GROSS en a guéri une quotidienne chez un jeune enfant très-pâle, dont, dans l'intermission, le corps était froid à la glace, et qui était tourmenté par une faim canine, accompagnée d'une maigreur extrême.

Le Dr BAERTL, à Venise, a trouvé *cina* efficace en manière de spécifique dans une *fièvre intermittente cholérique*, ce qu'il avait déjà observé l'année précédente à Mantouc. Cette fièvre affectait le type quotidien ou le type tierce. Les malades auxquels *cina* se montrait favorable éprouvaient nausées et vomissements, dès le début du frisson ; les aliments étaient rejetés ; ils étaient remplacés par de la bile lorsque l'estomac était vide ; peu après survenait une diarrhée, d'abord de matières, puis de bile. Si ces évacuations n'avaient pas lieu avant le frisson ou à son début, le malade les éprouvait pendant la chaleur ; elles se répétaient très-rapidement et très-fréquemment ; l'aspect du malade était mauvais ; figure pâle,

jaunâtre, terreuse, ainsi que la sclérotique ; au plus haut degré de la maladie, la face était gonflée, rouge, ou bleuâtre ; les pupilles étaient dilatées, le cercle orbitaire brunâtre, le nez effilé ; le tour de la bouche blême ou cerné de bleu. La soif se faisait sentir pendant le frisson, plus souvent pendant la chaleur, et cessait au moment de la sueur ; elle était ordinairement forte, et après une boisson modérée, les évacuations par haut et par bas étaient tantôt augmentées, tantôt diminuées. Il y avait chez quelques sujets douleur autour du nombril, sans palper ou par le palper ; les forces du malade étaient perdues dès le premier accès ; au plus haut degré de la fièvre, il était agité, gémissait, ou bien il était étendu presque sans connaissance et même sans sentiment.

Pendant l'apyrexie, le vomissement cessait et la diarrhée diminuait ; la rougeur de la face faisait place à un teint pâle et terreux ; les pupilles restaient dilatées ; la langue était recouverte d'un enduit jaunâtre ; le malade avait faim, quelquefois une toux sèche, et un sommeil agité.

BAERTL, privé de médicaments homœopathiques, fit infuser 10 grains de *semen cinæ* pulvérisé, dans trois onces d'eau chaude, durant un quart d'heure, et fit boire cette dose entière, toute chaude, immédiatement après la sueur.

Si le malade était le lendemain sans fièvre, on répétait la même dose ; si l'accès reparaisait, on la donnait, suivant la force de l'accès, toute les 24 ou 12 heures ; la fièvre ayant tout-à-fait cessé, le malade

recevait la même dose encore deux ou trois fois, chaque 24 heures, puis il était complètement guéri.

Le même remède était appliqué avec le même succès aux cas où il y avait vomissements sans diarrhée, ou bien diarrhée sans vomissement, — mais toujours avec langue nette et les pupilles dilatées.

Evidemment, les trois symptômes principaux qui ont guidé BAERTL dans la recherche et l'emploi du remède sont (comme nous le disions en commençant) le vomissement, la diarrhée et la dilatation des pupilles ; ces indications deviennent précieuses pour les homœopathes appelés à pratiquer dans des pays marécageux.

D'après ce que nous avons dit plus haut, concernant les effets spasmodiques de *cina*, il est certain que ce remède devra être appliqué avec succès dans les cas de spasmes et de convulsions des enfants ; c'est un emploi qui n'a pas encore été fait de cette substance, ou sur lequel on n'a pas de bonne observation.

*(La suite au numéro prochain.)*

---

---

---

**Matériaux pour la Pharmacodynamique, par le  
D<sup>r</sup> LOBETHAL de Breslau.**

(Suite de p. 174.)

---

ACIDUM PHOSPHORICUM.

Le *phosphore*, par sa combinaison à un principe acide, acquiert une direction très-différente de celle qui lui est propre dans les diverses infirmités du corps humain. Tandis que d'un côté une faiblesse réelle, un défaut de ton, produits par des influences qui agissent avec violence, sont des indications de *phosphorus*; de l'autre, tous les cas auxquels répond *acid. phosph.* sont plutôt marqués par une oppression des forces (1). La quantité réelle des forces organiques doit être plus considérable pour employer avec succès *acid. phosph.* que pour *phosphorus*. Le premier m'a surtout paru efficace contre les affections suivantes : Intermédiaire le plus doux dans la subversion des principaux facteurs de notre corps, dans une surexcitation nerveuse aux dépens d'une irritabilité opprimée et affaiblie, *acid. phosph.* est en général un remède admirable contre les suites de longues veilles, contre une inquiétude morale, constante, résultat d'un traitement qui affecterait à la fois l'ame

(1) Différence bien essentielle, quoiqu'elle ne soit présentée que d'une manière générale. GROSS.

et le corps, contre ses conséquences fâcheuses sur ce dernier, ainsi que contre une forte angoisse de cœur au sujet de quelque bonheur de la vie dont on regrette ou dont on craint la perte. Cette tendance causale est aussi manifeste dans *acid. phosph.* que l'est dans *arnica, rhus, ignatia, aconitum* et *staphisagria* celle qui combat les suites des circonstances occasionnelles avec lesquelles leurs symptômes offrent le plus de rapport. C'est pourquoi je ne me restreins pas à n'employer *acid. phosph.* que dans les cas qui correspondent exactement aux symptômes pathogénomiques; mais je prends plutôt pour guide la connaissance des influences pathogénétiques antécédentes, et fais par conséquent un fréquent usage de ce médicament dans la pratique; car de cette source, aussi riche qu'affligeante, de tant de maux proviennent également une irritation universelle, une insomnie prolongée, ou vice versâ, une somnolence continuelle par un trop grand relâchement, le dérangement des sensations en général, de fréquentes fièvres nerveuses, comme la *versatile* au type de 21 jours, et peut-être le plus souvent la tendance aux diarrhées. Dans les *fièvres nerveuses* susmentionnées, on peut rarement se passer d'*acid. phosph.*, mais il ne devra être employé que quand on aura observé embarras dans la tête, vive rougeur à la face, grand relâchement de tout le corps sans délire violent, mais approchant plutôt de la stupeur. Alors c'est souvent la 3<sup>e</sup> atténuation d'*acid. phosph.* qui peut seule être utile, les hautes dynamisations restant tout-à-fait inefficaces; et ce que j'ai trouvé

de plus convenable, c'est d'administrer quelques gouttes d'acide pur à plusieurs heures d'intervalle, jusqu'à ce qu'on obtienne une amélioration sensible. Les congestions chroniques de la tête, causées par les circonstances énumérées, trouvent naturellement leur plus heureuse ressource dans le même remède, qui ne peut toutefois, quoique à la même force, opérer avec succès qu'après plusieurs jours d'intervalle. Disons encore que l'*acid. phosph.* agira le plus efficacement contre la *calvitie*, si les maux de tête ont précédé d'angoisse ou de chagrin, et causé ainsi la chute presque totale des cheveux.

Il s'opposera également au *collapsus virium*, dans les fièvres *nerveuses* gastriques, avec tendance aux selles diarrhéiques aqueuses, avec langue chargée et bouche pâteuse. Il tient aussi le premier rang dans le traitement des diarrhées qui procèdent tantôt de l'influence prolongée de chagrins et d'affections morales angoissantes, tantôt d'épidémies dominantes, et surtout du choléra, qui, chez tant de sujets en proie à la crainte, leur donne un caractère presque aussi épidémique que lui-même. Cet état, auquel on a donné le nom de *cholérine*, qui se développait par la crainte du choléra, se calme en toute assurance par *acid. phosph.*, caractérisé qu'il est par inquiétude dans l'abdomen, borborygmes continuels, chaleur ardente des mains, sueur angoissante par tout le corps, évacuations plus ou moins fortes de selles déliées, colorées, indolentes, et grande soif. Les cas de cette espèce que j'ai traités pendant l'épidémie du

choléra en notre ville ont été fréquents ; et j'ai opéré presque exclusivement par *acidum phosphoricum*. une prompte amélioration de cet état, qui dégénère si facilement en choléra. Les hautes dynamisations se sont également montrées inefficaces dans ces cas, et les gouttes de la 3<sup>e</sup>, administrées une à une, ou mieux encore quelques gouttes de l'acide pur dans plusieurs onces d'eau, répétées chaque demi-heure, chaque heure, ou même plus rarement, m'ont paru être la meilleure dose.

Contre les pollutions trop fréquentes et débilitantes, surtout chez les jeunes gens adonnés auparavant à l'onanie, l'usage prolongé de cet acide est le remède le plus sûr. Ici il suffit souvent d'employer la 6<sup>e</sup> ou 9<sup>e</sup> dynamisation en globules, si le sujet se soumet à une diète exempte de tout excitant.

*Acid. phosph.* a encore souvent été efficace entre mes mains contre les douleurs d'hémorroïdes, soit tuméfiées, soit fluentes. Les douleurs les plus insupportables qu'on éprouve en étant assis se calment d'ordinaire très-promptement par *acid. phosph.* 3, et cessent même en en prolongeant l'usage.

On sait que notre remède est recommandé par ÆGIDI contre le *diabetes mellitus*; et j'ai cru remarquer moi-même, dans un cas de diabète traité il y a un an, suspension dans la maladie par la diminution du dépôt saccharin de l'urine, et celle de la soif. Mais le vent changea bientôt, et ma cliente montra tout aussi peu de patience pour attendre le résultat de mon traitement qu'elle en avait montré avec quatre ou

cing médecins qui m'avaient précédé. Peut-être *argent.*, indiqué par KURZ dans le 1<sup>er</sup> cahier du 7<sup>e</sup> tome d'*Hygea*, opérerait-il plus sûrement contre ce mal.

Dans la *pædarthrocace*, qui se développe assez fréquemment chez des enfants d'une bonne complexion, sans traces visibles de scrophules, et offre ici à l'art, comme mal isolé, une résistance d'autant plus grande, un emploi suivi d'*acid. phosphor.* est un fort bon remède, quoiqu'il faille beaucoup de temps, avant qu'on parvienne à surmonter le mal qui attaque ainsi les os.

Dans la *nécrose*, il est au moins aussi précaire qu'*angustura* et tous les autres médicaments préconisés comme efficaces.

*Note du rédacteur.* Bien que légèrement entachées d'explications théoriques, les notes pratiques du D<sup>r</sup> LOBETHAL sur *acidum phosphoricum* sont précieuses; partant d'un homme versé dans la connaissance des maladies et celle de l'action des remèdes, et rompu à la pratique par une très-nombreuse clientèle, elles acquièrent comme force de loi pour les praticiens qui voudront bien se former à son école; mais elles sont incomplètes, et ce remède a encore quelques qualités précieuses que l'auteur apparemment n'a pas eu l'occasion de reconnaître.

Je signalerai entre autres l'usage avantageux que j'ai fréquemment fait de ce moyen dans des cas de céphalalgie occipito-frontale; il y a agi d'une manière aussi spécifique que le font *pusatilla* et *nux*

contre la céphalalgie sus-orbitaire, et *belladonna* contre la temporale ; il m'est même arrivé plusieurs fois de faire instantanément cesser un pareil mal, en faisant seulement flairer aux malades mon flacon de globules. Aussi regardé-je ce médicament comme très-précieux en pareil cas ; et je ne fais point rentrer cette céphalalgie dans la catégorie de celles que l'auteur a accolées aux fièvres nerveuses, car elle s'est présentée à moi chez des personnes qui étaient d'ailleurs dans un état de santé assez satisfaisant.

BERNSTEIN (A. h. Z. VII, 366) a publié un cas curieux d'épulis très-douloureux avec enflure de la face, qui avait résisté à *bellad.* après *merc.*, et que *acid. phosph.* diminua dans la journée même, et fit totalement disparaître au moyen d'une seconde dose ; dès ce moment, dit-il, j'ai employé le même remède dans des cas semblables, et toujours avec le même succès.

Cette réussite est à noter ; les épulides sont un accident fréquent et très-douloureux, que je crois être le plus souvent occasionné par un gonflement morbide de la paroi alvéolaire ; si la tumeur n'existait que dans la muqueuse buccale ou gingivale, rarement elle serait circonscrite, presque toujours elle serait étendue et affecterait au moins un côté de la mâchoire ; sa circonscription donc est pour moi un signe de la coexistence d'un gonflement osseux. Or l'influence de l'*acide phosphorique* sur le tissu osseux est un fait connu depuis long-temps, avant l'expérimentation pharmacodynamique d'*acid. phosphor.* ; rien donc

de plus naturel que la guérison, la disparition plus ou moins rapide de l'épulide sous l'action de ce remède; c'est sur la table alvéolaire qu'il agit directement; l'abaissement du fungus gingival n'est que la conséquence du nivellement de l'os.

HERING a préconisé *ac. phosphor.* dans la *goutte* d'après un cas où il lui a admirablement réussi; ne serait-ce pas encore là une suite de son action sur le tissu osseux?

HERING a signalé comme effets d'*ac. phosphoricum* la guérison des cas suivants :

1. Inaptitude aux travaux intellectuels, avec mauvaise humeur et paresse tant du corps que de l'esprit.
2. Rougeurs au cou, pourpre léger, par groupe, avec boutons à la face, mal de cœur constant au gosier, et selles fréquentes.
3. Pesanteur à la tête qui semble pleine d'eau.
4. Hypochondrie; une demi-heure après le repas, il lui semble que l'estomac monte, descend, vacille; douleur rongeannte aux testicules, crachotements tenaces; grande lassitude en marchant.
5. Inflammation des yeux; cuisson, larmoiement, photophobie au soleil, avec injection des veines à l'angle interne.
6. Furoncles aux aisselles et cuisson de la plante des pieds, le soir.
7. Furoncles et gonflement aux fesses.
8. Enflure des pieds et douleurs scrotales au toucher.
9. Les dents jaunes deviennent blanches.

10. Le matin, toux muqueuse.

11. Prurit des ulcères.

12. Ulcères plats et indolents aux jambes, sans rougeur, avec fond inégal et pus grisâtre.

Le même praticien attribue au même remède l'amélioration des cas suivants :

1. Gonflement des os avec ulcération de la peau à la main.

2. Ulcère saignant, pruriant, de mauvaise couleur à la malléole.

3. Gonflement de la clavicule avec sensation extraordinaire de formication, qui gagne le cou, atteint l'intérieur de l'oreille et le front (*staphys.* la fait cesser). Puis gonflement du frontal au-dessus du nez, douloureux au toucher.

4. Un grand nombre d'ulcères pruriants des jambes avec carie ; l'un en a éprouvé une augmentation de prurit ; — un autre est devenu plus douloureux au pansement et sensible au courant d'air frais ; — sur un troisième, l'enlèvement de la charpie fait éprouver une douleur brûlante ; — sur un quatrième, il y a brûlure le matin et le soir, ainsi qu'au toucher ; elle augmente par l'eau froide.

5. Dans deux cas, un yaws qui occupait l'anus, les parties sexuelles, la face, les coins de la bouche, avec beaucoup de pourpre sec, fut amélioré et mis au point d'être guéri par *sulfur*.

6. Une lèpre de la face en devint moins épaisse et colorée, avec diminution du gonflement au-dessous des yeux ; des abcès à la racine des ongles prirent fin,

les doigts mêmes s'exfolièrent à leur extrémité ; il y eut moins d'écoulement par le nez, les traits de la face devinrent plus réguliers ; l'engorgement des ganglions sous-maxillaires diminua ; les cheveux cessèrent d'être plats, ternes et gris ; ils devinrent frais, vigoureux et luisants.

Ces deux dernières affections, le *yaws* et la *lèpre*, sont, il est vrai, presque inconnues dans nos climats, et l'application d'*ac. phosph.* ne se présentera qu'à un bien petit nombre de ceux qui liront ces lignes ; mais de ce que dit HERING j'ai droit de tirer l'induction qu'*acidum phosphoricum* mérite bien d'être placé au rang des antipsoriques et même des plus actifs ; il est à peine nécessaire que j'ajoute que ce rang lui est déjà dévolu par son action curative sur les ulcères et les gonflements osseux, affections qu'on ne peut considérer que comme chroniques.

Enfin HERING dit encore qu'*ac. phosphor.* s'est montré spécifiquement curatif dans les cinq cas suivants de *galacturie*.

1. Urine semblable à du lait, avec odeur de viande crue, et filets de sang, sans autres symptômes (chez un homme phlegmatique).

2. Après les mouvements, l'urine semble être blanchie par de la chaux, et des caillots rouges ou muqueux sortent en même temps que l'urine par l'urètre (chez un homme phlegmatique).

3. Urine laiteuse, avec caillots de mucosité sanguinolente, ou semblables à du fromage blanc, comme du lait caillé ; douleurs de reins et des lombes, amaigrissement ; chez une femme enceinte.

4. Urine qui sort par secousses, à cause de son épaisseur, comme si de la farine y était dissoute; elle contient des caillots muqueux, filandreux, sanguinolents; quelquefois pression sourde à la région de la vessie (chez un nègre).

5. Urine semblable à du petit-lait ou à du lait, quelquefois sanguinolente; très-peu de temps avant la menstruation (chez une femme de couleur).

Aux symptômes d'*acidum phosphoricum* publiés par HAHNEMANN, HERING ajoute les suivants :

*Chez les hommes sains.*

Sueur à la nuque, surtout pendant la méridienne.

Il se mord la langue pendant le sommeil de la nuit, au point de se réveiller, avec la langue blessée.

Douleur constrictive violente à la région du cœur et derrière le sternum; dans les talons, le soir en marchant, sans influence sur la respiration.

Les efforts de l'exonération alvine font sortir le sperme, sans sensation.

5. Vésicules profondes, dures, pruriantes à la paume du pouce gauche.

Paralysie rhumatique de toute l'extrémité inférieure gauche.

Trait noir devant les yeux; il se les frotte mais en vain; il lui semble qu'il doit regarder en haut, par-dessous le front, la tête étant baissée.

Furoncle sur l'épaule droite.

Engorgement du testicule gauche; cordon spermatique dur et tendu.

*Chez les malades.*

1. Coriza violent avec rougeur des bords des narines.

Toux produite comme par le chatouillement d'une plume, de-

puis le milieu de la poitrine jusqu'au larynx, avec crachats tenaces.

Chaleur insupportable.

Plaintes constantes sur la maladie.

5. Douleur pressive, lancinante, aux précords, comme si quelque chose devait en être tiré.

Pression sur la poitrine, la nuit, qui rend la respiration (inspiration) difficile (chez un dartreux).

Coups de hache dans la tête (guéris par *staphys.*).

Le matin, il se lève bien portant, mais une heure après, il devient pesant, mal à son aise, il bâille au point d'être obligé de se recoucher.

L'enfant demande sans cesse à manger, quoiqu'il mange peu.

10. Météorisme du ventre.

Il reste tranquille et indifférent, introduisant le doigt dans son nez.

il sue toute la nuit, ayant le front et les pieds chauds.

Douleur au cou, sans qu'il avale ou qu'on le presse au-dehors.

En montant les escaliers, faiblesse, douleur aux précords.

15. Sommeil de la nuit interrompu ; sommeil du jour profond.

Nez sec.

La cuisse est comme meurtrie, il peut à peine marcher ; il se trouve plus mal après le sommeil.

Les ganglions inguinaux sont gonflés et douloureux, il ne peut avancer les pieds, et est obligé de s'arrêter tout courbé.

Les orteils sont douloureux comme ulcérés.

20. Par le mouvement, douleurs crampoïdes dans les pieds.

Chaleur brûlante à la tête et à la plante des pieds.

L'urine, qui avait jusque-là coulé trouble, devient claire comme de l'eau, mais laisse un dépôt en se reposant.

Aigreur dans l'estomac, chez des goutteux.

Vomissements aigres avec ulcères aux pieds.

25. Vertige en se baissant.

Tête entreprise, incapacité de penser.

Augmentation de myopie.

Au-delà de six pas, tout paraît dans un brouillard.

Grande sensibilité à l'air frais.

50. Douleur rhumatique avec engourdissement dans l'articulation de l'épaule droite.

Tout son produit une résonnance continuelle dans l'oreille.

La peau est généralement douloureuse ; l'acte de raser même fait mal.

Assis, il craint sans cesse de tomber.

Nez froid.

55. Il chante en dormant.

Chaleur fébrile sans soif, chaque jour de 11 à 5 heures.

Aux orteils et à leur pulpe, à la partie inférieure, vésicules pruriantes jaunâtres avec places meurtries.

Eruption galeuse aux fesses (chez un lépreux).

Gonflement des ganglions inguinaux.

40. Les aines et les grandes lèvres deviennent pruriantes.

Ce que j'ai avancé sur l'antipsorisme d'*acid. phosphor.* se trouve confirmé par le succès qu'en a obtenu KNOBRE dans un cas de dartre humide occupant la portion rouge des lèvres, la joue et l'angle gauche de la bouche ; les lèvres offraient des places ou ulcérées, ou recouvertes de croûtes brunes et minces saignantes ; sur les joues étaient aussi des croûtes jaunes et épaisses (chez un enfant de 4 ans qui, un an après, eut la teigne).

KRAMER a employé avec succès *acid. phosphor.* après *acid. nitr.* et *aur.* dans un cas compliqué offrant éruption psorique humide sur le front et toute la face, le cuir chevelu, le dos, les cuisses, avec de petits ulcères sur le gland, gonflement douloureux des tibias (ce dernier étant récent), chez un jeune homme

qui avait été atteint de syphilis, et qui depuis deux ans, sous l'action de fortes préparations de *mercure* avait été amaigri, pâli et notablement affaibli. En trois mois, le traitement homœopathique la guérit complètement.

Le même praticien a fait entrer avec succès *acid. phosphor.* dans le traitement d'une phthisie, chez un jeune homme de 26 ans, atteint depuis deux ans de toux sèche avec fréquent crachement de sang, douleurs lancinantes et brûlantes au côté droit de la poitrine, pendant l'inspiration et la toux, serrement et tension de la poitrine, palpitations de cœur, froid des extrémités, excréctions alvines sanguinolentes, paroxismes fébriles, émaciation; tous les efforts de l'ancienne Ecole étaient restés vains durant 21 mois; en trois mois l'homœopathie le guérit. On ne doit pas perdre de vue que nous considérons la phthisie comme une dépendance de la psore; aussi KRAMER dans ce traitement, s'aida-t-il de *tinct. sulf.*

HOFFENDHAL a employé heureusement *acid. phosphor.* dans le traitement d'un jeune homme étudiant de 20 ans, atteint depuis plusieurs années de crachement de sang, avec douleurs à la poitrine et dérangement des voies digestives, qui l'avaient forcé d'interrompre ses études; après trois mois de traitement allopathique infructueux, la maladie faisant des progrès continuels, HOFFENDHAL fut appelé et reconnu sensation de plénitude, grande agitation intérieure, qui ne lui permet aucun calme, violents battements de cœur, sensation de congestion dans la poitrine,

toux chatouillante, crachements de sang pur abondants ; élancements dans la poitrine, surtout pendant l'inspiration, douleurs tirailantes au sacrum, anorexie, constipation ; facies très-blême. — *Aconitum* et *arnica* améliorèrent l'état général ; mais les crachements de sang ne cédèrent qu'à *ac. phosphor.* Les affections gastriques et hémorrhoidales disparurent sous l'action de *nux* et de *sulfur*. Le jeune homme reprit ses études ; mais il quitta la jurisprudence pour la médecine, et se voua à l'homœopathie par reconnaissance.

HARTLAUB avait guéri au moyen d'*ac. phosphor.* x trois cas qu'il avait qualifiés d'*hydrocéphale aiguë* au second degré ; plus tard, n'ayant pas obtenu du même remède un succès pareil il crut s'être trompé (ainsi que le Dr MÜLLER de Leipsick) sur le diagnostic des cas guéris, et avoir pris pour *hydrocéphale* (méningite), ce qui n'était que des symptômes de fièvre nerveuse ; les éléments nous manquent pour savoir *quand* HARTLAUB s'est trompé ; mais l'action efficace d'*ac. phosph.* dans les affections de la tête n'en est pas moins confirmée par les guérisons qu'il a obtenues, lesquelles sont conformes et à ce qu'avance le Dr LOBETHAL, et à ce que j'ai moi-même observé dans des cas moins graves, il est vrai ; ces expériences cliniques sont à répéter, et HARTLAUB lui-même en fait la prière.

ÆGIDI, à ses communications sur l'efficacité d'*ac. phosph.* contre le diabète, a ajouté que le même remède 3, — qui produit des douleurs sécantes dans

l'excrétion de l'urine, — agit avec succès chez les femmes enceintes atteintes d'*urines tranchantes*, ou *pissement froid* (je ne connais pas en français l'équivalent de ces expressions allemandes), même à une seule dose. Dans quelques cas cette affection a été dissipée par l'olfaction seule du remède.

Je trouve enfin dans la pratique du D<sup>r</sup> KIRSCH une dernière preuve frappante à l'appui de mon opinion sur l'antipsorisme d'*ac phosph.*; donné à un enfant rachitique chez lequel les os des jambes se courbaient en lames de sabre, ce remède à chaque répétition de dose (une goutte 30 dans quatre cuillerées d'eau, dont une chaque soir, répétée tous les 12 jours) a produit une éruption pustuleuse rouge sur toute la surface du corps; cinq doses ont suffi à une amélioration telle que l'enfant a pu marcher et se tenir debout, ce qu'il ne pouvait nullement faire auparavant.

PESCHIER.

---

### Critique.

---

Le cahier d'avril 1838, n<sup>o</sup> 28, de la *Bibliothèque universelle* de Genève (T. XIV, p. 332), contient une notice sur une brochure ayant pour titre : *Considérations sur le choléra de Marseille en 1837, par M. le D<sup>r</sup> DUCROS aîné, médecin en chef de l'Hôtel-Dieu de Marseille, professeur de pathologie, etc.* Marseille, rue St.-Féréol, 27.

Deux phrases de cette notice sont seules de notre ressort, et nous croyons ne devoir pas les laisser passer inaperçues et sans observations.

« On sait, dit l'écrivain, qu'Hippocrate prescrivait l'ellébore dans le choléra-morbus ordinaire, et que certains guérisseurs se sont appuyés de son aphorisme, *vomitus vomitu curatur*, pour préconiser leur doctrine, *similia similibus*. »

L'écrivain cherche évidemment à jeter une défaveur scientifique générale sur les médecins homœopathes; et pour cela il ne trouve rien de mieux que de les appeler *guérisseurs*; nous acceptons d'autant plus volontiers l'épithète qu'elle nous vient d'un médecin, qui doit bien s'y connaître, et qui par-là fait savoir à tous et un chacun que les hommes qui se sont voués aux études médicales se divisent en deux classes : *les guérisseurs*; c'est nous les homœopathes, et les *non guérisseurs*, ce sont les autres; si nous avons nous-mêmes fait cette distinction, on pourrait nous taxer de présomption, et de jeter une défaveur sur nos confrères les allopathes; mais de la plume d'un de ces derniers, l'épithète se présente avec un naturel entier, et le public doit se tenir pour averti; voulez-vous *guérir*, leur dit implicitement M. M., adressez-vous à un homœopathe; ne cherchez-vous dans un médecin qu'une conversation lardée de termes scientifiques, que des connaissances statistiques, qu'une application de la science des nombres, ou bien de l'histoire naturelle, ou bien encore de la phrénologie, de la tératologie, etc. etc., avec renfort de vo-

mitifs, purgatifs, vésicatoires, coups de lancette et autres agréments de ce genre, auxquels d'ailleurs ces beaux diseurs tiennent moins qu'à leurs discours, — adressez-vous à un allopathe, vous serez servi à souhait et à la minute.

Nous nous sommes (nous autres *certain*s guérisseurs), dit l'écrivain, « appuyés de l'aphorisme *vomitus vomitu curatur*, pour préconiser notre doctrine. » Il y a erreur chez M. M.; ce qui a *préconisé notre doctrine* c'est le résultat pratique de notre qualité de *guérisseurs*, ce sont les guérisons. Nous avons, il est vrai, cité Hippocrate, qui a non-seulement dit *vomitus vomitu*, mais qui a aussi dit *similia similibus* (ou à peu près); mais nous n'avons eu évidemment d'autre but que de montrer, à ceux qui opposaient à notre système une répugnance qu'ils taxaient de *logique*, que l'idée si heureusement et généralement exploitée par le génie et les veilles de Hahnemann avait aussi été entrevue par des hommes auxquels nos adversaires ne refusent sans doute pas quelque grain de génie et de logique, par exemple, Hippocrate, auquel d'ailleurs nous n'accordons aucune autorité, ne lui attribuant que le rôle qui lui appartient, savoir d'excellent observateur et de généralisateur. Voilà pour ce qui concerne l'opinion de M. M. sur l'appel qu'il nous accuse d'avoir fait à Hippocrate pour nous faire valoir.

Maintenant, malice pour malice, et nous irons chercher notre riposte dans un écrivain qu'aucun allopathe ne récusera, SYDENHAM, surnommé l'*Hip-*

*pocrate anglais*; je ne sais s'il nous aurait honorés du titre de *guérisseurs*; mais voici ce qu'il pensait de la science dont il est une des plus belles couronnes. « *Quæ medica appellatur, revera confabulandi garrindique potius est ars quam medendi.* » Ce qui, pour celles de nos lectrices qui n'entendent pas le latin, signifie : *Ce qu'on qualifie d'art médical, est bien plutôt celui de faire la conversation et de babiller que l'art de guérir.* Certes, nous autres *guérisseurs*, qui avons assisté à bien des consultations et bien des séances de Sociétés médicales, n'aurions jamais osé nous permettre d'adresser à nos confrères un pareil compliment.

La seconde phrase sur laquelle nous avons des observations à faire est celle-ci :

« *L'ipécacuanha* a fait la base de la méthode de M. Ducros; il l'a donné *coup sur coup* (qu'entend-il par-là? *Réd.*), à la dose de quinze grains, dans les cas avancés, et lorsque l'emploi de toute autre médication devenait impossible, et que les malades, bleus, semblaient voués à une mort certaine : il a obtenu par ce moyen des guérisons inattendues. »

« M. D. reconnaît que les médecins allemands l'avaient administré avant lui; mais leurs essais peu satisfaisants ont été bientôt abandonnés, comme tant d'autres remèdes donnés au hasard. »

Nous ne savons si c'est au D<sup>r</sup> D. ou au D<sup>r</sup> M. qu'il faut attribuer ce dernier et tout-à-fait honnête membre de phrase.

L'emploi de *l'ipécacuanha* a été signalé comme

utile et efficace dans un nombre de journaux, ou d'articles de journaux; celui qui trace ces lignes l'a fait connaître dans ses *Notices et documents sur le choléra*, 1831; ainsi on y lit (n° 12, p. 188), dans les *observations faites à Pesth*, publiées originairement en latin par M. de Bene, conseiller royal et professeur à l'Université de Pesth : « Souvent la maladie se manifestait dangereuse après une surcharge de l'estomac; dès que ces symptômes se présentaient, on donnait avec fruit dix grains d'*ipécacuanha* toutes les demi-heures, jusqu'à ce qu'il eût provoqué un vomissement suffisant.... » Ceci nous semble ressembler assez à la méthode *coup sur coup* du D<sup>r</sup> Ducros.

N° 13, page 196. Dans le rapport du D<sup>r</sup> Schæffer, publié par le D<sup>r</sup> Rust, on lit : « Dans un grand nombre de cas qui présentaient les signes manifestes d'un état gastrique, l'*ipécacuanha* a été administré à la dose d'un *scrupule* une ou deux fois répétées, et dans deux circonstances le choléra a cédé immédiatement après comme par enchantement. C'était, il est vrai, dès l'invasion même du mal. Lorsqu'il s'était écoulé du temps depuis son invasion, le vomitif ne produisait le plus souvent rien de bon. »

N° 14, p. 218. Dans les *observations sur le choléra* de Vienne, le D<sup>r</sup> Bauberger dit : « J'ai toujours vu que les émétiques donnés à pleine dose ont été suivis du plus heureux succès. »

N° 15, p. 238. Dans sa communication sur le choléra de Berlin, le célèbre de Græfe dit : « J'ai observé, avec plusieurs médecins de Berlin, de très-bons effets.

de quelques-uns des moyens qui ont été employés à Vienne, en particulier, de la prompte administration de vomitifs actifs composés d'*ipécacuanha* pur. » Et le Dr de Reider, médecin du lazareth des cholériques de Vienne écrivait : « Le vomitif d'*ipécacuanha* donné pendant les prodromes a été le remède le mieux éprouvé. Plus tard, l'*ipécacuanha*, donné *refractâ dosi*, a eu, dans plusieurs cas, des succès étonnants ; on en mélangeait *un scrupule* avec *six onces d'eau*, dont on donnait, toutes les deux heures, deux cuillerées à soupe. »

N° 16, p. 247. Le Dr Drant, dans ses *Détails sur le choléra observé à Vienne*, dit : « Si la maladie en est déjà au *second stade*, et qu'il y ait du gastricisme, ou si les symptômes de ce dernier manquent, que les malades attribuent leur malaise à une mauvaise digestion antérieure d'aliments dont la quantité et la qualité sont en conformité avec les symptômes, je fais donner quinze grains d'*ipécacuanha*, tous les quarts d'heure, jusqu'au vomissement, qui quelquefois atténue singulièrement ce second stade ; alors se manifestent aussi des évacuations critiques, et la maladie se termine dans 24 ou 30 heures.

» J'ai aussi administré ce vomitif à des sujets pléthoriques, qui se sont montrés le plus susceptibles de la peur de la maladie, lorsque long-temps auparavant ils avaient éprouvé des douleurs précordiales, et avaient été tourmentés par une sensation angoissante, accompagnée d'inappétence et de légères crampes cloniques. »

N<sup>o</sup> 16, p. 255. Le D<sup>r</sup> Bauberger, décrivant le choléra de Presbourg, dit : « Le malade reçoit d'abord un vomitif d'*ipécacuanha*. »

Il résulte de ces nombreuses citations tirées d'un opuscule dont nous sommes l'auteur (c'est-à-dire, collecteur, traducteur et éditeur), que c'est de notre plume qu'est sortie la communication faite à la France des meilleures méthodes mises en usage tant en Allemagne qu'en Russie, et que, sous ce point de vue, nous prenons notre part des éloges que M. M. départit à M. Ducros *pour avoir traité le choléra par l'ipécacuanha*.

Mais ce qui nous fait le plus de peine, au vis-à-vis de notre compatriote, c'est le peu de fonds qu'on doit faire de certaines de ses assertions, entre autres de celle-ci (à supposer qu'elle soit de lui) : « mais les essais peu satisfaisants des médecins allemands ont été bientôt abandonnés, comme tant d'autres remèdes donnés au hasard. »

On vient de voir, en effet, que l'usage de l'*ipécacuanha* est cité, signalé, préconisé, comme ayant réussi dans diverses grandes villes, et non comme ayant été abandonné ; de plus, il s'en faut tellement que ce remède ait été donné au hasard, qu'au contraire chacun des praticiens dessine exactement le cas ou la circonstance où il l'a administré, ainsi que les indications qui l'ont guidé dans son emploi ; est-ce là *donner un remède au hasard* ? Et c'est dans un ouvrage justement renommé que l'on se permet des blâmes et des dénigrations aussi dénuées de fondement et de vérité !!

Mais, malheureusement pour M. M., nous n'en avons pas encore fini avec le choléra et l'*ipécacuanha*.

« M. Thibault, dans ses *Observations sur le choléra de Naples*, dit que l'*ipécacuanha* fut le remède le plus généralement employé.... Il n'y avait pas un habitant de Naples qui ne portât sur lui plusieurs prises d'*ipécacuanha*... *Risum teneatis amici* — pas un habitant de Naples!!! bon Dieu quelle consommation d'*ipécacuanha*! dans une ville de 400,000 âmes, cela faisait furieusement de quinquinaux; très-probablement, le cas n'ayant pas été prévu, il a dû y en avoir disette, et cette circonstance a dû retrancher quelque chose de cette belle affirmation : *pas un habitant de Naples!* Nous en sommes donc réduits à plaindre les pauvres Napolitains qui n'ont pas pu alors garnir leur gousset d'*ipécacuanha* faute d'en trouver chez les pharmaciens et les droguistes; il est vrai qu'on pouvait recourir à la générosité des passants, et leur demander de l'*ipécacuanha* comme on demande une prise de tabac ou bien du feu pour allumer son cigarre. .

Nous voulons bien laisser l'allopathie momentanément quitte avec l'*ipécacuanha*; abordons maintenant ce sujet homœopathiquement; et d'abord personne ne pourra nier que s'il existe un remède qui soit homœopathique au choléra, c'est l'*ipécacuanha*.

Celui qui a écrit ces lignes a inséré dans le premier volume de la *Bibliothèque homœopathique*, un *tableau comparatif des symptômes qu'a offert le choléra, et de ceux que produisent les médicaments que*

lui ont opposé, avec succès, les médecins homœopathes (p. 183); les symptômes correspondants à *ipécacuanha* y sont au nombre de treize, ce qui forme une assez belle proportion. L'homœopathie, comme doctrine, a donc toute espèce de droit de revendiquer l'application de cette substance, dont il est au moins singulier que M. M. juge à propos de se servir pour la faire tourner au détriment ou au ridicule de l'homœopathie. Et après avoir cité les médecins allopathes qui se sont servis de cette substance avec succès, il est au moins juste que nous rendions le même hommage de vérité aux homœopathes.

Nous avons donc inséré dans le même volume les traitements suivants :

Page 74. Celui du D<sup>r</sup> SEIDER, converti (en 1832) depuis quatre ans à l'homœopathie, qui sur 109 cholériques traités homœopathiquement en a perdu 23, sur chacun desquels est une note particulière d'erreur de régime ou de remède qui a dû retarder ou empêcher sa guérison. Or, le D<sup>r</sup> SEIDER, après avoir vanté les succès de *metallum album*, dit :

« Plus tard, j'ai aussi employé l'*ipécacuanha* et le *veratrum*; le premier m'a surtout été utile lorsque le vomissement durait long-temps, et se montrait comme le symptôme principal de la maladie. »

Page 137. Dans son *Rapport authentique sur les succès obtenus dans le traitement du choléra, par la méthode homœopathique, à Raab*, le D<sup>r</sup> BAKODY, p. 143, dit : « J'ai fait prendre comme préservatif, l'*ipécacuanha*, le *veratrum* et le *cuivre*.

De 108 personnes qui en ont fait usage, à ma connaissance, trois ont eu le choléra, et une seulement est morte; cette dernière, demeurant à 5 lieues de Raab, fut traitée allopathiquement. »

« Les remèdes que j'ai employés dans le traitement du choléra ont toujours été choisis d'après le principe de l'analogie des symptômes; ce sont l'*ipécacuanha*, le *veratrum*, etc. »

Page 157. Le D<sup>r</sup> BIGEL, dans une lettre, dit : « Après avoir essayé *allopathiquement* tous les *sédatifs* et *anti-émétiques* sans le moindre avantage, j'ai combattu victorieusement le vomissement et les selles abondantes avec les fractions *centièmes* (soit deux ou trois centièmes parties d'un grain) d'*ipécacuanha*, lorsque le mal n'était pas trop intense, et avec les fractions *millionnièmes* (soit deux ou trois millionnièmes parties d'un grain) dans sa plus haute intensité, en répétant ces doses toutes les trois heures. »

Page 164. Dans l'opuscule du *traitement homœopathique du choléra* du D<sup>r</sup> QUIN, l'*ipécacuanha* se trouve indiqué contre *choléra vomitoria* et contre *choléra inflammatoria*.

Après tant d'autorités et de citations, qui sortent presque toutes de notre plume, et qui précisent les cas où *ipécacuanha* peut être employé avec succès, n'avons-nous pas à nous étonner de ce qu'un médecin notre compatriote fait de si grands éloges d'un docteur de Marseille qui, pour guérir le choléra, n'a guère eu qu'à mettre à exécution les conseils que nous-même, pour ainsi dire, lui avons donné? P.

---

**Extraits et Analyses.**

---

*La vérité sur l'homœopathie*; réflexions critiques et observations pratiques, par J. SOLLIER, D.-M. — Marseille, 1858 — Brochure de 75 pages.

Les allopathes font métier d'insulter les homœopathes ; ils affectent pour eux le mépris le plus profond ; ils ne se contentent pas de médire d'une doctrine qu'ils ignorent, ils calomnient à *dire d'expert* les hommes qui ont adopté de conviction et qui professent avec conscience une science pathognomonique profonde et une thérapeutique vraiment philanthropique, car elle est curative ; lisez plutôt M. Jules Pelletan !

Eh bien ! il se rencontre de temps en temps et de lieu en lieu des homœopathes qui ont *le courage* de ne pas se laisser insulter impunément, et qui renvoient l'injure à la figure même de ceux qui la lancent ; tel est M. SOLLIER ; déjà nous avons eu l'occasion et le plaisir de donner de la publicité à sa *profession de foi médicale* ; aujourd'hui nous nous réjouissons de proclamer son honorable résistance aux efforts répétés et dédaigneux des allopathes de Marseille et autres lieux.

C'est *parce que* l'homœopathie a été attaquée avec d'autres armes que la logique de la science que M. SOLLIER a intitulé sa brochure : *La vérité sur l'homœopathie*, pour servir de contre-poids aux *mensonges* sur l'homœopathie que n'ont cessé de distribuer et de répandre — depuis le fameux prononcé de l'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE — les adhérents directs ou indirects à cette Société.

Ainsi il pulvérise, par les seules voies logiques, la notice de M. de Boret sur ce qu'il appelle la *folie homœopathique*, et il démontre, sans peine, qu'il n'y a rien de moins vrai que le *contra-*

*ria contrariis*, rien même de plus incertain, de plus vacillant, que l'opinion des allopathes sur l'action de tel ou tel remède; il choisit un exemple curieux: le sous-nitrate de bismuth, et citant les ouvrages qui en parlent, il le trouve 1° préconisé comme curatif dans huit ouvrages, 2° indiqué comme poison dans Orfila, 3° déclaré inerte dans le Dict. de Ratier. Y a-t-il rien de plus nauséabond qu'une contradiction aussi palpable dans les enseignements que distribue une doctrine qui prétend tourner la note en ridicule?

M. SOLLIER prend ensuite à partie M. Ducros jeune, frère de celui qui fait indirectement le sujet de notre article *critique*.

Ce M. Ducros jeune, dans un ouvrage en deux volumes, parle de l'homœopathie en homme qui en a et qui en donne aux autres l'idée la plus fausse qu'on puisse imaginer; M. SOLLIER ne trouve que trop facile de lui prouver qu'il en est ainsi; et il résulte de l'effet que produira sur tous ses lecteurs la brochure de M. Sollier, que M. Ducros aura acquis un véritable brevet de paralogisme. Et cependant il se trouve que M. Ducros a été fort surpris de ce qu'un traitement homœopathique avec la *belladonne* lui a parfaitement réussi dans une épidémie de rougeole; il est vrai qu'il se garde bien d'attribuer le succès à l'application du principe homœopathique!

M. Ducros aîné a aussi son petit mot de critique, à l'occasion d'un reproche que celui-ci nous adresse; mais au moins ce reproche est-il en termes scientifiques; la réponse n'y est pas faite avec plus de peine que M. Sollier n'en a mis avec son frère.

La seconde partie de la brochure, les *Observations pratiques*, a un intérêt qui ne la rend pas moins recommandable que la première. C'est une migraine guérie avec *nux* suivi de *sulph.*; une autre migraine avec hémorrhoides, l'un et l'autre améliorés ou guéris avec *sulph.*, *nux*, *bell.*; une ophthalmie aiguë guérie par *acon.* et *bell.*; une ophthalmie scrophuleuse guérie par *hep. sulph.*; deux tumeurs lacrymales guéries par *sulph.*; une névralgie dentaire guérie par *cham.*; des vomissements chroniques et une inflammation arthritique guéris par *puls.* et *sulph.*; une gas-

tro-encéphalite aiguë par *acon.* et *bell.* ; une fièvre typhoïde par *bell.* ; une orchite par *puls.* ; une autre par *clem.* ; une hydrocèle par *sulph.* ; un engorgement du sein par *bell.* ; un asthme par *samb.* ; un rhumatisme articulaire aigu par *acon.* ; des convulsions par *cham.* ; une chorée par *ign., bell.* et *sulph.* ; un an-thrax par *anthracine* ; une dartre furfuracée par *sulph., thuya* et *agn. cast.* ; une éruption vériculeuse par *rh.* ; des dartres sèches par *sulph.* et *dulc.* ; des verrues par *thuya*, une autre par *caust.* et *aur.*

Les *observations* sont au nombre de 56 ; nous n'en offrons pas même le squelette, afin de donner à nos lecteurs le désir d'en connaître les détails par la brochure elle-même.

Nous espérons que M. SOLLIER ne s'arrêtera pas à cet opuscule, qu'il continuera à livrer son heureuse pratique à la publicité, et que son exemple entraînera celui de Messieurs ses collègues Marseillais et Provençaux déjà nombreux. P.

*Les trois médecines* ; par M. G. ASTRIÉ, médecin-inspecteur des Eaux minérales d'Ax (Ariège). Toulouse, 1858. Br. 61 p.

M. ASTRIÉ est un homœopathe, penseur, homme d'esprit ; cela ressort évidemment de sa brochure, aussi bien que de ses travaux antérieurs. En 1853, au congrès méridional de Toulouse, il avait arboré franchement notre drapeau et « inauguré l'homœopathie et son immortel fondateur » ; depuis, il a fait « un voyage de cinq semaines à Bordeaux, et un séjour de six mois à Paris ;... il pratique lui-même l'homœopathie, et se propose de publier un jour les faits remarquables de guérison qui lui sont personnels. » Voilà ses titres à la confiance et à la considération des homœopathes.

Dans la brochure que nous avons sous les yeux, il donne libre carrière à son essor de penseur ; et il expose ses ingénieuses idées concernant la trinité des doctrines ou méthodes médicales, l'al-

*lopathisme*, le *sympathisme*, l'*homœopathisme*, dont l'ensemble lui paraît nécessaire au véritable *guérisseur* (thérapeute). Tout ce qu'il dit sur la nécessité logique de maintenir unies ces trois formes de thérapie, et sur l'état trinaire des idées soit religieuses, soit morales, soit actives, mérite d'être lu dans l'original; nous ne pourrions ici que tronquer l'ouvrage en cherchant à en donner l'analyse; et si nous nous livrions à une critique, elle dépasserait de beaucoup les bornes d'un article de ce genre-ci; on peut n'être pas de l'avis de l'auteur; mais il est impossible de ne pas croire à sa conviction, comme aussi tout éloge est dû à son ton décent et à son style élégant et fleuri.

Tout ce qu'il dit sur l'*homœopathie*, qu'il appelle, par comparaison, *médecine chrétienne ou spiritualiste*, a un cachet de nouveauté et un parfum d'originalité. Comme s'il eût voulu, lui aussi, combattre par avance le D<sup>r</sup> M. que nous avons critiqué quatre pages plus haut; il fait remarquer non-seulement que l'aphorisme *vomitus vomitu* ne devrait pas être oublié par les sectateurs de la médecine hippocratique, mais que le vieillard de Cos dit ailleurs : *Plerique morbi his ipsis curantur a quibus etiam nascuntur* (de morbo sacro); et *per similia adhibita ex morbo sanatur* (de locis in homine); ensuite que l'autorité d'Hippocrate (dont nous n'avons que faire) est plus forte que nos antagonistes ne le pensent, en notre faveur.

Mais ne voilà-t-il pas que M. ASTRIÉ nous permet encore de jeter au nez de nos adversaires, Paracelse qui a dit : *Neque enim unquam ullus morbus calidus par frigida sanatus fuit, nec frigidus par calida, simile autem suum frequenter curavit.*

Jusqu'aux modernes qui se sont avisés ou étonnés du *similia similibus*; témoin J.-P. Franck qui ayant vu guérir une diarrhée avec consomption par un drastique inconnu, « se demande si les drastiques seraient capables de guérir quelquefois la diarrhée. »

Enfin, de nos jours, sous nos yeux, à Paris, à la porte de l'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE, M. S<sup>te</sup>-Marie dit, imprime même, « que nous guérissons quelquefois *en agissant dans le sens même de la nature*; » et après avoir cité des faits pareils à celui de Franck, dont l'un se passa sous ses yeux en 1817, il ajoute : « *il est impossible que ces faits ne soient que d'heureux hasards; ils se rattachent indubitablement à quelque grande loi thérapeutique.* » N'était-ce pas deviner l'*homœopathie*, venue en France dix ans après?

La brochure de M. ASTRIÉ est curieuse, spirituelle; nous attendons celle de l'an prochain. P.

---

---

**BIBLIOTHÈQUE**

**HOMŒOPATHIQUE.**

---

---

**Correspondance.**

— — — — —

*Extrait d'une lettre du D<sup>r</sup> DUPLAT.*

Marseille, 26 juin.

.....

Tous les médecins homœopathes savent que la *pulsatille* est un excellent lactifuge, et ils l'administrent à petites doses pour arrêter la sécrétion du lait, la diminuer ou la faire disparaître tout-à-fait, chez les femmes après leurs couches et chez les nourrices qui cessent d'allaiter.

Ma pratique m'a fourni l'occasion d'administrer fréquemment la *pulsatille* avec succès dans tous les cas où j'avais à combattre l'exubérance de lait chez les femmes récemment accouchées; donnée à très-petites doses et souvent répétées, elle a toujours prévenu des maladies graves, longues et bien douloureuses; je veux parler des dépôts qui ordinairement

arrivent dans les traitements de l'ancienne médecine, qui ne possède *aucun remède* spécifique contre le lait. Je pense, d'après mes nombreuses observations, que la *pulsatille* doit être donnée même lorsque déjà l'inflammation des seins est prononcée; qu'elle sera alors le meilleur résolutif à opposer à cette maladie bien fréquente et cruelle par les douleurs qu'elle fait éprouver.

Voici comment j'emploie ce médicament. Je fais dissoudre de 4 à 6 globules 24, 12<sup>e</sup> dilut., dans une verrée d'eau dont je fais prendre toutes les *deux heures* une cuillerée à bouche; et à mesure que l'amélioration se prononce, je fais éloigner les doses. Depuis que je pratique la bienfaisante homœopathie, je n'ai jamais eu à traiter de dépôts; je les ai toujours prévenus par l'*aconit* et la *pulsatille*, cette dernière surtout lors même qu'il y a fièvre.

Les femmes qui, à l'époque de la fièvre de lait, éprouvent un gonflement énorme des seins, feront bien de prendre aussitôt après l'accouchement ce médicament à *la plus petite dose possible*; il suffira pour diminuer la sécrétion chez l'accouchée, qui n'aura alors qu'une fièvre très-légère de lait. Je considère depuis long-temps la *pulsatille* comme un spécifique extrêmement précieux pour faire disparaître le lait des seins, et je crois rendre un service à mes collègues en leur faisant connaître le fruit de ma pratique nombreuse à ce sujet. Je recommande de ne pas craindre la répétition de ce médicament.

J'ai à dire aussi quelques mots sur l'action bien-

faisante du *sulphur* dans les toux qui sont entretenues ou compliquées du *virus psorique*. J'ai employé ce remède énergique au moins sur cent malades de tout âge, qui avaient eu la gale ou étaient nés de parents qui en avaient été atteints. Presque dans tous les cas, j'ai eu à me louer de l'avoir donné, lors même que les symptômes de la maladie ne correspondaient pas toujours bien avec lui. J'ai bien souvent, chez des enfants surtout, arrêté brusquement des catarrhes graves et tenaces qui ne cédaient à aucun médicament même bien approprié ; ce puissant médicament prévenait la phthisie pulmonaire. Ce n'est pas une nouveauté que je prétends enseigner aux médecins qui se livrent depuis long-temps à l'homœopathie, mais je désire fixer l'attention des jeunes praticiens sur l'usage d'un remède aussi précieux que le *soufre*. Voici de quelle manière je l'administre : un à quatre globule de la 30<sup>e</sup> dil. sont dissous dans six à douze cuillerées d'eau ; le malade en prend une cuillerée matin et soir, et dans certaines circonstances une cuillerée à café à chaque quinte de toux ; par ce dernier mode je suis parvenu à me rendre maître de la maladie très-promptement, surtout quand elle fatigue le malade dans la nuit.

Il est aussi des *diarrhées* qui résistent aux médicaments les mieux appropriés aux cas individuels, et que la plus faible dose de *sulphur* fait cesser sur-le-champ. Que de fois je bénis HAHNEMANN pour une si précieuse découverte qui est appelée à rendre de si grands services à l'humanité !

Je terminerai ces réflexions pratiques par une observation intéressante sur un cas de *commotion cérébrale* grave, guérie en 24 heures par l'action seule d'*arnica montana*.

L'enfant de M. de P...., receveur principal de la ville de Marseille, âgée de 22 mois, se laissa tomber en arrière; sa tête frappa contre le bord d'un épais bocal en faïence, qui en fut brisé et produisit à l'instant une bosse de la grosseur d'un œuf de poule à la partie postérieure de la tête (occiput); des cris aigus poussés par l'enfant annoncèrent ses souffrances; les parents, connaissant les bons effets de l'*arnica*, eurent recours sur-le-champ à l'application d'une compresse imbibée de ce médicament et le négligèrent à l'intérieur, pensant qu'une application extérieure suffirait; en effet, dès le lendemain toute trace de coup avait disparu.

Le deuxième jour dans la nuit, l'enfant était inquiète, agitée et vomit plusieurs fois, elle eut aussi de la diarrhée. M. de P. administra *ipécacuanha* qui arrêta ces symptômes, surtout les selles diarrhéiques; mais les vomissements revinrent de loin en loin et finirent par disparaître pour faire place à un *assoupissement comateux*, avec fièvre qui durait depuis 48 heures, malgré quelques moyens que le médecin de l'administration avait conseillés.

Le père et les assistants ayant demandé à ce docteur, M. Rey, ce qu'il pensait de l'état de l'enfant, il répondit qu'il était perdu, qu'il n'y avait aucune ressource, que les affections cérébrales étaient presque

toujours mortelles , que par conséquent il en désespérait. Ce jugement par un praticien ancien et distingué effraya justement les parents, qui accoururent chez moi pour réclamer les secours de la médecine nouvelle. A l'instant le médecin Rey fut remercié, et après les renseignements que j'obtins de Mme. de P. sur la cause de cette affection grave, qui avait échappé à monsieur l'allopathe, je considérai aussitôt cette maladie du cerveau comme produite par le coup que l'enfant avait reçu.

J'administrai un *globule d'arnica* 6<sup>e</sup> dilution, et j'en fis dissoudre 3 glob. dans une demi-verrée d'eau pour être donnée d'heure en heure. Ce spécifique précieux donné à midi et répété à *cinq heures* du soir, 1 glob. même dilution, amena une grande amélioration; vers les deux heures du matin, l'enfant porta machinalement la main à sa tête à l'endroit qui avait été frappé, ouvrit les yeux, reconnut ses parents, et de temps en temps poussa des cris qui annonçaient la douleur.

Arrivé à cinq heures, je lui donnai un 3<sup>e</sup> glob. de la 3<sup>e</sup> dilut., et quelques minutes après l'enfant s'endormit paisiblement jusqu'à 8 heures, où il se réveilla dans une douce sueur générale, et appela papa, maman, sa bonne, reconnut tout son monde, et fut guéri en bien peu de temps de la manière la plus douce, la plus sûre et la plus agréable, au grand étonnement de tous, qui furent dans l'admiration des effets d'un remède aussi précieux.

Agréez, etc.

DUPLAT, Dr.

**Matériaux pour la Pharmacodynamique, par le  
D<sup>r</sup> LOBETHAL de Breslau.**

(Suite de p. 235.)

---

ACONITUM.

*Aconitum* employé à propos par l'homœopathe, remplace en grande partie, pour ne pas dire en majeure partie, l'appareil curatif antiphlogistique de l'ancienne Ecole. C'est sans contredit le remède qui conjure directement l'orage du sang agité par l'inflammation, et dont l'homœopathe pourrait tout aussi peu se passer que l'allopathe pourrait s'engager à guérir les maladies aiguës sans saignée. Il est à regretter que la grande efficacité d'*aconitum* dans les fièvres synoques et les inflammations phlegmoneuses, ait donné lieu aux médecins paresseux d'administrer ce remède à tout propos, même là où l'appareil antiphlogistique avait déjà été mis en usage, ce qui a peut-être motivé la non-réussite de bien des cures.

*Aconitum* et les autres remèdes directement anti-inflammatoires de notre *Matière médicale pure* ne sont pas toujours en état de dispenser des saignées, lesquelles, d'après ma ferme persuasion, qui ne restera plus, grâce à Dieu, sans écho, doivent être employées assez rarement, il est vrai, mais sont ab-

solument inévitables en certains cas, à moins de vouloir par amour de notre système travailler au préjudice des malades (1).

Dans l'*apoplexie sanguine* confirmée (2), dans certains cas de péricapneumonie parenchymateuse chez de jeunes personnes robustes, enfin dans l'*apoplexie des poumons* de SCHÖNLEIN, l'ouverture de la veine est une indication vitale qui ne dispense nullement de l'emploi subséquent des remèdes homœopathiques. On verra que je regarde comme fort rare l'indispensabilité absolue de ce palliatif, car sur plusieurs milliers de malades je n'ai accordé que trois fois la permission de saigner (3).

(1) On verra plus tard à quelles petites dimensions se réduit cette concession de l'auteur. P.....R.

(2) On sait que je ne suis pas ennemi de la saignée au point d'en méconnaître l'efficacité en certains cas; mais dans cette maladie, elle offre rarement l'avantage qu'on s'en promet, prolonge fort souvent la durée de la paralysie, et la rend même parfois incurable. RUMMEL.

(3) Certes une *permission*, ainsi que le dit l'auteur, *accordée trois fois* seulement sur *plusieurs milliers de malades*, ne doit être regardée que comme une très-rare *exception*; et j'ai le droit de dire qu'elle *confirme la règle*. LOBETHAL a laissé saigner *trois fois*; cela ne prouve point qu'alors même la saignée ait été indispensable; personne ne peut affirmer avec certitude que sans ces trois saignées les malades seraient morts; et nous sommes même assez autorisé à penser que, par cette dérogation au précepte de HAHNEMANN, LOBETHAL a commis une faute bien plus qu'il n'a amélioré sa pratique et avancé la thérapeutique homœopathique. Remarquez qu'il ne désigne pas même les cas

En général *aconitum* est le remède le plus important, le plus sûr et souvent l'unique dans toutes les fièvres inflammatoires, sans complication gastrique, nerveuse ou autre, dans la péripneumonie simple et dans la pleurésie inflammatoire. Dans les inflammations d'autres organes, *aconitum* n'est qu'un accessoire, propre à modérer l'orgasme du sang, mais indispensable pour enlever la tension inflammatoire et frayer ainsi la route à d'autres remèdes efficaces. A cette catégorie appartiennent la fièvre de dentition, les congestions à la tête et aux gencives chez les enfants, l'inflammation du cerveau, l'ophtalmie, l'inflammation de la trachée artère et du gosier, le croup, plus rarement l'inflammation de l'abdomen, et la plupart du temps la metritis des jeunes personnes (1). *Aconitum* est un curatif précieux pour le crachement de sang et pour en prévenir la récurrence chez les personnes qui y sont sujettes, cette affection

où il a permis de saigner, à peu près comme s'il en avait honte ; il aurait pourtant bien valu la peine d'éclairer sur cette convenance, que LOBETHAL semblerait vouloir élever en précepte. Jusqu'à plus ample informé, je m'en tiens au précepte de Hahnemann, et malgré LOBETHAL, je continuerai à ne pas saigner.

P.....R.

(1) Les réserves de l'auteur sont trop étendues ; dans chacun de ces cas, je l'affirme, il peut arriver qu'on obtienne d'*aconitum* la guérison radicale de l'affection à laquelle on a affaire ; tant que la maladie offre un groupe de symptômes correspondants à ceux d'*aconitum*, on doit insister sur l'usage de ce remède, en variant convenablement les doses. P.....R.

étant ordinairement causée par l'inflammation imminente des poumons.

De plus, on ne peut se dispenser d'*aconitum* comme coopérant dans le stade d'éruption de la *variole*, et dans l'angine dont la *fièvre scarlatine* est précédée; dans la *rougeole*, il est spécifique et remède principal, quoique avec moins d'extension que *belladonna* ne l'est contre la scarlatine; il est aussi le remède le plus efficace dans la *scarlatine pourprée* (1).

Outre ces maladies aiguës, *aconitum* se montre particulièrement efficace dans les *rhumatismes aigus* avec inflammation des membranes séreuses, plus en-

(1) Je ne sais ce que signifie le terme de *spécifique* appliqué à une fièvre éruptive; je ne saurais donner ce titre qu'à un remède dont l'administration serait immédiatement suivie de l'avortement et, par conséquent, de la cessation totale de la maladie.

Que dans une épidémie grave de *rougeole*, l'on voie guérir tous les individus qui auront reçu *aconitum* pendant la fièvre d'incubation, tandis que l'on verra mourir la plus grande partie de ceux qui ne l'auront pas reçu, je ne dirai pas pour cela qu'*aconitum* ait joué le rôle de spécifique, mais bien qu'il a diminué l'intensité de la fièvre, et permis ainsi aux malades d'en supporter l'effort; tandis que ceux qui n'ont pas reçu ce secours ont succombé à l'action phlegmasique.

On sait d'ailleurs que *pulsatilla* mérite mieux qu'*aconitum* l'épithète de spécifique de la rougeole, puisque c'est après l'éruption, la manifestation extérieure de la maladie, que ce remède calme et modère singulièrement les symptômes accessoires; toutefois je persiste à regarder cette qualification comme usurpée.

core dans la *goutte aiguë*, dans les *odontalgies battantes* procédant d'un fort afflux de sang à la tête; il est le meilleur et le plus précieux remède dans les *congestions* à la tête, quand, sans provenir d'une vie sédentaire ou de constipation, elles se déclarent chez de jeunes personnes, surtout des filles alertes, chez lesquelles un afflux constant de sang produit de vives douleurs à la face et une grande irritabilité; enfin dans la menstruation exagérée accompagnée d'une pléthore universelle.

La dose d'*aconitum* est, d'après ma pratique particulière, de quelques gouttes de teinture primitive en solution dans de l'eau fort souvent répétées, dans des cas pressants de maladies aiguës, et de la 12<sup>e</sup>, 18<sup>e</sup> ou 30<sup>e</sup> dynamisation fréquemment répétées, dans des cas moins graves ou dans des maladies chroniques.

#### *Addition du Rédacteur.*

LOBETHAL me paraît avoir fait un peu trop rétrécie et circonscrite la part de l'action curative d'*aconitum* dans les affections inflammatoires; l'expérience de ses collègues vient augmenter ce champ thérapeutique, et je vais en citer quelques exemples.

*L'inflammation du cerveau* lui paraît être une maladie dans laquelle *aconitum* ne peut être employé que comme remède préparatoire; je soupçonne fort, au contraire, que c'est une de celles où il doit être le plus héroïque; heureusement elle est trop rare pour qu'on ait de fréquentes occasions de l'étudier. Il est

d'ailleurs assez difficile de bien s'entendre sur le sens de cette appellation, *inflammation du cerveau, encéphalite*, qui mérite d'être distinguée de la *méningite* bien plus fréquente que la première. Très-probablement, c'est de la *méningite* que LOBETHAL a voulu parler; et, à cette occasion, il est à remarquer combien est judicieuse la recommandation de HAHNE-MANN de ne point s'arrêter aux dénominations, de ne point même les employer, mais de recourir toujours à l'exposition des symptômes.

Voici un cas de congestion céphalique inflammatoire rédigé par TIETZE, et publié par THORER.

Un forgeron, de 30 ans, robuste, sanguin, fut atteint de coriza, avec obstruction nasale et violente céphalalgie; peu attentif à son état, il laissa passer plusieurs jours durant lesquels le mal acquit une telle violence qu'il craignit d'en devenir fou.

Le 1<sup>er</sup> octobre, il offrait : violente douleur lacérante et lancinante au côté droit du front, comme dans l'os; — rougeur des paupières; — obstruction totale du nez, nécessitant l'ouverture de la bouche pour respirer, avec sécheresse absolue; — en marchant et auprès du feu de la forge, la douleur acquiert un degré effrayant d'intensité, alors elle ne permet pas au malade de se coucher; — c'est le matin après le lever qu'elle est le plus horrible; — pouls dur, plein, fréquent; — frissons fréquents, avec peau chaude et sèche; — selles nulles.

Le malade reçoit, le matin, *aconitum* VIII 6 et le soir *nux* x 6.

Dès le lendemain, notable amélioration, et après 4 à 5 jours guérison complète.

Un second malade, atteint exactement de la même affection, a été dans le même temps guéri par les mêmes moyens.

TIETZE ne dit point pourquoi il a administré *nux* au lieu de se contenter de laisser agir *aconitum* ou de le répéter; il eût été très-possible que ce remède suffît, et c'est une mauvaise pratique, scientifiquement parlant, que de changer de remède, sans motif suffisant.

L'*angine*, soit *inflammation du gosier*, est aussi placée par l'auteur en dehors de la sphère d'action curative d'*aconitum*; cependant MÜHLENBEIN dit (*Arch. X. III, 64*): « Une épidémie de fièvre pourprée m'a fourni aussi l'occasion de confirmer l'efficacité de la *teinture d'aconitum* en petites doses; les congestions cérébrales, les douleurs du cou et la fièvre cédaient promptement et avec elle disparaissait le danger. L'*angine gangreneuse* qui survient chez les adultes simultanément à cette épidémie, cédait promptement aussi à ce remède.

» Parmi les malades atteints par l'épidémie se trouvait une jeune femme de 20 ans que je traitais, les trois premiers jours, allopathiquement (pourquoi?); mais voyant augmenter la fièvre, l'angine et la céphalalgie, les règles étant survenues, la malade commençant à délirer et à parler avec les yeux fixes et grandement ouverts, je lui donnai la *teinture d'aconitum* qui fit disparaître tous ces symptômes graves; la

maladie se dissipa promptement et tranquillement. »

Le même praticien ajoute plus bas :

« J'ai rencontré deux épidémies de *rougeole* que j'ai traitées par *aconitum* suivi de *bryonia* ou de *pulsatilla* suivant les symptômes actuels ; et j'ai pu me convaincre avec quelle rapidité, par ce traitement, les enfants aussi bien que les adultes surmontaient l'effort du mal. » Ces paroles confirment ce que je disais plus haut, qu'*aconitum* ne peut être ni considéré, ni employé comme un spécifique de la rougeole, puisque l'habile MÜHLENBEIN a dû le faire suivre d'un autre médicament.

LOBETHAL signale le *croup* comme non susceptible de guérison par *aconitum* seul ; je ne suis pas de son avis ; mais il faut ici distinguer. Si le médecin est appelé au début du *croup*, lorsque l'inflammation s'établit seulement et se manifeste par fièvre, gêne légère de la respiration, avec douleur au larynx, tussiculation et voix rauque, ce qui a toujours lieu de 7 à 11 h. du soir, — alors certainement *aconitum* suffira pour guérir ; mais si le médecin est appelé plus tard, lorsque déjà l'inflammation a amené des résultats pathologiques, en particulier l'épaississement de la muqueuse laryngo-trachéale, puis la fausse membrane ; alors *aconitum* est insuffisant à guérir, parce que ce n'est plus à une simple inflammation qu'on a affaire, mais aux produits de cette inflammation qui n'entrent pas dans la sphère d'*aconitum*. Je me hâte d'ajouter que je ne vois pas de nécessité à attendre deux heures l'effet d'une cuillerée d'eau *aconitée*, et

qu'on doit, je pense, en précipiter davantage les doses, avec l'espoir fondé d'arrêter promptement la marche de l'inflammation.

GRIESELICH raconte (*Hyg. II*, 22) le premier cas de *croup* qu'il traita homœopathiquement ; après les symptômes qu'il énumère, il se contente de dire : « Je donnai, toutes les deux heures, une dose *acon. 30*, durant la nuit, que je fis suivre de quelques doses *spongia 30* et *hep. sulf. 4* ; au bout de 24 heures l'enfant était si bien rétabli qu'il n'était plus question de *croup* ; la voix croupale s'était changée en un timbre catarrhal, et la sueur se manifestait. »

L'auteur ne s'est point donné la peine de dire *pourquoi* il avait administré *spongia* et *hepar* ; peut-être était-ce uniquement pour obéir aux préceptes thérapeutiques ; peut-être ces remèdes n'étaient-ils pas commandés par les symptômes actuels ; et peut-être *aconitum* aurait-il suffi.

Il raconte un second cas dont voici les principaux traits : Enfant vigoureux, agité dans son lit, et se jetant à droite et à gauche ; toux croupale, fréquente, ne laissant que peu de secondes de repos ; chaque accès précédé de bâillements ; voix peu rauque, respiration précipitée ; l'inspiration n'est plus sonore, mais on voit qu'elle est pénible ; face très-rouge et gonflée, peignant l'anxiété ; température de la peau élevée ; coriza humide. — *Aconit. 18* trois gouttes, dans environ six onces d'eau sucrée, dont deux cuillerées à café sur-le-champ, répétées toutes les deux heures. Le lendemain il apprit que l'enfant s'était

endormi immédiatement après la première dose, et que ce sommeil avait duré près de quatre heures sans toux ; à son réveil il avait toussé d'un timbre ordinaire, et s'était endormi après une nouvelle dose. Mais au matin l'enfant s'était de nouveau agité, et avait fortement porté sa tête en arrière. A son arrivée, GRIESSELICH trouva la toux de nouveau très-forte, ayant un timbre angoissant, mais n'offrant que rarement le son métallique creux ; au total, l'enfant était plus calme, la face n'était pas si rouge, et l'orage artériel paraissait calmé. Il donna immédiatement *hep. sulf.* III 4, et en attendit l'effet durant demi-heure ; il fut prompt, la toux perdit son timbre métallique et prit le catarrhal ; la respiration était encore précipitée, mais la face devint plus naturelle, l'enfant demanda du lait, et au bout d'une demi-heure se fit descendre du lit pour jouer. — Le lendemain toux rare, simple ; le soir un peu de raucité, contre laquelle *hep. sulf.* qui agit efficacement contre la toux ; la maladie se termina par la sueur.

Il n'est pas démontré pour moi qu'*aconitum* n'eut encore très-bien agi, au moment où GRIESSELICH a donné *hep. sulf.*, car outre l'agitation, il y avait encore précipitation de la respiration, signe de la phlogose pulmonaire ou bronchique. Mais ce qui me paraît évident, c'est que le long sommeil de l'enfant, pendant la nuit, a privé le malade de la possibilité de faire d'*aconitum* un usage suffisant ; je tiens pour sûr que si de 9 heures du soir à 9 heures du matin, il eût pris, toutes les deux heures, deux cuillerées à café

d'eau *aconitée*, il n'aurait pas eu le réveil agité qui est ici signalé. Au reste, je ne prétends point rabaisser le mérite d'*hepar sulf.* dans cette occasion ; je l'emploie fréquemment et toujours avec succès.

HARTMANN donne (*Ann.* II, 220) un cas encore plus probant en faveur d'*aconitum*. — Ayant été appelé auprès d'un enfant qui, lui disait-on, *n'était pas très-bien*, et jugeant que le cas n'était pas sérieux, il continua à faire ses visites et ne se rendit auprès de ce malade que quand ses pas l'y conduisirent. Il ne fut pas peu surpris, à 11 h. avant midi, de trouver un croup déjà fort avancé, sur un sujet éminemment scrophuleux.

L'enfant était assis sur son lit, le corps droit élevé, la respiration était courte, difficile, bruyante, avec serrement de poitrine et contraction des muscles de la face, les yeux semblaient poussés hors de leurs orbites, et la tête était rejetée en arrière. Chaque accès de toux augmentait beaucoup cet aspect angoissant ; les accès se suivaient de très-près et forçaient l'enfant à saisir fortement les objets voisins ; la toux était sibilante et sonore ; elle produisait une forte douleur au larynx, où l'enfant portait instantanément la main ; la fièvre était forte ; le pouls battait 110 ; il y avait grande chaleur et soif continuelle ; selles et urines involontaires pendant la toux. HARTMANN donna sur-le-champ deux globules *aconitum* VIII, lesquels au bout de 4 heures avaient produit une telle amélioration, qu'il pensait à laisser agir ce remède seul jusqu'au lendemain, et que la toux seule lui fit re-

garder comme imprudent de laisser l'enfant exposé à une exacerbation nocturne sans remède spécifique; — il donna donc à 5 h. *spongia* x; et le lendemain il n'existait aucune trace de la maladie.

Cet exemple est des plus concluants, ce me semble, en faveur de l'action curative d'*aconitum* administré seul dans le *croup*; c'est par prudence et non par nécessité que HARTMANN a donné *spongia*; il eût pu s'en passer; à une autre heure de la journée, il l'eût fait; il eût aussi pu répéter *aconitum*, et je pense qu'il aurait aussi bien réussi. J'encourage fortement les homœopathes à avoir dans ce remède la plus grande confiance en cas de *croup*, et à le répéter tant que l'appareil phlegmasique est évident: chaleur, rougeur, douleur et fièvre.

Voici un cas où *aconitum* a eu seul les honneurs de la guérison. — Un enfant de 7 ans, qui toussait depuis quelques jours, fut pris subitement, le 6 décembre au soir, d'un frisson violent, suivi d'une chaleur intense; le médecin appelé trouva le malade privé de la parole, ou ne parlant qu'avec effort et d'une voix coassante; il montrait son larynx comme siège de la douleur, cherchait à tousser et ne pouvait en venir à bout; la face était rouge et gonflée, les yeux étaient brillants; le front était recouvert de sueur, le pouls plein et fort, la soif intense et l'urine copieuse; du côté gauche de la face était une éruption de petits boutons, et le teint passait du rouge au blême; la respiration était visiblement oppressée; l'enfant était agité et en délire. — Il reçut *aconitum* x 2, et au

bout de cinq minutes il avait recouvré la parole, la toux avait lieu en totalité, la chaleur et la sueur avaient diminué; l'enfant dormit la plus grande partie de la nuit, et voulait se lever le lendemain matin. Malgré l'anorexie, la toux légère et la chaleur qui persistèrent un certain temps, on ne donna aucun autre remède; la santé se rétablit entièrement. (*Ann. II, 223.*)

L'*entérite*, inflammation des intestins, est une des affections dont la guérison, selon LOBETHAL, ne saurait s'opérer par *aconitum* seul. Or voici une observation (peu détaillée il est vrai) de TRINKS qui démontre que LOBETHAL pourrait bien n'avoir pas raison.

« Je trouve dans mon journal, dit-il, la guérison d'une *entérite* très-violente et fort étendue, au moyen de doses d'*aconitum* assez fortes et répétées. A la première petite dose, point d'amélioration; je donnai la seconde plus forte, et j'obtins un léger adoucissement; à la 3<sup>e</sup> et à la 4<sup>e</sup>, encore plus fortes, la maladie s'apaisa rapidement; la 5<sup>e</sup> et la 6<sup>e</sup> firent en totalité disparaître une maladie qui menaçait hautement la vie; la patiente, au 4<sup>e</sup> jour, était bien portante, quoique deux médecins allopathes eussent parié qu'elle mourrait de la gangrène, parce que je ne lui avais point tiré de sang. — Par hasard, dans la même maison, une autre personne était aussi atteinte d'une *entérite*; elle ne survécut pas 40 heures au traitement allopathique; tandis que la mienne, au grand désespoir des allopa-

thes, sortit le sixième jour de son lit, et alla à ses affaires »

TRINKS ne spécifie pas les doses qu'il qualifie de *petites* et de *grosses*; était-ce des globules, était-ce des gouttes? mais je dois répéter, pour ce qui me concerne, que je tiens peu à la *petitesse* des doses, et que je regarde un traitement comme tout aussi homœopathique, si l'on administre des gouttes que si l'on donne des globules seulement.

Je quitte *aconitum*, sur lequel j'aurai sûrement occasion de revenir, et reprends le travail de LOBETHAL.

P.

#### ANACARDIUM.

Je vais exposer un fait tiré de ma pratique, intéressant pour la connaissance des effets de ce remède, et d'autant plus important que, dans le cas dont il s'agit, j'eus le bonheur de le trouver, presque immédiatement, seul spécifique pour une affection sur laquelle nous n'avons pas encore assez de faits à l'appui de l'efficacité de l'homœopathie contre elle; je veux parler des maladies de l'esprit.

Une veuve de 64 ans, femme assez loquace, mais ne démontrant pas une extrême faiblesse d'esprit, tomba, après une insulte vive, non méritée, d'une voisine, dans un état d'égarément d'esprit qui parut d'abord sans danger à ses alentours, se manifestant par un babil continuel de paroles insensées, et n'ayant, à ma connaissance, dégénéré en frénésie que par les mesures de rigueur de l'allopathe de la maison. Cet

état durait depuis plusieurs semaines en dépit du *calomel*, de l'*onguent émétisé* et d'autres remèdes; quand on eut recours à moi. Je calmai bientôt la frénésie nocturne par des procédés moins sévères, et la vésanie qui en resta fut si parfaitement dissipée en 14 jours par un emploi fréquent d'*anacardium* x 000, qu'à ce jour cette femme a entièrement repris l'usage de ses facultés intellectuelles.

*Note du Rédacteur.* Ce fait, ainsi que le dit LOBETHAL, est important; la matière médicale des aliénations mentales est pratiquement peu connue, et ce serait un travail éminemment utile que celui d'homœopathes qui s'adonneraient uniquement à étudier et traiter ce genre d'affections. Sans doute LOBETHAL a été guidé dans sa recherche du spécifique par la pharmacodynamique très-détaillée (*Arch. II.*) d'*anacardium*; mais on ne lui en doit pas moins des louanges pour avoir si bien su faire son choix. Cette observation, quoique imparfaite, est la seule qui ait été publiée; on ne trouve *anacardium* cité ailleurs qu'une seule fois (*Hyg. I*, 26), comme curatif de l'hypochondrie; mais il a été administré par KRAMMER concurremment avec *nux* et *phosphor.*, ensorte qu'on ne peut en tirer aucune induction rigoureuse.

Il est à déplorer que LOBETHAL ait été si bref sur les vertus d'*anacardium* qui en possède d'héroïques; je le signale surtout, d'après une expérience répétée, tirée de ma pratique, comme un moyen remarquablement efficace dans les cas de faiblesse de vue; cette infirmité n'est pas susceptible de devenir le sujet

d'une observation rédigée; mais je pourrais citer plusieurs personnes chez lesquelles la vue s'affaiblissait au point de ne plus leur permettre de reconnaître les objets, et qui, au moyen d'*anacardium* fréquemment répété, ont recouvré la faculté de distinguer des objets même assez menus.

*Anacardium* est encore un excellent moyen de stimuler l'action digestive de l'estomac, lorsque celui-ci est indolent et n'est le siège d'aucune affection reconnaissable; je l'ai fréquemment donné dans ce but avec succès.

P.

## ALUMEN USTUM.

(Sous cette rubrique, LOBETHAL donne un article tout-à-fait allopathique, qu'il termine en disant qu'il n'a pas fait encore usage de la dynamisation d'*alun*. La matière de cet article se retrouve dans celui que j'ai fait (*Bibl. hom.* n<sup>lle</sup> série I, 346), en me plaignant de ce que la pharmacodynamique de l'*alun* n'existe pas encore. LOBETHAL signale l'emploi que fait de l'*alun* le D<sup>r</sup> Friedrich contre l'urétrite dans son stade inflammatoire; d'une dissolution de *deux gros* dans six onces d'eau édulcorée, il fait prendre trois cuillerées à soupe par jour; la guérison, dit-il, est très-prompte.)

P.

## ALUMINA OU ARGILLA.

Jé l'ai trouvée efficace dans la constipation des petits enfants qu'on allaite artificiellement, et en ai administré quelques globules de la 18<sup>e</sup> chaque jour

ou plus rarement, selon les circonstances. — Dans la cholérine (*dysentérie* ?) des enfants, Durer employa (*Gazette allemande de médecine et de chirurgie*, du 3 décembre 1836, p. 322) *argilla depurata* chez un enfant d'une année, par un demi drachme dans un véhicule convenable d'une once à une et demie, en 24 heures.

*Note du Rédacteur.* Puisqu'il avait si peu de chose à dire d'*alumina*, LOBETHAL aurait pu se dispenser de lui consacrer un article ; lorsqu'on se fait, jusqu'à un certain point, écrivain thérapeutique original, on doit avoir à cœur de dire des choses nouvelles, ou de confirmer ce qui est connu ; LOBETHAL ne fait ici ni l'un ni l'autre.

*Alumina*, à l'instar de *calcareæ*, de *silicea*, de *baryta*, de *magnesia*, doit être une substance énergique ; elle a été jusqu'ici trop peu étudiée et employée ; on trouve sur elle, dans les journaux, très-peu d'observations rédigées. HARTLAUB dit l'avoir employée avec succès sur une herpétique pour combattre une abondante leucorrhée. (*Ann.* I, 178) KNORRE l'a appliqué aussi avec succès contre l'ozène qu'il décrit dans l'observation suivante, laquelle GROSS qualifie de *très-importante*.

Ecoulement par le nez d'un liquide épais, jaunâtre, fétide, venant des arrière-narines, que le malade expuait en se mouchant, en grande quantité, chaque matin. Souvent, après avoir reniflé de l'eau tiède, il poussait au dehors avec peine de gros morceaux durs, de matière sèche, d'un jaune verdâtre ; obstipation

du nez, violent épistaxis, défaut d'odorat, douleurs à la racine du nez et aux sinus frontaux; teint blême, face misérable; selles rares, dures et sèches; émaciation; dartres au dos de la main gauche et aux doigts. — *Alumina* 30 et 15, à doses répétées, durant plusieurs mois; chez une fille de 12 ans. (*Allg. hom. Zeit.* V, 21.)

GROSS recommande *alumina* contre la constipation opiniâtre chez les petits enfants au sein; RUMMEL appuie cette recommandation. Ces deux autorités sont réellement respectables.

A ces renseignements pratiques ajoutons ceux que donnent les rédacteurs du *Réal-Lexicon*.

« Nous avons donné avec succès *alumina* dans maintes affections de l'esprit et de la raison, lors surtout qu'elles se manifestaient particulièrement par une torpeur, une sorte de paralysie de l'échange des relations intellectuelles; dans ces cas et dans tous ceux où l'on a recours à ce moyen, beaucoup de patience est nécessaire, soit de la part du malade, soit de celle du médecin; rarement *alumina* reste sans effet.

» Nous le donnons avec grand avantage contre diverses productions chroniques de la peau ou éruptions de diverse nature, contre les ophthalmies chroniques, accompagnées d'une abondante sécrétion de mucus, le spasme ou la paralysie des paupières, le strabisme accidentel, la faiblesse de vue, surtout si le principe de ces affections paraît appartenir à la psore. En général, l'usage de cette substance convient surtout à la diathèse scrophuleuse. Elle est éminemment

utile contre l'otorrhée, l'inflammation du nez et des parties osseuses qui offrent souvent tant de difficultés à guérir, — le gonflement, l'induration et la suppuration des ganglions cervicaux; l'inflammation chronique du gosier, menaçant cette partie de destruction, surtout lorsqu'elle est jointe à une abondante sécrétion de mucosité purulente; — diverses affections catarrhales et asthmatiques; — le soda, la production d'acides dans l'estomac, et les douleurs crampoïdes de ce viscère; les affections vermineuses; la constipation alternant avec la diarrhée. » P.

#### ARANEA DIADEMA.

La toile d'araignée, surtout celle qu'on trouve dans les caves, est un curatif excellent contre la fièvre *intermittente tierce* opiniâtre. J'en ai fait une fois l'expérience dans une fièvre vernale après l'emploi allopathique et infructueux du kina, de la kinine, du poivre, etc. Je donnai au patient, sans qu'il s'en aperçût, la toile d'araignée d'un volume équivalent à celui d'une noisette, dans une tartine de beurre, peu de temps avant l'accès. Dans le *Magasin de Rust*, tome 16, cahier 2, p. 351, est également cité un cas dangereux de fièvre tierce qui fut guéri par ce remède. Dans la *Gazette de Hambourg*, tome I, cahier 2, se trouve un extrait de la *Gazette des hôpitaux*, où deux médecins siciliens attirent notre attention sur la puissance étonnante de 12 à 15 grains de *toile d'araignée* pour calmer de violentes palpitations de cœur. Le rédacteur en cite également l'efficacité éprouvée

dans un cas semblable, causé par l'hypertrophie du cœur. Il commence ordinairement par 10 grains qu'il fait prendre dans de l'eau sucrée, et augmente la dose de 5 grains au bout de 3 à 4 jours.

*Addition du Rédacteur.*

Je profite de la première occasion qui m'est offerte pour donner l'histoire homœopathique de l'*araignée* qui n'a pas encore été publiée en français et dont il n'existe qu'un extrait de symptomatologie dans le *Manuel de JAHR*.

La première notice en a été donnée par GROSS en 1833 (*Allg. hom. Zeit.* I, 122); il en avait reçu une note de symptômes d'un médecin militaire saxon. Celui-ci avait fait les épreuves sur lui-même avec une teinture résultant de l'immersion d'une *araignée porte-croix* dans 100 gouttes d'alcool, où elle mourut; au bout de 6 mois, de cette liqueur, devenue jaune, il mélangea dix gouttes avec un peu d'eau pure, y donna de fortes secousses, et prit le tout, un peu avant de se coucher. Les obligations de son service l'empêchèrent de rester dans les conditions voulues pour une bonne expérimentation; il ne tint donc compte que des symptômes les plus saillants.

Un autre jeune médecin, à la requête de GROSS, a repris l'épreuve à nouveau au moyen d'une teinture préparée de la même manière, dont il prit chaque jour graduellement depuis 12 à 33 gouttes, le matin à jeun.

Voici la liste des symptômes obtenus.

Tête entreprise, après le repas (1<sup>er</sup> jour).

Tête entreprise avec relâchement corporel.

Le soir, en étudiant, tête entreprise, et douleur pressive, comme aux os temporaux, et à la partie supérieure du front, qui diminue en appuyant la tête sur la main, et revient en ôtant celle-ci.

Tiraillements dans la tête se dirigeant vers la mâchoire inférieure (aussitôt après l'avoir pris).

5. Mal de tête, surtout au front, qui passe en fumant (après 2 heures).

Mal de tête continu (aussitôt après l'avoir pris).

Le mal de tête diminue en fumant dans la chambre, et passe tout-à-fait en fumant au grand air (par un beau temps d'automne).

Le mal de tête dure jusqu'au soir, s'adoucit au bout de quelques heures et cesse tout-à-fait au grand air.

Céphalalgie et embarras de la tête, que l'usage de la pipe adoucit l'un et l'autre, qui reviennent et durent tout le jour.

10. Mal de tête, cuisson dans les yeux, et chaleur de la face; la marche rend la céphalalgie moins violente; mais assis, la pipe la diminue sans la faire disparaître (aussitôt après l'avoir pris).

Chaleur au front et aux yeux; sensation désagréable, tremblotante, papillottante de la vue, en lisant ou en écrivant, ce qui augmente le mal de tête (après 2 h.).

Chaleur à la face, en particulier aux yeux (qui passe après 4 heures).

Brûlure à la face.

Douleurs de serrement à l'oreille droite et à la parotide qui cessent d'abord à celle-ci, puis à l'oreille (le second jour, après midi).

15. Pénible sensation de froid dans les dents incisives, inférieures droites, surtout en inspirant de l'air; elle revient les

jours suivants à la même heure, en manière de fièvre intermittente (après 16 h.).

Elancements au palais et au larynx de 24 h. de durée.

Mauvais goût d'amertume à la bouche, avec langue couverte (après 1 h.).

Après avoir pris du lait, il revient un mauvais goût.

Mauvais goût que l'usage de la pipe diminue.

20. Selle liquide, avec mal de ventre qu'adoucit la friction sur l'abdomen avec le plat de la main. La selle n'a lieu que par parcelles et avec des efforts; demi-heure après, gargouillement dans le ventre (le 5<sup>e</sup> jour).

*Coriza de trois jours de durée.*

*Coriza avec soif.*

Glocitation dans les muscles du bras gauche, d'une demi-heure de durée, l'après-midi (du second jour).

Le matin, dans le lit, douleurs de tête fluctuantes, qui passent dans le bras, l'avant-bras droit et la jambe droite; elles se montrent aussi pendant le jour dans les talons (le 7<sup>e</sup> j.).

25. Violentes douleurs ostéocopes sourdes dans le talon droit, durant quelques jours, continuelles, lorsqu'on tire le pied de l'état de repos pour le mouvoir et se mettre en marche; par la prolongation du mouvement, ces douleurs s'apaisent peu à peu (le premier jour après la seconde dose).

Parfois, douleurs ostéocopes sourdes dans les membres.

(Durant quatre semaines, *douleurs ostéocopes, accès de fièvre*, qui consistent surtout en froid, *douleurs abdominales*, qui s'associent ordinairement à un *frisson*, et arrivent surtout *vers le soir; éruptions cutanées, tuberculeuses* ici et là.)

Sensation de poids et de plénitude dans le bas-ventre, où semble être une pierre, tandis qu'à l'épigastre il y a une sensation pénible d'affadissement; en même temps, battements dans le ventre; sensation de pesanteur dans les cuisses qui empêche de les porter en avant, avec embarras de la tête. Le lendemain, il revient un *accès de fièvre* au même moment, de demi-heure de durée (le soir, après 5 heures, le second jour).

*Lassitude, soif.*

50. Lassitude sans pesanteur dans les pieds, mollesse.

Soif.

Sommeil agité, et réveils fréquents, avec la sensation d'une enflure considérable des mains et des avant-bras, qui leur donnerait un volume double. Ils paraissent si lourds qu'il croit ne pouvoir les mouvoir (le 1<sup>er</sup> j.).

Le *Real-Lexicon* ajoute les symptômes suivants qui seraient d'une haute valeur.

Hémorrhagies par toutes les ouvertures du corps et par les plaies. — Disposition aux hémorrhagies, comme dans la cachexie scorbutique.

Très-violent epistaxis.

Hémorrhagie utérine; avortement.

Quelque temps après GROSS fit (*Arch. XI, 3, 45*) la communication suivante.

« Parmi les mille remèdes que le peuple emploie contre la fièvre, un en particulier m'avait frappé, et j'avais observé en silence plusieurs fois sa vertu curative. Je voyais des fébricitants porter au cou une coquille de noix contenant une *araignée porte-croix*, et leur fièvre passer bientôt; tandis que j'étais disposé à attribuer leur guérison au hasard, je fus appelé à reconnaître une guérison toute pareille par l'emploi intérieur de la *toile d'araignée*, et fus conduit à penser que ces guérisons avaient lieu par les voies naturelles et d'après des lois fixes. Je raisonnai donc ainsi: Ce qui exerce une action curative répétée contre un état morbide auquel on peut donner une désignation, doit avoir opéré d'après des lois homœopathiques;

car toute guérison réelle obtenue au moyen d'un seul remède et d'une très-petite dose, doit suivre les voies homœopathiques. Or une toile d'araignée est un remède simple, et la dose qu'on en donne n'est pas prodigieuse, lors même qu'elle serait trop forte ; et de porter une araignée au cou, qui ne saurait agir qu'au moyen d'émanations sur l'organisme vivant, n'est qu'une très-petite dose médicamenteuse ; donc l'*araignée porte-croix* ou sa *toile* doit posséder une vertu médicale et très-probablement homœopathique contre certaines fièvres intermittentes. Ce raisonnement, s'il est juste, recevra une pleine et entière confirmation si ce remède, comme les autres dont se sert l'homœopathe, se laisse dynamiser ; et je ne tardai pas à opérer cette dynamisation. Je pris une *araignée porte-croix* (*ar. diadema L.*) adulte, et suffisamment forte, capable de fournir une toile ; je perçai son abdomen, recueillis sur du sucre de lait (100 grains) la liqueur qui en dégoutta, et commençai la trituration normale. Lorsque j'eus amené cette première préparation à son état, j'en fis l'épreuve et en donnai *un grain* à un fébricitant immédiatement après le paroxysme ; je vis que les accès suivants furent graduellement plus faibles, et cessèrent bientôt totalement. La seconde préparation (10,000) opéra bien davantage, et l'effet de la troisième dépassa l'action des premières ; j'espère qu'une dynamisation élevée jusqu'à x rendra tous les services qu'on a droit d'attendre de ce remède. Sans doute qu'il n'opérera pas de la même manière sur toutes les fièvres, mais je pré-

sume qu'appliqué d'après d'autres indications encore, il sera très-énergique; en particulier, contre les maladies spasmodiques, car le peuple depuis long-temps considère la *toile d'araignée* comme un excellent moyen contre les convulsions épileptiques, et ce serait un enrichissement pour notre *Matière médicale.* »

Pour appuyer ces conjectures de GROSS, le Dr BETHMANN a communiqué (*Allg. hom. Zeit.* I, 168) que jadis le Dr Chesneau appelé inopinément auprès d'une dame atteinte d'une perte utérine énorme, et se trouvant éloigné de tout moyen de secours, fit recueillir une grande quantité de toiles d'araignées, les plongeant dans du vinaigre, les fit griller, et les appliqua *sur* les parties génitales de la dame. Le torrent de sang s'apaisa immédiatement et cessa quelques minutes après; la malade s'endormit et n'eut besoin d'aucun autre secours.

Chesneau dit avoir employé ce moyen plusieurs fois, et en avoir toujours vu de bons effets. Il sauva, en particulier, un jeune homme qui perdait son sang par le nez, en lui appliquant sur le front et le nez une préparation semblable à la précédente.

Dans l'un et l'autre de ces cas, il est bien difficile de dire en vertu de quelle action le remède a agi; le vinaigre ne doit-il pas réclamer sa part de la guérison? la toile d'araignée doit-elle être considérée comme simple topique? mais un topique ne peut arrêter une hémorrhagie qu'en remplissant et bouchant les ouvertures béantes des vaisseaux artériels ou veineux; or, à cet égard, on ne saurait considérer

comme topique de l'utérus un corps appliqué *sur* les grandes lèvres; et de même une application sur le front et la racine du nez n'est pas un topique de la muqueuse de cet organe.

Mais voici que BETHMANN ajoute que dans plusieurs provinces d'Allemagne les toiles d'araignées passent pour un excellent hémostatique aussi bien dans les cas d'hémorrhagies interne que lorsqu'elles ont lieu par des lésions extérieures. Pour les premières, et en particulier les hémorrhagies utérines, on se contente d'appliquer les toiles d'araignées sur le carpe, à la région du pouls; quant aux plaies récentes, on les en recouvre elles-mêmes immédiatement. — Il est des personnes qui emploient ce moyen comme sûr, contre la profusion du sang après l'application de sangsues.

Je présume que ce sont ces faits qui ont fourni au *Réal-Lexicon* les symptômes additionnels à ceux de Gross; mais je dois m'élever contre cette manière de raisonner, et cette publication de symptômes donnés comme *purs*, tandis qu'on les tire *ab usu in morbis*.

Enfin on lit (*Allg. hom. Zeit.* II, 112) que le Docteur JOFFER dit avoir guéri une fièvre quarte qui avait déjà duré 8 mois, malgré les moyens les plus énergiques, et mis le malade aux portes du tombeau par l'usage de la *toile d'araignée* qu'il administrait en pilules, à la dose de 13 grains, immédiatement après l'accès, et en répétant cette dose le jour de l'accès. Deux ans après, la maladie n'avait pas reparu, malgré les habitudes bachiques de l'individu. HARTMANN dit

que des recherches ont été faites sur ce point par des médecins homœopathes, mais sans succès ; toutefois, ajoute-t-il, il importe encore de déterminer l'espèce de fièvre dans laquelle ce remède doit être employé.

(*La suite au numéro prochain.*)

---

**Bulletin de l'Académie Royale de Médecine.**

(Suite de T. I, p. 324.)

---

(Ce morceau a été écrit en même temps que celui auquel il fait suite, et dont une nouvelle lecture est rendue nécessaire par le retard de publication qu'a amené l'abondance des matériaux auxquels nous l'avons subordonné.)

Le rapport sur les *observations* de M. Faure ayant été fait par le D<sup>r</sup> Bouillaud, médecin *sangrado* par excellence, nous n'avons pas besoin de dire qu'on y reproche au D<sup>r</sup> Faure de ne pas avoir assez saigné ses malades ; avec un plus grand nombre de saignées, ajoute-t-on, on aurait évité l'épanchement. — Pour les gens qui ne connaissent d'autre antiphlogistique que la lancette, le raisonnement est rigoureux. — Mais nous qui ne consentons pas à tuer les gens en détail pour leur épargner une mort prompte, nous ne craignons de compromettre ni notre personne, ni notre doctrine, pas même de justifier l'épithète de

*meurtrière* que lui a, dans le sein de l'Académie, donné le susdit rapporteur, — en affirmant qu'avec quelques doses *aconitum* suivi de *bryonia*, on aurait aussi évité l'épanchement; et que si, soit pour avoir été appelé tard auprès du malade, soit pour tout autre motif, on avait eu lieu d'en soupçonner la formation, on en serait probablement venu à bout au moyen d'*hep. sulf.* aidé de *silicea*, sans recourir à la ponction.

« En somme, la Commission trouve les faits de M. Faure peu favorables à l'opération de l'empyème. — Cela est encore rigoureux, puisque cela est déduit des faits eux-mêmes; et nous avouons ingénument que nous ne voyons pas trop quel but s'est proposé M. Faure en communiquant comme *favorables à l'opération* des faits qui se sont en majorité terminés par la mort. — Mais la Commission, en personne sage, s'est bien gardée de proposer un moyen plus sûr que celui de M. Faure; — il ne faut jamais se compromettre. — Messieurs les médecins allopathes de toute la France, prenez donc des leçons de l'Académie.

M. R...x assigne pour cause de l'inutilité de la ponction, que le plus souvent alors la plèvre, resserrée sur elle-même, étrangle les poumons et ne leur permet pas de se dilater.

Voilà une superbe explication de la cause de la mort; elle a ceci de commun avec toutes les autres, c'est qu'elle justifie le — *et voilà pourquoi votre fille est muette*, c'est-à-dire qu'elle n'explique rien du tout; analysons-la.

« La plèvre se resserre sur elle-même... »

Avez-vous vu, mes chers confrères, *la plèvre resserrée sur elle-même*? Pour nous, elle s'est montrée épaissie, comme cela a toujours lieu chez les séreuses enflammées, et même pour toutes les enveloppes de dépôts purulents; cet épaississement lui a, il est vrai, enlevé de sa flexibilité, de son élasticité, mais nous ne saurions appeler cet état du *resserrement*; si elle était resserrée, il nous semble qu'elle le serait sur le poumon plutôt que sur elle-même.

« La plèvre... étrangle les poumons. »

Premièrement le fait est gratuit; pour se permettre une semblable assertion, il faudrait pouvoir présenter un nombre de faits d'anatomie pathologique desquels il résulterait évidemment que chez les sujets morts à la suite d'empyème pleural, *les poumons* étaient tellement *étranglés* par *la plèvre resserrée* que la respiration empêchée n'était plus suffisante pour entretenir la vie. Or ces faits, M. R...x ne les cite pas, donc nous tenons, sous ce point de vue, son explication comme fragile; — continuons.

« La plèvre étrangle les poumons. » Où donc M. R...x a-t-il vu, même au sein de l'Académie où se voient et s'entendent tant de choses étranges, qu'il existe à la fois un empyème des deux côtés du thorax? la pleurésie ne se manifeste presque jamais que d'un seul côté, préférablement le gauche, le droit restant sain et libre. M. R...x aurait donc dû dire *le poumon*; mais il est vrai qu'en entrant dans l'Académie, toute Royale qu'elle est, on ne prête pas serment de ne parler que conformément à la vérité ou même à la

raison ; si ce serment était d'obligation , si surtout on était tenu de le garder , que de médecins qui ne seraient pas de l'Académie!!

Nous admettons , par supposition gratuite et bénévole, qu'un poumon soit étranglé : l'histoire de l'anatomie pathologique ne démontre-t-elle pas jusqu'à l'évidence qu'un homme peut vivre, et vivre très-long-temps, avec un seul poumon respirant, quelle que soit la cause de l'abolition des fonctions de l'autre? L'explication de M. R...x n'explique donc rien ; achevons.

« La plèvre resserrée empêche les poumons de se dilater. » D'après ce qui précède, on voit que nous nions le fait ; nous ajoutons que si le défaut de dilatation était une cause de mort, elle serait certainement plus active pendant l'existence de l'empyème qu'après son évacuation ; or, c'est plutôt depuis l'opération qu'avant que les malades succombent ; notre propre observation est un fait à l'appui de la presque innocuité d'un empyème, c'est-à-dire d'un dépôt purulent pleural ; pendant les huit ans de son séjour, l'enfant n'avait pas été malade ; l'adventio n d'une pleurésie épidémique en a seule déterminé l'énorme accroissement, et nous sommes disposé à attribuer le danger qu'a couru le jeune homme encore plus à l'état du poumon qu'à celui de la plèvre.

M. Bouillaud lui-même est de notre avis lorsqu'il dit qu'un malade qu'il traitait pour une autre maladie, avait, sans qu'il s'en doutât, un épanchement qui ne l'empêchait ni de se lever, ni de marcher, ni

de manger, ni de boire, et avec lequel il est sorti de l'hôpital ; cependant rien n'était plus visible.

Que si M. R...x considère le défaut de dilatation du poumon comme un obstacle à l'adhérence de la plèvre pulmonaire avec la costale, et comme permettant l'entrée de l'air dans le sac, ce qui altère la qualité du pus, il nous semble que cette condition doit écarter l'idée de l'opération. Mais nous sommes loin d'accorder autant d'influence au défaut de dilatation, et nous pensons que l'épaississement de la plèvre pulmonaire oppose un obstacle réel, physique, à sa juxtaposition sur la costale, en raison de la forme concave qu'offre celle-ci, forme que la plèvre pulmonaire a dû aussi revêtir par l'accumulation du pus, et qu'elle ne saurait perdre que par une diminution lente et graduelle de ce dépôt, diminution qui ne saurait avoir lieu, lorsqu'après l'introduction de l'instrument tranchant on opère subitement une déplétion considérable. Pour obvier à cet inconvénient, la piqûre devrait, dans tous les cas, être si petite que la matière ne pût s'en écouler que goutte à goutte, le malade restant couché sur le côté opéré.

Mais la pénétration de l'air dans le sac et le défaut d'adhérence des plèvres est-elle la vraie cause de la mort ; et ne faut-il pas y faire entrer pour quelque chose l'affection du poumon, soit qu'elle n'ait lieu que par communication de tissu, soit que la phlegmasie ait attaqué à la fois le poumon et son enveloppe séreuse ?

A l'occasion de l'opération de l'empyème, il s'est

passé dans l'Académie quelque chose de fort curieux ; elle a rappelé à quelques membres la mort de Dupuytren , et nous allons mettre nos lecteurs à même de juger du touchant accord qui a régné entre messieurs les académiciens.

« M. Sanson rappelle que, d'après les observations de M. Faure , Dupuytren s'était décidé à supporter l'opération de l'empyème. Faute d'instruments convenables , cette opération fut retardée et ne fut pas faite ; il n'en est pas moins constant que ce grand chirurgien l'avait considérée comme favorable. »

« M. Husson croit que les souvenirs de M. Sanson ne sont pas complets sur ce point. Une consultation s'était prononcée contre l'opération, de sorte qu'après l'avoir adoptée, Dupuytren la rejeta en disant : « J'aime mieux mourir de la main de Dieu que de la main des chirurgiens. »

« M. Blandin pense que, si Dupuytren avait consenti à subir l'opération, c'est que les observations de M. Faure ne conduisent pas à considérer comme grave une telle opération. »

« M. Bouillaud dit que Dupuytren refusa après avoir consenti ; c'est que le mémoire de M. Faure, lu attentivement, éloignerait de l'opération plutôt qu'il n'y porterait. »

Or, ne croyez pas que cette divergence d'opinions ne se soit présentée que sur le cas de Dupuytren ; — sur le fait même de *l'empyème* elle n'a pas été moindre ; c'est toujours comme jadis : — *Hippocrate dit oui, Galien dit non* ; soit dit sans comparaison.

« M. Gérardin fait une question : lorsqu'il y a épanchement, trouve-t-on constamment dans les autopsies des traces de pleurésie? N'y a-t-il pas quelquefois des ouvertures dans les poumons? »

Vous croyez peut-être que l'aréopage médical va être d'accord sur la nature de l'épanchement et sur sa cause; il semblerait au premier coup d'œil qu'il n'y a rien de si clair, et que toute l'école reconnaît qu'il n'y a pas production et accumulation de pus sans inflammation préalable; — eh bien! il n'en est rien; vous allez voir. « M. Roche rappelle que Laennec a dit n'avoir jamais trouvé d'épanchement sans que la pleurésie eût précédé. »

Laennec est un témoin croyable, et probablement n'a-t-il ici mentionné que des épanchements purulents.

« M. Emery combat l'opinion qu'il n'y a épanchement que lorsqu'il y a eu pleurésie. Après des rétrocessions d'eczéma, de dartres humides, etc., des épanchements se forment si rapides, qu'ils ont quelquefois donné la mort en 24 heures. Un engorgement du foie, un arrêt du sang dans les veines, produisent les mêmes accidents. »

Voilà bien des belles paroles; mais où sont les preuves? M. Emery est-il bien certain qu'il n'y avait aucune trace (invisible) d'épanchement avant les 24 heures mortelles? de quel épanchement veut-il parler, séreux ou purulent? Est-il vrai qu'un engorgement du foie produise un épanchement purulent pleural? Ne s'agirait-il pas plutôt d'une inflammation du foie,

assez violente ou d'assez longue durée pour y avoir fait participer le péritoine d'une part, la plèvre de l'autre? N'est-ce pas ainsi que les choses se passent à peu près dans ces hépatites violentes qui aboutissent à une perforation du diaphragme, une inflammation des deux plèvres, suivie d'une communication immédiate entre le foie et le poumon, par laquelle le pus hépatique se fait jour au travers de la poitrine pour être expectoré par la bouche, *comme nous l'avons vu*. Qu'est-ce, je vous prie, qu'un arrêt du sang dans les veines? et en quoi ce cas pathologique (s'il est possible, à moins d'obstacles physique) peut-il entraîner la production d'un empyème? — *Sunt verba et voces*, véritable battologie, dont l'Académie de médecine, quoique ROYALE, n'est pas exempte.

« M. Renaudin soutient, comme M. Emery, qu'il se fait des épanchements pleurétiques sans lésion de la plèvre; il en a vu beaucoup d'exemples à l'armée sur des soldats exposés au froid humide, et facilement guéris par des laxatifs, des diurétiques, et l'application de la chaleur. »

Elle est forte celle-là, j'espère; *des empyèmes guéris par des laxatifs!* et puis venez nier les propriétés du remède Leroi!!!

Un jour nous assistions, à Genève, à la discussion d'un rapport fait par le célèbre Etienne Dumont, au sujet d'un concours pour le dessin d'une médaille à frapper; Etienne Dumont, grand publiciste, comme on sait, n'était ni dessinateur, ni surtout médaillier. Il y avait dans l'assemblée un artiste habile mais mo-

deste, nommé Collard ; quand vint son tour à parler, il dit ces propres paroles ; *si j'étais membre d'une Académie où serait fait un rapport comme celui que nous venons d'entendre, je donnerais ma démission tout de suite.* — A l'occasion des laxatifs de M. Renauldin qui guérissent des empyèmes, si nous étions membre de l'Académie ROYALE de Médecine, nous serions bien tenté de faire comme le disait Collard.

Au reste, la position paralogique et ridicule dans laquelle s'était placé M. Renauldin, a été sentie par un de ses collègues qui s'est hâté de lui venir en aide.

« M. Castel dit que l'épanchement *aqueux* dont parle M. Renauldin, n'est pas purulent et cède aisément à l'emploi de la chaleur ; en ce cas la plèvre est parfaitement saine, tandis que l'épanchement purulent présuppose un travail inflammatoire et ulcératif. »

Vous voyez qu'on peut être membre de l'Académie royale de Médecine et ne pas s'apercevoir qu'un épanchement *aqueux* n'est pas *purulent* ; ou bien l'on peut ne pas s'apercevoir que dans une discussion qui roule uniquement sur *l'épanchement purulent*, il ne faut pas, sans une précaution oratoire, *admonitio*, venir parler de *l'épanchement aqueux*, qui n'a de rapport avec le premier que quant à la place qu'il occupe.

« M. Gérardin affirme que dans la maison d'accouchement, rien n'est plus commun ni plus rapide que les épanchements sans préexistence de pleurésie. »

M. Gérardin voudrait-il bien nous dire de quels épanchements il parle ?

Cette discussion sur le mérite de l'opération de l'empyème a été une des plus sérieuses et des plus notables qui aient eu lieu à l'Académie de Médecine depuis sa fondation ; elle s'est reproduite dans une longue série de séances, et nous allons continuer d'en reprendre les points les plus saillants.

Communication est faite à l'Académie d'un cas d'hydrothorax (albumineux) pour lequel le célèbre Roux pratiqua une ponction ; il ne laissa d'abord sortir qu'une portion du liquide, et remplaça la canule du trocar par une sonde élastique à demeure, qu'on débouchait tous les deux jours. Il arriva ce qu'il était facile de prévoir, c'est qu'au bout de quelques jours (10), le liquide devint purulent, fétide, la fièvre s'alluma, et l'état du malade s'aggrava beaucoup. Pour parer à ces accidents on fit des injections dans la plèvre avec de l'eau d'orge et du miel rosat (véritable gargarisme auquel la plèvre ne s'attendait guère) ; le malade ayant résisté à la maladie et au traitement, on fit bientôt les injections avec une décoction de kinkina ou de l'eau de goudron, ce qui n'empêcha pas le malade de guérir à peu près.

« Il est mort, plus de quatre ans après l'opération, d'une affection de poumon du côté opposé au siège de l'épanchement. » Signe certain, selon nous, que les affections de la poitrine ne se localisent guère, et ne se bornent pas à la plèvre, dont la phlogose ou la lésion ne saurait à elle seule être mortelle.

Nous, qui ne sommes pas de l'Académie, nous n'aurions introduit dans la plèvre ni sonde, ni miel, ni kina, ni goudron, et après avoir fait la ponction, nous aurions laissé s'opérer l'évacuation par les seules forces de la nature ; très-certainement, en se contentant d'embander le thorax avec une serviette, qui se serait constamment inondée, nous n'aurions pas donné accès à l'air, comme au moyen d'une sonde, et n'aurions pas laissé un corps étranger en contact avec la plèvre.

Mais voilà que l'autorité de M. Roux, qui croit à l'efficacité des évacuations partielles, est combattue par une autorité au moins égale, celle de M. Cruveilhier, qui croit au contraire qu'elles sont nuisibles, et qu'il vaut mieux vider le sac d'une seule fois. C'est encore *Hippocrate qui dit oui, et Galien qui dit non*; — malade, tirez-vous d'affaire comme vous pourrez, et si vous pouvez.

Dans une autre séance, M. Cruveilhier reprenant la parole a dit qu'il avait fait des expériences directes tendantes à faire connaître s'il est vrai que l'air introduit dans les plèvres saines affaisse les poumons, et que leur résultat avait été la négative ; et d'autres pour savoir si l'air irrite notablement la plèvre malade, et qu'il avait eu la même réponse. — Voici une contradiction évidente à des opinions généralement reçues ; nous ne voulons pas dire par là que si M. Cruveilhier a raison, tous ses collègues qui ne pensent pas comme lui — et ils sont nombreux — ont tort ; n'est-ce pas à peu près comme dans le jugement de l'Aca-

démie sur l'*homœopathie*, où la majorité a bien pu avoir tort ?

M. Castel a dit que l'opinion de M. Cruveilhier n'était pas applicable aux cas où le poumon est enroué, et où une expansion est difficile.

Voilà réellement le pivot (*cardo*) de la question ; considérer la pleurésie et son résultat, l'empyème, comme une affection locale, placée toute en dehors du poumon, nous paraît être une..... faute (nous n'osons pas dire le mot propre) en médecine ; la traiter par des topiques—sangsues, vésicatoires,—c'est faire courir aux malades les risques les plus graves pour l'avenir, la pleurésie étant guérie ou censé guérie ; et c'est très-probablement parce que les homœopathes traitent cette maladie par des moyens généraux, agissant aussi bien sur les poumons que sur la plèvre, qu'ils la guérissent de manière à n'avoir ni empyème, ni pleurésie chronique, ni pneumonie subséquente.

Le D<sup>r</sup> Castel a terminé l'exposition de son opinion, très-sage à nos yeux, à partir de son point de vue, en se déclarant ouvertement contre les saignées larges et répétées. — « Je suis un très-petit *saigneur*, » a-t-il dit ; personne ne lui a objecté qu'il guérissait moins de malades que le grand *saigneur* Bouillaud.

Autre exemple de sublime accord entre ces docteurs qui ne devraient faire qu'un corps et qu'une ame, car rien n'est si matériel, si visible, si palpable que des corps malades sur lesquels on pratique des opérations et des autopsies ; si l'on ne s'entend pas sur des points

aussi saisissables, sur quoi donc s'entendra-t-on? il est vrai qu'on n'est pas de l'ACADÉMIE pour s'entendre, si ce n'est pour s'entendre parler. — Revenons.

M. Piorry a dit avec beaucoup de sens que la question était mal posée, ce qui veut dire mal discutée; qu'il fallait avant tout bien définir de quoi l'on voulait parler — à l'occasion d'empyème — et bien distinguer les cas opérables et non opérables.

Mieux M. Piorry a parlé, plus sanglante était la satire qu'il faisait de ses collègues dont les discours précédents avaient été une divagation continuelle. Il a même, le plus honnêtement du monde, donné des espèces de démentis; qu'on en juge; nous le laissons parler lui-même.

« On a dit avoir observé cent-cinquante cas de pleurite simple; cela me surprend, car je n'ai rencontré, moi, qu'un bien petit nombre de ces inflammations dégagées de toute complication; je voudrais savoir si ce n'est pas parce que ces maladies ont guéri qu'on les a supposées simples (on voit qu'il n'a pas opinion de la science diagnostique de ses collègues). On a dit aussi que cette maladie n'était pas grave. Tel n'est pas mon sentiment. J'ai vu des *pleurites* réputées simples entraîner la mort. A mes yeux, c'est une maladie grave, nécessairement mortelle si on l'abandonne à elle-même, et qui réclame, en conséquence, un traitement énergique. »

Y eût-il jamais désaccord plus flagrant, et-voudra-t-on bien nous dire de quel poids pèse dans la philosophie ou la thérapeutique médicale une Société

ROYALE qui n'est pas unanime sur la léthalité ou non léthalité de la maladie la plus commune qui existe ? A nos yeux, et partant de là, il n'y a point d'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE, il y a un lieu où s'assemblent de plus ou moins bons médecins qui jasant de leurs affaires.... et voilà tout ; une Académie a une opinion arrêtée sur un point quelconque ; la réunion de ces médecins n'en a pas. — Passons.

M. Amussat a contredit directement M. Cruveilhier sur le fait de l'introduction de l'air dans la plèvre ; — il n'affaisse pas le poumon, dit celui-ci ; — il affaisse le poumon, dit celui-là ; je l'ai vu, dit l'un ; — je l'ai vu, dit l'autre ; — qui croire, ou qui ne croire pas ?

Il avait été dit que l'opération de l'empyème n'était pas très-grave et qu'on devait la pratiquer. Voici venir M. Grimelle qui dit à son tour qu'il l'a vu pratiquer sept fois et l'a pratiquée une fois, cinq à la suite de pleurésies, trois dans des cas d'hydrothorax ; les malades avaient de 20 à 30 ans ; tous ont été soulagés, puis *tous sont morts.* » Chez tous on a trouvé le poumon refoulé vers le sommet de la poitrine et retenu là par des fausses membranes solides, résistantes. » — Nous pensons que ce refoulement s'est opéré avant l'opération, et qu'il a persisté après et malgré l'opération, qui par-là s'est trouvée inutile.

Dans une autre séance se présente un nouveau combattant, dont l'autorité pratique dépasse toutes les autres (*capite toto*), et qui est d'un avis diamétralement opposé.

« M. Larrey ne comprend pas comment, à l'époque où nous sommes, il peut y avoir deux opinions sur la nécessité et sur les avantages de délivrer les diverses cavités des liquides qui leur sont étrangers.

» Pour lui, il a pratiqué un grand nombre d'opérations de l'empyème, et presque toujours avec succès; mais il a des manières de faire qui lui sont particulières.

» Il veut qu'on vide la poitrine tout d'un coup, sinon l'entrée de l'air corrompt ce qui reste de liquide, et de là des résorptions dangereuses.

» Mais il défend d'aspirer le liquide avec des instruments (comme on l'avait fait pour le malade de M. Roux), de peur de soutirer et d'arracher les *ramuscules des bourgeons qui peuvent s'être développés à la surface ulcérée de la plèvre*.

» Il défend également les injections des liquides étrangers qu'on fait quelquefois, sous prétexte de nettoyer, de déterger les parties malades. Ces manœuvres ne peuvent que détruire les *adhérences vasculaires*, et irriter les parties qui en supportent le contact. »

Ainsi, tout ce que M. Roux avait sinon fait, du moins autorisé de faire, M. Larrey le blâme; il fait plus, il s'empare du rôle de l'Académie, qui aurait dû flétrir de sa désapprobation des pratiques aussi paralogiques; mais l'Académie écoute tout, reçoit tout, ne blâme rien... excepté l'HOMŒOPATHIE, à laquelle elle n'entend rien.

Dans une autre séance, M. Barthélemy, professeur

à l'école d'Altorf, a relevé à son tour les expériences de M. Cruveilhier et a démontré que les conséquences qu'en avait cru devoir tirer ce dernier (l'innocuité de l'air introduit dans les plèvres) provenaient d'un mode incomplet d'expérimentation. M. Barthélemy a toujours vu que quand on maintenait béante une ouverture faite à la poitrine, il y avait affaissement de poumon, et même asphyxie de l'animal sain, et toujours aggravation et mort chez l'animal malade, pleurétique, etc. Par contre, la présence du sang non mêlé d'air dans la plèvre constitue à peine un accident grave; le sang étant très-promptement absorbé.

« En résumé, dit-il, l'opération de l'empyème est dangereuse dans l'hydrothorax, et c'est l'entrée de l'air qui en fait le danger. Elle est inutile à la suite de l'épanchement de sang. »

M. Roux, reprenant la parole, et discutant la nécessité, la convenance de l'opération de l'empyème considérée en général, conclut en disant : « c'est une opération grave, car on ne porte jamais impunément l'instrument sur une membrane séreuse; si, comme simple lésion des parois de la poitrine, l'empyème est dangereux (il est remarquable avec quelle facilité MM. les membres de l'Académie altèrent le langage et font des mots un usage abusif; *l'empyème* est la collection du pus; la *paracentèse* est *l'opération de l'empyème*, celle par laquelle on vide le sac ou dépôt; appeler *empyème* l'opération, c'est jeter le lecteur ou l'auditeur dans une erreur continuelle. *Réd.*), à plus forte raison l'est-il quand la plèvre est malade; les

faits le prouvent ; car on ne l'a jamais pratiqué sans que des accidents plus ou moins graves en aient été la suite ; on peut même affirmer que c'est l'état accidentel où se trouve la plaie qui fait tout le danger. » — Voilà une opinion qui diffère beaucoup de celle de M. Larrey ; elles appartiennent l'une et l'autre à deux grands praticiens.

M. Cruveilhier est revenu à la charge, et n'a pas abondé dans le sens de M. Roux. « Les occasions de pratiquer l'empyème sont plus nombreuses qu'on ne le croit généralement. On devrait y recourir dans tout épanchement chronique.... On exagère certainement les inconvénients de l'introduction de l'air dans le foyer de l'épanchement ; on ne réfléchit pas assez que souvent le liquide est circonscrit par des adhérences, et que par suite du changement que l'organisation des tissus a subi, c'est dans un kyste et non dans la plèvre que l'air pénètre. »

Ainsi voilà les plus célèbres académiciens qui ne peuvent tomber d'accord sur les conséquences palpables d'une maladie et d'une opération ; comment donc voulez-vous que le public ne perde pas toute confiance en des hommes qui ayant travaillé toute leur vie sur un seul et même sujet, finissent... par ne point s'entendre ? Ce n'est pas tout ; M. Cruveilhier va combattre encore l'opinion de ceux qui ont conseillé des moyens de prévenir les épanchements.

« On a dit enfin, dit-il, que l'on pouvait toujours prévenir les épanchements au moyen de saignées répétées ; cela peut être vrai pour la pleurésie aiguë ;

mais lorsque l'épanchement succède à la scarlatine, à la rougeole, les malades sont ordinairement trop affaiblis pour que l'on puisse avoir recours aux saignées, et il n'y a souvent d'autre espoir de salut que l'opération » (et nous avons vu que sur *huit* dont a rendu compte M. Castel, *huit* sont morts; beau *salut*, en vérité!).

Il en résulte que la médecine de l'Académie n'a aucun moyen *sûr* pour empêcher les épanchements dont la conséquence probable est la mort; voilà les beaux effets du soi-disant précepte *contraria contrariis*; cherchez dans les éphémérides de l'homœopathie si vous trouverez rien qui ressemble et à cette incapacité et à cette irrésolution.

Mais, attendez, lecteurs, voici du curieux concernant la saignée; c'est de la bouche de M. Castel, et en pleine Académie passablement *Bouillaudée* que nous le tenons.

« A l'appui de mon opinion sur les abus de la saignée, dit-il, j'ai cité un Mémoire où je rapportais 86 observations de pleuropneumonie, recueillies dans un grand hôpital, et sur ce nombre trois seulement avaient entraîné la mort; j'ai opposé ce résultat à ces tables de statistique dans lesquelles, à l'appui de la prétendue supériorité du traitement par les saignées répétées, on vantait d'abord une mortalité d'un sur six  $\frac{1}{2}$ ; puis on produisait des chiffres plus avantageux sans pouvoir cependant les niveler avec ma statistique: 3 sur 86. Loin de croire à la toute puissance des saignées pour prévenir les épanchements

pleurétiques, je croirais plutôt qu'elles les favorisent ; *je n'ai vu un plus grand nombre d'empyèmes que depuis que l'on prodigue les saignées.* Le Mémoire même qui a donné lieu à cette discussion en est la preuve : en deux ans, dans un petit hôpital, M. Faure a vu *huit* militaires atteints d'hydrothorax. »

Il nous semble que l'opinion de M. Castel appuie singulièrement la nôtre : *les saignées engendrent plus de maladies qu'elles n'en guérissent* (sans compter les malades qui guérissent *malgré* les saignées).

Dans une séance subséquente, nouvelles perpétuelles contradictions.

M. Piorry a refait les expériences de M. Cruveilhier, et il a vu que l'animal meurt si l'on ouvre les deux côtés de la poitrine dans la partie supérieure, mais non si les ouvertures sont faites dans l'inférieure.

M. Récamier dit que lorsque après une ponction l'air entre dans la plèvre malade, « le liquide épanché prend une odeur insupportable, il se fait des résorptions et la fièvre hectique arrive. » L'injection d'un liquide ne neutralise cette fétidité que pour un moment ; elle reparaît à sa sortie.

M. Sanson dit que l'introduction de l'air dans la plèvre est nécessaire ; que sans lui le liquide ne sortirait pas, de même que cela a lieu lorsqu'on met un tonneau en perce.

M. Amussat affirme que lorsqu'on tient béantes les plaies faites à la poitrine d'un chien, il meurt au bout de deux minutes au plus.

M. Cruveilhier répète qu'il a tenu ses doigts dans les plaies béantes durant plusieurs minutes, au bout desquelles il a lâché le chien qui vit encore.

On a recommandé, pour faire vider le pus d'un thorax ouvert, de faire faire de grandes inspirations; M. Amussat dit que dans l'inspiration le poumon s'éloigne de la plaie, que dans l'expiration, au contraire, il s'en rapproche; en sorte que ce sont de grandes *expirations* qu'il faut faire faire aux malades opérés.

M. Bouillaud affirme, malgré M. Castel, « que la méthode des saignées *coup sur coup* poursuit ses succès. Et ce n'est pas seulement dans la pleurésie qu'elle est heureuse, elle l'est encore dans la fièvre typhoïde, dans l'érysipèle, etc. »

« Il rappelle qu'il a traité récemment deux jeunes gens atteints d'érysipèle de la face : l'un fut saigné vivement et guérit, l'autre le fut mollement et succomba; et remarquez, ajoute M. Bouillaud, que ce fut le moins malade qui périt. »

Nous en tirons, nous, la conséquence que c'est *la saignée* qui l'a tué; jamais, dans notre pratique, nous n'avons vu mourir un malade atteint d'érysipèle de la face, malgré que cette maladie nous est apparue avec le plus haut degré de gravité; — cependant nous ne saignons jamais.

M. Velpeau doute du danger de l'introduction de l'air dans la plèvre.

M. Lisfranc dit que « lorsque l'épanchement est récent et subit, il faut l'évacuer par



jusqu'à la dernière goutte ; dans le cas contraire, il faut l'évacuer en une seule fois. S'il survient une inflammation, il faut la combattre hardiment : c'est le moyen de l'éteindre et de prévenir ou de faire cesser la viciation de ce qui reste du liquide dans la cavité des plèvres ; » pour cela il conseille d'entourer l'ouverture de 40 sangsues, par-là il a vu promptement la fétidité du pus disparaître, dans un cas d'abcès par congestion.

Là s'est terminée cette discussion qui a occupé sept séances de l'Académie, et où MM. les Académiciens ne sont tombés d'accord ni sur la nature de l'affection dont s'agissait, ni sur les expressions par laquelle on la désigne, ni sur les moyens de la prévenir, ni sur ceux de la combattre ou de la faire disparaître, ni enfin sur les résultats d'expériences faites sur les animaux vivants.

Et voilà pourtant la pétaudière devant laquelle a été indûment portée la cause de l'homœopathie, de cette doctrine simple, de cette pratique salutaire qui fait rapidement le tour du monde, et dans le sein de laquelle on n'a point encore vu le spectacle que vient d'offrir l'Académie à l'occasion de l'empyème. Aussi chacun connaît-il le jugement sage que cette Société ROYALE a porté dans cette affaire, jugement qui est *tous les jours* cassé par le public *plus sage* que l'Académie.

Au reste, les sept séances sus-désignées ont été loin d'épuiser la question ; M. Gabriel Pelletan est venu en aide à l'irrésolution de l'Académie dans un Mé-

moire sur *la présence de l'air dans les foyers*, appuyé d'un instrument destiné à empêcher l'accès de l'air par une ouverture artificielle.

M. Piorry, dans un rapport sur un Mémoire concernant la *gangrène sénile*, a pris occasion de l'abus de ce mot pour s'élever contre la cacophonie que se sont permise les Académiciens en parlant de l'*empyème* et que nous avons relevée plus haut. « Il faut être sévère, dit-il, sur le choix des mots; c'est là un besoin généralement senti. »

C'est implicitement dire à ses collègues, *vous avez été peu sévères sur le choix de vos termes, vous avez manqué à un besoin général.*

M. Cruveilhier, frappé de la contradiction qui existait entre ses expériences et celles de M. Amussat, en homme consciencieux, les a refaites assisté de ce savant, et a vu avec certitude, cette fois, que l'animal meurt lorsque l'on maintient constamment béantes les deux plaies thoraciques, et qu'il suffit d'une intermittence d'occlusion et d'ouverture pour entretenir la respiration et la vie; cette occlusion peut s'opérer par la présence du poumon lui-même se collant contre la plaie.

Ici M. Cruveilhier a réclamé contre les procès-verbaux qui lui avaient fait dire ce qu'il n'avait pas dit (à quoi sert-il donc qu'une Académie soit ROYALE si son secrétaire fait parler les gens à l'inverse de leur pensée?).

« Je n'ai pas dit, je n'ai pas pu dire que l'ouverture de la plèvre n'a pas pour résultat l'affaîsèment du

poumon. — Le procédé opératoire que je mets en usage pour ouvrir la plèvre est en opposition avec cette erreur. Après avoir incisé les muscles extérieurs, je fais une ponction à la plèvre, le poumon s'affaisse aussitôt, par suite de son élasticité (?), et je puis alors faire une grande ouverture à la poitrine sans crainte de blesser le poumon.

» Je n'ai pas dit que c'était pendant le *mouvement inspiratoire* que le poumon sortait par la plaie... Voici ce qui a lieu : l'air introduit dans la cavité pleurale pendant l'inspiration, en est chassé brusquement et violemment par l'expiration ; or cet air, rencontrant en quelque sorte le poumon, le pousse au-devant de lui, à la manière d'un corps étranger. »

Nous avons de la peine à comprendre que de l'air placé entre les parois du thorax et le poumon *pousse* ce dernier lorsqu'il (l'air) sort par la plaie, car l'air est devant et non derrière le poumon ; mais il nous paraît que dans l'acte respiratoire, les parois thoraciques sont seules actives et que les poumons sont absolument passifs ; or, dans l'expiration, la cavité thoracique se rétrécit évidemment ; donc ce sont les parois qui s'appliquent contre le poumon et non celui-ci qui *vient* contre la plaie. Serions-nous aussi destiné à donner des leçons à l'Académie, et notre fonction de critique irait-elle jusque-là !!!

« Enfin, dit encore M. Cruveilhier, relativement à l'opération de l'empyème, je n'ai pas dit qu'il fallait ouvrir largement la poitrine pour évacuer la totalité du liquide ; je pense qu'il faut, autant que possible,

*évacuer en une seule fois* le liquide contenu dans la cavité thoracique; mais je *préfère en général la ponction à l'incision*.

Dans une autre séance, le même M. Cruveilhier a rendu compte d'une opération de véritable empyème qu'il avait pratiquée sur une paraplégique de 37 ans; l'épaisseur du pus et sa reproduction l'avaient obligé de renoncer à la ponction préalablement faite et de recourir à l'incision; les conséquences de cette opération ont été heureuses, et la malade n'a succombé quelque temps après que des suites (gangreneuses) de la paraplégie. On a reconnu, à l'autopsie, que le cas était des plus favorables au succès de l'opération, la matière purulente étant renfermée dans une sorte de kyste formé par la base du poumon, dont toute la surface était adhérente aux parois costales, par suite de la pleurésie qui avait amené deux effets : en haut l'adhésion, en bas la suppuration.

Dans une neuvième séance sur ce sujet, on lit deux observations détaillées d'opération d'empyème par M. Malle de Strasbourg, suivies de guérison; par l'une le pus, du volume de quatre litres, ayant été vidé d'une seule fois, non sans être suivi d'un écoulement journalier abondant, le malade fut presque guéri au bout de trois mois.

Ce cas est tout-à-fait pareil à celui qui nous est propre et dont nous avons donné l'observation détaillée.

Dans l'autre, le liquide séro-purulent ne fut évacué que partiellement; quoique le poumon reprit son vo-

lume naturel, le rétablissement fut des plus lents (on ne dit pas de quelle durée); plus tard le malade reparut entièrement guéri.

Pareille opération faite dans un cas d'hydrothorax fut suivie de soulagement, puis de mort dans la nuit; l'autre côté du thorax fut trouvé rempli par 6 litres de sérosité.

Dans une dixième séance, on lit un Mémoire sur la même opération par M. Roques; il l'a pratiquée cinq fois; trois sur des pleurétiques, dont deux sont morts, deux sur des blessés, savoir pour un épanchement sanguin, et pour un épanchement purulent suite d'un coup de feu; ces deux ont guéri.

Dans une onzième séance, on lit trois observations de M. Reybard; les trois opérés ont guéri; l'un d'eux fut opéré deux fois; la seconde fois au travers d'une côte qui fut percée au foret, et où fut placé un tube d'argent à soupape pour l'écoulement du pus sans introduction de l'air.

Nous avons donné à cette critique une place d'une longueur tout-à-fait insolite dans notre journal, soit pour épuiser ce sujet qui ne laisse pas d'avoir une grande importance, soit pour mettre dans sa plus grande évidence l'incohérence et l'inconsistance d'opinions de ceux de nos adversaires en doctrine qui se sont déclarés nos juges. Il nous semble y avoir dans le fait même de cette longue et non terminée discussion, quelque chose de presque nauséabond pour des médecins qui, comme nous, ont une doctrine fixe et uniforme.

---

**ANNONCES.**

---

*Clinique homœopathique, ou recueil de toutes les observations pratiques publiées jusqu'à ce jour; par le D<sup>r</sup> BEAUVAIS (de Saint-Gratien). T. IV, V et VI. — Paris, chez Baillière.*

Cet ouvrage, comme on peut le voir, s'avance rapidement vers sa fin; on ne saurait trop applaudir au zèle du traducteur et à celui du libraire-éditeur; grâce à eux, les praticiens n'auront bientôt plus rien à désirer quant aux sources où ils devront puiser pour étayer leur marche par des expériences déjà faites, d'après une application plus ou moins heureuse des vrais principes de l'homœopathie.

Nous l'avons déjà dit, un pareil livre n'est pas susceptible de critique; c'est un recueil précieux, et qui le sera bien plus encore si le traducteur le termine par une table indicative de l'usage de chaque remède.

Le tome IV renferme depuis *fièvre typhoïde* jusqu'à *hystérie*; le tome V depuis la fin d'*hystérie* jusqu'à *ophthalmie*; le tome VI depuis la fin d'*ophthalmie* jusqu'à *pneumonie*; les tomes VII et VIII ne tarderont pas à paraître.

---

*Effets toxiques et pathogénétiques des médicaments sur l'économie animale dans l'état de santé, recueillis et mis en tableaux synoptiques; par le D<sup>r</sup> BEAUVAIS (de Saint-Gratien); 1<sup>re</sup> et 2<sup>me</sup> livraisons. — Paris, chez Baillière.*

La *Matière médicale pure* de Hahnemann est la réalisation d'une de ces idées mères fécondes, qui sont postérieurement exploitées par un nombre d'hommes, lesquels ont l'air de mettre au jour un ouvrage lorsqu'ils ne font que reproduire celui d'autrui,

en le retournant d'une façon ou de l'autre. Ainsi l'original allemand que Hahnemann a publié en 6 volumes, après l'avoir fait précéder du *Fragmenta de viribus medicaminum*, a donné d'abord naissance à la *Materia medica pura* de STAFF, GROSS et de BRUNOW, ouvrage savant, médité, bien coordonné, qui a dépassé l'original en mérite pratique; il n'en a malheureusement été publié que deux volumes; mais comme ils contiennent les substances les plus importantes, malgré qu'ils soient incomplets, ils méritent d'être sans cesse lus et feuilletés par les praticiens de toute langue.

Puis, en 1826, HARTLAUB commença à publier son *Exposition systématique de l'action pure des médicaments à l'usage pratique des médecins homœopathes*. (*Systematische Darstellung der reinen Arzneiwirkungen*.) Ce laborieux compilateur chercha à y mettre toute la conscience possible et à porter son ouvrage au grand complet; on va en juger. Quoiqu'il ne connût encore la pharmacodynamique que de 85 substances ou moyens apsoriques, quelques-uns même très-imparfaitement, comme *copaïva*, *cas-carilla*, *euonymus*, *spir. nitr. dulc.*, *stib. tartaricum*, *trifolium*, il est entré dans tant de détails, que l'article *Tête* seul tient 567 pages; il est suivi d'une exposition de l'*influence des circonstances* qui tient 40 pages, d'un *exposé alphabétique des remèdes avec la phrase aphoristique concernant leurs vertus*, de 65 pages; enfin d'une table détaillée de 50 pages; voilà pour le volume de la *Tête*, l'un des plus petits; la *Face* forme le second volume.

Le 8<sup>e</sup> volume, qui ne traite que *du sommeil, du froid et du frisson, de la chaleur*, et de *la sueur* n'est pas moins de 750 p.

Ces 8 volumes, nous le répétons, ne traitent que de 85 substances apsoriques; viennent après, comme ouvrage à part, mais faisant suite nécessaire au premier, deux volumes chacun de 800 pages, et un 5<sup>e</sup> et dernier de 600 pages, contenant le même travail sur les *antipsoriques* et les remèdes publiés entre 1825 et 1850, espace de temps nécessaire à la publication de ce grand ouvrage, qui n'était pourtant que la *Matière médicale* de HAHNEMANN retournée; dans la dernière partie HARTLAUB s'est fait aider du laborieux TRINKS.

Dans le même temps ces infatigables chercheurs firent paraître trois volumes de *Matière médicale pure*, de 1828 à 1851, dans lesquels ils ajoutèrent aux symptômes des substances publiées par HAHNEMANN ceux qu'ils avaient trouvé dans leurs assidues lectures ; et ils firent connaître comme substances nouvelles *plumbum, cantharides, laurocerarus, antimonium crudum, phosphorus* éprouvé avant la publication de HAHNEMANN, *gratiola, oleum animale, alumina, phellandrium, boviston, kali hydriodicum, ratanhia, strontiana, nicotiana*. Cette publication est la plus capitale qui ait suivi celle de Hahnemann ; toutes celles dont nous allons parler ne sont que des remaniements.

En 1829 WEBER transforma, pour son usage particulier, les symptômes des *antipsoriques* en *Exposition systématique* qu'il publia en 1850, d'après le conseil ou la demande du vénérable MÜHLENBEIN ; cet ouvrage forme deux volumes, en tout 800 pages.

A l'instar de cette publication, et d'après les conseils de HAHNEMANN même, le travailleur Ferdinand RÜCKERT publia en 1850, 51 et 52, une *Exposition systématique de tous les médicaments homœopathiques connus jusqu'à ce jour* ; sous la rubrique du symptôme, ils y sont rangés par ordre alphabétique ; cet ouvrage forme trois volumes grand in-8° à deux colonnes, en tout 1000 pages, valant au moins 2000 pages d'un volume ordinaire. Cette publication dut faire laisser chez le libraire toutes celles qui l'avaient précédée, en raison de sa grande commodité.

Le même F. RÜCKERT, crut immédiatement convenable de présenter les symptômes de chaque remède rapprochés les uns des autres, et sous forme de discours, c'est ce qu'il fit dans son *Précis*. (*Kurze Uebersicht der Wirkungen homöopathischer Arzneie auf den menschlichen Körper, mit Hinweisung zu deren Anwendung in verschiedenen Krankheits-Formen*), où il ajouta quelques notes pratiques tirées des ouvrages périodiques allemands ; cet *Aperçu* est en deux volumes in-8°, et forme près de 800 pages en tout. — 1851.

Apparemment il eut en Allemagne un grand succès, car l'auteur en donna, en 1854, une seconde édition bien supérieure à

la première, par l'ordre, le nombre des substances et par la beauté des caractères; ceux-ci ayant été choisis d'un œil plus menu, le nombre de pages ne se trouve pas augmenté en proportion de l'accroissement de matière. — Ce n'est, on le voit, qu'un remaniement de la *Matière médicale pure* de HAHNEMANN et de ses collaborateurs.

En 1851, le conseiller D<sup>r</sup> WEBER commença à publier aussi une *Exposition systématique (Systematische Darstellung der reinen Arzneiwirkungen aller bisher geprüften Mittel)*. Cet ouvrage, dont nous publions la traduction, est à peu de choses près sur le plan de celui de RÜCKERT qui porte le même titre; ce mode de remaniement offre une très-grande commodité pour la pratique, et il a sans doute été fort recherché en Allemagne, car malgré les frais de publication, plus grands en ce pays qu'en France, F. RÜCKERT n'a pas tardé à donner, en 1855, une seconde édition de son *Exposition systématique*, considérablement augmentée, et formant, en deux volumes, près de 1600 pages à deux colonnes, très-petit caractère; cette édition contient une table complète par ordre alphabétique.

En 1852, BÖNNINGHAUSEN fit un remaniement des antipsoriques qu'il publia sous le titre de *Répertoire systématique (Systematisch-alphabetischen Repertorium der antipsorischen Arzneien)*; cet opuscule est d'une grande commodité pour la recherche des médicaments; sous la rubrique du symptôme, il ne donne que le nom des remèdes qui y correspondent.

En 1855 BÖNNINGHAUSEN en publia un supplément sous le titre de *Précis (Uebersicht des Haupt-Wirkungs-Sphäre der Antipsorischen Arzneien und ihrer charakterischen Eigenthümlichkeiten, als Anhang zum Repertorium derselber.)* Il a été traduit, avec de nombreuses additions pratiques, par MM. FOISSAC et DIDIER, qui ont donné à leur traduction une valeur plus grande que n'en a l'original d'ailleurs fort commode.

A peu près à cette époque, JAHR publia son *Manuel*, que tous nos lecteurs connaissent par les deux traductions françaises qui

en ont été faites. En 1854, il en a donné une seconde édition considérablement augmentée, sous ce titre : *Handbuch der Haupt-Anzeigen für die richtige Wahl der homöopathischen Arzneimittel*, etc. Le nombre des substances y est de 171 ; le volume entier avec le *répertoire* est de 750 pages. C'est jusqu'ici le remaniement le plus commode pour une pratique journalière ; mais dès qu'il s'agit de traiter et guérir des affections compliquées, ou des personnes d'une très-grande susceptibilité, c'est aux originaux qu'il faut nécessairement avoir recours.

Il existe encore bon nombre de remaniements que nous passons sous silence pour ne pas tomber dans d'inutiles redites ; ils ressemblent tous plus ou moins à celui de WRELEN, dont il a été publié deux éditions, la dernière en 1855, sous le titre : *Die homöopathischen Arzneien in Haupt-symptomen gruppen*, etc., *uebersichtlich dargestellt für Jeden, dem daran liegt, hir Auffassung des treuen Bildes eines jeden Heilmittels einen erleichternden Leitfaden zu besitzen*, etc. etc. Le compilateur, à la suite de chaque groupe de symptômes, a ajouté le nom de l'affection à laquelle le remède est plus particulièrement approprié.

Un autre remaniement fait sur des dimensions gigantesques est le *Real lexicon*, ouvrage où l'on regrette de trouver une foule de choses qui n'ont jusqu'ici aucun rapport avec le titre : *Vollständige Bibliothek der gesammten theoretischen und praktischen Homöopathie* ; les compilateurs y ont inséré en totalité les symptômes publiés jusqu'ici sur les médicaments connus ; sous ce point de vue, cet ouvrage, quoique trop volumineux, pourra être d'un grand avantage ; mais il n'est aucunement susceptible d'être traduit en français.

Tout ce long préambule est à l'occasion du nouveau remaniement que publie le D<sup>r</sup> BEAUVAIS, et dont il n'est pas encore facile de déterminer l'utilité, vu qu'il n'en a paru que deux livraisons contenant quatre substances. Au premier aperçu, l'on peut dire que les vues de ce compilateur sont excellentes, et que les moyens qu'il emploie sont les meilleurs. Voici sa méthode et ses divisions.

Pour le règne végétal, il a adopté l'ordre botanique qu'il qualifie de *physiographique*, et il fait précéder son travail de détail, d'un tableau scientifique contenant 71 substances.

Pour chacune d'elles, il donne d'abord la *synonymie* botanique, puis la *description* de la plante, suivie des *propriétés chimiques*; — de la *preparation*; — des *essais sur les animaux* (s'il s'agit d'un poison), — des *effets toxiques sur l'homme*; — enfin de l'*expérimentation pure sur l'homme sain*, laissant de côté les effets observés dans les maladies.

Pour plus de précision, il inscrit en tête de cette *expérimentation* le nom de celui qui l'a faite, et, bien qu'il soit exposé par là à de fréquentes répétitions, il y trouve l'avantage de pouvoir, d'après l'expression de notre desir, indiquer dans le *tableau synoptique* de la fin le nombre d'observateurs qui ont obtenu, ou vu se répéter le même symptôme, ce qui fournit une première induction favorable à la constance de la production du symptôme. Après les symptômes vient l'indication de la *dose avec laquelle on a expérimenté*, quand elle a été exprimée par l'expérimentateur; dans le cas contraire, le compilateur se plaint, et à bon droit, de ce qu'elle ne l'a pas été; — puis les *effets primitifs et secondaires* lorsqu'ils ont été clairement indiqués, ce qui est rare; — enfin l'*individualité des personnes*, si elle est connue. — Ces divisions ne peuvent pas toujours être remplies.

Chaque livraison contient un grand *tableau* dit *synoptique* de tous les effets contenus dans l'exposition symptomatologique; ils y sont rangés d'abord suivant l'ordre *physiologique*, puis suivant l'*étiologique*, c'est-à-dire les diverses circonstances qui amènent ou modifient les symptômes.

Tout ce travail suppose une immense patience; mais ce à quoi il nous paraît surtout précieux, c'est à mettre en parfaite lumière les vides et les défauts de la *Matière médicale pure*, dans laquelle les symptômes accidentels surabondent, tandis que les symptômes constants y sont rares et toujours faiblement indiqués.

Nous persistons à dire que la *Matière médicale* est encore à refaire; mais ce n'est pas de la France que nous attendons ce beau travail. P.

*Archives de la médecine homœopathique.* Cahier d'avril et de mai 1838.

Le retard qu'a souffert la publication de ce cahier avait déjà fait redouter aux amis de la science que les *Archives* n'eussent

de nouveau terminé leur carrière ; heureusement il n'en est rien.

Ce cahier double contient 1° une réimpression de la brochure annoncée par nous : *Les trois médecines* par le D<sup>r</sup> Astrié, de 63 pages.

2° Une réimpression d'un morceau tiré de la *Phalange*, de 48 pages ; c'est le discours que lut le D<sup>r</sup> JÆNGER de Colmar à la réunion de la *Société homœopathique gallicane* tenue à Lyon en 1853 : *L'homœopathie considérée dans ses rapports avec l'analogie universelle*. Quelque estime que portassent alors au talent du D<sup>r</sup> JÆNGER les membres du Comité chargé de rédiger les *Actes* de la session lyonnaise, ils ne crurent pas convenable, au moment où l'aurore de l'homœopathie ne faisait que poindre en France, de la présenter, aux lecteurs du journal où ces *Actes* devaient être insérés, comme une simple branche du Fourierisme, où comme s'y rattachant implicitement ; l'homœopathie devait se montrer pure de tout mélange, et viable de sa propre et unique vie. Maintenant, il peut en être différemment ; l'homœopathie, malgré l'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE, a poussé en France des racines assez profondes pour qu'on puisse lui rattacher des doctrines qui n'ont avec elle qu'un rapport très-indirect, sans altérer soit son existence, soit même sa pureté.

3° Réponse au D<sup>r</sup> ASTRIÉ par le D<sup>r</sup> Léon SIMON, où notre habile confrère pose en fait qu'un grand nombre de moyens employés par les allopathes ne sont que de l'homœopathie, et où il s'élève contre l'introduction proposée par M. ASTRIÉ du *sympathisme* dans la médecine, à laquelle l'*homœopathie*, comme système, et l'*allopathie* comme chirurgie médicale, lui paraissent suffire.

4° Suite et fin de la symptomatologie du *Rhododendron chrysanthum*.

5° *Observations pratiques*, par le D<sup>r</sup> LAFISSE ; une colique saturnine guérie par *opium*, et une épilepsie avec yeux hagards et caractère sombre, entêté, guérie par *stramonium*.

6° Une *lettre aux rédacteurs*, par un médecin anglais qui demande à être éclairé sur la question des doses.

Nous avons nous-même une réponse à faire à cet intelligent interrogateur. — La question des doses, nous l'avons plusieurs fois exprimé, ne nous paraît pas aussi vitale qu'on a cherché à le faire penser, et qu'on l'a pensé de bonne foi ; les variations d'Hahnemann lui-même en sont la preuve la plus positive. Pour nous, la question de la spécificité est tout ; lorsqu'un remède est homœopathiquement indiqué, mais bien indiqué, il est, à nos yeux, de très-peu d'importance, pour obtenir la guérison, qu'on en donne au malade un globule ou plusieurs, une goutte ou plusieurs, une dynamisation très-basse ou très-éle-

vée; tout au moins c'est ce que nous avons vu sur des milliers de malades. A cela nous ajoutons que lorsque nous avons administré des doses relativement très-fortes, par exemple, un drachme de dynamisation assez basse (*nux, chamomilla, belladonna, aconitum*, etc.), dans 24 h., ou bien quelques gouttes seulement de la même substance, les malades ont, en général, accusé moins d'impression du remède, que lorsque nous avons trituré un ou deux globules avec un peu de sucre, à prendre en une seule fois ou en plusieurs, dissous dans de l'eau. Des exacerbations résultant de la trop grande quantité, nous n'en n'avons jamais vu. Ajoutons comme correctif que certaines substances paraissent exiger d'être données en quantités passablement fortes. Ainsi, rarement nous avons vu *copaiva*, donné en petit nombre de globules, influencer utilement sur l'urétrite; il en était tout différemment lorsque nous administrions la substance pure broyée avec du sucre; ainsi, contre la même maladie, nous avons renoncé à donner un petit nombre de gouttes de *petroselinum*; nous en faisons prendre une goutte au moins par heure, et nos malades s'en trouvent très-bien. — En résumé, il ne nous paraît pas qu'on doive prescrire ou adopter un mode de dispensation uniforme et immuable; mais que chaque praticien doit, suivant sa localité et la réceptivité de ses clients, varier les quantités de ses remèdes.

7° Une réimpression d'une note extraite du compte-rendu des séances de l'Académie des Sciences, relative à ce fait signalé par M. Peltier, qu'il a pu reconnaître, au moyen d'un courant electro-dynamique, la *deux-trillionième partie d'un milligramme de zinc oxidé*; ce travail laisse espérer, qu'applique aux dilutions homœopathiques il y pourra faire reconnaître la présence de certaines substances, par exemple, les métaux; ce qui enlèvera aux matérialistes toute objection sérieuse contre la présence des médicaments dans les moindres doses employées par les homœopathes; nous n'avons pas besoin d'ajouter que cette preuve est tout-à-fait inutile aux adeptes de la doctrine.

8° Une réimpression d'une note communiquée à l'Académie des Sciences par MM. Breschet et Guyot, sur l'application de la chaleur aux plaies récentes pour hâter leur cicatrisation; cette note se trouve aussi dans les feuilletons scientifiques quotidiens; — à la suite se trouve la discussion que ce point de doctrine chirurgicale a élevée entre MM. Larrey et Breschet.

9° *Bibliographie.*

---

---

**BIBLIOTHÈQUE**

**HOMŒOPATHIQUE.**

---

---

**Matériaux pour la Pharmacodynamique, par le  
D<sup>r</sup> LOBETHAL de Breslau.**

(Suite de p. 235.)

---

**ARGENTUM NITRICUM.**

Le *nitrate d'argent* n'a pas encore été essayé sur des hommes sains, et développerait cependant une grande activité curative contre maintes maladies. Sa vertu *antiépileptique* ne s'est le plus souvent manifestée jusqu'ici qu'en rendant tout-à-fait noirs les sujets auxquels on l'a donné; il ne laisse néanmoins pas de posséder des vertus qui le rendraient utile, si la dose en était convenable. La combinaison de l'acide nitrique avec l'argent doit, considérée chimiquement, être d'une tout autre influence sur le dynamisme de la vie humaine que la base métallique.

Entre autres, Ruef recommande dans les *Annales de Puchelt*, tome II, cahier 1, p. 59, le *nitrate d'argent* dans les cas les plus opiniâtres des maladies

chroniques de l'estomac, soit névroses, soit gastrites consensuelles, soit inflammations chroniques, et confirme par plusieurs exemples l'heureux résultat de ce remède dans ces affections. Sa formule est :

Rec. *Argent. nitric. gr.*  $\beta$ .

*Ag. flor. aurant.*

*Syrup. cinnamom. aa*  $\zeta$   $\beta$ .

S. une cuillerée à café par heure.

L'*adjuvans* et le *corrigen*s pourront être supprimés, surtout si, d'après notre coutume, nous diminuons encore de beaucoup la dose. Je laisserai toutefois mes collègues juger par expérience si et jusqu'où cela est admissible, n'ayant moi-même pu, dans un cas très-opiniâtre de gastrodynie périodique, procurer par la 2<sup>e</sup> et la 3<sup>e</sup> trituration qu'une simple amélioration passagère, mais aucune guérison.

#### *Addition du Rédacteur.*

LOBETHAL dans ce court article, où il aurait bien pu donner plus d'extension au résumé de sa pratique, n'a point, tant s'en faut, exposé la totalité de ce qui est connu concernant les effets d'*argentum nitricum*; ce que j'en ai extrait (*Bibl. hom.* 1<sup>re</sup> série, T. VII, p. 323, et T. VIII, p. 48 et 73) de l'ouvrage de KOPP est bien autrement important. Je me réfère à ce que j'en ai dit, concernant ma pratique dans les affections de l'estomac; j'ajouterai que j'ai fait entrer *argentum nitricum* dans le traitement d'une affection grave du col de l'utérus manifestée par des hémorrhagies d'une très-grande abondance et très-fréquentes, avec

battements de cœur violents, douleur au-dessous du cœur, dyspnée pénible en montant; le toucher me permit de m'assurer que le col offrait des déchirures profondes ou plutôt de grandes languettes, dont le moindre attouchement faisait sortir beaucoup de sang. — Je suis surpris que la communication que j'ai faite, il y a plus d'un an, n'ait amené celle d'aucun travail et d'aucun essai pratique sur cette énergique substance.

P.

## ARNICA, MONTANA.

*Arnica* est employé plus souvent en homœopathie pour son indication causale, que pour répondre précisément aux symptômes actuels.

Je me suis souvent efforcé inutilement de guérir par les remèdes les plus convenables maint ulcère dont la cause m'était resté long-temps cachée; mais ayant présumé ou découvert par hasard que le cas provenait d'un coup ou d'une chute, j'employai *arnica* et opérâi une prompte guérison. *Arnica* doit, partout où c'est possible, être employé à l'extérieur, et jamais sous une autre dynamisation que quelques gouttes de teinture primitive dans plus ou moins d'eau. Cependant dans toute luxation mécanique des articulations mêmes ou de leurs alentours, et dans un mal invétéré où *arnica* serait resté inefficace, il faudra employer *rhus* sous les mêmes formes.

*Arnica* correspond encore le mieux à l'indication causale pour les douleurs qui suivent l'enfantement. Cependant les femmes dont les couches ont déjà été

fréquentes, éprouvent de fortes douleurs avec et sans *arnica*; dans ces cas, ce remède m'a toujours paru inefficace, et j'ai tiré d'éminents services de *pulsatilla*. Du reste, on n'oubliera pas que la force et la violence des douleurs sont en rapport inverse avec la promptitude de l'activité puerpérale; c'est pourquoi les douleurs sont inévitables chez les femmes d'un certain âge et qui enfantent encore fréquemment.

#### *Addition du Rédacteur.*

LOBETHAL, à en juger par son article, a eu bien peu d'occasion de se servir utilement d'*arnica*; il est ainsi tombé dans le reproche que j'adressais naguère aux praticiens de borner aux contusions l'emploi de cette substance; en n'y ajoutant que deux mots sur les coliques utérines *post partum*, il n'y avait pas de quoi faire entrer de si minimes communications dans des *matériaux de pharmacodynamique*. Hâtons-nous de dire que d'autres ont su tirer meilleur parti de ce précieux remède.

Ainsi GRIESSLICH en a obtenu du succès dans l'hémoptysie, chez des sujets où, dit-il, il était impossible de méconnaître la présence de tubercules. Il a donné de 6 à 12 gouttes de teinturé d'*arnica* dans un verre d'eau, pour en prendre une cuillerée toutes les deux heures jusqu'à cessation de l'hémoptysie. Dans un cas pourtant de récurrence, où le crachement de sang durait depuis des semaines, *arnica* n'eut aucun succès; *ledum* g<sup>te</sup> j opéra merveilleusement.

HOFFENDHAL l'a fait entrer avec le même succès dans le traitement d'une hémoptysie.

J'ai moi-même cité un cas fort remarquable dans lequel j'ai employé heureusement *arnica* pour arrêter une hémoptysie foudroyante ; la malade crachant le sang à pleine bouche, sans discontinuer, circonstance qui dénotait l'ouverture large d'un vaisseau sanguin pulmonaire, croyait mourir à ce moment même d'hémorrhagie ; j'administrai largement *arnica*, et le flux de sang s'arrêta ; ce cas est peu concluant, je l'avoue ; mais je ne crois pas devoir le passer sous silence ; il fait nombre parmi ceux qu'on pourra recueillir à ce sujet.

*Arnica* a réussi, entre les mains du même praticien, à calmer une menstruation beaucoup trop abondante ; il l'a donné pendant la période menstruelle même.

Un homœopathe français a dit avoir guéri avec ce remède une migraine avec vomissements, inutilement traitée pendant dix ans par les allopathes.

Les homœopathes américains se sont loués de cette substance pendant une épidémie de rougeole, lorsqu'elle s'accompagnait de gonflement des parotides.

Le D<sup>r</sup> DUPLAT en a retiré de bons effets dans le traitement d'une hydrocèle.

On a fait entrer *arnica* dans le traitement d'une hydrocéphale aiguë terminée par la guérison ; HARTLAUB dit en avoir retiré du succès en le donnant, à doses répétées (de 4 en 4 h.), au 3<sup>e</sup> degré de la même maladie.

A l'institut clinique de Leipsick, un jeune homme de 17 ans a été guéri d'une affection mentale, par deux doses *arnica* à six jours de distance; il faut ajouter que sa maladie paraissait reconnaître, entre autres causes, un coup de pied de cheval à la tête reçu long-temps auparavant.

Moritz MÜLLER a très-fortement recommandé *arnica*, comme résolutif, dans l'apoplexie, et reproché aux homœopathes de n'avoir point assez dirigé leur attention vers le moyen. « Si *arnica*, dit-il, agit avec efficacité et promptitude contre toutes les extravasations résultant de contusions, déchirements de vaisseaux et autres lésions mécaniques, en particulier lorsqu'elles sont récentes, on a droit d'en conclure qu'il réussira aussi bien contre les extravasations par cause interne » (*Arch.* III, 1, 46.) Il pense qu'il faudrait en donner, au premier instant, de très-petites doses, les répéter, puis les rendre plus fortes, en proportion du rétablissement graduel de l'organisme; il conseille aussi d'y joindre des applications ou fomentations sur le cuir chevelu avec la même substance.

SCHÜLER a suivi ce conseil, et a très-heureusement terminé par ce moyen le traitement d'une apoplexie, qu'il avait commencé par *nux* donné en lavement, parce que aucune déglutition ne s'opérait.

BAUDIS, en Hongrie, a guéri avec une seule goutte *arnica* II, une céphalalgie intense qui durait depuis plus de 15 jours, avec chaleur à la face et au crâne, bourdonnement d'oreilles, pupilles contractées, douleur pressive au rebord orbitaire, soif constante, con-

stipation, fièvre le soir, sommeil inquiet, rêves angoissants ; — la cause de ce mal était un coup violent que le malade s'était donné au front, un mois auparavant ; l'allopathie avait employé tous les moyens dont elle dispose, mais vainement.

BETHMANN a très-rapidement guéri une énorme contusion de la tête et des parties génitales, accompagnée d'ébranlement du cerveau et de perte de connaissance ; avec *arnica* à l'intérieur et à l'extérieur.

LIEDBECK l'a trouvé admirablement efficace dans un cas très-grave de *delirium tremens*, chez un psorique, sujet tous les printemps à une péripneumonie, adonné aux boissons spiritueuses, et qui avait été, quelque temps auparavant, maltraité et rossé par son ouvrier ; le sommeil qui avait disparu depuis plusieurs jours et qui était remplacé par une agitation continuelle, reparut après la première dose, fut d'assez longue durée, et revenant à intervalles réguliers, permit au malade de guérir, malgré les craintes préalables du médecin fondées sur l'abus actuel des spiritueux. (*Hyg.* v, 15.)

RUMMEL s'est servi avantageusement d'*arnica* répété deux fois, contre des douleurs de ventre, chez une femme enceinte, provenant de quelque mouvement exagéré ; elle éprouvait élancements violents à la région précordiale, d'où partait une sensation de constriction de la poitrine jusqu'au dos ; ces symptômes augmentaient en mangeant, en buvant, par le toucher ; il y avait chaleur, sueur, pouls fréquent (*Ann.* II, 98). Ce succès détruit, ce me semble, l'o-

pinion qu'*arnica* ne doit point être employé s'il y a disposition inflammatoire, car ici elle me paraît évidente.

*Arnica* est remarquablement utile contre l'inflammation et l'ulcération des mamelons chez les nourrices; toutefois on ne peut s'en promettre un succès complet que sur des femmes complètement exemptes de toute psore, ce qui est très-rare. Je m'en suis servi plusieurs fois; par son moyen j'ai diminué les douleurs de l'allaitement, l'irritation des gerçures, l'inflammation de l'aréole; mais j'ai rarement guéri sans recourir aux antipsoriques.

KNORRE avait déjà cité le même fait appuyé de la même observation.

MÜLLER de Pforzheim fut appelé auprès d'une femme accouchée de son septième enfant; à chacune des couches précédentes, elle avait été atteinte de gerçures qui avaient duré trois mois au moins, et qui, au 6<sup>me</sup> enfant, avaient passé à l'état de suppuration. Cette fois ce fut au 7<sup>me</sup> jour que les gerçures se formèrent, au point d'empêcher l'enfant de prendre le sein et la mère de le lui offrir, tant les douleurs étaient violentes. Toutes les applications usitées étaient restées sans succès; et cependant la mère s'obstinait à nourrir. A l'arrivée de MÜLLER les mamelons enflammés sont couverts de gerçures, le gauche gonflé et ulcéré; le sein gauche plein de lait, offre de nombreux engorgements ganglionnaires du volume d'une noix; la malade est dans un grand degré d'irritation, ne pouvant dormir à cause de la violence des douleurs.

Comme elle avait été atteinte de gale et de scrofules, MÜLLER donna, le même soir, *sulf.* 6/3, et fit humecter chaque jour trois fois les mamelons avec de l'eau et quelques gouttes de teinture d'*arnica*. D'abord les douleurs acquirent une violence qui jeta la malade dans les convulsions, puis elles s'apaisèrent graduellement, au point que la malade guérit en trois jours, d'une manière durable (*Hyg.* I, 4).

Moritz MÜLLER recommande les applications d'eau *arnicée*, sur les furoncles, comme un moyen d'en abrégér singulièrement la durée.

DIEHL de Bruchsal dit avoir été consulté par un homme qui était, depuis une année, tourmenté de furoncles, dont il portait plus de 20 au moment actuel, en sorte qu'il ne pouvait mettre aucun vêtement. *Arnica* 1/2 le guérit en trois jours, au point qu'après six mois il n'en offrait aucune trace.

Un autre praticien a traité un homme qui était couvert de furoncles depuis quatre ans, et qui, le privant du sommeil, lui ôtaient toute espèce d'appétit et de bon aspect. D'abord il lui donna *nux* g<sup>tt</sup> j 18 qui, en 24 h. apaisa les douleurs et fit disparaître les furoncles en peu de jours ; mais le praticien craignant un retour du mal donna une goutte *arnica* 1, après laquelle aucun furoncle ne reparut (*Ann.* I, 182).

L'*influenza*, *grippe*, a été aussi traitée avantageusement au moyen d'*arnica* par HOFFENDHAL, après avoir inutilement employé *aconitum*, *rhus* et *nux* ; l'effet d'*arnica* a été très-prompt ; ce remède a produit repos, calme, cessation des points, des crachats

rouillés ; la toux persistante a cédé à *nux* et à *bryonia*. (*Ann.* IV, 279.)

ALTOMYR a traité et guéri une leucorrhée avec gonflement du genou, chez une fille de 19 ans, avec *arnica* et *calcarea* en très-petites doses.

Le Dr MUNNECKE a publié un travail spécial sur la teinture d'*arnica*, accompagné de plusieurs observations plus ou moins graves, desquelles il résulte que dans les affections qui sont la suite d'une lésion extérieure, lors même que le temps qui s'est écoulé depuis la lésion est considérable, il convient d'employer simultanément la *teinture d'arnica* à l'intérieur et à l'extérieur, bien que HAHNEMANN ait désapprouvé ce dernier mode de traitement. On sait que les affections des articulations, lors même qu'elles sont la suite de lésions traumatiques, prennent ordinairement un caractère chronique, et résistent avec la plus grande opiniâtreté aux moyens les plus énergiques et les mieux indiqués. De l'avis de MUNNECKE et de celui sans doute de tous les homœopathes instruits et judicieux, le caractère de chronicité est ici la suite de l'action d'un vice psorique ou scrofuleux.

*Première observation.* Une femme de 26 ans, portant un lourd fardeau, avait fait un faux pas et s'était donnée une violente entorse au pied gauche, lequel avait acquis un gonflement énorme, et avait causé les plus violentes douleurs, comme s'il y avait eu quelque chose de déchiré dans l'articulation ; la femme fut pourtant obligée de marcher encore pendant 20 minutes. Durant la nuit, le gonflement et la douleur

allèrent croissant, et le lendemain il y eut impossibilité de mettre aucune chaussure, de se tenir debout aussi bien que de marcher, et même de laisser pendre le pied lorsque la femme était assise. — Durant quelques jours elle se traita elle-même, puis appela un allopathe qui fit, pendant 15 jours, applications, lavages, frictions, embrocations, sans aucun soulagement. Le 9 novembre, MUNNECKE fut appelé et trouva : Fort gonflement luisant de l'article du pied et de toute cette extrémité, douleurs lancinantes augmentées par le toucher ou le moindre mouvement; froid superficiel de la peau de cette partie recouverte de veines bleues comme variqueuses; la marche est presque impossible même avec un bâton.

Elle prit d'abord *arnica* 6 g<sup>tt</sup> j; au bout de trois jours aucune amélioration. Le 13 novembre, *arnica* 3 g<sup>tt</sup> j; après trois autres jours, *un peu* de soulagement; le gonflement n'était ni si fort ni si luisant, la douleur moins vive. Le 16 novembre, *sulfur* 6 g<sup>tt</sup> j (qui fait toujours avancer l'amélioration dans les cas de ce genre); meilleur état. Du 20 au 24, la guérison ne fait point de progrès. Le 25, *teinture d'arnica* pure g<sup>tt</sup> j dans une cuillerée d'eau; la malade dut depuis ce jour se frotter toute la partie affectée avec une petite cuillerée de la même teinture. — Ce traitement fut continué pendant 15 jours et avec une telle amélioration progressive, qu'au 12 décembre la malade put se chausser et supporter sans douleur tous les efforts que le pied était appelé à faire. — Il paraît probable à l'auteur, et c'est aussi mon opinion, que si

dès le lendemain de l'accident l'*arnica* avait été appliqué de cette manière, la malade aurait très-promp-tement recouvré la faculté de marcher.

2<sup>e</sup> obs. Ce cas, donné par l'auteur dans le plus grand détail, est beaucoup plus grave et offre le même résultat. — Un voiturier, 37 ans, fort et robuste, se luxa le pied droit en glissant d'une pierre élevée sur laquelle il s'était placé pour charger sa voiture, et il entendit dans l'articulation un craquement, comme si quelque chose s'y était rompu. — Les suites de cet accident furent énormes, le malade ne s'étant point ménagé; des applications furent faites d'eau de vinaigre et de sel. Un allopathe les fit continuer et y ajouta des sangsues; le gonflement ne lui permit pas de reconnaître exactement le désordre intérieur. — Aucun soulagement. — Des fomentations chaudes avec l'infusion d'*espèces résolutives* furent prescrites et des embrocations avec l'alcool camphré; mais, au bout de quatre jours, l'état avait encore empiré. On remplaça ces moyens par des frictions avec l'*onguent mercuriel gris* et on fit exécuter des mouvements à la partie malade (!!!).

Au bout de cinq jours, tous les symptômes avaient acquis le plus haut degré de gravité. — Le 14 février M. fut appelé.

Le malade était alors si souffrant qu'il ne pouvait goûter aucun sommeil; douleur extrême et chaleur dans le pied qui ne peut exécuter aucun mouvement; gonflement considérable jusqu'au milieu de la jambe, avec apparence érysipélateuse; *bry.* 30 g<sup>u</sup> j répété le

17; — le 20, inflammation moindre; — le 21, *arn.* g<sup>tt</sup> j répété le 24; — le 27 il peut marcher dans la chambre avec un bâton.

Alors M. put faire une exploration, et reconnut un déplacement de l'os naviculaire, avec défaut d'union entre les os du tarse avec ceux du métatarse.

Le 28, *sulfur* 6 g<sup>tt</sup> j.

Le 7 mars, il marche dans la rue avec son bâton.

Le 9, les progrès ayant cessé, *arnica* 3 g<sup>tt</sup> j — sans effet; le 12 *teinture d'arnica* g<sup>tt</sup> j dans une cuillerée d'eau répétée le 16 et le 20; frictionnant tout le pied soir et matin avec une cuillerée à thé de *teinture d'arnica*.

Dès le 24 mars, le malade put se chausser et vaquer à ses affaires, éprouvant raideur dans l'articulation, qui disparut au bout de 8 jours; l'os resta soulevé quelques mois sans l'incommoder.

Je crois devoir ajouter quelques remarques à cette observation que je ne présente point comme un modèle. Dans une affection aussi grave qu'une luxation ou une simple entorse du pied, je trouve tout-à-fait hors de place de laisser languir le malade dans les douleurs, en ne lui donnant que de très-minimes doses d'*arnica* dilué, répétées à longs intervalles. On abrégera singulièrement la durée du mal en faisant prendre au malade plusieurs gouttes par jour de *teinture d'arnica*, dont l'effet sera soutenu par une diète sévère, et en faisant longuement frictionner le pied, plusieurs fois par jour avec une quantité suffisante de *teinture d'arnica*; immédiatement après la friction

on enveloppera le pied d'une flanelle recouverte elle-même de taffetas ciré, sous lesquels s'excitera une transpiration toujours favorable à la résolution de l'entorse.

On doit regarder comme un progrès de la thérapeutique homœopathique l'emploi simultané de l'*arnica* à l'intérieur et des frictions avec la même substance; il est difficile de comprendre pourquoi les premiers homœopathes se privaient volontairement de l'action énergique de l'absorption, dans tous les cas où on peut la susciter.

Au reste, ainsi qu'on peut le voir par plusieurs autres *observations*, le D<sup>r</sup> MUNECKE lui-même a réformé sa thérapeutique, en faisant répéter plus souvent les frictions; mais il n'a pas su se décider, de prime abord, à appliquer simultanément l'*arnica* à l'intérieur et à l'extérieur, aussitôt qu'il était consulté, — ce que je blâme; — ainsi, appelé auprès d'un laboureur très-robuste qui, posant un sac de pommes de terre, avait éprouvé un craquement aux lombes suivi de douleur et de raideur dans le dos, il se contenta de lui donner *arnica* 3 g<sup>tt</sup> j; — pour un laboureur robuste c'était évidemment trop peu; aussi trois jours après, l'état était toujours le même; alors il lui donna *arnica* teinture, g<sup>tt</sup> j dans une cuillerée d'eau; dose à mes yeux trop faible; deux jours après, le remède, dit-il, n'avait produit qu'une légère amélioration; le malade ne pouvait se baisser ou se relever qu'avec les plus grandes précautions et une lenteur extrême; le cinquième jour, il lui fit frotter soir et

matin les lombes avec une cuillerée à thé de *teinture mère*, ainsi que le sixième ; et la guérison fit dès lors des progrès si rapides qu'il ne fut plus nécessaire de lui donner aucun remède. — De bonne foi, on se demande pourquoi les frictions n'ont pas été faites depuis le commencement du traitement.

Aussi dans un cas presque pareil MUNECKE a-t-il mieux agi. Appelé auprès d'un bûcheron qui, en soulevant une brouette de bois, avait senti ses reins craquer, et était tombé ne pouvant se relever ; le trouvant chez lui avec fièvre, soif, pression, angoisse, douleurs de reins avec impossibilité de se retourner, enflure, chaleur des parties qui recouvrent le sacrum ; il lui fit prendre teinture mère d'*arnica* une goutte, et frictionner les reins avec le même remède, puis envelopper d'une étoffe de laine en quatre doubles, soutenue par un mouchoir serré.

Le lendemain, le malade pouvait déjà se soulever seul dans son lit ; nouvelle semblable administration d'*arnica* le soir, mouvements encore plus faciles ; nouvelle dose interne et externe d'*arnica*.

Le lendemain, le malade se promenait dans sa chambre ; il avait eu, la nuit, une abondante transpiration ; — *arnica* seulement à l'extérieur ; — de même le soir.

Le lendemain, il put se promener dans sa cour, mais non se baisser ; il avait cessé de transpirer ; *arnica* à l'intérieur et à l'extérieur ; le soir à l'extérieur seulement.

Le traitement commencé le samedi était achevé le mercredi, où le malade retourna au bois.

Voilà selon moi un traitement modèle ; aussi a-t-il eu *tout de suite* le plus avantageux résultat.

Il existe encore l'observation d'un cas très-grave ; mais comme l'*arsenic* a été employé à cause d'une gangrène, je la reporterai à cette substance. P.

(*La suite au numéro prochain.*)

**Allgemeine homœopathische Zeitung, etc. Gazette générale homœopathique, publiée par G.-W. GROSS, J. HARTMANN et J. RUMMEL. T. 6<sup>e</sup>.**

(Extrait par le D<sup>r</sup> CROSERIO.)

La terre classique de l'homœopathie a donné le jour, depuis quelques années, à un nombre considérable d'ouvrages périodiques sur cette doctrine, parmi lesquels plusieurs sont destinés au public non médecin, et par conséquent peu intéressants pour la majorité de nos lecteurs ; d'autres ont cessé de paraître ; d'autres paraissent très-irrégulièrement ; trois seulement ont un cours régulier depuis leur naissance : les *Archives pour la médecine homœopathique*, la *Gazette* que nous annonçons, et l'*Hygea* ; chacun de ces journaux a un caractère particulier qu'il a toujours conservé ; le premier, publié par les deux homœopathes les plus distingués de l'Allemagne, STAPF et GROSS, représente la science dans son état

le plus conforme à son essence en cherchant tous les moyens de la perfectionner ; le troisième est le représentant de doctrines hétérogènes tendant à amalgamer l'homœopathie avec l'ancienne médecine ; et le second, qui est déjà à son 13<sup>e</sup> volume, est la réflexion de toutes les opinions ; ainsi depuis le babil des NOAK, ELBIG, etc., jusqu'aux sages et consciencieuses productions des KNORRE, RÜCKERT, MUHLENBEIN, HAUBOLD, GROSS, etc., on y trouve toutes les nuances exposées librement et sans contrôle. Ce journal représente donc le plus exactement l'état de la science dans ces contrées. L'extrait que nous nous sommes proposés d'en offrir sera une analyse assez étendue plutôt qu'une critique ; nous abandonnons celle-ci au jugement du lecteur.

Nous avons déjà publié l'extrait des cinq premiers volumes dans un autre journal ; nous commençons au 6<sup>e</sup> pour ne pas nous répéter. Nous ne donnerons que les articles dont ressortira une utilité évidente.

N<sup>o</sup> 2, p. 17. Suite des *Observations et remarques tirées de la pratique homœopathique du Docteur KNORRE, proto-médecin de la ville de Pernaü.*

## SPIGELIA.

*Douleurs de dents.* Tiraillements et élancements continuels dans toutes les dents, surtout de la mâchoire supérieure, et en particulier celles de devant. Un symptôme caractéristique est une douleur violente traversant comme un éclair la couronne et la racine de quelques dents jusque dans la mâchoire supé-

rieure, paraissant avoir son siège dans les filets nerveux ; le malade crie comme effrayé, ce qui se répète souvent ; la douleur est plus forte la nuit ; l'eau tiède la soulage, et l'eau chaude ou froide la réveille ou l'augmente, ainsi que l'aspiration de l'air froid : *spig.* g<sup>tt</sup> j.

## SPONGIA TOSTA.

1° *Croup.* (Lorsque après *aconit* les symptômes inflammatoires prédominent encore ; dans le cas contraire on préférera *hepar.*, et lorsqu'il y a des sueurs ruisselantes *sambuc. C.*).

2° Dans l'*inflammation chronique de la muqueuse trachéale* avec enrouement, raucité, brûlement dans la trachée, toux sèche, parfois mucus épais.

3° *Gonflement et squirrosité du testicule. Orchitis chronica.* Depuis plusieurs mois, sans cause connue, il était survenu un gonflement dur, uni, indolent au testicule gauche, sensible à la pression, avec tiraillement dans le cordon spermatique et les reins, sans changement de couleur à la peau : *spong.* 3 g<sup>tt</sup> j (10 doses), et *spirit. vin. ℥ jii, tinct. spong.* g<sup>tt</sup> 30 (pour frictionner le testicule le soir) ; *spo.* 6 g<sup>tt</sup> j (20 d.), ensuite *spong.* 15 g<sup>tt</sup> j (20 doses), puis *spong.* 30 g<sup>tt</sup> j (20 doses) ; la guérison eut lieu en 5 mois.

Il est peut-être digne de remarque que le consensus signalé par les physiologistes entre les organes de la voix et ceux de la génération se reproduit dans l'action thérapeutique des remèdes appliqués aux uns et aux autres.

## STAPHYSAGRIA.

- 1° *La teigne humide.*
- 2° *Les maux de dents, où staphys.* 30 s'est montré très-utile dans un cas caractérisé par douleur par accès, le jour et surtout la nuit, aussi bien dans les dents saines que dans les cariées; le contact de la plus petite parcelle d'aliments ou de boisson chaude ou froide produit des douleurs insupportables; sensibilité et endolorissement continuels des dents; toucher avec le doigt ou serrer les dents ne cause pas de douleur; les gencives sont saines.

## STRAMONIUM.

Dans un cas de *typhus avec exanthème*, il fit disparaître en quelques instants le délire qui avait résisté à plusieurs doses de *hyosciamus*.

## SULPHUR.

1° *La gale.* Lorsqu'elle est récente et qu'elle n'a pas encore été compliquée par des médications extérieures ou intérieures; *tinct. sulph.* g<sup>tt</sup> j, tous les 1-4 jours, m'a rendu les plus grands services chez un adulte; chez un enfant la gale se dissipa en 10 jours par *sulph.* 2<sup>e</sup> tritur. g<sup>tt</sup> j. (Les triturations de *sulph.* m'ont beaucoup mieux réussi dans ces cas. C.).

S'il y a eu déjà usage de *sulphur* allopathiquement, alors on est obligé de recourir à *mercur.*, *calc. carb.*, *tinct. acris*, *sepia*, aidés de bains de vapeur; la gale alors est des plus opiniâtres.

2° *Dartes miliaires phlycténoïdes*. Sur une surface enflammée se développent des petites phlyctènes remplies de sérosité réunies en groupes irréguliers, depuis la largeur d'un écu à celle de la main ; la peau dans les intervalles est saine, surtout aux extrémités, avec brûlement et cuisson, fournissant une sérosité, ou se couvrant de petites écailles furfuracées sèches.

*Dartres croûteuses, (Impetigo, Willan.)* Il paraît sur une surface rouge circonscrite des vésicules rapprochées dont la suppuration se coagule en croûtes épaisses, jaunes verdâtres : souvent les croûtes tombent, et les surfaces dénudées, rouges, un peu élevées, et suppurantes, se couvrent de nouvelles croûtes, avec prurit ; K. a observé ces sortes de dartres, surtout chez les enfants, et au visage. Une ou deux doses *tinct. sulph.*, ont amené la guérison en peu de jours.

*La teigne* plutôt humide, mais aussi parfois la teigne sèche.

*L'écorchure des enfants. (Intertrigo.)* Le D<sup>r</sup> K. s'est servi avec succès de *tinct. sulph.* ; une ou deux doses.

*Les ulcères avec chairs fongueuses*. Le D<sup>r</sup> K. cite un cas d'ulcère de cette nature, situé derrière l'oreille, chez un jeune garçon de 11 ans, à la suite de la scarlatine et d'une parotide, guéri en deux semaines par plusieurs doses *tinct. sulph.* GROSS dit dans une note qu'il a souvent obtenu le même résultat de *silicea*.

*Ophthalmie scrophuleuse* : Les paupières sont af-

fectées, il se forme de petites phlictènes vers les bords de la cornée avec injection de la conjonctive jusqu'aux angles de l'œil ; photophobie peu sensible ; l'inflammation est moins sensible dans le globe de l'œil que dans les paupières.

*Opacité de la cornée.* Une jeune fille de 14 ans, à la suite d'une inflammation scrophuleuse des yeux, avait les deux cornées dans leur moitié supérieure entièrement opaques ; des vaisseaux injectés s'étendaient sur la conjonctive vers les angles ; les bords et les angles des paupières couverts de chassie sèche ; peu de photophobie. Le D<sup>r</sup> K., après deux mois d'administration infructueuse de différents médicaments, fit prendre *tinct. sulph. g<sup>tt</sup> j.* tous les jours pendant un mois ; deux gouttes par jour pendant un second mois et demi, après lesquels la guérison était complète sur un œil ; l'autre exigea un temps plus long.

*Les abcès des gencives (Parulis).* Le D<sup>r</sup> K. a eu occasion de traiter trois cas d'abcès fistuleux à la mâchoire inférieure, avec gonflement de la glande sous-maxillaire, et du périoste de l'os maxillaire ; *tinct. sulph.* répété en a procuré la guérison en quelques semaines.

*Les dérangements anciens des voies digestives* caractérisés par gonflement venteux continuél de la partie supérieure du ventre, avec gêne de la respiration, dès le matin à jeun, mais surtout après le repas le plus léger : renvois insipides ou acides, envies de vomir, et parfois vomissement, pression conti-

nuelle, et dans des intervalles périodiques brûlement dans l'estomac et constipation.

*Suppression des règles* chez une femme de 41 ans, dont les règles étaient auparavant comme des pertes. Embarras de la tête et étourdissement, pesanteur de la tête, douleur pressive et tensive, surtout à sa partie postérieure, raideur de la nuque, douleur pressive à cette région qui s'étendait à tout le dos jusqu'au sacrum, tension entre les épaules et au sacrum, élancements continuels au rectum, avec gonflement, et sortie des hémorrhoides ; pression sur les yeux, photophobie ; chaleur et rougeur des joues ; sécheresse et brûlement dans la bouche, le palais et le gosier ; sensation de gonflement et de constriction dans le gosier ; douleur en avalant sans inflammation ni gonflement de la gorge ; grande soif ; douleur pongitive brûlante continuelle dans l'hypochondre gauche, qu'augmente la pression de la main et l'inspiration, avec la sensation de gonflement et de tension du flanc. Urine rare, foncée, trouble et brûlante ; pression tensive dans toute la poitrine avec serrement et difficulté de respirer, et des points périodiques des deux côtés de la poitrine, surtout en respirant ; les extrémités inférieures, surtout les cuisses pesantes et comme mortes ; raideur et tiraillement compressif dans ces membres ; muscles douloureux par la pression et le mouvement du membre ; tiraillement dans tous les membres, lassitude ; chaleur sèche générale ; pouls accéléré et plein ; fort bouillonnement de sang ; insomnie, grande agitation, abattement. Deux doses

*sulph. tinct.* d'un jour à l'autre furent suivies d'une crise par sommeil et sueur avec le retour des règles.

*Hémorrhoides* non saignantes avec constipation et élancements dans le rectum. Dans les différents dérangements d'origine hémorrhéïdale, ou par la suppression d'afflux, ou d'écoulement hémorrhéïdaux : tels que congestions sanguines à la tête, douleur compressive continuelle à l'occiput ; vertiges ; afflux de sang au cœur, palpitations ; irritabilité excessive du système sanguin ; pulsation dans tout le corps, avec angoisse ; serrement de poitrine excité par un léger mouvement de corps ou d'esprit ; dérangement de la digestion ; constipation.

*La constipation chronique*, surtout chez les enfants (j'ai eu un cas dernièrement bien remarquable de cette nature chez un enfant de 28 mois, où *sulph.* 30/0 dans 15 cuillerées d'eau, une cuillerée tous les jours, a guéri une constipation pertinace et très-douloureuse, qui datait presque de la naissance, et sans rien changer au régime de l'enfant. C.), ainsi que les *diarrhées chroniques* d'origine psorique.

#### TARTARUS STIBIATUS.

*Nausées et vomissements considérables de matières acides-amères*, surtout la nuit, avec goût amer de la bouche continuel ; pression à l'estomac après les repas, du reste très-bien portant. Plusieurs doses *tinct. stib.* 3.

## TINCTURA ACRIS.

*Dans des douleurs rhumatismales nerveuses du visage* ressemblant à la *prosopalgie*.

*Les diarrhées chroniques*, en même temps éruption de petits boutons, avec démangeaison et fleurs blanches.

*Rhumatisme goutteux* dans toute la jambe, surtout au genou, et à l'articulation du pied, avec gonflement de ces parties.

## VERATRUM ALBUM.

*Choléra sporadique.*

*Dans le vomissement* que rien ne pouvait calmer, excité par la plus petite quantité d'eau, ou en se remuant ou en se relevant.

## ZINCUM METALLICUM.

*Affection herpétique (?) des amygdales, du voile du palais et de la racine de la langue.* Le Dr K. rapporte ainsi l'histoire de cette affection : Après une gonorrhée produite le plus souvent par la cohabitation avec une femme atteinte de fleurs blanches simples, l'individu reste sujet à des maux de gorge assez fréquents. A ce mal de gorge qui durait depuis longtemps se joint cuisson, déchirement, picotement dans le cou plus fort par la déglutition et le raclement. En examinant le gosier, on voit un léger gonflement des amygdales, qui sont un peu rouges, ainsi que le voile du palais, sur lesquelles parties sont répandues

irrégulièrement des taches blanc-bleuâtres, d'un aspect lardacé, que l'on prendrait pour des ulcères vénériens au premier aspect; ces taches ne sont pas creuses, mais plutôt élevées; leur superficie unie, semblable à de la lymphe coagulée, est très-adhérente: on n'observe aucune sécrétion purulente. Le mal de gorge reste des mois entiers dans cet état sans changement, et lorsqu'il s'aggrave, les taches blanchâtres ne font que s'étendre en largeur. Après différents médicaments employés sans succès contre cette espèce d'angine membraneuse chronique, le D<sup>r</sup> K. a trouvé le *carbonate de zinc*, à doses répétées, très-utile; il remarque que *le mercure* n'a été d'aucune utilité, et que *l'acide nitrique* avait été utile une fois.

P. 24. REMARQUES du D<sup>r</sup> SCHRÖN sur l'opinion du célèbre professeur de SCHUBERT, dans son *Histoire de l'Âme* à l'égard de l'action des fractions infinitésimales des préparations homœopathiques: selon ce professeur, le monde matériel visible est pénétré et enveloppé par le monde invisible dynamique, dans lequel résident les commencements de l'autre. Ces deux mondes ont un rapport d'action et de réaction réciproque, et se complètent l'un par l'autre. « De » cette manière, dit le D<sup>r</sup> SCHUBERT, une médecine » des temps modernes est parvenue à mettre en évidence et en activité l'âme cachée des choses. Cette » découverte a opéré, à l'égard de la matière morte, » de la même manière que le magnétisme animal » dans les régions animées et vivantes. Car par le

» magnétisme, ainsi que par l'état de rêve, le lien  
 » de l'ame, avec sa partie corporelle, est diminué  
 » sans être détruit; le poids est allégé, mais non en-  
 » levé. De la même manière, par les procédés de la  
 » nouvelle médecine, la partie visible de la matière  
 » est rendue tout-à-fait imperceptible, mais non dé-  
 » truite. Par là, la partie invisible est mise en évi-  
 » dence dans toute l'activité qui lui est propre; les  
 » forces cachées de l'ame se développent, l'étincelle  
 » endormie s'enflamme en une lumière éclatante.  
 » L'ame, impuissante par elle seule dans ce cas  
 » comme dans l'autre, dévoile un secret tout-à-fait  
 » inconnu à la matière vivante: le secret de l'exi-  
 » stence essentielle et de l'activité d'un monde d'inv-  
 » sibles qui domine le monde des visibles, et qui est  
 » incessamment en mouvement autour de lui.»

Le même philosophe ajoute dans une note à ce  
 paragraphe: « La découverte merveilleuse de la nou-  
 » velle médecine qui nous a, pour ainsi dire, dé-  
 » montré le somnambulisme des substances inani-  
 » mées, etc. » Et plus loin: « Dans le traitement  
 » homœopathique, le médecin agit avec un élément  
 » presque psychique sur la force psychique du corps,  
 » et par là sur la grossière vitalité elle-même; pen-  
 » dant que la médecine ordinaire suit la voie natu-  
 » relle à portée de nos moyens, et réagit par des  
 » substances corporelles visibles sur la force vitale  
 » invisible, etc. »

On a lieu d'être surpris de ce qu'après avoir re-  
 marqué et apprécié cette manière philosophique

d'expliquer l'action des atténuations homœopathiques dans un écrit étranger à la médecine, le Dr SCHRÖN, dans ces derniers temps, l'ait presque nié, et se soit jeté dans la pratique qui agit par *des substances corporelles visibles* sur la vitalité. C.

P. 27. Proposition du Dr Th. J. RUCKERT pour qu'un écrivain publie et continue annuellement un recueil consistant en deux parties, 1<sup>o</sup> le nom par ordre alphabétique de toutes les maladies, avec la page des ouvrages qui en rapportent des observations; 2<sup>o</sup> un tableau alphabétique de tous les médicaments, avec l'indication de la page des ouvrages où sont rapportées les observations dans lesquelles ils ont eu du succès. Déjà trois auteurs ont répondu à cet appel, un sous le titre de *Registre universel des journaux homœopathiques*, par le Dr HIRSCH; Leipsick, 1835; le second, sous le titre de *Répertoire de tous les journaux homœopathiques, ou de tous les cas de maladies guéris homœopathiquement, et publiés jusqu'à ce jour*, par Gt. Leipsick, 1836; et le troisième, *Répertoire pour la pratique homœopathique, d'après les principes nosologiques*, par le Dr A. J. F. RUOFF; Stuttgart, 1837, sans que la science ni la facilité de l'exercer aient fait un pas. C.

Le but de RUCKERT sera à peu près atteint, si le compilateur de la *Clinique homœopathique* complète son ouvrage par une double table alphabétique, l'une pathologique, l'autre thérapeutique, et s'il y ajoute un volume chaque année. P.

P. 33. Continuation des *Observations et remar-*

*ques extraites de la pratique homœopathique du Dr KNORRE.* Cet article contient des symptômes pathogénétiques observés par l'action de quelques substances.

*Aconit.* Expulsion des lombrics.

*Belladonna.* Furoncles dans différentes parties du corps; un très-gros furoncle à la cuisse droite.

*Ammon. muriat.* augmente le flux hémorrhoidal; le produit de suite quand il n'existe pas.

*Calcarea carbonica.* Écoulement de sang par l'anus pendant plusieurs jours (après 20 jours). [Le sujet de l'expérience avait eu jadis des hémorrhoides fluentes dont il n'avait plus le moindre indice depuis 5 ans.] Violent prurit sur tout le corps. Après la plus légère contusion ou piquûre, la peau s'enflamme, suppure, et se couvre de pustules purulentes (après plusieurs semaines). Continuellement frileux et froid, avec visage blême et défait.

*Cannabis.* Vertiges, tête entreprise, mal de tête, tintement d'oreilles, pâleur du visage, sécheresse de la bouche, et mucosités tenaces dans la gorge, renvois, perte complète d'appétit, absence de goût, toux, voix faible, souvent nulle; serrement de poitrine, douleur compressive sur toute la poitrine, palpitations violentes, instantanées; lassitude, éruption sur la tête et la poitrine de phlictènes remplies de sérosité blanche et entourées de petites aréoles rouges; ces phlictènes deviennent brûlantes au toucher (par quelques cuillerées à bouche d'une infusion de chanvre frais  $\xi$  ij dans  $\xi$  viij de colature.)

*Chamomilla*. Fort gonflement et rougeur bleuâtre des paupières, que l'enfant ne peut pas ouvrir ; en les écartant, la conjonctive paraît gonflée et rouge foncé ; la surface interne des paupières et le globe de l'œil sont couverts d'une mucosité purulente, et d'une sérosité sanguinolente. En pressant légèrement les paupières, il sort une quantité de sang pur et de mucosité purulente ; écoulement de sang pur, souvent dans la journée, en criant et en toussant ; mucosité purulente desséchée aux bords et aux angles des paupières ; la conjonctive oculaire légèrement enflammée ; écoulement de sang noirâtre des parties génitales (pendant 8 jours), chez une fille nouveau-née qui avait été nourrie avec une forte infusion de *camomilles* depuis sa naissance. Vomissement de bile (chez deux enfants plus grands, occupés à détacher des fleurs de *camomille*).

*Datura Metel*. Dilatation excessive de la pupille, hallucination, photophobie, par expression du suc de la plante (pendant 3 jours).

*Dulcamara*. Diarrhée aqueuse, jaune, avec tranchées déchirantes avant chaque évacuation, comme après un refroidissement, pendant deux jours (par une goutte de suc pur) ; éruption urticaire sur tout le corps, sans fièvre ni autres symptômes (par une goutte de la première atténuation, sur un enfant).

*Ferrum*. Diarrhée aqueuse très-violente avec tranchées (pendant un jour, par *ferr. carb.* 3 gr j).

Il n'existe encore aucune expérimentation pure de *ferrum carbonicum*, qui a une grande renommée en allopathie.

*Ignatia*. Disparution complète du lait des seins d'une nourrice (pendant plusieurs jours).

*Mercurius solubilis*. Après deux grains de la 1<sup>re</sup> trituration, dartres commençant sur les avant-bras et le thorax, et gagnant peu à peu toute la surface du corps, à l'exception de la face, et du dos des mains et des pieds. Elles paraissent sous la forme de petites taches rouges, lenticulaires, parsemées, grandissant du centre à la circonférence, se confondant peu à peu et couvrant de grandes surfaces.

La couleur en est d'abord rouge clair, puis tantôt rouge foncé, tantôt rouge bleuâtre; foncé aux bords, clair au centre. Pendant leur grandissement, la peau saine se montre au centre, tandis que le bord s'étend circulairement.

Elles sont un peu élevées, rudes, sèches, recouvertes de squames blanchâtres, furfuracées, que le frottement des vêtements fait tomber et qui se reproduisent; ensorte que le soir, en se déshabillant, le sol en reste couvert comme de son.

Aux aisselles, aux plis du coude, aux aines et aux creux du jarret, elles sont en plus grande quantité, cuisantes, douloureuses; pendant leur formation, il y a fièvre légère; les places de la peau affectées sont chaudes, gonflées, rouges; le contact des vêtements est très-sensible, les mouvements des bras sont empêchés, le sommeil est détruit, ou très-agité; il y a prurit en se déshabillant, au contact d'un air frais; il se dissipe par la chaleur du lit. Après attouchement, frictions, lavages, usage du vin, il y a violente cuisson.

Les ganglions des aisselles et des aines sont gonflés et douloureux. A quelques places, par exemple à la région inguinale, il se forme en dehors des dartres de petites ulcérations superficielles humides, qui au bout de quelques jours se recouvrent de croûtes jaunâtres et guérissent. — Dans les articulations, surtout celles du coude et du jarret, déchirements, surtout le soir. Dans la paume des mains, petites vésicules transparentes, sans sensation. — L'éruption dartreuse dura depuis le milieu de janvier jusqu'au commencement d'avril. Avant l'ingestion du remède l'homme se portait très-bien, et n'avait jamais eu aucune éruption cutanée.

(Nous avons transcrit cette observation *in toto*, parce qu'elle offre un exemple des plus frappants de pathogénésie, et qu'elle démontre le plus clairement du monde que c'est en vertu de son homœopathicité que le *mercure* guérit les dartres et *doit* être employé dans le traitement de cette affection, quelle que soit la partie du corps qu'elle atteigne ; — nous nous en sommes très-bien trouvé dans la thérapie de la *teigne*, dartre muqueuse du cuir chevelu. P.)

*Natrum muriaticum*. Après une courte fièvre, avec mal de tête et soif, diarrhée dysentérique de 6-10 selles de mucus sanguinolent par jour, avec tranchées dans tout le ventre, surtout dans la partie inférieure et au sacrum, ténésmes et épreintes à chaque évacuation pendant plusieurs jours. (Après *natr. mur.* 3<sup>e</sup> tritur. gr<sup>r</sup> jv, à prendre dans 8 jours.)

*Nux vomica*. Convulsions tétaniques générales,

tout le corps courbé en arrière (opisthotonos), les bras et les jambes raides, les yeux très-ouverts et tournés vers le haut, fixes, pupilles resserrées; trismus; visage très-rouge et bouffi; respiration très-pénible, courte et anxieuse; tout le corps, en particulier la face et la tête, très-chaud, brûlant, mouillé de sueur; pouls accéléré, dur et tendu. Après la diminution du tétanos général, convulsions cloniques, alternant avec des toniques; dilatation des pupilles; diminution de la chaleur et de la sueur; enfin secousses comme électriques dans tout le corps, surtout dans les extrémités, pendant le sommeil. Tant que durent les convulsions, il ne jette pas un cri (enfant d'un an et demi, une heure après une pincée de *pulv. nuc. vom.* contre les vers).

*Petroleum.* Mal de tête déchirant, le soir; gonflement inflammatoire douloureux du conduit auditif, gonflement volumineux et douloureux des glandes sous-maxillaires (par l'usage externe du *petrole*).

*Rosmarinus officinalis.* Pesanteur et embarras de la tête, sommeil invincible avec bâillement, frisson général pendant plusieurs heures, avec froid glacial des extrémités inférieures suivi de chaleur; retour des règles qui avaient disparu depuis quatre jours. (C'est ici un commencement de pharmacodynamique du *romarin*. P.)

*Silicea.* Toux continuelle (pendant plusieurs mois); crachats abondants de mucus purulent, surtout le matin; il expectore des masses de mucus jaune, avec sensation dans la poitrine comme si elle était au vif.

Fort serrement indolent de poitrine, surtout en marchant, qui l'oblige à s'arrêter tous les 4-5 pas, et à faire de profondes inspirations; amaigrissement visible, avec visage blême et défait, sensibilité à l'air extérieur (par gr 1/4 de *silice* pure, non triturée).

*Sulphur*. Prurit excessif de tout le corps (surtout des extrémités, le soir dans le lit, après *unct. sulph. g<sup>te</sup> ij*). Erysipèle phlicténoïde sur toute la jambe droite, précédé de fièvre; tout le membre est enflé, très-rouge, douloureux, brûlant, parsemé de phlictènes de différents diamètres, remplies de sérosité jaune, qui, crevées, se recouvrent de croûtes minces jaunes, ou se transforment en petits ulcères qui suppurent pendant quelque temps, après un gros de *fleurs de soufre* pris à la fois (cas exceptionnel. P.).

*Tinct. acris*. Diarrhée aqueuse avec mal de ventre. Notre savant ami, le D<sup>r</sup> GROSS, dit dans une note que les observations du D<sup>r</sup> K. méritent la reconnaissance des homœopathes; nous accédons sincèrement à ce jugement. C.

(*La suite au numéro prochain.*)

### Bulletin de l'Académie Royale de Médecine.

(Suite de T. I, p. 324.)

Nous recevons à l'instant le *Bulletin de l'Académie Royale de Médecine* qui rend compte de la cor-  
Bibl. Hom. N<sup>lle</sup> série, t. II, n<sup>o</sup> 6.

respondance qui a été ouverte entre ce corps savant et M. le D<sup>r</sup> Pigeaire au sujet de la *clairvoyance* de la fille de celui-ci ; — et du refus, par les commissaires de l'Académie, de procéder aux expériences proposées par lui.

Il faut bien le dire, les exigences de M. Pigeaire étaient par trop fortes ; sous le prétexte des spasmes que causeraient à sa fille telles ou telles précautions que la prudence scientifique commandait, il s'est obstinément refusé à laisser placer aucun voile, si léger qu'il fût, entre la face de sa fille dont les yeux seraient recouverts d'un bandeau dont il avait précisé la forme, et le livre ou le papier à lire ; d'où est résulté pour les commissaires le doute qu'on pût obtenir avec le bandeau de M. Pigeaire une occlusion complète des organes de la vue.

Si, dans cette affaire, M. Pigeaire est entièrement de bonne foi, nous sommes de l'avis qu'il a eu tort de ne pas admettre l'une quelconque des mesures proposées par les commissaires ; il a trop donné aux expériences l'air de quelque chose de préparé ; il leur a trop enlevé ce qu'elles auraient eu sans cela de véritablement scientifique. Ce n'est pas, en effet, dans une circonstance unique que peut avoir lieu une transposition de sens, une clairvoyance ; c'est dans toute circonstance subséquente au sommeil de l'individu *somnambule* ; et M. Pigeaire devait bien comprendre *a priori* qu'il ne pouvait justement prétendre à un prix dont les conditions avaient été tracées, s'il se soustrayait à ces conditions.

Toutefois il s'en est bien fallu que les commissaires eussent en faveur de leur manière de procéder l'unanimité de l'Académie.

Et d'abord un des membres, M. Cornac, a rendu compte, extra-officiellement, de deux séances préparatoires auxquelles il a assisté.

Avant d'aller plus loin, nous devons consciencieusement dire que nous sommes surpris de ce que, soit dans ces séances, soit dans celles qui ont eu lieu à Montpellier, la clairvoyante annonce elle-même *qu'elle est endormie*. Nous qui tenons la plume, nous avons fréquemment mis en usage l'opération qualifiée, nous ne savons pourquoi, de *magnétisme*; nous l'avons fait et le faisons encore dans un but thérapeutique, tantôt à la demande des malades, lorsqu'ils ont déjà éprouvé les effets de la *magnétisation* (nous ne nous servons de ce terme qu'avec une sorte de répugnance, mais nous y sommes forcé jusqu'à ce qu'il en existe un autre), tantôt de notre chef; jamais, nous l'avouons, nous ne sommes parvenu à produire le somnambulisme; mais quelquefois, et tout récemment encore en présence de témoins désintéressés, nous avons plus ou moins promptement amené l'état de sommeil; or nous n'avons point vu que le sujet en expérience se déclarât lui-même endormi; nous avons jugé d'après les phénomènes communs du sommeil qu'il y était plongé, et nous y avons été confirmé à son réveil. Une seule fois, nous avons été prié par une dame, fort habituée à cette pratique, de la magnétiser; nous l'avons fait; elle

nous a dit qu'elle s'endormait ; puis elle nous a prié de la réveiller, elle nous a même indiqué la manière de le faire ; alors nous avons regardé la chose comme un jeu familier à cette dame. Revenons au rapport de M. Cornac.

Ce docteur a exactement décrit les procédés dont a usé M. Pigeaire pour obstruer complètement et en apparence les organes de la vision de sa fille ; nous les supposons connus de nos lecteurs ; puis il a vu la jeune fille lire, mais péniblement, lentement et en donnant des marques d'impatience ; il a joué avec elle une partie d'écarté ; enfin il a mis le bandeau sur ses propres yeux, et n'a pu distinguer la lumière des ténèbres. Malgré cela il n'est pas convaincu que, placé sur les yeux de la jeune fille, ce bandeau ne laisse pas passer quelques rayons lumineux.

On ne saurait disconvenir que la clairvoyance *doit* s'opérer sans peine et difficulté ; l'affaire du bandeau n'y fait rien ; il y a clairvoyance si la personne, ayant les yeux fermés, lit plus ou moins facilement avec (ou sans) une autre partie du corps ; et nous serions disposé à redouter quelque ruse ou subterfuge *à cause* même du bandeau.

M. De Lens a reproché à la Commission de n'avoir point catégorisé les défauts du bandeau qu'elle a cru imparfait ; en agissant ainsi elle n'a donné qu'une fin de non recevoir ; et c'est autrement qu'on doit agir en matière de science ; on doit mettre un fait en position de se reproduire, puis juger ce fait ; la Commission s'en est abstenu.

M. Rochoux, à son tour, a cherché à détourner l'Académie de s'occuper à tout jamais du *magnétisme*.

M. Velpeau, dit M. Gerdy, au travers du bandeau a désigné un as de carreau ; si ce fait était certain, si le bandeau était exactement le même, la question serait vite résolue ; évidemment la jeune fille aurait pu lire à la suite d'une très-longue habitude ; mais M. Gerdy ajoute : « Il est vrai que l'application du bandeau n'avait pas été faite sur lui avec toutes les précautions nécessaires ; » que reste-t-il alors de la première assertion, et comment ose-t-on, en pleine Académie, dire une inconséquence pareille, et souffrir qu'elle soit insérée au *Bulletin* ?

M. Adelon a été de l'avis de M. De Lens : « Comme hommes de science et de progrès, a-t-il dit, il me semble que les membres qui composent la Commission ne s'engageaient pas beaucoup à voir ce qu'on voulait leur montrer, sauf à déclarer, après avoir vu, qu'ils n'étaient pas persuadés. »

M. Bouillaud a été de l'avis de M. Rochoux ; le magnétisme n'existe ni ne peut exister ; *ergò*, qu'on refuse de s'en occuper ; toutefois il a ajouté ceci, qui ne manque pas de bon sens : « Je regrette que la Commission n'ait pas fait des expériences pour découvrir la supercherie et dire positivement en quoi elle consiste. Le rapport de la Commission en eût acquis plus d'autorité. » — Il a eu raison ; jusqu'à cette preuve, on aura droit de considérer plus ou moins la conduite de la Commission comme un déni de justice.

M. Jules Cloquet a pris fait et cause pour le ma-

gnétisme ; non qu'il en accepte tous les prétendus faits, mais pour qu'on ne les rejette pas tous *a priori* : « on ne se trompe pas moins à ne pas croire quand il faut croire, qu'à croire quand il ne faut pas croire ; » a-t-il dit. — « Quand des membres nombreux de l'Académie affirment avoir vu de leurs yeux des effets extraordinaires du magnétisme, convient-il aux autres de les nier ? Ceux-ci disent qu'il n'ont rien vu, et concluent de leur expérience à celle des autres. Ils vont plus loin, et ils disent que ces faits sont impossibles (absolument comme pour l'homœopathie ! *Réd.*). Impossibles ! et qui donc ici se flatterait de connaître assez bien la puissance de la nature pour en fixer les bornes ? Il y a quelques années qu'un jeune homme était en état de somnambulisme magnétique ; je lui fermai les yeux avec les doigts que je tenais exactement appliqués sur ses paupières abaissées, et ce jeune homme y voyait dans cet état, car il lut. Quelque temps après, l'expérience fut répétée, et cette fois elle échoua... « Je ne serais pas étonné, a-t-il dit en finissant, que malgré la résistance la mieux combinée et la plus soutenue, un beau jour le magnétisme vînt prendre place dans la science où on refuse aujourd'hui de l'admettre. »

On sait que M. Cloquet avait été appelé *dupe* en pleine Académie pour avoir cru qu'une dame, à laquelle il avait amputé un sein, sans qu'elle donnât aucun signe de douleur, avait été rendue insensible par son magnétiseur ; alors il prononça ces paroles :

« On dit donc que je suis dupe. Moi je crois que j'ai

vu ce que j'ai vu. Que la femme se soit concertée avec son magnétiseur, peut-être; mais dans ce cas, elle se serait trahie par quelque côté, c'est ce qui n'a pas eu lieu. Tous les malades à qui j'ai fait de grandes opérations, quelque résolution qu'ils aient eue, ont toujours montré du trouble, soit dans la respiration, soit dans la circulation, soit dans les mouvements de la physionomie. Dans cette femme, rien.... J'opère, je fais une première incision de neuf à dix pouces. On l'interroge sur sa douleur, elle dit qu'elle n'a rien senti. J'interroge moi-même les traits du visage, le pouls, la respiration; même calme. Je fais une autre incision, même résultat; cependant le sang coulait. J'affecte de ne pas me presser, je dissèque sous l'aisselle; la dissection fut longue; je liai les vaisseaux. La tumeur ôtée, les ganglions enlevés, je lavai les parties souillées par le sang avec une éponge, et elle se mit à rire en disant que cela la chatouillait. Les pansements suivants ne causèrent aucune impression; la plaie marcha bien jusqu'au 19<sup>e</sup> jour. Vers le 12<sup>e</sup> pansement, on lui demande si elle veut être éveillée; elle y consent. On la réveille, elle se met alors à gémir, à se plaindre, à sanglotter. On la replonge dans le sommeil, et elle se calme. Le 20<sup>e</sup> jour, on crut qu'une sortie lui serait utile (?); on la conduisit en voiture aux Champs-Élysées; elle s'en trouva bien. On recommença le lendemain; mais elle fut prise de froid, et elle rentra chez elle, au début d'une pleurésie, qui l'enleva le deuxième ou troisième jour. Voilà ce que j'ai vu, ce que je suis sûr d'avoir vu.»

Il faut convenir que si c'est là une manière d'être dupe, c'est une manière excessivement rare ; la science de l'opérateur, l'attention qu'il a apportée à tout ce qui se passait, la réitération des occasions de s'assurer du fait, toutes ces circonstances éloignaient la possibilité d'une tromperie ; mais elles n'ont pas trouvé grace devant l'Académie, qui s'est obstinée à nier l'action stupéfiante, pour ainsi dire, du magnétiseur.

Elle en a fait autant à l'occasion de l'un de ses membres, M. Oudet, qui, interpellé sur le bruit qui courait qu'il avait extrait une dent sur une personne plongée dans le sommeil par un magnétiseur, sans que le malade l'eût senti, répondit en racontant purement et simplement le fait qui était vrai ; le cas offrait ceci de remarquable, que la dame était excessivement impressionnable et méticuleuse, et que son magnétiseur était venu à bout maintes fois de la jeter dans l'insensibilité complète ; à l'arrivée de M. Oudet, le magnétiseur avait plongé une épingle dans la chair à plusieurs reprises, avait même *brûlé* le doigt de la malade à la flamme d'une chandelle sans qu'elle s'éveillât ; la dent fut extraite ; à peine un léger mouvement de tête et un léger cri en indiquèrent-ils le moment ; la malade, sans s'éveiller, n'avait pas compris pourquoi on lui avait dit ensuite de se laver la bouche. Pendant une demi-heure que dura encore le sommeil, elle n'avait donné signe d'aucune douleur ; à son réveil seulement, elle avait cru que sa dent recommençait à la faire souffrir.

Eh bien ! ce fait si simple n'a pas été admis par MM. les académiciens ; la perspicacité de M. Oudet, pour distinguer un sommeil vrai d'un sommeil feint, a été mise en doute ; on a dit que ce n'était peut-être là qu'une nouvelle édition de la dent d'or ; injure, s'il en fut jamais, faite à M. Oudet ; car autant valait dire que le fait était faux. — Cependant, au moyen d'une grande concession, on a accordé le fait, mais on l'a attribué à une volonté bien arrêtée de ne pas exprimer la douleur.... comme si cela était possible vis-à-vis de l'extraction d'une molaire, et même des suites immédiates de l'opération ! Alors on a cité des opérations graves faites sur des personnes qui n'avaient pas donné de signes de douleur ; — nous aussi nous avons vu pratiquer de semblables opérations ; mais quelle différence entre la physionomie ferme d'une personne stoïque, et la figure calme, apathique, d'une somnambule !

Sur le fait de l'insensibilité somnambulique, nous ne sommes pas en état de donner une opinion personnelle, n'ayant jamais été appelé à en être témoin.

Sur le fait de la clairvoyance, c'est-à-dire de la possibilité de distinguer et de reconnaître des choses et des personnes dans des situations telles que, hors le somnambulisme, cela ne pourrait avoir lieu, nous citerons une anecdote dont nous ferons, à qui le désirera, connaître le héros, de la bouche duquel nous le tenons.

Il y a quelques années, vivait à Berne une femme douée de clairvoyance lorsqu'elle était plongée dans le

sommeil dit *magnétique* ; elle passait pour capable de reconnaître , au seul tact d'une mèche de cheveux, les maux de la personne sur laquelle on les avait coupés, quelle que fût la distance de son habitation. M. P. de Genève, étant fort malade depuis longtemps, et ne recevant de la médecine ni des médecins aucun secours efficace, résolut de la faire consulter ; il se fit couper des cheveux et les envoya à M. W. de Berne, comme provenant de la tête d'un de ses amis, sur la santé et le traitement duquel il priait M. W., magnétiseur de la clairvoyante, de vouloir bien la consulter. Cela eut lieu ; la somnambule indiqua assez bien la nature et la cause de la maladie de M. P., pour laquelle elle conseilla quelques remèdes.

Par les conseils réitérés de ses médecins, M. P. se détermina à faire une cure aux eaux de Plombières ; pour s'y rendre il passa par Berne, où quelques affaires l'appelaient, et il pensa à se transporter chez la somnambule. Au même temps, M. G. avait sa femme très-malade ; il pria M. P. de profiter de l'occasion pour consulter la somnambule sur elle, et, à cet effet, lui remit dans un papier bien plié une mèche de cheveux de sa femme. M. P. mit ce papier dans son portefeuille sans l'ouvrir. Arrivé à Berne, il pria M. W. de le conduire chez la somnambule ; celle-ci ayant été plongée dans le sommeil, reçut dans ses doigts le papier plié, et fut priée de donner son avis sur l'état de la personne à laquelle on avait coupé ces cheveux ; aussitôt elle se mit à dire : « Vraiment c'est grand dommage d'avoir coupé une grosse boucle de ces

beaux cheveux blonds, dont une petite mèche suffisait. » Grande fut la surprise de M. P. ; il prit momentanément des mains de la femme le papier, l'ouvrit, et y trouva effectivement une belle boucle de très-beaux cheveux blonds qu'il n'avait point encore vus. — La somnambule exprima ses craintes sur la santé de la dame, et indiqua vaguement quelques remèdes ; pressée de questions sur la nature et l'emploi de ceux-ci, elle remit au lendemain à faire la réponse. Sur quoi M. W. dit à M. P. : « Monsieur, la dame pour laquelle vous consultez mourra ; jamais la femme n'a remis ses réponses au lendemain que les personnes n'aient été dans un cas mortel. Effectivement, M<sup>me</sup> G. est morte peu de temps après.

A son tour, M. P., par l'intermédiaire de M. W., voulut consulter l'oracle pour lui-même. « Ah ! oui, se mit à dire la somnambule, c'est le monsieur pour qui j'ai été consultée l'autre jour. » M. W. crut qu'elle se trompait, mais M. P. s'étant mis à sourire, M. W. lui demanda si ce que disait la femme était vrai. M. P. répondit que oui, et qu'il s'était permis une petite ruse à cette occasion. La somnambule alors lui déclara que s'il accomplissait le dessein qu'il avait formé (d'aller à Plombières), il s'en trouverait très-mal, que peut-être même il lui en coûterait la vie. Mais, nouvelle Cassandre, elle ne fut pas écoutée ; M. P. alla aux eaux, où il ne tarda pas à être à la dernière extrémité, au point de ne pas se croire en état d'être rapporté à Genève ; il se mit pourtant en voiture, et en traversant Berne il retourna vers la

somnambule, qui lui dit aussitôt : « Eh bien ! que vous avais-je prédit ? vous avez failli mourir... » et autres phrases de ce genre qui démontreraient chez elle une clairvoyance de laquelle M. P. a d'autant moins douté, que, hors de son sommeil, cette femme n'avait pas la moindre connaissance des choses dont elle avait parlé pertinemment lorsqu'elle était endormie.

Cette expérience ne peut malheureusement plus se répéter ; la somnambule est morte.

Cette sorte de clairvoyance des somnambules a pris crédit dans le peuple, qui l'exploite avec plus ou moins de bénéfice et de succès pour sa santé ; elle mériterait d'être l'objet d'une recherche sérieuse de la part de médecins consciencieux et amis de la vérité ; les clairvoyantes seraient moins rares si on se donnait plus souvent la peine d'éveiller cette sorte d'intuition ; les médecins capables de procurer le sommeil sont en plus grand nombre qu'ils ne le pensent eux-mêmes ; de bonnes intentions, une grande force de volonté et beaucoup de patience, sont suffisantes pour exercer cette action à laquelle les Allemands et Hahnemann lui-même (si nous ne nous trompons) ont donné le nom de *mesmérisme*. Des expériences nombreuses amèneraient peut-être des résultats précieux ou inattendus. L'action d'un individu sur un autre, qualifiée assez improprement de *magnétisme animal*, ne saurait être mise en doute ; en en parlant ici, nous voulons la dégager de tout l'entourage de merveilleux qui n'a pu que lui nuire dans l'esprit des hommes philosophiques. En quoi consiste cette action ? nous l'i-

gnorons complètement ; nous repoussons l'idée d'un *fluide* qui se communiquerait et se transporterait d'un individu à un autre, parce qu'il est impossible de démontrer qu'il y ait présence d'un *fluide* ; il y a action réciproque ; cette action est apercevable par ses effets ; ces effets les voici tels que nous les avons vus, tels que nous les avons produits.

La personne *magnétisée*, comme on le dit, ne tarde pas à fermer les yeux, sans pourtant s'endormir ; alors elle dit qu'elle sent le passage des mains de l'opérateur, bien que celui-ci ne la touche en aucune manière ; si les bras sont nus, à mesure que l'extrémité des doigts de l'opérateur les parcourt, du haut en bas, et à distance, on voit s'exécuter une contraction fibrillaire des muscles, laquelle devient même sensible et douloureuse pour la personne ; on en peut juger par les petites grimaces de la face, et par le froncement des sourcils ; enfin elle s'endort d'un sommeil calme et tranquille, pendant lequel il y a suspension totale de douleur. L'intensité de ce sommeil est très-inégale ; elle dépend peut-être de l'opérateur ; nous ne l'avons vu que léger ; dans tous les cas il a suffi pour calmer et même faire disparaître le symptôme morbide à l'occasion duquel l'opération avait été pratiquée.

Nous avons employé cette thérapie, si simple et si douce, dans des cas d'énormes convulsions périodiques ; il nous a toujours très-promptement réussi ; fréquemment contre des céphalées plus ou moins intenses ; sur la femme de feu le D<sup>r</sup> Franck de Leipsick,

qui a probablement succombé à son courage expérimentateur, le succès a été instantané, et la céphalalgie a disparu avec la rapidité de l'éclair.

L'action dite *magnétique* n'a nullement besoin de la confiance ou même du consentement de la (ou du) malade pour s'opérer. Appelé un jour auprès d'une dame qui ne jouissait pas de son complet bon sens, et qui, dans ce moment, était fort agitée, nous fûmes prié de la magnétiser; le moment ne nous parut nullement favorable, et nous nous y refusâmes longtemps, ne voulant compromettre ni l'opération, ni notre personne; mais nous fûmes si instamment pressé que nous cédâmes, pour donner la preuve effective de l'inutilité de la tentative; l'opération dura une demi-heure; et, ainsi que nous nous y étions attendu, elle n'amena point de résultat apparent. Cependant, au bout de quelques jours, la malade elle-même nous fit appeler, et nous dit que, sans savoir ou avoir pu comprendre ce que nous lui avions fait ou voulu faire, elle en avait éprouvé du soulagement, du calme et du bien-être; qu'elle nous pria donc de répéter l'opération, ce que nous fîmes, avec un succès bien plus grand que la première fois.

D'autres fois, nous avons été sollicité par la malade même de cesser et interrompre l'opération, qui lui agaçait les nerfs; — c'était là l'effet primitif; avec un peu plus de patience, elle aurait atteint l'effet secondaire rafraîchissant.

Le *mesmérisme* ne peut probablement s'opérer avec succès que sur des malades ou des infirmes. Il

y a quelques années, nous fûmes invité à assister à des expériences de *mesmérisme* que devait faire un M. E., lequel de médecin s'était fait commis-voyageur, marche rétrograde qui ne nous disposa pas très-favorablement à l'égard de ses lumières et de son talent. Nous demandâmes sur quelles personnes devait s'opérer le *mesmérisme*; on nous répondit : sur trois dames, l'une malade, la seconde faible et rachitique, la troisième très-bien portante, âgée de 18 ans. Sans les connaître, nous annonçâmes que l'expérience n'aurait de suite que sur les deux premières. Effectivement; l'opérateur, non sans faire une quantité de gestes qui nous parurent inutiles et ridicules, jeta dans le sommeil la première dame, au bout de demi-heure; la seconde au bout de trois quarts d'heure; quant à la troisième, quoiqu'elle s'y prêtât de la meilleure grace du monde, quoiqu'il ne régnât dans le salon qu'une demi-obscurité, soutenue d'un silence parfait, elle résista obstinément, et au bout d'une heure et demie de *passes*, bien que l'opérateur lui fît tenir les yeux fermés, elle était aussi éveillée qu'avant notre entrée dans le salon.

Qu'il y ait une action *mutuelle* de l'opérateur sur l'opéré, c'est ce dont nous ne pouvons douter, ayant toujours éprouvé, après une séance un peu longue, une fatigue, un tremblement de membres, de l'éblouissement comme *post abusum veneris*; aussi n'avons-nous recours à cette douce thérapie que dans des cas rares, ou lorsqu'elle doit promptement amener un résultat utile.

D'après ce peu de mots, on conçoit que, pour nous, nier le mesmérisme, c'est nier le soleil ou le mouvement. Mais il y a loin de là à l'abus qu'on a prétendu faire de cette pratique, abus contre lequel nous nous élevons, abus qui cesserait immédiatement, si tous les médecins voulaient bien employer le mesmérisme sur ceux de leurs malades qui leur paraîtraient susceptibles d'en éprouver les bienfaits.

Et qui pourrait dire si, de l'étude de ce phénomène faite avec philosophie, il ne résulterait rien d'utile pour l'avancement de l'une des sciences dont l'ensemble compose ce que l'on nomme *la médecine*? Est-il d'ailleurs un seul moyen thérapeutique que doive mépriser l'homme qui s'est voué au soulagement des maux de ses pareils?

Enfin nous puisons un argument à l'excitation de nos collègues à employer le *mesmérisme*, dans le dédain même dont le couvre L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE, dédain qui a excité dans l'esprit de l'un des rédacteurs d'un journal que nous avons sous les yeux, l'espèce d'incrimination contenue dans les phrases suivantes :

« Nous qui connaissons l'aversion de ce docte corps (l'Académie) pour le magnétisme, nous avons toujours pensé que sa décision, dans l'affaire de M<sup>lle</sup> Pigeaire, était le résultat de considérations tout-à-fait étrangères à la science. Mais nous ne nous attendions pas à une preuve aussi convaincante des sentiments d'aveugle partialité qui animent ce corps prétendu savant. »

Dans le numéro du lendemain on lit ce qui suit :

« Nous prenons la liberté de penser que l'Académie de Médecine n'a pas agi dans l'intérêt de la science, en dédaignant comme elle l'a fait les lumières que pouvaient lui fournir M. Pigeaire et sa jeune fille. Que faut-il penser du magnétisme en lui-même comme fait normal et comme science ? Je n'en sais rien, et jusqu'ici je ne m'en inquiète guère ; mais depuis que je vois les procédés dont use envers lui l'Académie, j'ai toutes les peines du monde à croire qu'elle fasse autant de bruit contre une simple duperie. A ces cris, à ces dédains ardents, à ces séances animées, il me semble reconnaître ce qui s'est passé toutes les fois qu'une découverte nouvelle est venue entrouvrir la surface uniforme de cette mer morte qu'on nomme *la routine*. Je me rappelle le système de la circulation du sang contre lequel l'indignation doctorale invoquait la justice du bras séculier et les éclats de la foudre ecclésiastique ; je me rappelle cette pauvre inoculation, puis ce fléau connu sous le nom de vaccine, poursuivis, traqués, anathématisés par les conciles médicaux, tandis que les femmes les plus nobles et les plus belles de la cour et de la ville riaient de ces terreurs et traînaient à leur remorque vers le progrès les revêches académies. »

P.

---

**L'homœopathie en face de l'École de Médecine de Montpellier.**

---

Peu à peu l'homœopathie pénètre dans les ÉCOLES de la France; et, chose étrange ! elle y pénètre non par les maîtres, mais par les élèves. Une nouvelle *thèse* vient d'être soutenue à l'École de Médecine de Montpellier, par M. BÉCHET, pour obtenir le grade de docteur; la discussion a été calme et digne; elle a duré deux heures et demie, et a constamment fixé l'attention de l'auditoire. Deux des honorables professeurs y ont émis des opinions tout-à-fait conformes à la doctrine essentielle de HAHNEMANN, l'un, M. RIBES, a fort insisté sur la spécificité des médicaments, comme seule introduction à toute bonne thérapeutique; le second, M. d'AMADOR, a complètement adhéré à cette doctrine, et il a fait sagement remarquer que le *dynamisme* sur lequel s'appuie l'homœopathie est consensuel à la doctrine du *vitalisme* dès long-temps professée et enseignée par la Faculté de Montpellier; ensorte que la nouvelle médecine ne répugne *essentiellement* d'aucune façon à celle de cette célèbre École; il a ajouté que l'homœopathie avait de l'avenir, et qu'il se proposait d'en faire une étude spéciale, afin de lui donner place dans son cours de pathologie et thérapeutique générales.

La savante discussion qu'a soutenue naguère M. le

professeur d'AMADOR au sein de l'Académie Royale de Médecine, et dont nous parlerons plus tard, donne un grand poids à l'opinion de ce savant observateur ; et nous avons quelque droit de nous attendre à ce que ce sera par son organe que la doctrine des spécifiques et des symptômes semblables pénétrera dans le sein de l'École dont il est un des plus nobles ornements.

Un des examinateurs de M. BÉCHET, que par pudeur nous ne nommerons pas, a abandonné le champ scientifique qui seul lui appartenait de droit, pour entrer dans celui de l'ironie, qui ne nous semble pas fait pour des hommes portant la toge et l'hermine ; il s'est complu dans des raisonnements de la force de celui-ci : Pour guérir d'après la loi des semblables, ce serait avec un grand coup de sabre qu'on devrait traiter un blessé par un coup de sabre. L'auditoire entier, par un murmure de désapprobation, a donné une leçon de convenance au professeur *agrégé*, qui a fourni au cathédrant l'occasion d'une réponse calme et péremptoire.

Il y a vraiment de quoi rougir à voir des hommes qui ont quelque droit à prétendre au respect de leurs semblables, se ravalent eux-mêmes par leur haine contre le progrès et l'innovation scientifiques ; et jusqu'ici ce n'est que dans leurs rangs que nous avons trouvé d'acharnés adversaires ; le drapeau de l'homœopathie n'a pas encore été attaqué en face ; il n'a vu que des cosaques irréguliers.

---

---

**L'homœopathie à la Cour d'Assises.**

---

L'impuissance de nos adversaires, les allopathes et les pharmaciens, contre l'enthousiasme du public en faveur des guérisons, et tout au moins des traitements agréables, conduit quelques-uns de nos collègues peu prudents par devant le tribunal correctionnel, pour ne s'être pas conformés à tel article du Code. Mais il y a loin de là à être, non traduit, mais accusé en Cour d'assises; et c'est ce qui vient récemment d'avoir lieu dans une cause grave qui s'est terminée par une catastrophe.

Un habile et savant étranger, docteur en droit, paraissait par devant la Cour d'assises de Dijon, sous la prévention d'empoisonnement sur la personne du D<sup>r</sup> Schneider, jeune et intéressant médecin de l'Université de Bonn, dans les viscères digestifs duquel l'autopsie avait manifesté une préparation de cuivre. La découverte de cet oxide métallique ne laissait aucun doute sur la cause de la mort; restait à en découvrir l'auteur. Pendant ses quelques jours de maladie, Schneider avait reçu des secours et des remèdes du D<sup>r</sup> Laville, habile homœopathe; c'est sur cette circonstance que le docteur en droit et son défenseur ont établi leur système de défense, rejetant la présence du cuivre sur les remèdes homœopathiques que le malade avait reçus. Ce système était ruineux

et mal conçu, car le docteur en droit avait quelques lumières en homœopathie, sur laquelle il avait écrit quelques articles de journaux; il n'ignorait pas que les remèdes, dont les homœopathes se servent, ne contiennent pas matériellement la substance dont ils portent le nom, mais qu'ils sont seulement imprégnés de sa propriété; le défenseur donc, s'il eût été habile, aurait porté l'attention de la Cour sur un autre point, bien assuré qu'il était que son client serait convaincu d'allégation mensongère. Cette idée avantageuse au prévenu, il ne l'a pas eue; il a donc accusé l'homœopathie, en présence d'homœopathes distingués, MM. LAVILLE, JAHR et PERRUSSEL.

On conçoit déjà combien la victoire devenait facile à ces Messieurs; ils n'avaient pour cela qu'un mot à dire, et ils l'ont dit: « Faites faire séance tenante l'analyse de notre *cuprum*, et cherchez-y la présence matérielle du cuivre. » Mais ce n'était point assez; l'occasion de parler en public de la doctrine, d'en développer les principes et les précieuses conséquences, était trop belle pour qu'ils n'en profitassent pas.

Aussi M. LAVILLE a-t-il pris hautement la parole, et, dans une allocution chaleureuse, a-t-il plaidé la noble cause de la doctrine de Hahnemann. Son éloquence n'a point été perdue; non-seulement elle a fait crouler l'accusation du défenseur et réduit à néant son allégation; mais encore elle a porté la conviction dans l'âme des auditeurs, et a fait naître en eux un vif désir de devenir plus instruits sur une

médecine si raisonnable dans ses principes, et si bien-faisante dans ses applications.

Ainsi la malencontreuse occasion d'un crime a été celle du triomphe d'une doctrine, et ce que les belles et nombreuses cures de M. LAVILLE n'avait pu opérer, a été le résultat de son discours : la conversion d'une foule de gens instruits envers l'homœopathie.

Attéré par la force de raisonnements auxquels il devait pourtant s'attendre, le prévenu, redoutant un sort ignominieux et fatal, s'est fait justice lui-même ; on l'a trouvé le lendemain strangulé par suspension ; que la terre lui soit légère, et que Dieu lui pardonne!

P.

#### Un mot du Rédacteur.

Un ami nous écrit que HAHNEMANN a été blessé au cœur d'une courte phrase que nous avons insérée dans un article sur *Cepa*; « n'est-ce pas injuste et inconséquent, avons-nous dit, que la pathogénésie de cette plante soit encore à faire, et qu'on la proscrive dans la diététique. »

A la lecture de ces mots, HAHNEMANN se serait à peu près écrié : *Tu quoque, Brute!!*

A Dieu ne plaise que nous manquions jamais de respect à l'homme qui possède notre plus haute vénération comme génie inventeur, comme habile thé-

rapeutiste, et dont l'amitié nous honore au-dessus de celle d'aucun homme vivant. Dans ce court paragraphe, nous avons pris parti pour *Cepa*; c'est lui qui gémit par notre bouche de ce qu'on ne lui a assigné aucun rang dans la *Matière médicale pure*; c'est *Cepa* qui, trouvant ce procédé injuste, se plaint ainsi de tous ceux qui ont publié des *Matières médicales*, et dont aucun n'a cru *Cepa* digne d'expérimentations pures.

Que notre véritable maître ait cru voir une attaque contre sa personne dans ce raisonnement si simple, exposé avec autant de naïveté, c'est ce qui, de notre côté, a droit de nous surprendre. Une remarque qui sort uniquement de la logique ne saurait rien enlever au rare mérite du Réformateur de la médecine, de celui dont nous avons arboré les couleurs; avoir ou n'avoir pas donné la pathogénésie de *Cepa*, est une circonstance presque nulle dans la vie savante de Hahnemann; et nous n'y ajoutons pas la moindre importance.

Nous traçons ces lignes avec d'autant plus d'empressement qu'il suffirait du chagrin qu'a éprouvé notre maître pour faire dire aux hommes dont il n'a pas à se louer : Encore un transfuge ! Or c'est ce que nous ne consentirons jamais à être ou même à paraître.

P.

---

## ANNONCES.

## Extraits et Analyses.

*Quelques considérations sur l'allopathie et l'homœopathie.*

Thèse présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Montpellier, le 18 août 1838, par Jean-Joseph BÉCHET de Boulbon, Docteur en médecine, médecin interne à l'Hôtel-Dieu d'Avignon. Br. in-8° de 95 p.

Avec cette épigraphe :

La majorité en faveur d'une opinion ne montre pas plus de quel côté est la vérité, qu'à la guerre le nombre des combattants n'indique de quel côté est le bon droit. — RISEÑO D'AMADOR. *Mém. sur le calcul des probabilités.*

Le monde savant, dans la catégorie de la médecine, se retourne manifestement sur lui-même ; ce ne sont plus les professeurs qui enseignent les étudiants ; ce sont ces derniers qui en remontent à leurs maîtres ; et ces maîtres sont obligés d'accepter la leçon et de dire à celui qui la leur fait :

*Dignus, dignus es intrare*

*In nostro docto corpore.*

Il y a précisément un an, M. JUVIN terminait ses études par un enseignement sur l'homœopathie adressé aux professeurs de l'Ecole de Paris. M. BÉCHET vient d'en faire autant à ceux de l'Ecole de Montpellier. Sous le titre de *thèse*, il a répandu dans le public médical de cette ville un ouvrage entier mais abrégé sur l'inanité de l'allopathie et sur l'espoir que fait concevoir l'homœopathie dans l'art de guérir.

« Il faut apporter, dit-il, une logique sévère dans l'examen des faits dont s'est enrichie la médecine en vieillissant ; un fait n'est utile à la science que tout autant que l'on connaît la loi en vertu de laquelle il est arrivé ;... cette loi existe, elle a été formulée, mais on ne veut point la lire : je veux parler de la loi homœopathique. »

M. BÉCHET raconte comment l'examen de la conduite des praticiens et celui de la direction qu'il devait donner à la sienne propre, l'a jeté dans un doute et un vague qui n'ont cessé que lorsqu'il a connu la doctrine nouvelle.

« Généralement, dit-il, on entend par *allopathe* tout médecin qui ne traite pas ses malades avec des *globules*. Cette acception est fautive : je ne puis l'adopter ; car celui qui guérit certaines affections des yeux et aux doses ordinaires avec la *belladonne*, des maladies dysentériques avec l'*ipécacuanha*, des convulsions toniques avec l'*opium*, une métrorrhagie, l'absence des douleurs expultrices, avec le seigle ergoté, etc., n'est point un *allopathe* ; il guérit par la loi des *semblables*, il est *homœopathe* à son insu. »

On voit que M. Béchet a bien saisi et fixé le véritable point de la question ; l'homœopathie existait avant Hahnemann, comme fait, mais non comme loi, non comme doctrine, non comme méthode curative. A lui l'honneur de l'avoir scientifiquement mise en lumière, de lui avoir donné un degré d'évidence au moyen duquel il frappe les yeux de tous ceux qui ne se font pas aveugles.

M. Béchet affirme et démontre que l'allopathie n'a point saisi les conséquences thérapeutiques des causes extérieures des maladies ; qu'elle a confondu les causes occultes et intimes avec leurs effets, et qu'elle a donné à ces effets le nom de *causes*. Et après avoir cité Broussais qui dit : « La maladie spontanée est toujours vitale dans son commencement. » Il fait remarquer que ce n'est jamais que sur les changements amenés *par* la maladie que la médecine même *rationnelle* agit.

« La vie nous est inconnue dans son essence ; or la maladie n'étant que la vie modifiée, ne peut aussi être connue dans son essence, mais seulement par ses manifestations, c'est-à-dire par ses symptômes. Comment se fait-il donc qu'en allopathie, où cette vérité est au reste professée par tous les bons esprits, on n'en tire pas la même conclusion ? » Là-dessus il cite le *Dict. abr. des sc. médicales*, Adelon, Dubois d'Amiens.

Mais les élèves de Broussais disent : « Sans la connaissance de la nature des maladies, il n'y a pas de traitement rationnel possible ; » — et plus loin — « la nature des maladies consiste dans les diverses altérations des tissus ou des fluides. » Or de leur propre aveu, cette nature, même matérielle, ne leur est pas toujours connue.

« Par des raisonnements surtout physiologiques, il me serait facile de prouver, dit M. Béchet, que les altérations matérielles ne constituent point la nature des maladies, mais n'en sont seulement que des symptômes, des effets. Or que devient la classification basée sur cette connaissance prétendue de la nature des désordres morbides ? »

C'est à l'occasion des obscurités sans nombre dont est entourée la médecine au point de vue allopathique que STAHL disait : « Je voudrais qu'une main hardie entreprît de nettoyer cette étable d'Augias. » Cet homme n'est-il point Hahnemann ?

M. Béchet n'a pas de peine à démontrer que « la maladie n'est appréciable à nos sens que par ses symptômes ; » il insiste sur ce que « les symptômes dynamiques sont peu ou mal étudiés en allopathie ; cette omission, dit-il, outrage la raison la plus ordinaire. » Et comme, dans le cas où les symptômes matériels ne sont pas faciles à distinguer, l'allopathie tourmente le malade par des excitants probatoires, afin de les faire se dessiner mieux, M. Béchet fustige du fouet d'une critique sévère « ce précepte de tirer ainsi à la loterie le moyen qu'il faut employer. »

Résumant ce qu'il vient de dire sur la pathologie allopathique, il conclut que, « dans cette branche, l'art de guérir est loin de la vérité, parce que 1° elle ne tient pas suffisamment compte des

causes extérieures ; 2<sup>o</sup> elle base les classifications sur un principe ruineux, sur *une inconnue*, sur la connaissance de la nature des maladies ; 3<sup>o</sup> le *siège* n'est autre chose que le symptôme matériel le plus saillant, ou que l'on juge tel ; 4<sup>o</sup> les symptômes matériels ont seuls de l'importance et les dynamiques sont entièrement négligés. »

Passant à l'examen de la thérapeutique allopathique, il y découvre le même désordre, la même incohérence d'idées ; nous jugeons inutile de le suivre dans ses développements que nous supposons connus de tous nos lecteurs.

La seconde partie de la thèse de M. Béchet « *de l'homœopathie* » évidemment écrite pour des auditeurs peu versés dans cette doctrine, offre peu de points nouveaux à nos lecteurs. Après avoir cité, comme en ayant aperçu le principe, *similia similibus*, Hippocrate, Paracelse, il passe à Stahl qui dit : « La règle admise en médecine, de traiter les maladies par des remèdes contraires ou opposés aux effets qu'elles produisent, est complètement fautive et absurde. Je suis persuadé, au contraire, que les maladies cèdent aux agents qui déterminent une affection semblable ; les brûlures par l'ardeur d'un foyer dont on approche la partie ; les congélations, par l'application de la neige et de l'eau froide ; les inflammations et les contusions par celle des spiritueux. C'est ainsi que j'ai réussi à faire disparaître la disposition aux aigreurs par de très-petites doses d'acide sulfurique, dans des cas où l'on avait inutilement administré une multitude de poudres absorbantes. »

« Zimmermann, dit-il, nous apprend que les habitants des pays chauds ont pour usage de boire une petite quantité de liqueur spiritueuse quant ils se sont fortement échauffés, et Boulduc s'est aperçu que la propriété purgative de la rhubarbe était la cause de la faculté qu'a cette racine d'arrêter la diarrhée. Alibert cite une observation où le camphre éteignit des désirs vénériens effrénés ; d'un autre côté Barbier parle de plusieurs exemples de priapisme qui se produisaient pendant l'action du camphre sur l'économie. »

Passant à l'expérimentation pure, il dit : « L'Académie royale de Médecine l'a regardée comme une chimère ; et néanmoins les Matières médicales les plus accréditées la considèrent comme la seule et vraie base de la connaissance des médicaments. M. Barbier, entre autres, a dit : « Les effets primitifs ou physiologiques (des médicaments) sont toujours ce que leur étude offre de plus important. — Cette étude se sépare en deux parties. D'abord on constate les effets qu'ils font naître sur les organes sains ; sujet neuf qui offre des difficultés que l'auteur ne s'est pas dissimulées. — L'action que les médicaments exercent sur les organes, les effets immédiats, les phénomènes physiologiques qui en sont le produit, me paraissent la base sur laquelle doit être appuyée la doctrine pharmacologique. »

M. Béchet cite ensuite tel passage de M. Barbier offrant un tableau pathogénétique (*d'aconitum*) exactement pareil à celui d'Hahnemann ; il dit que « M. Barbier cite les courageux essais qu'Alexandre d'Edimbourg a faits sur lui-même pour constater les effets du camphre sur l'économie ; il en rapporte les résultats ; ils sont les mêmes que ceux qu'a obtenus le fondateur de l'homœopathie. Ce qui n'a pas empêché l'Académie Royale de Médecine de déclarer que l'homœopathie péche par sa base, puisque, a-t-on dit dans son sein, il est faux que les remèdes donnés à l'homme bien portant produisent les effets qu'elle leur attribue. »

Passant à l'infinitésimalité des doses homœopathiques, M. Béchet cherche à la justifier, à l'expliquer par le raisonnement suivant : « Si, comme il est généralement admis, toute aberration de l'harmonie d'un être est immatérielle d'abord, comment peut-on penser de la ramener à son rythme normal par un modificateur matériel ? C'est là ce qu'on a fait jusqu'à aujourd'hui en combattant les phénomènes morbides par des onces, des gros de ligneux, de résineux, etc. Les causes des constitutions épidémiques, des maladies sporadiques ou endémiques, ont-elles jamais été exprimées par telle quantité pesant d'un principe quelconque ? Les impressions morales, les germes de la conta-

gion l'ont-ils été mieux ? Il fallait donc trouver à nos désordres dynamiques et immatériels comme leurs causes, des modificateurs de même nature. »

Il passe ensuite en revue quelques procédés au moyen desquels on développe une force, ou un fluide (?) latent ou emprisonné : le frottement du plateau de la machine électrique, celui de deux morceaux de bois pour en faire jaillir le feu.

« Enfin, dit-il, les changements de rapport de divers corps entre eux suffisent pour donner naissance à une force qui ne paraît avoir aucune corrélation avec les corps d'où elle émane. Du rapprochement d'une plaque de zinc et d'une de cuivre, peut-on conclure *a priori* à l'existence du fluide galvanique ? »

Abordant la question de la spécificité, il fait remarquer que, outre la physiologique, il faut tenir compte de la thérapeutique, en vertu de laquelle le cœur n'est pas, dans toutes ses affections, sensible à la digitale, et l'utérus au seigle ergoté ; de telle sorte que si le moment est bien choisi, la moindre dose de l'une ou l'autre de ces substances suffira pour modifier l'organe malade. C'est faute d'avoir bien saisi cette spécificité thérapeutique, cette véritable homœopathicité, que tant de prétendues expériences sont restées sans résultat.

L'alopathie elle-même modifie ses médications en vertu de cette spécificité ; ainsi, veut-elle opérer une révulsion au moyen du vésicatoire sur un sujet atteint de cystite, elle diminue, anéantit même au moyen du camphre l'action des cantharides sur les voies urinaires, et ne leur laisse que l'action vésicante topique.

M. Béchet répond ensuite au reproche adressé à l'homœopathie d'être en désaccord avec les notions de physiologie, et il en démontre la fausseté ; ses raisonnements ne sauraient être abrégés sans perdre de leur force.

Il attaque, et à bon droit, ceux qui font un grief à l'homœopathie de la difficulté qu'elle présente, soit à l'étude, soit à la pratique ; et il montre, par l'histoire de toutes les sciences, que s'il règne encore un peu de vague dans certaines notions primor-

diales, celles-ci sont nécessairement destinées à en enfanter d'autres plus claires et plus positives.

Il se rit de ceux qui arguent contre l'homœopathie du petit nombre de ses adhérents, et leur fait voir le nombre des premiers élèves de Copernic, de Galilée, de Newton comparé à celui de leurs devanciers qui pourtant vivaient dans l'erreur.

Il flétrit les membres de l'Académie Royale de Médecine pour « n'avoir fait que des jeux de mots, lorsqu'il s'agissait de raisonner avec la sévérité que comporte leur position scientifique. »

Il s'élève contre la légèreté avec laquelle Broussais, en quelques pages, juge une doctrine qui a coûté tant d'années et de travaux à son fondateur, et il s'étonne d'entendre M. Dubois, d'Amiens, qui a écrit : « Il n'existe aucune maladie qui ait pour cause un principe matériel; elles sont uniquement et toujours le résultat spécial d'une altération virtuelle et dynamique de la santé, » — dire plus bas, à l'occasion de la thérapeutique homœopathique : « De cette manière on aurait évité de ridicules ébats, et on aurait coupé court avec une foule de charlatans. »

Il relève l'erreur dans laquelle tombent MM. Trousseau et Pidoux lorsqu'ils appellent *médication homœopathique* un traitement qui ne l'est point du tout.

M. Béchet termine son ouvrage par deux cas où ses confrères, à l'hôpital d'Avignon, voulurent mettre à l'épreuve la thérapeutique homœopathique, mais où ils se trompèrent assez gravement et sur le diagnostic et sur le pronostic.

Comme on vient de le voir par cette analyse, la *thèse* de M. Béchet est un ouvrage de conscience et de talent; la matière y est philosophiquement et logiquement traitée; il est difficile qu'elle n'ait pas ouvert les yeux des esprits judicieux qui l'auront lue, et qu'elle ne soit pas le germe de convictions qui résulteront du double travail opéré dans le cabinet, et au lit des malades. C'est un succès dont nous félicitons d'avance M. Béchet.

*The pathogenetic effects of some of the principal homœopathic remedies.* Translated from the german, with introductory and practical observations, by Harris DUNSFORD. London. Baillière, 219, Regent-street.

Quoique cet ouvrage ne porte aucun cachet d'originalité, le D<sup>r</sup> DUNSFORD ne mérite pas moins d'éloge pour l'avoir mis au jour. Publier un livre est quelque chose de plus grave en Angleterre qu'en France, tant les frais d'impression y sont considérables; et le D<sup>r</sup> DUNSFORD a fait preuve d'un très-grand zèle en éditant celui-ci, car il est le plus jeune des homœopathes pratiquant en Angleterre, et à son âge on a besoin de réserver tous ses efforts pour la pratique journalière. Mais ce docteur a moins consulté son intérêt que son amour pour la science; et au lieu de débiter dans la carrière littéraire, c'est-à-dire typographique médicale, par un recueil d'observations propre à grossir le nombre de ses clients, il s'est modestement contenté de produire un compendium de la doctrine de Hahnemann et de la *Matière médicale pure*, dont l'Angleterre ne possédait encore aucun specimen, puisqu'il n'y avait été publié que la *Pharmacopœa* du D<sup>r</sup> Quin. Ce laborieux collègue travaille, il est vrai, à une traduction complète de la *Matière médicale*; mais avant qu'il l'ait achevée et publiée, il s'écoulera certainement long-temps encore. C'est donc un grand service que le D<sup>r</sup> DUNSFORD aura rendu à la science en Angleterre que d'y faire connaître les effets principaux de cinquante médicaments les plus importants de la *Matière médicale*. Il a terminé cette espèce de pharmacodynamique de chacun d'eux par un aperçu de leurs effets curatifs, et des maladies auxquelles ils sont applicables.

Comme il n'existait jusqu'ici en anglais que très-peu d'ouvrages ou d'opuscules sur l'homœopathie; et comme le nombre des amateurs de cette doctrine y va journellement croissant, M. DUNSFORD aura certainement fait une chose éminemment utile, dont nous ne saurions trop le remercier. Que chaque mé-

decin homœopathe, pratiquant en Angleterre, en fasse autant, c'est-à-dire, prenne à tâche de publier un ouvrage sur un point quelconque de la doctrine : pathogénésie, thérapeutique, clinique, etc., et bientôt l'Angleterre sera aussi riche que la France en secours; ce seront les médecins et non la médecine qui manqueront aux malades, et peu à peu la pénétration de cette littérature dans les masses les fera recourir aux véritables conservateurs et réparateurs de la santé. Ce sera un triomphe pour le D<sup>r</sup> DUNSFORD d'avoir le premier contribué activement à cette révolution sanitaire.

*Archives de la médecine homœopathique.* — Cahier de juin.

Ce cahier contient, sur *l'avenir de la médecine*, un morceau du D<sup>r</sup> BIGEL, où, au travers de la reproduction d'idées tombées dans le domaine public, à force d'avoir été répétées, il y a quelques aperçus vrais et ingénieux; il nous semble cependant qu'il aurait été possible d'approfondir encore davantage la question.

La symptomatologie pharmacodynamique de la *Fève Tonka*; sur quoi nous croyons devoir faire remarquer que, vu le nombre déjà connu de substances médicamenteuses, il serait utile à l'avenir de mettre en saillie les symptômes, ou les groupes de symptômes, par lesquels se distinguent les remèdes dont ou publiera la pathogénésie; sans cette précaution, la *Matière médicale pure* deviendra un *farrago*.

Une petite critique des instructions données à la commission d'Algérie, c'est un sujet à exploiter en grand.

Des remarques sur le jugement qui condamne M. Wiesecké à une amende, pour dispensation de remèdes. Ce jugement, à l'inverse de certains journaux, dont nous nous proposons de nous occuper, proclame l'existence de l'homœopathie en pleine vogue à Paris, et de celle d'un pharmacien homœopathe; — on aurait dû dire *plusieurs* pour a par-là donné gain de cause à notre doctrine.